

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**AU-DESSUS
DE NOS FRONTS ORGUEILLEUX**



9 791096 721054

ISBN : 979-10-96721-05-4

CARRAUD-BAUDRY

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**AU-DESSUS
DE NOS FRONTS ORGUEILLEUX**

ISBN : 979-10-96721-05-4

Copyright © 1997, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

Résumé d'*AU-DESSUS DE NOS FRONTS ORGUEILLEUX*

Pouvant se lire tout à fait indépendamment, « Au-dessus de nos fronts orgueilleux » compose néanmoins une suite d'« Errements et égarements des années brèves » ; mais également la suite, tout aussi indépendante, de « La Mémoire de Pherlek ».

Les séquelles de son *accident* ayant déterminé Claude Terrart à devenir *autre*, sa vie après son évincement des instances dirigeantes du Mouvement de la Droite Athée et Libertaire.

Ses relations tumultueuses avec l'impérieux « Grand Druide » de l'Ordre Cultuel Celtique d'Occident, Widrou Kergadec, et avec la très vindicative Xavière Humbert, secrétaire dévouée et belle maîtresse du professeur Charles-Edward Usqawas de Gwerlac.

Après l'assassinat de ce dernier, la problématique et discutable vengeance de ses proches.

En fin de volume, une table synoptique propose un résumé plus détaillé de l'ouvrage.

Cet ouvrage dépeint un univers imaginaire : les personnages de ce roman, les faits et gestes qui leur sont attribués, les contextes dans lesquels ils sont censés avoir évolué, et d'autres de ses éléments encore, relèvent essentiellement d'un domaine fictionnel. Toute ressemblance des personnages de cette fiction avec des personnages réels, ayant vécu, ou vivant encore, serait purement fortuite.

Les marques citées dans cet ouvrage sont, pour certaines d'entre elles, des marques commerciales ou déposées de leurs détenteurs respectifs.

Copyright © 1997, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

**AU-DESSUS
DE NOS FRONTS ORGUEILLEUX**

ROMAN

Copyright © 1997, Patrick Émile Carraud

PRÉFACE

Chacun des deux sexes exerce sur l'autre attrait, fascination, ou trouble. Dans ce roman il est question de libertinage, mais aussi de grands sentiments, il est question d'amour ; mais encore, de haines farouches !

On y observe un temps les cours de certaines vies. Et ces vies comme les flots de rivières s'écoulent. Au gré du relief traversé, un coude de vallée les dirige vers d'autres horizons, ou un affleurement rocheux transforme leurs cours paisibles en tumultueux bouillonnements. Parfois ils s'agitent de remous dont les causes échappent aux regards, ou ils dévalent en quelque gouffre où ils se perdent, et n'en rejaillissent, après avoir côtoyé peut-être des enfers innommables, que les eaux chargées d'une épaisse argile rouge, les eaux chargées d'un goût de sang.

CHAPITRE PREMIER

La directrice de la luxueuse hôtellerie du Belvédère, Lorena Vanghew, s'était ravisée. Elle ne voulait plus accueillir dans son établissement le congrès de l'Association Culturelle Indo-Européenne. Elle avait appris que derrière cette A.S.C.I.E. se cachait le Modal.

Le Modal¹ avait succédé au M.D.L.². S'il n'avait pas même gagné un crédit comparable à celui du P.N.F. auprès de la clientèle de droite, ce mouvement prit néanmoins une certaine importance. Il rassembla paradoxalement des marxistes, anciens communistes, d'anciens royalistes de la N.A.F.³, peu pieux, ayant renoncé à tenter de hisser sur le trône de France un descendant trop chrétien d'Hugues Capet, de nouvelles recrues, et, bien sûr, des transfuges du Parti de la Nouvelle France.

Mais l'importance du Modal était toute relative, et sa notoriété surtout due à la personnalité de l'individu amené à le diriger ; personnalité, plus encore que celle du dirigeant du P.N.F., équivoque et contestée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du mouvement.

Comme cela s'était déjà produit ailleurs à plusieurs reprises lors de précédentes réunions du Modal, Lorena Vanghiou

1 MOuvement de la Droite Athée et Libertaire.

2 Mouvement de la Droite Laïque. Cf. « Errements et égarements des années brèves ». Du même auteur.

3 Nouvelle Action Française.

craignait que les Vrais Catholiques Militants, ou des membres de divers mouvements de gauche ne vinssent chahuter les congressistes, même sous couvert d'AS.C.I.E., jusque sur le domaine, jusque dans les emprises du Belvédère. Et, après s'être renseignée rapidement au sujet de ce groupuscule de la « droite athée », elle n'avait éprouvé aucune intention bienveillante à son encontre.

Mais il était trop tard, la date ayant été bloquée depuis longtemps, un acompte versé, pour que le Modal pût envisager simplement de se réunir en un autre lieu ! Et madame Vanghiou-Usqawas ne possédait pas l'hôtel, et ne contrôlait pas non plus la Société Hôtelière du Belvédère l'exploitant. La dirigeante du Modal obtint de pouvoir rencontrer le baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, le propriétaire du château, et l'actionnaire majoritaire de la société.

Invitée à déjeuner au Belvédère par le baron pour discuter des problèmes soulevés, la secrétaire générale du Modal, se trouvant en Touraine, put rejoindre le jour même les membres de sa délégation déjà sur place en reconnaissance, et à qui madame Vanghiou avait fait part, un peu tard, de sa fâcheuse décision.

La secrétaire générale, Claude Terrart, ne put se faire une idée précise du degré réel d'intérêt de monsieur Charles-Edward Usqawas à l'égard des thèses défendues par son mouvement. Par contre, elle réalisa rapidement lui être sympathique, en dépit des renseignements qu'il avait pris sur elle.

Après avoir précisé la ligne politique du Modal⁴, sur l'insistance plus maladroite que méchante de la secrétaire du baron elle en vint à détailler, à préciser certains des éléments de sa biographie, trop souvent adaptés, déformés, intentionnellement ou non, par les contradicteurs de son parti,

4 Cf. « La Mémoire de Pherlek ». Du même auteur.

par les journalistes. Malgré les années passées depuis leur advenue, l'évocation de ces moments pénibles de sa vie l'émut encore une fois, et plus qu'elle ne l'aurait souhaité. Son auditoire aussi s'émut : Xavière Humbert, la secrétaire qui avait osé aborder un sujet que le baron lui-même avait préféré éluder, et madame Vanghiou également, crispée, mais toujours hostile.

Le baron donna son assentiment à la tenue du congrès du Modal au Belvédère. Selon lui, aucun incident n'était à redouter ici, au cœur de la douce campagne tourangelle, en rien comparable aux proches banlieues parisiennes où des difficultés avaient été rencontrées par le Modal auparavant. La discrétion du mouvement, cette fois-ci au moins, le confortait dans cette certitude.

Après le récit des événements douloureux la concernant, Claude Terrart avait la gorge nouée et son élocution en pâtissait. Le repas s'achevait. Sentant ses yeux se charger de larmes, elle s'excusa et sortit de table. Le baron la rejoignit alors qu'elle arrivait au seuil de la pièce. Sous son apparent détachement il avait remarqué son trouble. Il lui confirma son accord et lui demanda de ne pas juger sévèrement sa secrétaire.

Le baron manifesta à son égard une respectueuse sollicitude, et Claude Terrart se montra sensible à la cordialité non feinte de cet homme d'un certain âge déjà, mais vif et alerte, et posé à la fois, de ce beau gentilhomme. Mise en confiance, elle se laissa aller à des confidences. Elle dit sa lassitude, sa tristesse, sa solitude, son appréhension d'une vieillesse solitaire qu'elle sentait approcher inexorablement, rapidement, de sa très prochaine décrépitude physique ! Il se hasarda à tenter de la reconforter, à l'encourager. Se reprenant, elle s'excusa de l'importuner avec son vague à l'âme. Les yeux brillants de larmes difficilement contenues, elle dut se moucher. Elle dit souhaiter se rafraîchir, et s'esquiva assez soudainement. Il la

regarda s'éloigner dans le vaste corridor, son œil expert évaluant en connaisseur la coupe du tailleur, s'efforçant de deviner sous les artifices vestimentaires la réalité des lignes, des courbes de sa silhouette.

En se retournant légèrement à l'angle du couloir, elle vit l'un de ses gardes du corps, Robert Deyramault, sortir de la salle à manger. Elle le rassura d'un geste de la main. Elle croisa le regard de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. Il lui sourit. Elle lui rendit son sourire en une légère inclinaison de tête.

Escorté de son chauffeur aux allures de dangereux fauve tranquille et portant lui aussi costume trois pièces et cravate, de sa timide secrétaire capable d'outrances, le baron prit congé, appelé par ses affaires en d'autres lieux. Contrariée, madame Vanghiou salua à son tour et battit en retraite vers ses locaux administratifs.

Les gens de l'AS.C.I.E., du Modal, prirent alors un peu de bon temps dans les salons du Belvédère, avant de se livrer à un examen plus poussé des lieux.

Deyramault marchait quelques pas en arrière de sa patronne, en s'efforçant à la circonspection et en évitant de trop lorgner sa taille, ses reins, ses mollets. Elle regarda s'éloigner dans un doux ronflement la longue et large Aston-Martin Lagonda du baron. Elle déambula le long d'une galerie grandiose dont les hautes baies donnaient sur un immense parc où se dressaient plusieurs grands cèdres et de grands chênes d'un âge vénérable.

Rêveuse, la secrétaire générale du Modal se souvenait. Elle se souvenait de sa jeunesse, des personnes qu'elle avait aimées. Elle se souvenait combien, enfant, lors de sa première venue en cet endroit, la magnificence des salles du château, la belle ordonnance du parc, des jardins, lui avait fait grande impression. Les glaces couvrant les murs du hall gigantesque,

les sols de marbre ! Pendues aux hautes parois, les lourdes tentures aux motifs sombrement colorés, alors étranges et incompris, les lointains plafonds caissonnés et décorés ! Et les baldaquins ! Les pesantes passementeries ! Et les meubles ! Dans les salons, les armées de fauteuils recouverts d'épais tissus brodés ! Et les perspectives des fenêtres, des contrevents en enfilades ! Et les pelouses comme de vastes tapis verts ! Et les cèdres aux ramures en larges niveaux toujours verts, et les grands chênes sévères et majestueux ! Imposant et superbe, le cadre paraissait cependant moins austère, moins froid que dans son souvenir... Autrefois, elle avec sa mère Sabine et William, son beau-père, ils y étaient venus, à la fin de l'automne, ou en hiver. Les cieux se montraient moins riant lors de cet ancien séjour, mais c'était alors, malgré cela, le bonheur. Oui, elle s'en souvenait ! Comme elle se souvenait encore du gros véhicule américain du baron... du père du baron !

Finie, pour elle, la direction du Modal ! Une idée de Cédric Angebert... Mais l'unanimité ne s'était jamais faite autour d'elle. Et son élection à la tête du mouvement ne se fit toujours que d'une très courte majorité, et dans l'optique d'un but bien déterminé.

Cédric Angebert avait pu la convaincre de se prêter au jeu. Et elle s'y était laissée prendre. Sous sa direction le M.D.L. devint le Modal et sortit enfin de l'ombre ! On parla du Mouvement de la Droite Athée et Libertaire ! Libertaire ! On expliquait le pourquoi du terme à des journalistes dubitatifs, on expliquait pourquoi on considérait l'athéisme comme un facteur de liberté⁵. Mais on ne pouvait échapper aux questions irrévérencieuses de contradicteurs malhonnêtes et goguenards concernant le passé de la secrétaire générale ! Et la secrétaire générale était souvent confrontée aux moqueries, aux quolibets du public, des opposants, aux injures, verbalement ou dans la

5 Cf. « La Mémoire de Pherlek ».

presse, dans les médias ! Aux insultes, déguisées ou non ! Mais on avait parlé d'elle, donc du Modal ! Et c'était là, après tout, le but déclaré aux adhérents de l'utilité de son élection, le but recherché ! Mais sa situation était moins confortable que celle de Maude Morin, et curieusement, que, dans les régions transalpines, celle de cette actrice italienne, actrice de films pornographiques, d'origine hongroise, Eleona Stellar, la Biucoccilena, entrée en politique dans les rangs du Parti Radical Italien, et assez peu comparable en fait, et ce même si nombre de détracteurs du Modal se livraient à des amalgames venimeux et injustes, proféraient des offenses imméritées et pour les unes et pour les autres.

Quand Angebert lui avait proposé le challenge, il l'avait bien prévenue que ce ne serait pas une partie de plaisir. Mais elle n'avait rien à y perdre ! Rien ! Mais le pouvoir, même au sein d'une structure relativement réduite et controversée, voilà qui s'était révélé grisant, jouissif ! Le pouvoir ! Mais, le pouvoir, c'était aussi épuisant ! Épuisant !

Mais sa mission était accomplie, on connaissait alors enfin le Modal, parvenu à se tailler une place, une toute petite place, sur l'échiquier politique.

Elle avait rempli son rôle ! Et elle en était lasse.

Les prétendants au pouvoir se montraient nombreux, et de plus en plus agressifs, et désobligeants. D'autres voulaient la place ! Elle allait la leur laisser ! Ce congrès serait le dernier à se dérouler sous sa présidence. Elle passait la main ! On s'empresserait de la débarquer de toutes les commissions de quelque importance et ses amis n'y pourraient rien changer ; et seraient sûrement bien inspirés de ne rien tenter pour empêcher cela, s'ils ne voulaient pas faire partie de la même charrette !

Le Modal devait devenir un mouvement respectable, capable de porter réellement le débat sur le plan politique, et pas seulement être un sujet de gausse pour les béotiens, pas être

évoqué plus spécialement lors des émissions les plus scabreuses sur les chaînes de télévision ou à la radio !

Claude Terrart se souvenait de la mise sur pied de son agence de rencontre, d'abord sous la forme d'une association, puis, après avoir quitté la Touraine, de son établissement à Rosny, ensuite à Champigny-sur-Marne. Plus tard, de la création de l'AS.C.I.E. avec Angebert.

Elle se souvenait de son enfance, de ceux qui lui avaient donné leur amour, selon leur capacité, et qui s'en étaient allés, irrémédiablement, avec sa jeunesse perdue.

Elle se souvenait de Sabine, sa mère. Sabine, morte au volant de sa puissante Rover Vitesse, après avoir, sans doute en roulant trop rapidement, perdu le contrôle de la voiture. Le gros V8 avait été arraché de la carrosserie lors de l'impact contre l'angle maçonné d'un talus. Le chauffeur routier ayant heurté le moteur immobilisé au bout de sa course sur la chaussée, avait assisté aux derniers instants de Sabine, cette mère adorée. Et, selon le témoignage du routier, elle s'en souvenait, sa mère avait répété plusieurs fois, avant de sombrer totalement dans la douleur, dans le néant, les prénoms « William » et « Claude ». Elle se souvenait... Elle se souvenait que sa sœur Clotilde, au récit de l'accident et de la mort de Sabine, s'était effondrée, terrassée de sanglots incontrôlables.

Elle se souvenait de Norbert. De Norbert, lui ayant avoué, peu de jours avant qu'on ne le retrouvât pendu aux basses branches d'un hêtre, en forêt, près de Montrichard, avoir violé et tué, en banlieue de Blois et de Tours, de jeunes garçons.

Elle se souvenait des opérations après son « accident ». L'accident⁶ ! Elle se souvenait de Colette sortant en pleurs de sa chambre d'hôpital et jamais revue. Elle se souvenait de la douleur, du déchirement dans son corps, dans son âme. Elle se

6 Cf. « Errements et égarements des années brèves ».

souvenait des poings tendus, de l'éclat sombre d'une lame, des doigts crochus, des ongles lui labourant les chairs. Elle se souvenait de « l'accident de la rue des Cordeliers » ! des jeunes drogués, des jeunes ivrognes qui l'agressèrent ! des relents d'anisette dans les haleines lourdes, des odeurs de transpiration, des odeurs des poubelles aux couvercles renversés !

Elle se souvenait du parfum des antiseptiques des hôpitaux ! des cliquetis des flacons et des instruments sur le chariot poussé par l'infirmière, s'approchant pour les soins pénibles à supporter ! des cuisantes injections d'antibiotiques, arrachant à la longue des larmes, tant les muscles étaient endoloris par la pénétration quotidiennement réitérée de l'aiguille et la lente diffusion du produit !

Elle se souvenait des hormones, de son séjour dans une clinique belge, d'où elle ressortit non plus eunuque, mais femme !

Une bande de malappris, de sauvages, l'avait poignardé, émasculé de façon barbare, un jour de bel été sous les murs du théâtre de Tours. Mais Claude Terrart avait survécu !

Il reçut deux blessures manifestes et superficielles de la lame entr'aperçue lors de son agression, une à la taille, à droite, l'autre à l'intérieur de la cuisse gauche. Les médecins furent incapables de déterminer si le couteau avait, fortuitement ou non, contribué à la mutilation à proprement parler.

On lui proposa en prélevant peau et chair en une autre place de son corps de reconstituer sa verge en majeure partie amputée, déchiquetée. Sans plus aucun testicule, sans plus de couilles du tout⁷, à quoi bon ! Sans Colette, sans pouvoir vraiment s'en servir, à quoi bon ! Il refusa.

7 Claude Terrart avait, auparavant, vers l'âge de douze ans, eu à subir l'ablation d'un testicule, suite à une erreur de diagnostique ; cf. « Errements et égarement des années brèves ».

Pendant son hospitalisation ses cheveux avaient continué de pousser. Il était toujours assez habituel alors pour les garçons, les hommes encore jeunes de les porter longs. Mais il advenait, comme il déambulait lentement dans les couloirs afin de prendre un minimum d'exercice, que trompé par sa coiffure, son teint plus pâle encore qu'à l'accoutumée, sa peau glabre et lisse, ses traits délicats, malgré une arête nasale endommagée sans gravité heureusement lors du fatal échauffourée, on lui donna du « Mademoiselle ». Il n'était plus vraiment un homme et on le prenait pour une femme !

Après avoir obtenu de son beau-père, William Deboissy, la promesse qu'il conserverait son calme et qu'il n'entreprendrait rien de fâcheux, Claude lui fit quelques confidences. Il lui avait expliqué avoir connu, malgré sa vie commune avec Colette, une expérience homosexuelle avec Norbert Chomard, avoir aimé celui-ci dans ces moments là, avoir pris plaisir dans ces rapports amoureux où avec un homme il s'était comporté en femme. Claude avoua à William Deboissy, son beau-père, s'être enfin déterminé. Il avait choisi, bon gré mal gré, compte tenu des circonstances de devenir femme plutôt que de demeurer dans cet état indéfini. Il voulait pour des raisons sociales, mais esthétiques également, se construire un beau corps féminin, lui qui ne possédait plus de gonades mâles, et possédait si peu des autres attributs ordinaires de la virilité.

Il se renseigna auprès des médecins, des mandarins très catholiques certainement, qui ne lui apportèrent aucune précision, ne lui furent pas spécialement de grand conseil. Sa mère, toujours en vie à l'époque, était assommée, absolument, par ce qui arrivait à son fils. Et ce fut son beau-père, en définitive, qui réunit une documentation digne de ce nom.

Sa mère tenta de le dissuader d'entreprendre un traitement susceptible d'amoinrir notablement son espérance de vie, de le dissuader de tenter une opération, chose toujours risquée, et à

son sens pas obligatoire, car il ne s'agissait pas là de préserver ou de retrouver la santé.

« Je veux vivre, Maman ! Peut-être pas très longtemps, mais vivre ! Il m'est impossible de vivre comme un homme. Ici, en robe de chambre, on me prend déjà la plupart du temps pour une femme. Tu ne te rends pas compte, Maman ! J'aurais, en suivant ce traitement, puis en me faisant opérer plus de chance de vivre normalement ; comme une femme...

— Mais, le sexe... c'est aussi une disposition d'esprit ! Tu risques de te retrouver... mal dans ta peau. Et sans personne qui veuille partager ta vie... ou seulement certains moments de ta vie, peut-être... que tu ne pourras même pas apprécier pleinement...

— Crois-tu qu'actuellement, je puisse apprécier... ? ! Que si je reste comme ça... ! Ce sera mieux pour moi ! Je mourrai peut-être plus tôt, et alors ! Ce ne sera pas la fin du monde ! En attendant, je veux vivre, en ressemblant à quelque chose, en étant quelqu'un de plus définissable que ce que je suis maintenant. Et rassure-toi, je trouverai bien des partenaires, ne serait-ce que par moments, pour reprendre ce que tu dis ! Mais enfin ! Sur qui te lamentes-tu ? Sur notre famille, sur moi... ou sur toi ?

— Ne nous énervons pas ! Claude est le seul à pouvoir faire un choix d'une telle importance pour lui. Souriez-moi un peu, tous les deux ! Et comme je répète souvent au personnel de nos boutiques : « On sourit, on se montre joyeux, et par magie, tout va mieux ! »

— Comment peux-tu plaisanter, William, en de pareilles circonstances !

— Maman, il a raison ! Cesse d'arborer cet air funèbre ! Je vais connaître une expérience extraordinaire ! Connaître ce qui pour moi est l'autre côté du miroir. Je vais renaître, revivre !

Connaître deux vies, en pleine conscience, en gardant le souvenir de la première, son expérience en mémoire ! Une sorte de... métempsycose idéale ! »

En prélude à l'opération, ayant eu lieu en Belgique, qui conforma son corps à un modèle féminin, il suivit principalement un traitement hormonal. L'endocrinologue ne se vit évidemment pas contraint de lui prescrire de ces médicaments nécessaires en d'autres cas à une castration chimique préparatoire. Sur le conseil de ce médecin, et de William également, Claude entreprit de se faire suivre, une vingtaine de mois durant, par un psychothérapeute. Il ne s'y résolut qu'avec réticence, mais se prêta en définitive d'assez bonne grâce à ce suivi. William pensait que la démarche de Claude nécessitait réflexion, introspection, une préparation non seulement physique, mais psychologique et intellectuelle aussi. Et ce fut William qui sélectionna les praticiens entre lesquelles put choisir Claude. William !... William...

Parvenue à l'extrémité de la galerie du Belvédère, Claude Terrart, l'œil vague, contemplait, sans s'y attacher, le calme panorama bucolique et printanier qui s'offrait à elle. Elle regardait, au loin, à l'extrémité d'une étroite voie dallée bordée d'ifs en sentinelles ombrageuses, les reliant au château, les inutiles et rectilignes quais de pierre d'un étang entouré de bois doucement pentus au bord d'un large vallon de prairies verdoyantes entre des clairières. Sur leur plus grand périmètre, on avait conservé aux rives leurs contours naturels, et des arbres, des arbustes, des massifs à la sauvagerie maîtrisée les envahissaient sans les submerger.

Robert Deyramault observait le fin profil de la secrétaire générale. Bien sûr il connaissait, depuis longtemps, l'histoire de celle-ci. Bien sûr ! Mais toujours il s'étonnait que cette femme,

cette jolie femme, encore jeune, que cette jolie femme... ait pu autrefois... avoir été un homme !

L'urologue se montra adroit, et se révéla un perfectionniste, un artiste. Sa performance délivra, non seulement Claude d'un manchon trop court, laid et immonde, ne lui permettant pas même de pouvoir uriner debout aux toilettes, et ne lui assura pas simplement une brèche, un étui, mais un beau sexe féminin dans toute sa complexité. L'opération, quoique fort longue, se déroula parfaitement. Aucune difficulté de cicatrisation, phase tellement redoutée, n'en compromit les résultats.

Alors, après une courte convalescence Claude Terrart s'avisa que son nez ne possédait pas toute la grâce féminine voulue. Tout particulièrement l'extrémité lui en paraissait trop charnue. Son arête nasale lui paraissait aussi plus épaisse qu'autrefois. L'agression dont elle avait été victime lui avait valu, entre autres problèmes, une déviation de la cloison nasale, et elle ne pouvait plus dormir que sur le côté droit, éprouvant sinon une gêne respiratoire la tirant du sommeil.

Elle décida de faire procéder, en même temps qu'à une chirurgie réparatrice de ses voies aériennes supérieures, à une chirurgie plastique.

L'opération se déroula dans une clinique parisienne. La douleur, les séquelles de l'intervention furent autrement plus difficiles à supporter que celle de l'opération ayant eu lieu en Belgique. Claude Terrart crut être à jamais défigurée. Elle avait oublié les mises en garde et les avertissements du chirurgien et la teneur des quelques ouvrages lus auparavant sur le sujet. La souffrance, l'œdème et l'hématome bouffissant et assombrissant sa face, tout son visage, durant plus de quatre semaines, l'alarmèrent grandement, l'aterrèrent.

Le mal s'estompa lentement, et elle retrouva progressivement figure humaine, puis se découvrit enfin une

ravissante frimousse d'ange. Son nouvel appendice nasal lui apparut fort réussi. Un très joli petit nez ! Non pas un nez trop petit, ou de ces formes standards, mais un joli nez ni trop épais, ni trop mince, ni trop long, ni trop court : un nez bien proportionné se mariant bien au visage. Son nez ! Refait, remodelé, mais elle le reconnaissait tout de même, ce joli nez plus fin, un peu plus court, au dessin plus régulier qui la transfigurait... l'embellissait ! Oui, elle était plus belle ainsi, et le regard des hommes le lui apprit, le lui confirma bientôt.

Son tour de taille fut pour elle un autre souci. Elle surveilla son alimentation et se résigna à porter pendant des années des corsets puis des gaines pour se sculpter une silhouette plus typiquement, plus spécifiquement, plus délicieusement féminine, une taille de guêpe.

Sa voix, ses attitudes nécessitèrent un apprentissage afin de gagner en douceur, en élégance, en grâce. Et la marche sur de hauts talons, qui en soi faisait déjà tant pour la féminité, lui parut un art difficile à maîtriser. Mais, le doute n'était pas permis, femme, elle l'était devenue ! Son apparence n'était pas le moins du monde équivoque. Seul, son état civil la trahit un temps encore.

William, le serviable William, son brave et charmant beau-père, l'avait aidée à facilement retrouver un statut social, un emploi en l'embauchant dans son entreprise : un poste plus ou moins fictif de bureaucrate à la Quincaillerie Générale dès la fin de son long arrêt maladie, à son retour de Belgique.

Mais Claude Terrart souhaitait recouvrer sa liberté et son indépendance. Pour cela il se révéla rapidement indispensable de procéder par la voie légale à la modification de son état civil. Ses prénoms ne posaient pas problème, et elle ne souhaitait pas en changer : Claude et Dominique. Sa naissance n'avait pas spécialement été désirée, et sa mère s'était simplifiée la tâche en choisissant un premier et un deuxième prénoms

qualifiables de « mixtes ». La mention du sexe masculin sur la carte d'identité, le numéro de sécurité sociale commençant par un « 1 », voilà ce qui devait être corrigé au plus tôt. Ce qui nécessita une démarche devant le tribunal de grande instance. Un transsexuel souhaitant rectifier son état civil, la chose n'était pas si habituelle alors.

On réclama des expertises médicales et des contre-expertises. Le témoignage du psychiatre ayant suivi Claude un temps fut requis. Évoqués, et passablement exagérés, par ce spécialiste, les risques de troubles névrotiques sévères, si perdurait la discordance entre son état civil, son statut juridique, et son comportement, sa conduite, ses attitudes, sa vie sociale conforme à sa conformation morphologique, influencèrent grandement le tribunal. Et le procureur, foncièrement de bonne volonté, se montra pourtant embarrassé. En définitive, il sembla que non seulement la mutilation barbare et irrémédiable, subie, imposant ce changement de sexe comme un fait pratiquement nécessaire, imparable, comme dicté par les événements, un cas de force majeure, mais aussi ses manières et sa beauté délicates innées et, ou acquises, incitèrent le tribunal à se montrer compréhensif et à accéder, et ce dès la première audience, à la requête formulée.

La secrétaire générale, méditative, contemplait les cieux et les lointains agrestes.

Robert Deyramault se laissait aller à la rêverie également, se perdait dans de sombres considérations. Dans l'entourage proche de la secrétaire, en raison de son poste de garde du corps salarié du Modal, il savait pertinemment qu'elle ne briguerait pas un nouveau mandat cette fois-ci. Et il le regrettait. Il se voyait mal veiller sur la sécurité de ce gros porc de Quintard, si méprisant, dans le privé, disait-on, à l'égard de Claude Terrart, de mademoiselle Terrart, qui avait tant fait pour

le mouvement, qui lui avait tant donné ! Qui était si jolie, si belle, si désirable ! Ah ! si elle pouvait décider de se représenter ! Ou si, après, l'on pouvait décider de continuer à lui accorder une protection... et s'il pouvait lui, Deyramault, en être chargé... ! À d'autres, la responsabilité de la sécurité de ce connard prétentieux, de cette grande gueule de Quintard !

Mais, lui proposerait-on un autre poste ? Perdre son job, redevenir un simple adhérent, voilà qui ne mettrait pas de beurre dans les épinards !

Deyramault sortit de ses pensées moroses et jeta vivement un coup d'œil alentour. À l'autre extrémité de la galerie il vit son collègue Grignac apparaître, puis leur lancer un regard pour s'assurer que tout allait bien, avant de s'esquiver.

La secrétaire générale s'était encore un peu éloignée de lui et rapprochée des vitres. Songeuse, elle se tournait vers le plan d'eau à l'extrémité basse du parc.

Elle songeait, à l'allée des Bordiers, à l'étang sous la lune, aux poèmes prononcés jadis, devant l'étang, l'étang de La Mardellerie ! La Mardellerie, la ferme de Norbert Chomard, près de Vallières, dans le Loir et cher, pas si loin de ce château tourangeau du Belvédère ! Elle songeait à La Mardellerie, la ferme où se déroula sa tendre enfance, jusque vers cinq ou six ans, entre sa mère et Norbert. Elle pensait à Norbert ! Norbert... ! Norbert Chomard, alcoolique et violent, avant de se réformer, trop tard évidemment, après le châtement infligé par William et la rupture avec Sabine !

Claude Terrart se souvenait de la première visite de William Deboissy à La Mardellerie. Elle se souvenait avoir chuté devant la Peugeot de Thierry Maréchal, en voulant traverser le chemin de Vaugaland au guidon de sa petite bicyclette bleue, pour s'engager dans l'allée des Bordiers avant la voiture ! Elle se souvenait de la gentillesse de William à son égard, à l'égard de sa mère aussi ; gentillesse qui contrastait avec l'attitude

habituelle de Norbert, alors capable des pires méchancetés dès qu'il « buvait ». Et Norbert aimait boire à l'époque ! Pourtant, il savait parfois se montrer enjoué et agréable... Trop rarement ! Et trop souvent il s'enivrait de mauvais vin.

Et puis William les avait emmenés, Claude et sa mère, chez lui, à Amboise, où bientôt ils avaient vécu tous les trois ensemble, normalement, calmement, heureusement, sans plus de cris ou de pleurs, ou de peurs, sans crainte de recevoir des coups.

Et Claude savait déjà que William avait battu Norbert, que William, malgré ses allures de paisible bellâtre indolent, était capable de redoutables réactions ! N'avait-il pas été militaire ! Ne s'était-il pas engagé dans l'armée en abandonnant la faculté ! N'avait-il pas fait la guerre en Indochine, en Algérie ! Un soldat, un guerrier professionnel !

Et la secrétaire générale, le regard fixe tout à coup, s'interrogea, un instant inquiète, sur la mort soudaine du docteur Bopounault... Puis, après un bref et silencieux geignement, elle quitta lentement des yeux les bois à l'horizon, et laissa son regard monter vers les cieux clairs.

Tout cela était si loin maintenant ! Si loin, le temps, où un peu plus âgé le jeune Claude avait revu Norbert ! Norbert transformé, métamorphosé par le travail, le sérieux, la sobriété ! Et cette transformation, Norbert la devait à William ! À la correction que celui-ci lui avait infligé pour avoir frappé Sabine et Claude. Norbert avait pris conscience de sa débilité, de son éthylisme ! Et les sarcasmes de William, Norbert le raconta également à Claude, lui avaient révélé que ses « amis de boisson », qui l'incitaient souvent à « picoler » plus que de raison, jusqu'à l'ivresse, allant jusqu'à payer de leurs deniers les verres, n'étaient en fait, ceux-là mêmes qui, en définitive, s'amusaient ainsi à ses dépens, pas de bons, pas de vrais amis ! Et Norbert avait changé de vie ! Trop tard pour pouvoir à

nouveau séduire Sabine. De toute façon, en quelque domaine que ce fut, il n'était pas de taille à rivaliser avec William...

Mais le jeune Claude montra de la compassion à l'égard de celui qui, sans avoir été toutefois son géniteur, fut malgré tout un temps son « papa ». Il éprouva pour lui de la sympathie. Il en vint à ne plus lui en vouloir d'avoir tué « Pimpin », son lapin. Et le jeune Claude rendit souvent visite à Norbert, à La Mardellerie. Et Claude récitait à Norbert des poèmes que Sabine, sa jolie maman, avait écrits autrefois. Et Norbert prenait Claude sur ses genoux, et lui faisait des baisers, et Claude les lui rendait ; et des caresses ils s'en faisaient aussi, mutuellement. Et ils en vinrent à s'aimer ; jusqu'à la communion solennelle de Claude.

Sur l'insistance de sa nouvelle grand-mère, Yolande Deboissy, la maman de William, le jeune Claude avait suivi des cours de catéchisme. Cela lui plut, et l'influençable enfant finit par croire, sincèrement, en Dieu ; au grand désarroi de son beau-père et de sa mère !

Néanmoins, sa foi ne résista pas plus qu'à sa deuxième année de séminaire.

Et Claude, déjà las des études, trouva du travail, se trouva une aimable compagne, la très, la trop sage Colette, et éprouva le besoin de revoir Norbert !

Il redécouvrit les plaisirs connus en toute innocence avec celui-ci lors de sa douce enfance. Ces plaisirs, il les goûta davantage alors, car il savait de par son expérience que c'était là des choses d'une qualité et d'une intensité rare, car il leur découvrit une nouvelle dimension, fort exaltante, celle que leur donnait la conscience qu'il avait, en considération du sens commun, de leur caractère en général relativement vicieux !

Claude Terrart n'avait pas perdu de vue Cédric Angebert, un camarade rencontré lors de son séjour sous les drapeaux. Cédric Angebert, adhérent insatisfait du P.N.F., avait contribué

à la formation du M.D.L. et incité Claude à participer à cette aventure. À participer aussi à l'une des premières manifestations de rue du mouvement. Manifestation funeste, au cours de laquelle, pris à partie par des opposants, Claude fut agressé, lynché, mutilé !

Colette l'avait quitté.

Norbert n'était pas venu le voir sur ses lits d'hôpitaux. Mais plus tard, lui... elle ! Claude ! une fois rétablie, fière de son nouvel état, de sa beauté, éprouva encore le besoin de retourner à La Mardellerie, le besoin de revoir Norbert Chomard !

Un jour donc, elle se rendit à Vallières, à La Mardellerie, et ce jour là Norbert ne le... ne la reconnut pas ! Parce que Claude avait changé de voiture, revendu son coupé Datsun et acheté un autre coupé, un Toyota, parce qu'il... parce qu'elle était vêtue en femme, bien évidemment, parce qu'elle n'avait pas prévenu de sa visite impromptue, parce qu'elle était autre, parce qu'un peu plus de trois ans s'étaient écoulés depuis leur dernière rencontre.

Sentimentalement Claude essaya de repartir à zéro. Mais elle n'osait pas, elle ne savait pas répondre favorablement aux avances qu'on lui faisait, ne savait pas en susciter, les encourager, les amener vers un dénouement heureux, parce qu'elle rencontrait peu de monde, parce qu'elle ne sortait guère. Elle se sentait différentes des autres femmes, et aussi, peut-être, pas tout à fait, pas encore femme, vraiment femme. Elle craignait de ne pas pouvoir « se montrer à la hauteur », elle craignait de décevoir, elle redoutait que l'on se rendît compte de la « supercherie », elle craignait d'être malhonnête, d'être ridicule ! Les bons moments passés avec Norbert la hantaient. Et à leurs souvenirs elle éprouvait plus cruellement sa solitude. Jadis Norbert se réjouissait de pouvoir le prendre ! Il se réjouirait de pouvoir à nouveau « la » prendre ! Avec Norbert elle pourrait sans crainte, sans complexe, sans scrupule, faire,

en matière amoureuse, ses premières armes en tant que femme !

Alors, elle se savait encore jeune et belle, plus belle qu'elle ne le serait jamais ! Elle éprouvait à l'égard des hommes de son âge plus de méfiance qu'autre chose. Par contre elle ressentait plus manifestement la séduction qu'exerçaient sur elle, malgré elle, et malgré eux, les hommes mûrs, ou ces hommes nettement plus âgés, qui l'émouvaient grandement, la fascinaient davantage ! Et aussi, à ces hommes-ci, elle croyait pouvoir apporter plus, pouvoir les satisfaire plus aisément. Elle les estimait, les espérait moins exigeants, plus indulgents et compréhensifs (dans le bon sens du terme), moins soucieux de procréer !

Mais encore, elle s'interrogeait : devrait-elle dire à un éventuel partenaire, un éventuel ami, que... ? Devrait-elle lui avouer... ses antécédents ? Peut-être ne se rendrait-il compte de rien ! Et s'il constatait que... ? S'il remarquait une anomalie, une « malformation » ?

Debout devant Norbert, à La Mardellerie, elle avait ressenti cette attirance la poussant vers beaucoup plus vieux qu'elle, avait retrouvé l'excitation qui fut la sienne des années plus tôt, dans sa jeunesse, dans son enfance. L'affectait à nouveau cet embarras de tout le corps, le cœur s'affolant, les mains moites, et le dos, cette lassitude anticipée de l'échine, un léger essoufflement, la poitrine, les seins ! pesant davantage, le diaphragme hésitant !

Norbert avait vieilli ! Ses cheveux avaient blanchi. Il paraissait accablé et méfiant. Il se taisait, la mine sombre et interrogative, en la fixant, après avoir porté un long regard lourd sur le Celica.

« Bonjour !

— ... Bonjour, Madame ! Euh !... Mademoiselle !... Hum !
 Vous désirez un renseignement ? Vous vous êtes perdue ?

— Norbert... Vous... Tu ne me reconnais pas ? Mon visage ne te dit rien ?... Regarde-moi avec attention...

— Mais... Qu'est-ce que vous me voulez à la fin ? !

— Je t'en prie, regarde-moi bien !

— Je vous regarde ! Je fais que ça !

— Et alors ?

— Bon sang ! On dirait... Vous êtes... Je savais pas qu'elle en avait une ! Une jeune sœur de Sabine ! Oui, c'est ça ! C'est vrai, plus je vous regarde... Vous lui ressemblez tant, à la Sabine, que c'en est à peine croyable ! La dernière fois que je l'ai vue, malgré le temps passé depuis que nous deux... je l'ai trouvée belle comme avant ! Elle aura jamais eu le temps de vieillir, de se décatir... C'est une chance, si on veut... Elle sera morte avant, oui ! et toujours aussi jolie !... J'ai jamais plus rencontré quelqu'un comme elle ! J'avais pas idée à l'époque, de la chance que j'avais eu, moi, pauvre plouc, de trouver une fille comme ça... Et j'ai tout gâché... comme un con ! Oui ! Oui ! Vous lui ressemblez ! Vous êtes belle ! J'ai gardé des photos d'elle, du début qu'on était ensemble tous les deux ! Vous voulez les voir ?

— Je ne suis pas sa sœur...

— Vous... Mais... Vous n'êtes pas sa fille pourtant ! Clotilde, la femme du gars Dumonceau, qu'a repris la boîte de taxis et d'autocars de son père, je la reconnaîtrais !... Vous êtes... une autre fille de Sabine ! ?...

— D'une certaine façon, oui... pour ainsi dire, Norbert... C'est moi : Claude ! »

Norbert Chomard demeura interdit un long moment à dévisager Claude, à le toiser d'un œil perplexe d'abord. Claude lui rappela brièvement son histoire, lui précisa le sens pris par

les événements, les choix qu'il avait fait, les raisons de ses hospitalisations successives.

« C'est vrai, maintenant qu'tu m'l'as dit ! C'est dingue !... Entrez ! Je vais quand même pas te laisser poireauter plus longtemps dans la cour... Asseyez-vous ! Assois-toi donc !... T'es canon ! Je veux dire... t'es drôlement classieuse et tout ! C'est vrai... t'es aussi jolie qu'elle ! Que Sabine !... Que ta mère.

— Tu le penses ? Tu me trouves... bien ?

— Oui ! Tu parles, y a intérêt !... Ça alors ! J'ai quand même du mal à y croire !

— Je te plais ?... Je te plais encore... comme ça ?...

— Mais alors... Ils t'ont vraiment... Et t'as plus rien ?... T'arrives encore à prendre... à trouver... enfin, je veux dire... du plaisir ?

— Veux-tu, que, tous les deux, nous tentions de revivre quelque chose ensemble, Norbert ? Serais-tu d'accord pour essayer de renouer... des rapports ?

— Je... Ça faisait longtemps que t'étais pas venu... Quand j'avais appris... ton passage à tabac, que t'étais à l'hôpital... et que ça durait, que c'était assez grave... que je me suis retrouvé seul, tout seul... Ben ! J'ai failli me remettre à picoler... Un samedi soir, j'étais tellement pinté, j'ai dégueulé partout ici, à la cuisine et dans la chambre, sur le lit. Le dimanche... quand j'ai vu l'boulot en m'réveillant... et l'odeur ! j'ai rendu encore ! Ah, le merdier ! J'ai décidé que ce serait bien la dernière fois, ce coup là ! La dernière fois ! Et là, j'ai arrêté pour de bon ! J'ai arrêté de boire encore une fois, et pour de bon ! Y a pas que la bibine dans la vie ! Voilà bien un plaisir de courte durée ! Et y a pas que cette foutue joie, dans notre foutue vie ! Et tu parles d'une joie ! Y a aussi l'amour, ou... et... le sexe, à défaut ! Le sexe seulement, c'est déjà ça, hein ? ! L'amour, ou le sexe... Le sexe, qui met un peu de « baume au cœur »... comme tu disais,

je me souviens... « souvent notre seule réelle joie, qui nous permet en d'éphémères instants, de jouir à peu de frais d'un sentiment de plénitude, de pouvoir goûter, d'expérimenter avec fugacité, en ces moments les plus cruciaux, un semblant d'éternité », si je me souviens bien, aussi... qui « nous aide à traverser cette vallée de larmes », qui « nous aide à y connaître un peu de bonheur »... Après que t'étais parti, des fois, j'écrivais des réflexions que t'avais faites... et souvent, i' m'est arrivé de les relire.

« Et, à nouveau, j'ai arrêté de boire, Claude !... Claude ? Toujours ?... Oui, c'est un prénom commode dans ton cas, c'est sûr... Je ne me suis plus soûlé... Plus jamais depuis... Mais le sexe, après ce qu'on faisait ensemble... Je me rappelais ton petit corps ferme... et tendre, tendu, lisse, beau, jeune... J'pouvais pas m'en passer longtemps, de ça, tu comprends ? !... Tu comprends ? ... Hein ?...Et c'est pour ça que... J'ai fait des conneries... Des conneries...

— Ce n'est pas grave ! Ne te fais pas de soucis pour ça. C'est normal que tu aies cherché à te satisfaire de ce côté là. Tu n'as pas à te le reprocher. Moi, j'ai bien continué à vivre avec Colette en te voyant régulièrement. Tu n'avais pas... à me rester fidèle.

— Des conneries... Oui, des conneries, j'te dis ! Si tu savais, Claude ! »

Et Norbert Chomard pleura. Il pleurait, secoué de sanglots irrépressibles. Il ne parvenait plus à se contrôler. Il sortit péniblement un mouchoir de sa poche, tenta d'éponger le flot intarissable de ses larmes, en vain ! Il se cacha la face dans les mains, et s'effondra contre la table en se masquant le visage d'un bras replié.

Après un bref instant de panique Claude Terrart s'était levée et approchée, avait pris Norbert, toujours assis, par les épaules.

Puis elle avait collé la hanche contre son buste. Elle s'était ensuite agenouillée en se serrant contre lui.

« Ne t'en fais pas. N'y pense plus. Je suis revenue ! Si tu veux, on peut essayer de recommencer comme avant... Ce sera un peu différent, nécessairement, mais tu pourras me faire ce que tu me faisais avant, me prendre comme autrefois, ou comme une femme, puisque maintenant c'est possible, Norbert ! Je suis revenue, Norbert, pour être à nouveau ton jouet, pour que nous retrouvions, pour que nous tentions de retrouver du plaisir ensemble ! »

Elle se redressa. Elle chercha, tout en le tirant vers elle, de le faire se lever. Elle parvint à le tourner vers elle. Il avait fini par pivoter sur sa chaise et appuya son visage contre son ventre en lui enserrant la taille.

« Si tu savais, Claude ! Si tu savais ! »

Elle fléchit sur ses jambes, lui prit la tête, ses douces mains sur ses joues rendues rêches par la barbe du soir, et lui baisa les lèvres. Ils se relevèrent dans les bras l'un de l'autre. Elle l'entraîna vers la chambre à coucher. Norbert semblait se ressaisir. Elle referma la porte derrière eux. Elle se blottissait tout contre lui. Il n'osait pas la dévêtir. Alors, elle lui offrit un effeuillage rapide et maladroit. Elle ouvrit son sac à main, dévissa avec une feinte nonchalance le bouchon d'un tube. D'une noisette de gel sur un doigt, elle se lubrifia. Elle se sécha ensuite la main à l'aide de mouchoirs en papier.

« I' faut pas te forcer ! T'es pas obligée, Claude.

— Je ne me force pas... Je suis venu... pour prendre du plaisir, mais aussi pour t'en donner... Dis-moi, que veux-tu que je te fasse ? Que veux-tu que je fasse ? Tu sais que rien de ce

que tu souhaites ne me paraîtra trop bizarre. Si je puis le faire, si cela ne comporte pas de risques excessifs... je le ferai !... Dis-moi, ordonne-moi ! »

Elle l'avait déshabillé. Il s'était laissé faire.

« Je ne te... ? Tu ne me désires pas ? ! Tu n'as pas envie de moi ? !

— ...

— Je te déplaît... comme je suis maintenant ? !

— Tu... Tu es vraiment une femme !... Je... Tu ressembles à Sabine... à ta mère... ta figure surtout... Excuse-moi... Je sais pas si c'est ça... Ou... ou tout le reste... Ça me... »

Elle le tira à elle, se lova, se plaqua contre lui, le massa, sans qu'il ne réagit.

« Viens ! Approche-toi ! Touche-moi ! Oblige-moi à faire ce que tes maîtresses te refusent, ce que les prostituées même, te refusent ! Fais-moi ce que tu faisais à ma mère, ce que tu aurais voulu lui faire sans jamais l'avoir osé, et plus encore ! Je suis à toi ! Tout ! Tu peux tout me faire !... Tiens ! Mets tes mains autour de mon cou... Tu te souviens, le premier jour, auprès de l'étang⁸... Ce jour là, j'avais été heureux avec toi... Ton petit Claude, ta petite Claude est revenue se soumettre à tes caprices ! tes caprices qui la rendront heureuse ! Je suis revenue pour trembler devant toi, mais sans terreur toutefois, pour souffrir sans péril de tes manières rudes, pour frémir de désir sous tes mains vigoureuses de mâle puissant, sous ton corps solide et lourd ! Je suis revenue, en quête de bonheur, et espérant t'en apporter. Je suis revenue pour jouir et te faire jouir ! Souviens-toi de nos bons moments. Souviens-toi, près

8 Cf. « Errements et égarements des années brèves ».

de l'étang... Oui, ce jour là, nous avons été heureux je pense !... Mets tes mains autour de mon cou, tout comme ce jour là ! Tu te souviens !... Serre ! N'aie pas peur ! J'aime ça, tu le sais bien ! Tout ! Tu peux tout me faire, je te le dis ! Serre ! Vas-y ! N'aie pas peur !

— Ferme là ! Ferme là, pauvre andouille ! C'est toi, c'est toi qui devrait avoir peur, connasse ! »

Au début de sa tirade, de son exhortation, elle avait pris les mains de Norbert, ces grosses mains épaisses, aux muscles solides, à la peau dure, et les avait placées autour de son propre cou, de sa gorge blanche et fine, et fragile. Et il avait commencé à serrer, sans force, sans se prêter au jeu, sans grande conviction. Mais tout à coup, pressant plus fort, il la renversait sur le lit, il se laissait tomber sur elle de toute sa masse. Elle le sentait contre son ventre, le désir lui était venu ! Et, enfin, simulait-il de l'étrangler !... Il l'étranglait ! Il l'étranglait vraiment !

Elle étouffait. Elle ne parvenait plus à parler, manquait de souffle. Elle se contorsionna vivement. Elle lui saisit les poignets, tentant de desserrer son étreinte, sans y parvenir.

« C'est toi ! C'est toi qui devrait avoir la trouille ! C'est à cause de toi que j'aime les gosses ! C'est à cause que j'aime les gosses, que j'en ai violé et que j'en ai tué ! »

L'entendant, le comprenant à travers le bourdonnement de ses oreilles, le battement du sang à ses tempes, elle s'immobilisa, elle cessa ses efforts, ses efforts vains ! Sa vue se troublait. Elle sentit des larmes inonder ses yeux et rouler jusque sous ses cheveux.

Elle était peinée pour elle-même, peinée pour Norbert. Elle trouva la force, elle eut encore assez de ressources pour lui

toucher les épaules et essayer de le serrer contre elle... Elle perdit alors conscience.

Norbert se tenait debout, au chevet de Claude. La respiration haletante elle recouvrait ses esprits. Elle se porta lentement une main au cou, et de l'autre, de celle agrippant la couverture, s'aida à ramper sur le dos vers l'autre côté de la couche. Dans sa frayeur elle bascula au sol, sur la descente de lit, contre le mur. Elle se redressait péniblement lorsqu'elle se rendit compte que Norbert était déjà là, large, haut, fort, devant elle ! Un vertige la contraignit à s'appuyer, à se retenir le long de la froide paroi.

Elle avait faiblement interposé une main ouverte. Norbert lui avait saisi l'avant-bras, l'avait écarté en le tenant fermement ; et il lui enserra à nouveau la gorge.

Elle ne tenta plus alors de se débattre. La voix basse et enrouée, elle adressa simplement une prière à son bourreau, en lui posant sur la hanche sa main libre.

« Tu ne l'as dit à personne ? À personne d'autre ?

— ... Non à personne ! À toi seulement.

— Je comprends... Je comprends... Ne recommence pas à boire. Jamais ! Tu te contrôles mal... Tu pourrais te trahir... Et, je t'en prie, ne recommence pas... ne recommence pas... Non plus !

« Avant que tu me... Avant, Norbert, j'aimerais connaître... Prends-moi... Prends-moi comme un homme prend une femme ! »

Norbert relâcha progressivement son étreinte. Puis la prit par un bras, de sa rude poigne de travailleur de force la poussa sur le lit. Claude, flageolante, tomba la face en avant, ses tibias heurtant douloureusement le sommier.

Elle se retourna, se centra machinalement sur la couche, et écarta jambes et bras. Elle sentait la couverture de laine contre la peau de son dos, la couverture chaude et piquante contre son fragile épiderme parcouru de terribles frissons se succédant rapidement. Elle tremblait, secouée irrégulièrement de spasmes de terreur, d'émotion, d'attente angoissée.

Et Norbert était sur elle, ses grosses mains sur ses seins, ses épaules, son cou... ses joues, son front, dans sa chevelure. Et Norbert était sur elle, et prenait en elle son plaisir ! Et elle, en pleurant, et répétant dans un long murmure son prénom, le serrait contre elle, des bras, des jambes.

Dans les bras de Claude, Norbert Chomard se laissa aller à son désespoir et à son tour laissa couler des larmes, de honte, de détresse. Et tous les deux enlacés, longtemps pleurèrent.

Après l'agression, après la première hospitalisation de Claude, Norbert s'était retrouvé sans plus aucun partenaire, même moins épisodique encore. La défection de l'un de ses deux ouvriers l'obligea alors à embaucher un remplaçant. Norbert engagea, « sur son physique », un jeune homme envoyé par l'A.N.P.E. Mais le « physique » de ce fragile travailleur débutant ne le prédisposait pas au âpre métier de maçon. Ce délicat personnage en délicatesse avec sa famille, et plus particulièrement avec son père à ce qu'il semblait, souhaitait gagner son indépendance financière. Norbert lui en offrit l'opportunité. Et bientôt, il lui proposa de l'héberger ; puis bien plus encore. Et l'autre accepta, chaque fois.

Norbert s'était habitué à la passivité entreprenante de Claude. Son nouveau partenaire se révéla peu disposé à répondre aussi favorablement à ses fréquentes invites. Après avoir été dispensé de toutes les tâches un peu pénibles sur les chantiers, le frêle, jeune et bel ouvrier plaisant tant à son patron, fit tant, ou si peu, plutôt, qu'on ne lui confia plus que le rôle de chauffeur. Norbert lui versait un salaire, l'entretenait, lui

offrait des cadeaux. Et des cadeaux, l'autre en réclamait ! Il en réclamait, pour s'offrir, avec mauvaise grâce, sans ardeur, sans élan, avec condescendance.

Et ce petit monsieur se montra de plus en plus capricieux, désagréable. Il se rendit insupportable. Et Norbert le chassa. Et se retrouva seul.

Son expérience fâcheuse avec ce « petit branleur » d'adulte, trop imbu de lui-même, l'ayant exaspéré, Norbert se mit à rêver de jeux plus frais, plus spontanés, plus sincères. Un adulte l'ayant déçu, il songea à rechercher les joies qu'il avait connues jadis avec un enfant, jadis, avec Claude.

Un soir, en périphérie de Saint-Pierre-des-Corps, comme il revenait de Tours sans avoir eu le courage, le cœur, sans avoir éprouvé le goût d'aborder une prostituée, il avisa, sur le bord de la route, un gosse désœuvré. Il stoppa à sa hauteur, lui offrit un chewing-gum, lui proposa de le reconduire jusqu'à La Ville-aux-Dames...

Le gamin commença par rire, réclamer une autre friandise, puis bientôt à se débattre, à pleurer, à crier...

Ce fut là sa première victime.

Norbert regrettait Claude ! Claude adulte ! Claude enfant !

« Tu sais... Tu te souviens... jamais je ne t'ai trahi. Je n'étais qu'un gamin, mais je me rendais bien compte que... qu'on aurait pu te reprocher notre... notre liaison, nos rapports... Le « détournement de mineur »... Oh, Norbert ! Norbert !... Tu n'en as pas amené ici, au moins ? ! Pas... caché, pas... enseveli, ici, à La Mardellerie ?

— ... Non... Non, jamais dans le coin... Aucun, par ici...

— Norbert... Je ne te trahirai pas. Pas plus maintenant qu'autrefois ! Ne recommence pas... Ne recommence pas... Si tu veux bien, je reviendrai te voir... Plus souvent qu'avant... Norbert... que comptes-tu faire de moi ? »

Accablé de tristesse, il ne répondait pas. Il paraissait désespéré.

« Claude... Je te demande pardon !... Pardon !

— Ne te confie à personne !... Cela n'y changerait rien... pour eux, si... Ça ne les ramènerait pas à la vie... Je t'aiderai à oublier, à surmonter tes remords ou ta crainte... de... de tomber. N'y pense plus, laisse-toi aller ! Laisse-toi aller ! Avec moi, tu peux ! Viens... »

Elle avait tiré les draps sur eux. Et, allongée près de lui, dans la chaleur qu'ils dégageaient, elle s'apaisa petit à petit.

Quand il se fut calmé lui aussi, elle commençait à retrouver quelque ardeur, et avide, en considération de sa nouvelle complexion s'étonnant elle-même d'un tel « appétit » en de telles circonstances, elle se souvint, en l'occurrence, sans doute pas très opportunément, des propos de Sabine, sa mère, assurant avant l'opération que le sexe était aussi une disposition d'esprit, et elle repoussa les couvertures et glissa la tête jusque dans le giron de Norbert.

La secrétaire générale, immobile à l'extrémité de la grande galerie du Belvédère, se souvenait de Norbert, de Sabine... Elle semblait examiner fixement le vieux pavement de marbre... Elle se souvenait de sa sœur Clotilde... De Clotilde, lui révélant avoir eu avec leur mère, à plusieurs reprises, de sévères altercations au sujet de liaisons, souvent brèves, que celle-ci entretenait avec de jeunes amants, lui révélant que leur mère avait trouvé la mort au retour d'un rendez-vous galant, lui révélant que l'inconduite de leur mère n'était pas inconnue de William.

William en vieillissant était moins « porté sur la chose », alors que son épouse se montrait de plus en plus insatiable. Le triolisme ne leur, ne lui ! apportant pas les mêmes satisfactions, il consentit, il l'encouragea, si cela devait être nécessaire à son équilibre, à sa bonne humeur, à revoir leurs compagnons de jeux, ou d'autres personnes... Clotilde, fine mouche, à différents indices, avait deviné, découvert les vicissitudes de ses parents, et s'était fâchée contre eux, et mariée très tôt, avec son premier flirt, pour, peut-être, échapper le plus tôt possible à cet antre de perdition qu'était devenue la maison familiale.

Robert Deyramault contemplait le fin profil de la secrétaire générale relevant lentement les yeux, le regard vague. La perspective de passer la main la tourmentait et assombrissait son humeur. Rien là de bien étonnant.

La secrétaire générale se souvenait de William. William Deboissy, son beau-père... son aimable beau-père ! Il l'avait tant aidée ! Il avait aidé Cédric Angebert également, s'était associé avec lui pour créer une enseigne de magasins spécialisés. À Châtellerauld, près du premier établissement d'Angebert, puis à Tours, à Bourges, à Blois, à Orléans, au fil des ans ils avaient ouvert des jardineries à une époque propice d'expansion de ce type de commerce ; avant que nombre d'investisseurs plus ou moins inspirés ne vinrent à s'engouffrer dans ce même créneau. Et William avait aussi, sous franchise Bricorama, ouvert quelques magasins spécialisés dans le bricolage, la décoration, en fait de grandes quincailleries, de grandes drogueries rappelant ses magasins d'Amboise, la « Quincaillerie Générale » et la droguerie « Toutcouleurs ».

Les sociétés de William n'en étaient alors que tout au début de leur expansion, lorsque le drame, les drames, ces drames anciens qui la tourmentaient, survinrent, l'accident de Sabine, le suicide de Norbert...

William reçut par le courrier une lettre de Norbert Chomard l'informant de sa décision et des dispositions qu'il avait prises. Il donnait les coordonnées du notaire l'ayant conseillé pour la rédaction de son testament et chez qui il l'avait déposé. Une copie en était jointe à la lettre. Norbert léguait tous ses biens à Claude : La Mardellerie, ses prés, ses bois, son étang, ses mares, et les Mauchamps, Labrosse, La Chaucharderie, et Bruneval ! et le matériel, le fond de l'entreprise de maçonnerie et de terrassement !

Claude devait accompagner William ce jour là, pour rejoindre Cédric Angebert, à Châtellerault. Ils recherchaient un bâtiment bien placé, apte à accueillir sans modifications coûteuses la première jardinerie de leur nouvelle société et avaient prévu de visiter d'anciens entrepôts, des ateliers désaffectés offerts à la location. Leur journée fut bouleversée.

La lettre ouverte, puis lue, William lui remit une seconde enveloppe, pliée en deux et portant le nom de Claude, que Norbert avait glissée dans la première. Sur la feuille que Claude déplia en tremblant, de son écriture malhabile Norbert n'avait tracé que quelques mots : « Claude, pardon ! Pour tout, pardonne-moi ! Il vaut mieux que je parte. Pour ce que je t'ai raconté tu peux faire ce que tu veux. Tu peux libérer ta conscience. Pour moi, quand tu me liras, cela n'aura plus d'importance. »

William décida de se rendre à La Mardellerie sans plus attendre ; avec lui Claude, accablée, frigorifiée, grelottante. Ils ne trouvèrent pas Norbert. William alerta la gendarmerie.

Dans l'après-midi des amoureux engageant leur véhicule dans les bois, près des maigres ruines d'un vieux prieuré perdues sous les arbres, découvrirent une camionnette abandonnée, puis un corps pendu aux basses branches d'un hêtre. Le corps de Norbert Chomard.

William avait montré la lettre aux gendarmes, mais n'avait pas évoqué le pli destiné à Claude par Norbert. Et Claude n'en parla pas, et, bien ou mal, juste ou injuste, jamais ne dénonça Norbert ! Seulement de retour à Amboise, le soir, Claude s'effondra en larmes dans les bras de William. En guise de diversion maladroite, celui-ci, poussé également par la curiosité, s'enquit du contenu de la seconde enveloppe. Claude, pleurant, bafouillant, confia son fardeau, celui de Norbert, à William.

« Et tu voudrais n'en rien dire ! ?... N'en disons rien alors... N'en disons rien ! »

Il n'en dit rien, lui non plus, jamais.

William serrait Claude contre lui dans la pénombre du vaste appartement où tous deux se retrouvaient, seuls. Clotilde, mariée, s'en était allée vivre chez ses beaux-parents avec son époux. Quant à Sabine... elle les avait déjà quittés « pour un monde meilleur », pour le néant, et ne vivait plus que dans leurs mémoires, que par leurs mémoires. Ils étaient seuls dans la vie, tous deux, seuls, blottis l'un contre l'autre dans l'obscurité naissante... comme seuls au monde.

Claude s'apaisait contre le large buste de William. Lentement il lui communiquait sa chaleur, sa force, il lui redonnait vie, goût à la vie.

« Claude ! »

Il lui caressa le haut du dos, lui baisa les cheveux, le front, les tempes.

« Claude ! »

Il la serra plus fort encore. Et, en réponse, elle le serra elle aussi plus fort dans ses bras. Leurs lèvres se cherchèrent. Ils se baisèrent, et défiant la mort hideuse, qui, ce soir là plus que tout autre, rôdait, sinistre, autour d'eux, toute proche, frissonnant dans l'ombre sépulcral et complice de cette triste soirée, ils s'aimèrent.

CHAPITRE II

Avant de prendre congé le baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac s'était enquis auprès de Claude Terrart, qui manifestement s'intéressait au fait religieux, de son éventuelle connaissance d'une certaine secte des « disciples de Gonilka ».

Fortuitement, à Schwechat, l'aéroport de Vienne, Robert Deyramault avait croisé deux membres du « Renouveau Gonilkien ». À l'évidence, il fallait bien en convenir, l'Autriche était alors en plein « renouvellement » ! Deyramault s'y était rendu pour rencontrer des étudiants appartenant à un mouvement underground, société assez secrète, sorte de nouvelle chevalerie pas spécialement soucieuse de la défense de toutes les veuves et de tous les orphelins, les « Nouveaux Combattants ». Et, là-bas, bien loin de la douce France, Robert Deyramault avait eu le cran, en réponse à une provocation, pour ne pas paraître un pleutre, de relever le défi de se soumettre au cruel rite de l'ultime épreuve ordinairement destinée à consacrer l'admission des impétrants dans ce groupe très fermé. L'épreuve, et c'en était une, il n'était pas permis d'en douter, consistait en un affrontement au sabre non moucheté et bien affûté.

Les adversaires, le postulant et un Étudiant Combattant confirmé, vêtus de cuirs épais, le cou protégé, jusques et y compris le menton et la nuque, se tenaient face à face, à portée de l'arme de l'autre, chacun les talons devant une ligne tracée

au sol ; ligne ne devant pas être franchie sous peine de déchoir ignominieusement. Impossible de reculer sans courir le risque, et c'eût été là le moindre aux yeux de beaucoup, le moindre mais certes pas le seul, d'être jugé indigne !

Le crâne, le visage à découvert, les pieds rivés au sol, un sabre dans une main gantée, un poing sur la hanche, il s'agissait, jeu relativement stressant, mais fort stimulant, de parer les assauts de l'autre combattant et de l'accabler de coups. Tous les coups, de taille seulement et non d'estoc, se devaient de viser la tête, le visage. « Frappez au visage ! » avait commandé Octave, le futur Auguste, à ses légionnaires, avant l'une des batailles de la guerre civile... Et cet ordre lui avait valu la victoire !

Robert Deyramault, l'un des envoyés du Modal en Autriche, lors d'une discrète et informelle mission, se prêta donc à ce jeu cruel afin de prouver à ses sévères hôtes que, quoique humble serviteur, il l'était d'interlocuteurs valables, et qu'il n'appartenait pas, pour faire mentir le « petit caporal autrichien », qu'il ne pouvait s'empêcher pourtant d'admirer secrètement malgré ses nombreux et catastrophiques échecs et ses fourvoiements, à un peuple digne seulement de produire des « garçons de café » !

« Robert, non dolet⁹ ! » songea le courageux champion de la vieille France pour se donner confiance avant l'inévitable affrontement provoqué par sa témérité irréfléchie et son incorrigible vanité. L'engagement devait durer au moins un certain temps, pendant lequel, donc, des coups de rapières, en un nombre minimum, devaient être échangés ; puis, ce temps dépassé, il s'achevait, les arbitres des Combattants, Combattants eux-mêmes, en étaient juges, au « premier sang

9 « Paete, non dolet » (« *Paetus, cela ne fait pas souffrir* ») : mots, rapportés par Pline le Jeune, adressés, en rendant son dernier soupir, par Arria à Paetus, son époux, afin de l'exhorter au courage, en lui tendant la lame dont il devait lui aussi faire l'instrument de son suicide, pour avoir conspirer la mort de l'empereur Claude.

flagrant et significatif». « Offensichtlich » ! Malheur au maladroit saignant très tôt ou trop peu !

L'on n'avait eu jusque là aucune mort à déplorer ; et les blessures très graves étaient rares, l'avait-on rassuré en riant. Et l'on faisait habituellement passer les inévitables « accidents » pour de simples accidents domestiques ou de trajets, et personne jamais n'osait y trouver à redire !

Garçon au physique résistant, aux nerfs solides, Robert Deyramault, doué d'excellents réflexes, avait eu le bonheur plus jeune, et il en loua ses parents qui l'y avaient incité, de pratiquer quelques années durant l'escrime en amateur. Il revint de Vienne, l'heureux bretteur, avec deux misérables petites coupures, infimes, au cuir chevelu, sur le côté du crâne, simplement. Mais, à l'en croire, à la fin de la partie, le front et les oreilles de son rival se teintaient de rouge, et pas de honte seulement !

La secrétaire générale avait invité Deyramault à faire part de sa rencontre, de sa découverte des Gonilkiens au baron et à son attentive secrétaire particulière.

Ayant surpris quelques bribes de conversations, puis, son intérêt aiguisé, ayant pour tuer le temps, suivi discrètement, dans l'enceinte de l'aéroport, mais pas au-dehors, les deux disciples du prophète Gonilka, Robert Deyramault s'était spontanément employé à les espionner.

Il s'agissait d'un couple dont la femme paraissait plus exaltée que l'homme. Et dans cette femme, et dans cet homme, dans le portrait que Deyramault en brossa, par les propos que ceux-ci avaient échangés, du moins ce qu'il en avait entendu, retenu et rapporté, la secrétaire de Charles-Edward Usqawas avait sûrement reconnu son ancien concubin, un certain Joël Mac Hyvell, et la petite amie de ce dernier, une certaine « Lizzie » !

Mac Hyvell s'était laissé séduire par cette Lizzie, une collègue de travail, qui l'avait entraîné à fréquenter les réunions d'obscurs « comités gonilkiens », qui l'avait converti à un nouveau dogme inspiré d'une religion antédiluvienne. Le professeur Usqawas travaillant sur des documents¹⁰ récemment découverts et éclairant à plus d'un titre d'un jour particulier maints aspects de la vieille religion prêchée voilà des dizaines de siècles par le prophète Gonilka, et jusque là oubliée du commun des mortels, et seulement connue, méconnue ! de rares historiens spécialistes d'histoire ancienne, avait été surpris d'apprendre de la très jolie bouche de sa secrétaire, au hasard d'une discussion, la résurgence de l'antique croyance.

Le voyage de Deyramault en Autriche lui avait valu, outre de petites égratignures et une franche inimitié, quelques sympathies. Amusé de sa curieuse rencontre, de retour en France, Deyramault en avait informé la secrétaire générale de son mouvement. Celle-ci lui avait demandé de bien vouloir contacter ses récents amis des « Nouveaux Combattants » afin d'en savoir plus sur les « nouveaux » Gonilkiens.

Le « Renouveau Gonilkien » avait été constitué par Martial Faljas, un Français, professeur de langue et d'histoire, établi à Vienne depuis des années. La secte de ce gourou manifestation prudent se montrait discrète mais semblait florissante. Elle occupait une bâtisse cossue, ancien hôtel particulier du XIX^{ième} siècle au fond d'un petit parc, à Vienne même. Et d'après les photographies et les témoignages obtenus des correspondants autrichiens du Modal, la plupart des véhicules desservant ce qui paraissait bien être le Q.G. de cette nouvelle église championne d'une religiosité sans concession, étaient quelques longues Mercedes sombres aux vitres fortement teintées, aux phares globuleux.

10 Les documents de Ramqou. Documents découverts quelques années auparavant par le défunt professeur Reguenbard et hérités par Charles-Eward Usqawas.

Dès son retour sur Paris, Claude Terrart communiqua au baron-professeur tous les détails, en définitive peu nombreux et peu précis, tous les éléments, peu documentés, en possession du Modal, concernant la secte de Martial Faljas.

Quand il apprit que le mouvement dirigé par Claude tiendrait ses assises au Belvédère, William Deboissy se remémora avec émotion le séjour qu'il y avait fait autrefois avec Sabine, lors de leur voyage de noces, avec Claude lui-même, le fils de Sabine, alors enfant.

« Tu te souviens, Claude ? Nous y avons passé un bon moment. Trop court, sans doute... Nous y avons été heureux.

— Oui... Je m'en souviens.

— Si Sabine était encore là, je crois que ça lui plairait d'y retourner... En mémoire du bon vieux temps... On était jeune encore, notre amour était tout neuf... Qu'elle était belle !... Et toi aussi tu étais un joli petit gamin ; bien mignon, gentil et tout. C'est différent maintenant, évidemment, par la force des choses... Mais il est toujours plaisant de te regarder. Bien plus qu'avant même ! Tu es toujours aimable... Et aussi belle qu'elle à l'époque...

— Si tu veux, je peux redescendre de Paris pour le premier mai... Et on pourrait y passer une nuit ou deux...

— En amoureux ? !... Excuse-moi ! Mais je me rappelle toujours ces rares fois où... où tous les deux...

— Si tu veux, William. En amoureux. Ça me ferait également plaisir. Tu sais, je suis toujours seule. Si seule, bon sang ! Et j'en ai ma claque du Modal, de tout le bataclan ! Je vais passer la main au prochain congrès justement.

— Tu vas laisser tomber ! Le Modal ! Angebert est au courant ?... Mais qui... ?

— Ne t'en fais pas ! Les prétendants ne manquent pas pour briguer la succession !... Euh ! Je serai sûrement accompagnée, le premier mai. J'aurai un garde du corps avec moi. Tant que je serai encore en poste et que c'est le Modal qui paye, je préfère. Pour le trajet surtout. On ne sait jamais ! Ça ne te dérange pas trop ? Le gars qui viendra sait tenir sa langue. Ce gars-là, même si c'est un premier mai, même s'il a autre chose de prévu, il acceptera de m'accompagner. Il m'a à la bonne, j'ose le dire...

— Aaaaah ! Si en plus de toutes les nombreuses qualités qui lui valent d'être apprécié de toi, il sait en plus se montrer discret ! Et s'il est capable, le moment venu de s'esquiver sur la pointe des pieds... »

Le trente avril Claude Terrart se trouvait dans sa chambre du Belvédère. William l'aidait à remonter la fermeture à glissière de sa robe lorsque le téléphone sonna.

« Bonsoir Mademoiselle ! Charles-Edward Usqawas à l'appareil. Pardonnez-moi, je vous en prie, de vous importuner... Enfin, j'espère ne pas trop vous déranger...

— Vous ne me dérangez nullement, rassurez-vous... Je vous écoute.

— Hum ! Voilà ! J'organise une fête, un divertissement, pour renouer avec une vieille tradition familiale ; plus ou moins. Chaque Saint-Jean mon père organisait un bal masqué, à Ferlieu, une demeure campagnarde que j'occupe maintenant à l'occasion, quand je suis trop las de mon séjour en banlieue de Tours. Les gens du domaine, grimés et déguisés eux aussi dansaient autour des feux de joie. Mes parents et leurs invités les quittaient, assez tôt, et s'en venaient virevolter sous les voûtes du manoir. Et puis, à son veuvage... Fini ! Vous le savez, j'ai enseigné l'histoire...

— Et non content d'être seulement un grand universitaire ayant produit de nombreux essais, vous écrivez des romans ; des romans historiques, le plus souvent, bien sûr...

— Effectivement ! Des romans ; et des essais, précisément ! Je dois rédiger pour une revue, dans la perspective d'un numéro spécial consacré aux Celtes, un article traitant de leur religion. J'avais donné mon accord. Mais, au moment de m'y mettre, le sujet ne m'inspirait plus vraiment. Je ne me sentais pas en mesure de pondre un texte des plus pertinents, un texte captivant... Bref ! Afin de stimuler mon intérêt et mon imagination assoupis, j'ai décidé de faire célébrer Beltaine, une fête celte qui se célèbre le premier mai ! En fait, ce soir... On la célèbre ce soir, cette nuit ! Beltaine : la fête du feu de Bel... La religion celte nous est connue surtout par des textes irlandais du Moyen Âge, par les écrits de moines qui, soucieux tout de même de préserver le patrimoine culturel de leur nation, avaient transcrit les anciens mythes en les adaptant trop souvent à la nouvelle foi chrétienne, hélas ! Le dieu irlandais Bel correspond au Belenus gaulois... Je préfère cela à une célébration de la Saint-Jean, plus tard dans la saison, car je ne suis pas très catholique ; pas très chrétien tout court non plus. Pas du tout chrétien d'ailleurs ! Je suis athée... En définitive ce n'est donc pas seulement une stricte question de tradition familiale, vous l'aurez compris... mais quand même !... Cela vous plairait-il d'assister à... cette cérémonie païenne ?

— Euh !... Oui, certes. Mais je ne suis pas seule. Et je dois dîner en compagnie, ici, au Belvédère...

— ... Lorsque votre repas sera achevé, amenez donc tout votre petit monde ! Météo-France n'annonce pas de perturbation, mais la cérémonie aura lieu à l'extérieur, et malgré l'incendie d'un grand bûcher en l'honneur du dieu Bel, il ne fera peut-être pas très chaud ! Couvrez-vous ! Je vous explique comment nous rejoindre... »

À peu près à mi-chemin entre le Belvédère et Tours, près de Fondettes, Ferlieu, la « demeure campagnarde » du professeur, dominait le val d'un pauvre affluent de la Loire, et se dressait accrochée au flanc bas d'un coteau, à la lisière des bois. Plutôt qu'un simple « manoir » il s'agissait là d'un petit château moyenâgeux aux tours massives, aux proportions harmonieuses, mais pas si humbles que pouvaient le suggérer les propos du baron.

Suivant les indications qu'on lui avait fournies, Claude demanda à Deyramault qui conduisait d'entrer la XM dans le parc, puis de la parquer devant la cour. Il la rangea entre un Range-Rover et un véhicule de fabrication américaine appartenant sûrement à Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. Claude se souvint de la grande « Cadillac Eldorado Brougham » vue dans son enfance au Belvédère. Charles-Edward Usqawas avait dû hériter de son père, outre ses châteaux, avec leurs domaines, leurs fermes, leurs vignobles, ses usines, le goût des belles voitures, des choses rares.

La cérémonie de Beltaine à la Roche Droneuse¹¹, si tant est qu'il se fût agi là d'une cérémonie religieuse à proprement parler, se vit précédée d'un spectacle, d'un « son et lumière », inspiré des mythes celtes. Claude n'était pas très familiarisée avec l'histoire irlandaise ancienne, ni avec la mythologie celtique, mais certains aspects des évocations qui en furent faites lui

11 Des six cérémonies de Beltaine s'étant déroulées à la Roche Droneuse (Lieu-dit, légère éminence boisée, site mégalithique — dolmen —, sur le domaine et à la proximité immédiate du château de Ferlieu, à Fondettes, Indre et Loire) de 1990 à 1995, quatre sont décrites dans « La Mémoire de Pherlek » (la première et la dernière assez précisément ; la quatrième et la cinquième succinctement). De toutes on lira une relation complète et plus détaillée dans les bulletins publiés par l'Ordre Culturel Celtique d'Occident (excepté, bulletin n°27, en ce qui concerne la cinquième : en effet, le prologue d'une harangue du célébrant n'a pas été retranscrit, mais on en trouve le texte, reconstitué grâce à un enregistrement vidéo, au chapitre XII de « La Mémoire de Pherlek »).

parurent un tantinet fantaisistes. L'ensemble toutefois ne manquait pas de hardiesse, de vigueur, de beauté, et emportait malgré tout l'adhésion. Et Claude Terrart estima que certains membres de la troupe « avaient du chien », que tout cela ne « manquait pas de gueule ». Indépendamment d'une actrice n'ayant pas froid aux yeux ni au reste du corps, et dont Robert Deyramault et William Deboissy, entre autres nombreux mâles, chantèrent les louanges, le personnage du meneur de jeu impressionna grandement Claude Terrart. Le « maître de cérémonie » était un bel homme d'un certain âge, de grande stature, à la forte carrure, à la voix forte et assurée, à la belle chevelure épaisse, longue et blanche comme neige. Il dirigea du geste, de la voix, de son aplomb toute la Beltaine de Ferlieu.

Après la cérémonie, la représentation, le public, familles du personnel de la ferme de Ferlieu, voisins, quelques curieux, les pompiers, s'étant dispersé, Claude, avec ses accompagnateurs, fit partie d'un comité plus restreint invité à pénétrer dans l'austère maison forte du baron. Ainsi William et Deyramault purent-ils approcher la troublante Viviane ayant, à demi-nue, interprété la divine Morrigan, farouche déesse guerrière, et Claude s'entretenir avec l'auguste maître de l'Ordre Culturel Celtique d'Occident.

CHAPITRE III

De retour à l'hôtellerie du Belvédère Robert Deyramault prit rapidement congé, après s'être assuré auprès de la secrétaire générale qu'elle ne manquait de rien et n'avait aucun souhait à manifester.

« Veux-tu me suivre dans ma chambre, Claude ? Bientôt la demie de deux heures... Il se fait tard, mais je me sens bien éveillé ! Et je ne pense pas arriver à m'endormir facilement... Cette Viviane, sans doute ; et toi, maintenant si proche de moi !

— Ah ! Elle t'a plu ! Hein, William ! Elle a de beaux seins en poire, et fermes, et de belles cuisses joliment fuselées et musclées, n'est-ce pas ?

— C'est une femme désirable... Tout comme toi, sais-tu ?... Viens... Viens ! »

Claude se laissa convaincre. Claude se laissa faire. Et comme William la prenait, comme un homme prend une femme, comme un homme prend un homme, elle songeait à Widrou Kergadec dont elle venait de faire la connaissance. Elle rêvait que c'était à lui, à ce druide altier tout droit sorti des « Séries » du « Barzaz Breiz », à la personnalité si marquée, au caractère si prononcé qu'elle s'offrait, qu'elle s'abandonnait. Elle ferma les yeux.

William qui fut l'époux de Sabine, l'époux de sa mère, cessa bientôt de se démener dans son dos et, soulagé, s'appesantit sur elle. Il lui déposa de petits baisers sur les épaules, dans le cou, tandis qu'elle fermait les yeux encore, se masquant le visage d'une main sur la tempe, et pleurait doucement en silence.

Claude éprouvait une sourde culpabilité. Était-ce là trahir sa mère, morte depuis des années déjà, que de « coucher » avec William ? Certes, non ! Et pourtant ! Pourtant ! Et William, elle lui devait tant ! Mais était-ce une façon de lui être reconnaissante ! Sûrement il n'en demandait pas tant. Et elle aspirait à autre chose ! À autre chose, avec quelqu'un d'autre peut-être ! Elle voulait vivre sa vie, oublier son enfance, son adolescence, sa jeunesse qui s'enfuyait, ses centres d'intérêts d'alors ! Non pas oublier, mais dépasser tout cela, plutôt ! Gagner son indépendance ! Se libérer enfin de toutes les chaînes qui encore l'entravaient, l'avaient empêchée de pouvoir choisir ! Se libérer enfin de la pesanteur du destin, favorable ou contraire, de William, Angebert, Modal, accident, maladie, qui jusque là avait orienté sa vie ! Elle ne voulait plus faire plaisir, elle ne voulait plus ne pas décevoir, s'en remettre aux choix des autres ! Elle voulait se faire plaisir ! Se faire plaisir, à elle-même ! Être heureuse... si possible !

Encore une fois, après avoir cru retrouver William, elle s'en éloigna, se montra plus réservée à son égard. Et William dut se satisfaire des sentiments filiaux de Claude, seulement, de sages visites, moins fréquentes.

Les assises du Modal s'achevaient. Dans le courant de l'après-midi les congressistes regagneraient leurs pénates. Claude Terrart et ses proches répondant à l'invitation du baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac partagèrent sa table du déjeuner dans l'un des salons du Belvédère.

Terrart redoutait de trouver au rang des convives le nouveau secrétaire général du mouvement, Quintard, et sa clique. Elle fut soulagée de n'être confrontée à cette occasion qu'à madame Vanghiou, qui n'était peut-être pas seulement que la trop jeune belle-mère du baron, qu'au baron lui-même, qu'à la secrétaire de celui-ci, qu'à William, qu'à Cédric Angebert, et Robert Deyramault qui l'accompagnait et s'était retrouvé invité à faire partie du « tour de table ».

Après avoir abandonné sa charge de son plein gré, elle n'en éprouvait pas le soulagement attendu, espéré ! Était-il trop tôt pour se sentir libre, sans entrave ? Elle éprouvait de l'amertume, mais s'efforça de n'en rien laisser paraître. Un goût de défaite, une impression de débâcle l'empêcha d'apprécier le repas, et l'amabilité du baron-hôtelier.

Madame Vanghiou ne prit pas une part très active à la conversation ; tout juste si elle desserrait les dents pour se nourrir ! Il semblait qu'une sombre fâcherie, une nouvelle fois jetait une ombre sur ses rapports avec le baron.

Morose, Claude Terrart s'interrogeait, lorsqu'elle oubliait de montrer quelque entrain, sur l'âge de Charles-Edward Usqawas. C'était un homme d'une grande distinction, affable, souriant, « à l'aise », dans tous les sens de l'expression, un aristocrate affectant, affichant une assurance certaine, une aimable fierté, ni condescendant ni vaniteux, et bel homme ! Un homme grand, mince mais non pas maigre, au vaste front intelligent découvert par une chevelure en régression (depuis combien de temps ?) et taillée relativement courte ! Était-il plus vieux que William ? Plus jeune que William, ou plus âgé... que Widrou Kergadec ?

La discussion à laquelle participa timidement Xavière Humbert, la secrétaire particulière du baron, porta un temps sur la secte le Martial Faljas, sur l'antique religion gonilkienne exhumée par lui des cendres froides de l'histoire.

« Depuis notre dernier entretien nous n'avons rien appris de plus en ce qui concerne le « Renouveau Gonilkien ».

— Nous en savons assez peu en somme. J'ai une idée du sens qu'ils veulent donner à l'histoire, de la façon dont il l'interprète, d'après le peu de choses qu'ait pu m'en dire mon... enfin... Joël... Joël Mac Hyvell. Mais d'après ce que j'ai pu apprendre auprès de maître Usqawas, leur démarche n'a vraiment rien de très originale.

— Une religion monothéiste, révélée soi-disant par Dieu, évidemment, la seule inspirée réellement par la soi-disant divinité qui nous gouvernerait, la toute-puissante divinité, le seul dieu unique et véritable, le seul démiurge, etc., révélée, en plus, à une seule personne, comme de bien entendu ! Gonilka, le prophète ! Voilà bien, bien longtemps ! Une religion dont les tenants estiment qu'elle ne doit rien, strictement rien au reste de l'expérience humaine ! Dont les vertus intrinsèques devraient emporter à la longue l'adhésion de tout un chacun, même s'il convient, si c'est un devoir pour les Gonilkiens aussi, comme pour les autres « croyants », d'œuvrer dans le sens d'un prosélytisme ardent ! Une religion dont les zéloteurs estiment qu'elle explique tout, qu'elle est la solution de tous les problèmes, tôt ou tard ! Rien là de très original, vous avez raison Mademoiselle Humbert !

— Qu'ils l'attendent donc leur déluge, leur parousie, le moment où leur dieu se révélera pour le jugement ! Mais en attendant, qu'ils nous lâchent un peu la grappe !... Hum !... Excusez-moi...

— Nous vous excusons volontiers, Mademoiselle Terrart, et partageons vos sentiments !

— Enfin, ils ne sont pas très nombreux. C'est déjà ça !

— Effectivement mais ils prennent pied ici, en France, après avoir innové en Autriche et en Bavière. Et si leur nombre

semble réduit, leurs moyens, eux ! semblent plus important qu'il ne pourrait y paraître au premier abord. Quelques conversions ont dû se révéler rentables, là-bas en Autriche, au moins, où le patrimoine de la secte s'avère à première vue dépasser largement celui du Modal en France.

— C'est quand même étonnant cette propension de l'humanité à s'inventer des dieux, des maîtres supplémentaires, des philosophies aux exigences superfétatoires... Au fait, Monsieur le baron... ou dois-je vous appeler « Maître », comme votre secrétaire, lorsqu'elle parle de vous... ?

— Oooh ! Monsieur Angebert, j'avoue que je préférerais que vous me donniez du « Votre Altesse », mais ma naissance ne le justifierait point. Appelez-moi donc selon votre humeur, mais, j'ose l'espérer, toujours avec respect, monsieur le baron, maître, professeur, ou monsieur, tout simplement...

— Et bien... Monsieur le baron, Claude m'a parlé de cette cérémonie druidique à laquelle vous l'avez conviée... Est-ce seulement folklorique, ou certains tentent-ils... une re-création de ce que l'on pourrait appeler le druidisme ? »

Le professeur Usqawas évoqua les travaux du professeur Gwenolé Yvomarc'h qui avait souhaité donner plus d'authenticité au mouvement druidique renaissant et par qui il avait pu faire la connaissance du « Grand Druides » Widrou Kergadec.

« Une personnalité forte dont la religiosité ne me paraît pas évidente... Mais, folklorisme seulement en ce qui le concerne ? La personnalité fort complexe de ce grand druide-là, ne permet pas de porter de jugement trop péremptoire...

— Se prend-il au sérieux, dans quelle mesure ? Sur quel registre... sur quels registres joue-t-il ?

— That is the question ?

— C'est un personnage sympathique et cultivé. Je me suis entretenue avec lui après le spectacle. A-t-il d'autres projets de cet ordre ?

— Certainement ! Je lui ai proposé de revenir à la Roche Droneuse pour la Beltaine de l'année prochaine. Il a réservé sa réponse... Je lui ai récemment fait parvenir mon article, abondant, sans prétentions exhaustives, les croyances des Celtes. Il m'en a remercié. Voilà les dernières nouvelles que je puis vous donner concernant le druide Widrou Kergadec. »

Les rênes du Modal avaient été confiées à Félix Quintard, l'heureux élu ! Et, bien qu'elle eût passé la main volontairement, Claude Terrart ressentait néanmoins de l'amertume, et celle-ci se trouvait aggravée des sourires mordants des partisans les plus virulents du gros Félix. Aussi en vint-elle rapidement à ne plus hanter les couloirs du siège du Modal et démissionna-t-elle des commissions où on la tolérait encore.

Elle s'ennuyait !

Le peu de pouvoir qu'elle avait exercé sur son petit monde, l'avait occupé pleinement, ou presque, avait accaparé son esprit, son temps. Elle s'était totalement déchargée de la gestion de ses propriétés tourangelles, des fermes restant de l'héritage qu'elle avait fait de Norbert Chomard. Ses parts, offertes par William, dans Bricorama et dans Jardihome, la chaîne de jardineries montée par lui avec Cédric Angebert, William s'en chargeait également et veillait sur elles, évidemment, comme sur les siennes propres.

Claude conservait le contrôle de l'Association Culturelle Indo-Européenne, fondées avec Angebert et quelques amis du Modal à l'époque déjà lointaine du M.D.L.

Elle avait délégué la plupart de ses responsabilités dans la gestion de sa première activité indépendante, une agence de rencontre, lancée avec le soutien financier de son irremplaçable et serviable beau-père, William, toujours lui ! lorsqu'elle avait repris pied dans la vie active après son « accident » de la rue des Cordeliers et les opérations consécutives.

Le secrétaire général Félix Quintard organisa une nouvelle structure de couverture du Modal, et destinée à terme, accessoirement, à supplanter l'AS.C.I.E. de Claude Terrart. Celle-ci en fut donc réduite, bon gré mal gré, à concentrer son intérêt sur son agence à vocation plus ou moins matrimoniale.

L'idée lui était venue d'ouvrir, en région parisienne, loin de la Touraine où elle jugeait ses antécédents susceptibles de la desservir, une agence de ce type lorsqu'elle avait pris conscience, après les transformations subies dans ses chairs et dans sa mentalité, de la difficulté, de ses difficultés à « rencontrer quelqu'un » ! De plus, en se montrant raisonnable, cette activité de service ne nécessitait pas d'immobilisations importantes de capitaux en stocks de marchandises, de produits, d'outillages, pas d'embauchage massif de main-d'œuvre. Des locaux nets, propres, discrets, en location pour commencer, dans un quartier de bonne réputation, le matériel de bureau indispensable, un minimum de publicité suffisaient à son sens pour se lancer.

Les revenus générés par cette activité ne furent pas immédiatement aussi élevés qu'elle l'aurait souhaité. Mais son sérieux, son amabilité, ses facultés d'écoute, son respect de la clientèle lui permirent petit à petit de forger la bonne réputation de sa maison, d'augmenter son chiffre d'affaires, de réaliser des bénéfices, de rembourser les aides gracieusement consenties par William.

Quand dans sa vingt huitième année elle avait pris la direction du Modal, elle avait confié la conduite d'Opportunitas à Nelly Marfaing sa première employée.

Cinq ans plus tard elle revenait donc, sans crier « gare ! », reprendre la direction effective de l'affaire.

Le jour même de son retour, à la suite des plaintes simultanées de deux clients, litiges relatifs à la durée de contrats assortis de paiements en espèces, il s'avéra, à la vérification des documents papiers soigneusement archivés par la jeune secrétaire de l'agence, Gwladys Guyomard, embauchée par Claude peu avant de se consacrer quasi exclusivement au Modal, que les montants des remises de caisse ayant eu lieu dans la période incriminée entre Nelly et cette même Gwladys, sa remplaçante à l'occasion de ses très nombreuses absences, ne confirmaient pas les bordereaux de versements à la banque. De sondages en pointages systématiques, Claude put constater que Nelly Marfaing, à l'air si brave et honnête, à la mise vieille-France si rassurante, n'était pas d'une probité exemplaire. La garce ! Claude la pria de choisir entre la démission et le licenciement pour faute lourde et un dépôt de plainte. Malheureuse d'avoir été découverte, rageant de sa maladresse, mais trop heureuse de s'en tirer à si bon compte la triste Nelly Marfaing prit la poudre d'escampette sans se faire prier d'avantage.

Le lendemain de l'épuration, Gwladys, la secrétaire, officiant à l'accueil, rencontra quelques difficultés avec un client désagréable, fâché de s'être vu éconduit encore une fois par une personne du beau sexe à qui on avait eu la bonté de le présenter. Il attribuait, l'inconscient, sa mésaventure à une mauvaise sélection de sa partenaire potentielle, au manque d'éducation de celle-ci. Si mauvaise sélection il y avait eu, ce fut bien celle-ci, pourtant, qui en fit les frais, assurément ! Et, au front une mâle assurance, l'odieux personnage bramait haut

et fort son mécontentement au visage de la fragile et jolie jeune femme lui faisant face. Claude eut beaucoup de difficulté à calmer le déplorable séducteur, plus exigeant manifestement vis à vis des autres que vis à vis de lui-même. Le mufler calmé, réconforté, rassuré sur les attraits de sa virilité, et remboursé, radié aussi des registres, Claude Terrart s'avisait que la présence d'un homme, d'un homme de confiance, suffisamment large d'épaules, dans le personnel serait susceptible d'éviter ce genre de déplorable incident. Le départ de Marfaing rendait possible un embauchage. Et Claude n'en doutait pas, son retour à la tête de la petite entreprise allait nécessairement assurer le rebondissement d'un chiffre d'affaires s'amenuisant depuis son départ.

Un homme cultivé, droit, plaisant, rassurant pour les femmes, pas trop exigeant quant à la rémunération... Un portrait d'employé, d'homme idéal en somme ! Des mortels conformes, elle n'était pas même très sûre d'en trouver beaucoup dans ses fichiers-clients. Mais... Elle en connaissait un de ce type de spécimen rare ! Elle souriait, s'attendrissant, à sa grande surprise, à l'évocation de ce grand jeune homme sachant se montrer fort et vif en cas de besoin, mais sachant faire montre de pondération, capable de calme, de discrétion. Elle souriait en songeant à un garde du corps du Modal !

« Allô !

— Bonsoir, Robert ! Claude Terrart à l'appareil... Comment allez-vous ?

— Bonsoir Mademoiselle ! Bonsoir ! Euh !... Comment je vais ? Bien ! Enfin... Pas trop mal...

— ... Des problèmes de santé ?... Pardonnez-moi, peut-être suis-je indiscrette...

— Oh, non ! Je pense tenir la forme, comme d'habitude. Physiquement je me surveille et je ne me laisse jamais aller,

vous le savez ! Question boulot, plutôt ! Avec votre successeur, ce n'est pas vraiment l'entente cordiale, voyez-vous. Il s'y croit un peu trop à mon goût et nous considère comme ses larbins ! Et moi, être pris de façon flagrante pour un con, ça me déplaît ! Dernièrement je le lui ai fait savoir ! À un de ses caprices, à propos d'une tasse de café trop chaude, à un de ses ordres aboyés méchamment, j'ai rétorqué : « Je ne suis pas votre boy ! Parlez-moi sur un autre ton ! S'il vous plaît ! Monsieur ! ». Excusez-moi, je m'énerve, rien qu'en vous rapportant l'anecdote... Il me semble avoir été patient, mais il n'a pas apprécié que je me rebiffe. Il a eu le souffle coupé sur le moment. Il est sorti en claquant la porte de la salle où nous nous trouvions. On m'a dit... que je ne ferai pas de vieux os à mon poste, qu'il avait promis de « me saquer à la première occasion », de « me lourder vite fait »... Je vous avais dit que la perspective de travailler sous les ordres de Quintard ne me réjouissait pas outre mesure... Je me demande si je vais attendre qu'il me vire, ou si je ne vais pas plutôt démissionner. Le problème c'est que je ne suis ni Michel Jobert ni Bertrand Renouvin. On ne me proposera pas un poste de consultant auprès d'une chaîne de télévision, ni une sinécure dans les hautes sphères de l'administration... Je n'étais pas candidat aux présidentielles de quatre vingt un, et je n'ai pas appelé mes électeurs à voter Mitterrand au second tour, moi !... Et vous, que devenez-vous ? Après ce que je viens de dire j'espère qu'on ne vous a pas offert un poste dans un ministère quelconque, ou quelque chose de cet ordre ! Ça m'ennuierait de me fâcher avec vous...

— Rassurez-vous ! Je vous appelais justement pour savoir où vous en étiez. J'ai parlé de vous à mon beau-père et à Cédric Angebert ; vous les connaissez tous les deux, n'est-ce pas... Ils sont d'accord pour vous employer le cas échéant. Mon beau-père dans un de ses Bricorama ! Et Angebert est d'accord avec

lui pour vous embaucher, si vous le préférerez dans un de leurs Jardihome ; ils sont associés là-dedans. Et j'ai des parts dans les deux sociétés. Elles sont toutes deux contrôlées par William... William Deboissy, mon beau-père. Mais il n'y a pas d'implantation en Île de France... Ou encore, j'ai pensé... J'ai bien compris que l'AS.C.I.E. était dans le collimateur de Quintard et ne serait pas viable très longtemps encore, et pour vous comme pour moi, le bénévolat c'est bien beau, mais pas spécialement lucratif... Je ne sais pas si cela vous plairait... J'ai dû licencier une employée indélicate... Travailler dans une agence matrimoniale, cela vous conviendrait-il ? Je cherche quelqu'un...

— Pardon ! Dans une agence matrimoniale ?

— Oui ! Si vous préférez, je possède un club de rencontre...

— C'est vrai ! J'avais complètement oublié !...

— Et... Je m'étais dit que si vous étiez libre, ou décidiez effectivement de quitter le Modal... enfin, de le quitter en tant qu'employé...

— Le fait est... Avec « agent de sécurité, ou garde du corps au Modal » sur mon C.V... Et reprendre des études maintenant, à mon âge, cela poserait des problèmes avec la Sécu. Je suis un peu trop vieux pour ça de toute façon... Sans compter que, comme le bénévolat que vous évoquiez tout à l'heure, ça ne mettrait pas de beurre dans les épinards !... Le poste que vous m'offririez éventuellement... ça consiste en quoi ? Je vous écoute sans plus vous interrompre, promis !

— L'agence, Opportunitas, qui ne doit en aucun cas être considéré comme un outil en premier lieu destiné à la satisfaction des désirs libidineux de son personnel, je le précise, peut supporter un nouvel employé, a besoin d'un nouvel employé... »

CHAPITRE IV

Par l'intermédiaire de l'AS.C.I.E. le professeur Usqawas contacta Claude Terrart. Il l'invitait à assister, à Paris, à une conférence dont le sujet, selon lui, ne pouvait que l'intéresser. Il avait été sollicité pour y faire un exposé relatif aux travaux novateurs qu'il avait entrepris sur des documents d'une grande antiquité concernant l'ère kandienne, période qui vit l'émergence de la religion gonilkienne, puis l'apogée de la Gonilkiade, le mouvement religieux inspiré par le prophète Gonilka.

Ses travaux reprenaient ceux d'un historien décédé récemment, les poursuivaient. Charles-Edward Usqawas avait en sa possession et les « documents de Ramqou » découverts en Ouzbékistan par le professeur Aldus Reguenbard, et les résultats déjà très élaborés des recherches de ce dernier. Reguenbard avait poussé très loin le déchiffrement des manuscrits de Ramqou, les traduisant, élaborant grâce à eux un dictionnaire, une grammaire d'une langue morte, le Qaweylt, que l'on savait avoir été parlé assez longtemps sur une aire assez vaste, et dont jusqu'alors on ne possédait aucune transcription, aucun échantillon de la graphie.

Usqawas avait découvert l'existence du Renouveau Gonilkien en compulsant les notes de Reguenbard, qui avait dû en savoir sur le sujet plus qu'il n'en laissait transparaître dans ses écrits. Et quelle n'avait pas été la surprise du baron,

d'apprendre de sa secrétaire que celle-ci avait eu à connaître en la personne de son ancien concubin, et de la maîtresse de celui-ci, deux authentiques zéloteurs de la vieille foi remise au goût du jour !

« ...Je serais flatté que vous y assistiez. Ah ! J'y ai convié également notre druide des Beltaines de la Roche Droneuse, Widrou Kergadec... »

Arrivant dans le hall du Coliseum Centre Culturel où se tiendrait la conférence voyant l'intervention de Charles-Edward Usqawas, Claude Terrart remarqua immédiatement la haute silhouette, la blanche chevelure léonine du druide majestueux. Cet ingénieur retraité de la S.N.C.F. avait ce jour là une allure de gentleman-farmer hautain et nonchalant. Promenant un regard détaché sur la foule alentour, il remarqua Claude Terrart, fronça un sourcil, en haussa un autre... Un sourire éclaira alors son visage. Il l'avait reconnue. Aussitôt il s'avança vers elle.

Sous l'affiche portant l'intitulé de la conférence, « Les Indo-Européens, leur langue, leur essor dans le temps et dans l'espace », ils se rejoignirent et se serrèrent la main.

« Bonjour, Mademoiselle Terrart ! Êtes-vous donc seule, dans cette grande Babylone moderne ? Sans personne pour vous protéger, pour vous chaperonner ?

— Bonjour, Monsieur Kergadec ! Je n'assume plus la direction d'un certain groupuscule politique depuis quelque temps déjà... Depuis plus d'une année je n'ai plus au Modal aucune responsabilité, aussi n'ai-je plus besoin de garde du corps !... J'ai voulu reprendre ma liberté, et on ne s'y est pas opposé outre mesure... Et, oui, j'ai l'impression d'avoir recouvrer la liberté ! Je suis libre... et seule !

— Vous êtes seule ? ! Et libre ? ! Ooooh ! Alors, voudriez-vous bien, s'il vous plaît, m'accorder cette danse ? »

Ils ne s'étaient rencontrés qu'à l'occasion des deux premières fêtes de Beltaine célébrées à Ferlieu. Ils avaient sympathisé lors des réunions d'après spectacle réunissant les invités les plus privilégiés du baron Usqawas, et un début de connivence, de familiarité, avait paru naître entre eux. Mais Claude, surprise, fut tout de même interloquée par la requête de Widrou Kergadec, puis elle y consentit. Ou plutôt, après que le breton se fut incliné légèrement devant elle en formulant sa demande, et ouvert les bras vers elle, elle ne s'opposa pas à ce qu'il la prit dans ces robustes bras-là. Sans un mot elle acquiesça de tout son corps en s'approchant de lui, en lui donnant la main. Et, de l'une de ses larges mains d'homme vigoureux lui pressant de l'extrémité des doigts les reins, de la paume le bas du dos, du poignet la hanche, il la guida, il la dirigea, il mena la danse !

La sonorisation du hall de ce palais des congrès, diffusait en discret fond sonore une série de valse viennoises. Et sur la musique du « Beau Danube bleu », Widrou Kergadec entraîna Claude Terrart dans une série de tournolements dont il maîtrisa adroitement la trajectoire afin d'éviter tout heurt avec les personnes les plus proches. Celles-ci, pour la plupart un air médusé sur le visage, s'écartèrent rapidement. D'autres en vinrent à sourire de l'inattendue prestation des danseurs. Claude sentait ses joues rosir sous les regards s'appesantissant sur le couple qu'elle formait avec son partenaire.

« Et pour conclure, Mademoiselle, l'on pivote, et gracieusement l'on salue la foule de nos admirateurs ! »

Sans lâcher la main de Claude il leva le bras. Passant dessous, elle tourna sur elle-même, et inclina deux ou trois fois la tête en direction du public qui se laissa aller à applaudir

timidement tandis que Widrou Kergadec, de sa voix de stentor, bramait, faisant résonner le hall, un tonitruant « Oooollléééé ! », qui, peut-être, se fut révélé plus approprié en conclusion d'un tango fougueux.

Charles-Edward Usqawas avait déjà rédigé quelques articles exposant le début de son analyse de l'époque kandienne, notamment dans « l'Histoire Dore », la revue organisatrice de la conférence. On avait sollicité l'ancien professeur Usqawas pour faire un exposé introductif sur les Indo-Européens et, donc, présenter ses travaux abordant le sujet, novateur, en quelque sorte, et très rarement évoqué, car trop succinctement connu, de cette époque kandienne, époque connue seulement par des sources toutes issues, directement ou non, de l'ancienne tradition gonilkienne, connue surtout jusque là, par les recherches et les découvertes de Rodolphe d'Ardancour, déjà vieilles de deux siècles environ¹².

Les thèses de Charles-Edward Usqawas confirmaient celles d'Aldus Reguenbard, inspirées des thèses, jugées déjà hardies quelques décennies plus tôt, de Romain Stilus, et celles de Gwenolé Yvomarc'h, et s'appuyaient sur les documents de Ramqou pour les soutenir, et principalement sur le témoignage paraissant le plus instructif, le plus révélateur, celui de textes qu'on y trouvait et regroupés par Reguenbard en ce qu'il avait appelé, fort justement autant que l'on pouvait en juger, les « Mémoires de Grehitehn Pherlek ». Mais ces « Mémoires de Pherlek » impliquaient de réviser radicalement nos connaissances de l'époque kandienne, de la civilisation hinouro-gonilkienne.

12 Le lecteur manifestant quelque curiosité trouvera des précisions complémentaires sur ce thème aux chapitres VII et X de « La Mémoire de Pherlek ».

La tradition gonilkienne sauvée pratiquement d'un oubli total par d'Ardancour, ce voyageur lettré d'un autre âge, considérait le Kohemghenn Houltraïk Ouarkyhn comme le « Sauveur » de la foi gonilkienne, comme son « Puissant Restaurateur », comme le « Valeureux Seigneur Protecteur ».

L'étude de la civilisation hinourite, de la religion gonilkienne, sous la houlette de Romain Stilus, avait passionné le jeune Reguenbard. Comme son maître, Reguenbard avait cru trouver en cette « ère kandienne », par eux ainsi dénommée, par analogie avec le nom donné autrefois à la première capitale des Hinourites, un riche « filon historique » à exploiter... Mais le gisement était mince !

Sa vie durant, le professeur passa au crible la mince matière à sa disposition, recherchant la moindre indication, le moindre indice susceptible de le mettre sur la piste de reliquats plus substantiels du fait hinouro-gonilkien.

Les « Commentaires », commentaires, comme l'indique ce titre, des « Admirables imitations et anagogies », elles-mêmes, ces « Admirables imitations et anagogies », une interprétation du « Saint recueil », « Saint recueil » peut-être rédigé par un disciple proche de Gonilka, constituait la principale source de connaissance de l'ère kandienne. Les « Commentaires » étaient constitués de textes disparates et inégaux, dont certains nous étaient parvenus sous différentes versions, rédigées, recopiées à différentes époques, par différents auteurs et différents copistes. Les « Admirables imitations et anagogies », le « Saint recueil » se sont perdus et ne nous étaient connus que par « Les commentaires ».

Transcrits, compilés par Rodolphe d'Ardancour, des contes, des fables récités voilà deux siècles encore dans la vieille Transoxiane, les ultimes bribes de la culture gonilkienne semblaient projeter un autre éclairage sur l'ère kandienne, mais sans réellement apporter davantage. Le ton en était différent, et

le Kohemghenn Houltraïk Ouarkyhn y paraissait plus humain parfois que dans les apocryphes écrits hagiographiques et mystiques des « Commentaires ». Mais, Houltraïk Ouarkyhn, certes plus humain, moins parfait, y demeurerait toujours le protecteur de la foi sacrée reçue de Gonilka. Toutefois, on discernait à travers la matière sauvée par d'Ardancour, quelques légères craquelures, de minces fêlures dans le vernis de sainteté d'Houltraïk.

Les documents de Ramqou, et plus particulièrement les « Mémoires de Grehitehn Pherlek », qui en constituaient non seulement quantitativement mais aussi qualitativement, tant du point de vue historique que littéraire, l'élément le plus important, le plus fondamental, le plus instructif, nous présentaient Houltraïk Ouarkyhn sous un jour tout à fait nouveau.

L'image que l'on se faisait de ce grand personnage à leur lecture, permettait de connaître mieux l'homme, le chef de guerre, le prince ambitieux. Et ce jour nouveau, sous lequel on pouvait maintenant voir le prince Houltraïk, justifiait, expliquait les quelques données rudimentaires de la matière réunie par d'Ardancour laissant supposer, seulement, que ce prince ne fût pas en fait, simplement, le personnage dévot, confit en mysticisme, présenté par les Commentaires et le reste de la tradition gonilkienne. Non, Houltraïk Ouarkyhn n'avait pas été un « saint » !

Trop sensible aux charmes de la reine Ghilihnda, Houltraïk Ouarkyhn avait été contraint à l'exil par son propre frère le roi Lahndrik, et son oncle Habghert. Il avait guerroyé des années durant pour le compte du Sedeik de Kahndioum puis pour le compte de celui de Toulgaï, avant de se tailler un domaine dans une région déshéritée de Qaweyltie. À la mort de son frère il se saisit du pouvoir et devint enfin le Kohemghenn de Qlemdasch.

Plus tard il renonça à cette charge, qui ne lui pesait guère, a priori, au profit du prince, fils de Ghilihnda, Wihmbalt, dont il aurait pu être, dont il était sûrement le père, si l'on en croyait les « Mémoires de Pherlek ».

Lors des cérémonies du sacre de Wihmbalt Ouarkyhn, des membres de la délégation envoyée par le roi de Lomug, Linadal, des prêtres d'une secte goniltienne, au refus du prince Wihmbalt de se convertir sur-le-champ en se prosternant devant une relique de Gonilka, qu'ils prétendaient vouloir lui offrir, l'assassinèrent.

S'en suivit un court conflit entre Qlemdasch et Lomug, voyant en ces deux royaumes la destruction de sanctuaires gonilkiens et un grand massacre du clergé et des fidèles de la Gonilkiade conduits par Houltraïk à la tête des troupes qlemdasches.

Depuis le tout début de la dynastie kohemghennide, en souvenir de l'accueil réservé en Lomug à Dreg Ouarkyhn, le premier Kohemghenn, une tradition de non-agression, qui fut alors battue en brèche de part et d'autre, régnait entre Lomug et Qlemdasch. Ce fut la complicité du prince Gonedal, fils cadet du roi Linadal, dans l'assassinat de Wihmbalt, complicité qui ne faisait aucun doute selon les « Mémoires », qui, en réponse à ce geste odieux, déclencha cette guerre, ces dévastations et ces terribles exterminations.

Linadal, déjà malade, très affecté par cette guerre et les événements l'ayant provoquée, ne survécut pas au conflit. Son fils aîné, Livarounal, se saisit des rênes du pouvoir aussitôt après avoir chassé son frère Gonedal, et il put faire la paix avec Houltraïk. Gonedal se réfugia à Toulgaï.

Avec la complicité des Gonilkiens du royaume de Qlemdasch et de certains revanchards partisans des défunts princes Habghert et Harnkald, l'oncle et le cousin d'Houltraïk, exécutés tous deux par celui-ci lors de son accession au trône,

les armées du très gonilkien Sedeik de Toulgaï pénétraient déjà en territoire qlemdasch.

Aux trahisons s'ajoutait le fait que la guerre contre Lomug, improvisée, spontanée, n'avait pas permis qu'on levât des troupes très nombreuses. Son royaume de Qlemdasch envahi, Houltraïk Ouarkyhn décida de l'abandonner. Il fit couler, par sorte, les métaux précieux en sa possession en quelques gros lingots et prit, avec les éléments les plus fidèles, les plus aguerris de son armée, le chemin de sa principauté, vers les confins maritimes de la Qaweyltie. Il voulait éviter au beau royaume de Qlemdasch les affres, les destructions d'une longue guerre d'usure dont il n'était plus tout à fait sûr de sortir vainqueur, de sortir vivant. Mais il se promit de revenir ! Si possible.

Il revint, effectivement. En passant par Toulgaï !

Des meneurs de plusieurs groupes inaugurant un nouveau mouvement migratoire s'apparentant plus à des expéditions guerrières, des campagnes de pillage, qu'à de réels déplacements de populations au sens large, vinrent prendre conseil auprès de lui. Fort de sa connaissance de la Toulgaïde, de la connaissance de ses maîtres, de leur mentalité, il les renseigna très utilement, leur offrit quelques facilités de ravitaillement, d'écoulement du butin, de relâchement sur ses côtes pour leurs navires. Il leur faisait seulement promettre de ne pas razzier, ou s'établir en Qlemdasch. Et de ces envahisseurs, il en suscita d'autres.

Ces envahisseurs bien renseignés remportèrent maints succès et purent créer des établissements permanents en Toulgaïde, d'abord sur quelques îles des fleuves, puis dans certains sites privilégiés dont ils purent se rendre maîtres.

Mais il advint que la faveur des armes changeât de camp. Le Sedeik de Toulgaï remporta plusieurs batailles. Les barbares firent appel, encore, à Houltraïk Ouarkyhn.

Le prince consentit à se placer à leur tête, sous réserve d'être leur commandant incontesté, le commandant des diverses armées des divers conquérants en difficulté.

Alors, Houltraïk, avec ses propres forces, ses vétérans derrière lui, à ses côtés, traversa, sans qu'on osa l'en empêcher, les provinces qaweyltes, le royaume de Wirkousch, et pénétra dans la sédeikiade de Toulgaï.

Il sut ménager les susceptibilités des chefs de bandes, de tous ces farouches soudards réunis sous ses ordres et les gouverner à sa guise. Et, encore une fois, le destin, capricieux, changea de cours, accabla ceux qu'il favorisait peu de temps auparavant. Bayaddour-Sedeik, après de cuisantes défaites, échappa à plusieurs reprises aux implacables poursuites de ses troupes vaincues par les barbares. Acculé enfin, il s'enferma dans le vaste oppidum de Toulgaï. Toulgaï fut investi, Toulgaï fut pris. Bayaddour périt de la main d'Houltraïk. Périrent aussi Kaldigonil, l'épouse du Sedeik, et son fils Gonilmehndahn. Ne survécurent de la famille sédeikiale que la fille aînée, Henelina, et l'enfant, la petite Flahntolia, qu'elle avait eu d'un prince qaweylt, élevé, détenu, jeune, comme otage, dans l'entourage du Sedeik, puis rebelle, condamné et mis à mort par Bayaddour. Henelina avait fui Toulgaï, rejoint le prince séditieux, son amant, au milieu de ses troupes révoltées. Découvrant Henelina et sa fille dans leur prison, Houltraïk les épargna toutes deux, à cause de leur disgrâce peut-être, mais aussi, peut-être, à dessein, dans un but politique : Goneleth, l'autre fille de Bayaddour-Sedeik, qui avait été mariée au jeune prince Gonedal, de Lomug, partageait avec lui, et jusqu'alors sous la tutelle hinouro-toulguienne, sous la tutelle de Bayaddour-Sedeik, et où celui-ci les avait installés, le trône des Kohemghenn, à Qlemdasch.

Tardivement envoyé au secours du Sedeik Bayaddour, un corps expéditionnaire kandien n'arriva point à temps et renonça

à combattre. L'Arqahn Gaedohn-Sedeik se souvenait de devoir la vie à l'impétueux Houlraïk, lorsque celui-ci, un temps, au début de sa carrière militaire, l'avait servi en loyal et courageux mercenaire.

Houlraïk marcha alors sans plus attendre sur Qlemdasch. Il y fut accueilli en libérateur. Goneleth se suicida. Assise sur le haut siège de pierre de la grande crypte du Qraagh, la forteresse des anciens Kohemghenn, elle s'enfonça une lame dans le cœur ; et son sang rouge de femme fière et courageuse, imprégnait les coussins sous ses cuisses et sous ses pieds, dégouttait le long des reliefs du trône et s'étendait en flaque sur les dalles du sol, quand, après que les serviteurs de la reine défunte eurent enfin débarré et ouvert les portes de bronze, Houlraïk put s'en approcher. Devant elle, la tête rejetée en arrière contre le haut dossier, si pâle, si belle dans la lueur incertaine des torches et des lampes fumeuses, devant cette reine parée des insignes de son rang, digne dans la mort de la grandeur de sa charge et de sa race, une femme de la haute noblesse qaweylte ayant choisi de servir l'étrangère et assumant son choix et la confiance qu'on avait mise en elle, délivra au vainqueur le message de la reine : Goneleth avait choisi elle-même son sort, refusant à Houlraïk la satisfaction de le lui imposer, quel qu'il fût. Houlraïk fit rendre à la reine, descendantes de tant d'illustres et valeureux souverains, les honneurs dus à son rang et à son orgueil superbe.

Pherlek accompagnait Houlraïk et assista à la scène. Près d'Houlraïk, elle s'y trouvait encore lorsqu'on rattrapa, en fuite vers Lomug, Gonedal, qui, tentant de franchir un cours d'eau, se noya, emporté par le poids de ses armes, tandis que l'on massacrait les membres de son escorte. Elle était là, aux côtés d'Houlraïk, du Kohemghenn Houlraïk, du Sedeik Houlraïk Ouarkyhn, lorsque, de retour à Toulgaï, il condamna à mort les gonilkes, les dignitaires religieux, ayant tenté de soulever les

Gonilkiens en son absence, lorsque, devant l'hésitation de ses soldats à porter le coup fatal à des religieux, à des prêtres autrefois si puissants, il appliqua lui-même la sentence, en criant, avant de porter le premier coup : « Leur sang, sur ma tête et mes épaules ! ».

« Eh bien ! Il ne s'ennuyait pas, le terrible prince Houltraïk ! »

Kergadec dévisageait Claude aimablement dans la douce lumière de la salle. Elle lui sourit.

« Et vous, Grand Druide ?

— C'est un peu long ; mais votre compagnie m'aide à supporter toutes ces horreurs oubliées... »

On percevait des murmures semblant provenir des derniers rangs de la vaste salle du Coliseum Centre Culturel.

« Kergadec, vous n'êtes pas seul à vous ennuyer un peu, dirait-on.

— Ma chère, j'espère bien me montrer plus discret que ces malappris !

— Vous l'êtes, discret... Mais chuuut ! tout de même ; ce n'est pas fini ! »

Pherlek était là, présente encore près d'Houltraïk, lorsqu'il menaçait les nouveaux gonilkes, s'ils ne se montraient pas compréhensifs, s'ils ne voulaient pas reconnaître en lui leur maître, de faire dégager les effondrements de la falaise aux pieds du « Seuil des Cieux » d'où Gonilka prit son élan, faisant crouler les rochers en son « Sublime Essor », pour s'élever dans les airs et se fondre dans le « Soleil de Vie », lorsqu'il les

menaça d'extraire des gravats le squelette du prophète, et de jouer aux osselets avec ses restes, car il ne croyait pas qu'il fût monté aux cieux !

À ce stade de l'exposé de Charles-Edward Usqawas les murmures du fond explosèrent en invectives véhémentes. Et des personnes plus sages se rebiffèrent contre les fauteurs de troubles, ajoutant elles-mêmes au vacarme. Le professeur Usqawas s'informa, interrogeant l'assemblée par l'intermédiaire du microphone sur ce qui provoquait un tel désordre.

« Charles-Edward Usqawas, prends garde ! Tu ne peux pas impunément porter atteinte à la foi sacrée héritée de Gonilka !

— Il vous faudra bien l'admettre, vous ne pouvez pas jouer comme vous le faite avec le donné de la Foi !

— La Foi, la Loi, est seule vraie ! Elle seule est vérité ! Elle seule peut nous conduire à la Vraie Vie ! Elle est la seule voie qui puisse nous conduire à la connaissance de Dieu, du seul vrai dieu, le Dieu de Gonilka !

— Vous prétendez que le Protecteur Houltraïk s'est servi de la Gonilkiade pour préserver sa conquête, qu'il n'était qu'un ambitieux avide de pouvoir !

— Il n'était pas l'être cynique que vous décrivez, que vous affirmez être dépeint de la sorte dans ces prétendus documents de Ramqou !

— Sont-ils authentiques ces documents si peu conformes aux « Commentaires » et à la tradition, d'ailleurs ? Ce que vous dites y avoir déchiffré ne correspond en rien à ce que l'on savait jusque là de la Gonilkiade ou du « Valeureux Seigneur Protecteur » ! Ils sont contraires à l'Enseignement ! Ils sont éminemment suspects ! »

Les trouble-fête se montrèrent particulièrement hermétiques aux arguments du conférencier.

Kergadec, se dressant de toute sa taille, en se tournant vers les importuns eux aussi debout à leurs places, interrompit de sa voix de stentor une nouvelle salve de vaticinations et de « Gonilka ! Gonilka ! Gonilka ! » enfiévrés.

« Eh ! Voulez-vous bien vous taire ! Lamentables vers de terre ! Ou devons-nous à coups de pied dans le derrière, vous faire mordre la poussière ! Et de votre Gonilka, sûr ! je fais bien peu de cas, car celui qui, seul ! des rites effectivement mérite, c'est le Dagda¹³ !

— Poil au doigt ! » s'enhardit un intellectuel à lunettes, resté muet jusqu'alors.

« Vieux fou ! De quoi te mêles-tu ?

— Te dis : ôte-toi de ma vue, ou l'on va te botter le cul ! »

Kergadec avait remarqué le garde du corps du baron Usqawas, Henry Essartier, qui suivi de vigiles du Coliseum, entra dans la salle par les portes battantes derrière les Gonilkiens en furie.

Sous les directives laconiques et impératives d'Essartier, les « tristes clowns » furent, bon gré mal gré, expulsés. Essartier mit la main à la pâte, et sans délicatesse superflue sortit lui-même les plus récalcitrants des manifestants.

Charles-Edward Usqawas put reprendre son exposé. Les aventures du vaillant prince Houltraïk de la lignée kohemghennide ne se limitaient pas à ce qui avait été déjà entendu, et l'on apprit que, en un sens, la Gonilkiade lui devait beaucoup... Quoique...

« ...Houltraïk Ouarkyhn était un esprit fort, un esprit libre ! Gardons-nous de nous imaginer que les anciens étaient tous

13 Dieu druide des Celtes de l'Irlande ancienne.

subjugués par le sentiment du sacré, tous pétris fondamentalement de sentiments religieux, comme voudrez nous le faire croire certains auteurs ! Comme aujourd'hui il se trouve des esprits forts, autrefois il se trouvait des esprits forts, des esprits libres ! Souvenons-nous seulement, par exemple, de ce chef de guerre romain, prenant les auspices avant la bataille qu'il souhaitait livrer : « Impossible ! » lui dirent les prêtres, « Les poulets sacrés refusent de manger ! ». Alors Claudius Pulcher d'ordonner de noyer les cages des sacrés gallinacés, et il se trouva des hommes pour lui obéir, et de s'écrier : « Alors, qu'ils boivent ! », avant, malgré les prêtres, d'engager le combat ! »¹⁴

En fin d'après-midi, le cycle des conférences de la journée achevé, le baron Usqawas les croisant dans le hall du palais des congrès, invita Kergadec et Terrart à partager son dîner.

Ils retrouvèrent autour de la table, outre le baron Usqawas, Henry Essartier, son chauffeur-garde du corps, Xavière Humbert, sa très jolie secrétaire ; et ils y firent la connaissance d'un journaliste, une relation du baron, Armand Carlame. Celui-ci avait le front d'une curieuse et inquiétante teinte : Xavière Humbert, en fin de journée, dans les couloirs du Coliseum Centre Culturel, après les incidents causés par les « nouveaux » Gonilkiens, avait cru reconnaître en lui l'un de ces illuminés, disciples de Martial Faljas, en l'occurrence son ancien concubin Joël Mac Hyvell, avait cru que ce Joël menaçait le baron et, s'élançant, avait vigoureusement bousculé l'agresseur imaginaire, qui, de la tête, avait heurté une cloison.

Carlame, en mal d'inspiration, recherchait auprès du baron de la matière dans la perspective d'un éventuel article, et s'intéressait donc pour l'occasion aux Gonilkiens, au Renouveau Gonilkien, dont il apprit ce jour-là l'existence, à

14 Bataille navale de Drépane en 249 avant J.C.

Martial Faljas, le restaurateur de la foi gonilkienne, aux documents de Ramqou, dont on pouvait tirer des leçons très enrichissantes quant à la connaissance de l'ère kandienne, qui en permettaient une redécouverte, la réelle découverte.

Et durant le repas, les sourires et les longs regards qu'échangeaient Claude Terrart et Widrou Kergadec n'échappèrent pas au baron. Pas plus que n'échappa à Kergadec la dévotion que Xavière Humbert vouait à son patron.

« Aaaaah ! La brave secrétaire que voilà ! Ne trouvez-vous pas ? Se mettre ainsi en avant, risquer un mauvais coup pour protéger son employeur alors que son malabar de chauffeur se trouvait à proximité et qu'il eût suffi de crier deux ou trois mots pouvant à la fois alerter et faire diversion ! Quel dévouement ! Quelle dévotion aussi à l'égard de maître Usqawas ! Dévotion qui transparaît dans les œillades, pour ainsi dire, que la belle secrétaire lance à son vieux boss !

— Cessez donc de vous moquer ! De plus, il est fort bien conservé Charles-Edward Usqawas de Gwerlac ! Et pas si âgé ! Il est plus jeune que vous, je crois bien...

— Et la jolie Xavière est bien plus jeune que lui. C'est vrai aussi qu'ils forment un assez beau couple. Cela ne m'étonnerait pas que tous les deux...

— Vous oubliez que le baron est marié, et avec une femme plus jeune que Xavière Humbert, et sans doute plus jolie, plus belle encore, et que son épouse, assez récemment, lui a donné un fils...

— Mmmmh ! L'heureux homme ! Une telle épouse ! Une telle maîtresse !

— Vous allez trop vite en besogne. Attribuer Xavière Humbert comme maîtresse au baron sans plus d'informations... Sans doute s'aiment-ils bien, ont-ils l'un pour l'autre beaucoup

d'estime et de respect... Mais on ne peut raisonnablement en déduire davantage.

— À mon avis ce ne serait pas étonnant pourtant. D'autant plus que, comme je vous le disais à l'instant, ils sont plutôt bien assortis, reconnaissez le... Oui, un beau couple malgré leur différence d'âge ! Elle est au début de la trentaine. Elle a quoi ?... Entre trente et... trente-trois ans, je pense... »

Dans le hall, après avoir pris congé du baron qui les avait raccompagnés jusque là, ils se voyaient dans un grand miroir couvrant toute une paroi derrière quelques immenses plantes vertes.

« Nous-mêmes, Claude, formons un couple assez plaisant ! N'est-il pas vrai ?

— ... Oui... Oui, peut-être... Widrou. Une différence d'âge à peu près comparable... À peine plus, probablement, en ce qui nous concerne.

— L'âge, il semble bien que ce ne soit pas là quelque chose de très important en définitive ! Et si je suis un peu plus âgé que le baron, ce qui n'est pas si sûr après tout, j'estime certainement être plus vigoureux, j'ose le dire !

— La modestie ne semble pas devoir être votre qualité première, Grand Druide Kergadec !

— Je suis lucide, conscient de mes capacités ! Près à les démontrer... à qui voudrait les mettre à l'épreuve ! Mademoiselle Terrart... Claude, ne soyez pas offusquée, et quelle que soit la suite que vous souhaiterez donner à... J'espère que nous resterons amis... J'aimerais que vous me mettiez à l'épreuve !... J'aimerais tant que vous me mettiez à l'épreuve !

— ...

— Puis-je au moins vous raccompagner ?

— « Audaces fortuna juvat »¹⁵, dit-on... Oui, vous le pouvez. »

15 « La fortune sourit aux audacieux ».

CHAPITRE V

« Dis-moi donc... Pourquoi as-tu quitté le Collège de la Druidique Transcendantale ?

— Les cérémonies étaient ennuyeuses à mourir, et le Grand Maître de ce Collège n'avait aucune personnalité... aucun charisme, plutôt ! De la personnalité, il en avait quand même, et supportait mal la concurrence. Il s'était efforcé d'élaborer des rituels stricts, et sans génie, plus assommants que la messe nouvelles normes, et un credo rigoureux emprunt de superstitions niaises. Il se montrait sourcilieux, très jaloux de ses « prérogatives », il se voulait le seul capable d'interpréter, infailliblement, ce credo un tantinet débile.

« Tu sais bien que les gens apprécient tout particulièrement les théories simplistes, les raisonnements à l'emporte-pièce. C'est plus facile à appréhender, on s'y retrouve aisément, on n'a pas à se triturer les méninges pour se prendre en charge le moins du monde... La plupart y trouvaient leur compte, faut-il croire. Moi, non ! J'admettais mal toutes ces âneries... pas si mauvaises au fond, peut-être, mais érigées en dogmes. J'admettais mal la prétention de ce foutu Grand Maître ! Je le supportais difficilement, et c'était tout à fait réciproque.

— Tu as préféré être gourou toi-même, plutôt que d'avoir à supporter les caprices d'un autre en brave adepte respectueux des convenances de ce microcosme... !

— Tout à fait ! Tout à fait, Claude. Mais je ne suis sûrement pas, du moins je l'espère, un « gourou » dans le sens un peu péjoratif où on l'entend habituellement... Même si, indéniablement, il me plaît d'exercer un certain ascendant sur les autres, sur mes fans !... Ne souris pas : j'ai quelques inconditionnels supporters ; qui jamais ne verseraient avec le moindre retard le montant de leur cotisation auprès de mon association, de crainte de s'en voir exclus !... Non, je me considère comme un maître spirituel... un directeur de conscience. Mais pour autant je ne cherche pas à subjuguer les esprits... ou les « âmes » ! Je n'ai pas de dogme à imposer. Je suis de l'avis de Karl Marx en matière religieuse. Je pense que l'homme doit se libérer de l'emprise de la religion, des religions monothéistes, tout spécialement, insupportables totalitarismes intellectuels, spirituels, empêchant l'homme de se comporter en « adulte » ! Elles prétendent expliquer tout. Elles prétendent apporter la solution à tous les problèmes, plus tard surtout, dans un autre monde seulement ! Elles sont dans leurs grands principes relativement simples. Trop simples pour être honnêtes ! Et très compliquées dans les détails pour qui veut s'y intéresser de près, afin de réserver l'exclusivité de la compétence en la matière à une clique qui s'arroge la charge du sacerdoce ! Il est bien loin le temps des religions primitives, où le père de famille était pontife, la mère officiante, où les enfants et les serviteurs étaient les fidèles ! En fait ces grandes religions, elles ne résolvent aucune des questions fondamentales qui se posent à l'homme, ne résolvent aucune de ses difficultés, et, au contraire, en créent de nouvelles ! Elles satisfont les esprits simples qui se voient soulagés ainsi de l'incertitude, que beaucoup sont dans l'incapacité d'assumer, des affres de l'incertitude donc, de l'angoisse ! Elles leur donnent, on peut le déplorer, de l'espoir !

— La foi ! Et l'espérance ! Les deux premières vertus théologiques, les deux vertus menant, avec la charité, à la connaissance de Dieu !

— Et c'est pour notre bien, évidemment, que tous ces dignitaires religieux, tous très charitables à l'égard de notre « âme éternelle », imposent autant qu'ils le peuvent, comme ils le peuvent, ou, maintenant seulement, sous nos latitudes, tentent d'imposer, mais avec encore plus de succès qu'on ne l'imagine, leurs invraisemblables « donnés de la foi » !

« Elles sont un outil de pouvoir, les religions ! Pouvoir spirituel ! Pouvoir temporel ! Ah ! Le pouvoir !... Le trône et Pénélope ! Le pouvoir et l'amour !...

« Il y a tellement de prétendants au pouvoir ! Aux pouvoirs ! Les religions ça permet à quelques uns de ces nombreux « prétendants », de réaliser leur « vocation » ! Mais à quel prix pour l'humanité... De toutes les machineries de pouvoir, elles sont, il me semble, les plus intolérables ! Car inutiles, superflues, tout à fait superfétatoires, et parasites plus que toute autre ! Et elles empêchent l'homme de se montrer lucide. Elles interdisent à l'homme d'être au centre de ses préoccupations, d'être réellement conscient de lui-même et de ses potentialités, elles le maintiennent en état de perpétuel mineur face à une prétendue divinité tellement supérieure, tellement parfaite !

« Moi, je souhaiterais que l'homme enfin s'éveille à lui-même, s'affranchisse de la torpeur due à cet « opium du peuple » qu'elles constituent, qu'enfin, ou qu'à nouveau, l'homme n'ait d'autre souci que lui-même, qu'il « gravite autour de son propre soleil », en parvenant à un état d'adulte responsable, en parvenant à s'assumer lui-même... même si cela parfois nécessite une bonne dose de stoïcisme !

« Cela dit, je l'admets, au sein de mon association j'entends bien être le seul à maintenir les rênes ! Néanmoins, j'apprécie que l'on me donne son avis. Plus, même, je considère que les

adhérents ont, à mon égard, un devoir de conseil et d'assistance. Mais ils doivent savoir rester à leur place ! Et les statuts le précisent, statuts qu'ils ont admis et signés, c'est bien moi le seul « Grand Druide » de l'« Ordre Cultuel Celtique d'Occident » ! Ah, mais ! Et j'aime que l'on file doux !... Viens ici, toi, que je t'éduque, que je te forme au respect de mes règles !... Approche-toi craintivement du Grand Maître de l'Ordre ! Et tâche de le satisfaire, efforce-toi de lui plaire ! »

Le regard levé vers lui, Claude Terrart s'approcha de Widrou Kergadec qui la dominait. Elle se pressa contre son large torse. Il la prit par les épaules. Il laissa ses grandes mains poilues descendre le long de ses bras. Il lui prit les poignets et les lui croisa dans le dos. D'une de ses mains puissantes il lui emprisonna les avant-bras, de l'autre il lui enserra la gorge. Et il la baisa goulûment sur les lèvres, dans la bouche, la serrant contre lui, contre son ventre, se penchant sur elle, la faisant courber douloureusement les reins, plier les genoux, suffoquer, la laissant pantelante, s'abandonner à son bon vouloir.

« C'est la clef du portail ? »

Oui, ça l'était. Il prit Claude par la nuque, la courba vers l'avant et l'entraîna, la tête au niveau de sa hanche. Il lui fit traverser la grande pièce à vivre de La Mardellerie, puis, toujours ainsi, la cour jusqu'au grand portail de fer. Elle se laissait faire. Il verrouilla les hauts vantaux métalliques.

« Que... Qu'est-ce que tu veux faire Widrou ?

— ...

— Dis-moi !... Je n'aime pas ça... En pleine journée...

— D'après ce que tu as bien voulu me raconter, tu en aurais fait de bien salaces en ces lieux éloignés de tout, isolés du

monde et de la morale commune... Je vais te dresser, ma jolie pouliche ! Te faire marcher au pas ! Te faire marcher à la trique, avant de te tringler ! »

Dans la douce chaleur d'un après-midi de juillet, Widrou Kergadec devêtit Claude. Il jeta la mince robe, et le reste, sur un banc de la cour. Il poussa Claude en direction de l'atelier, où, lorsqu'elle lui fit découvrir un peu plus tôt l'endroit, il avait aperçu quelques accessoires ayant provoqué en lui quelques mauvaises idées qu'il souhaitait maintenant concrétiser.

Il se saisit d'un vieux collier de chien, un peu usé mais solide encore, qu'il lui passa au cou. Il prit un petit rouleau d'une corde poussiéreuse, et le scion et deux ou trois éléments d'une canne à pêche qu'il avait remarqués, debout dans un angle de la pièce, près de l'établi.

Claude protestait à peine. Désapprobatrice peut-être, ou peut-être pas, elle gémissait seulement, par instants.

« Widrou !... Hnnnh !

— Chut ! Femme ! Silence ! Dans ta soumission tu trouveras le bonheur, ou à défaut, tout au moins le plaisir ! Et, le plaisir, dans cette « vallée de larmes », c'est déjà beaucoup ! »

Il noua une extrémité de la corde à l'anneau du collier. Claude avait le visage écarlate ; à cause du collier trop serré peut-être. Mais elle était rouge de confusion, aussi. Et Widrou Kergadec, son vieil amant exigeant et autoritaire, tira sur la corde, tira Claude vers l'extérieur, vers le plein soleil de l'été. Il se plaça au centre de la large surface libre, éclatant dans son costume de lin clair, le regard impénétrable sous le casque épais de ses longs cheveux blancs. Laissant de plus en plus de mou à la corde, il fit tourner Claude autour de lui. De sa longue

verge de bambou, de petits coups sur les cuisses ou les fesses, il la stimulait, lui faisant hâter le pas. Elle passait de la lumière à l'ombre des bâtiments fermant l'espace, de l'ombre à la lumière, en trotinant, tournant en rond dans la cour sous l'attention lourde et appréciative de son guide. La longe improvisée devait demeurer tendue : ainsi le voulait Kergadec ! Et lorsque par mégarde, Claude avisée pourtant, réduisait le rayon de sa course, un coup plus cuisant la rappelait à l'ordre. Ses ordres, Kergadec les donnait à haute voix, sèchement, mais sans les crier ; Claude, craignant qu'un éventuel passant empruntant l'allée des Bordiers, devant l'ancienne ferme héritée de Norbert Chaumard, ne vint à les entendre, avait protesté plaintivement après les premières invectives un peu trop retentissantes.

« ... Allez ! Allez ! Plus vite !... Ralentis maintenant ! Ralentis ! Ralentis ! Les genoux, plus hauts ! Plus hauts !... Les mains, sur la tête ! Les genoux, toujours !... Mieux qu'ça ! Remue-toi un peu, bon sang ! Je veux voir tes petits seins durs, tes jolis petits seins fermes s'agiter, ballotter sur ta poitrine ! »

Il la fit sauter également. Elle lui avait raconté le cours d'éducation physique, avant les douleurs, avant les opérations l'ayant, seulement alors, à demi mutilé¹⁶.

Elle ne courait plus dans une salle empoussiérée, mais en plein air. Elle n'était plus enfant, et non plus bien obligée d'obtempérer aux instructions d'un professeur la contraignant à un exercice déplaisant avec ses jeunes camarades de classe. Elle était adulte. Elle était entravée. Elle était consentante.

On lui lançait des injonctions auxquelles elle s'empressait d'obéir. Et en récompense de son obéissance on la frappait d'un scion cinglant. Et elle ne protestait pas. À cela elle trouvait une

16 Cf. « Errements et égarements des années brèves », du même auteur.

étrange satisfaction, un plaisir trouble, déjà autrefois expérimenté, ici-même, à La Mardellerie.

« ... Cours ! Cours ! Écoute : quand je te dirai « hop ! », dans la foulée tu sauteras en l'air, tu te recevras à pieds joints en t'accroupissant aussitôt ! Du bout des doigts tu toucheras le sol ou tes souliers, et aussitôt, d'une détente tu te redresseras en effectuant un saut cambré, et tu reprendras ta course, jusqu'au prochain « hop ! ». Comme à l'époque de ta jeunesse, en cours de gym., ma petite vieille ! Compris ?... Attention !... HOP !... Plus de nerf, ma belle ! Faut que je voie tout ça bouger quand tu t'élanças, et quand tu retombes ! Plus vite ! Plus fort ! Plus haut ! Tu vas recommencer, encore et encore... HOP !... »

Claude trébuchait parfois. Elle portait des talons relativement bas, mais mal adaptés à ce genre d'exercice. Il la fit stopper en tirant un coup sec sur la corde.

« Hôôô ! Hôôô ! Avec moi comme amant ma mince maîtresse, avec moi comme maître, en vérité je te le dis, tu n'es pas prête de faire du lard !... Bon, t'as assez transpiré ! Viens chercher ta récompense, ta friandise ! Viens te régaler ! Viens ! Les genoux sur les pointes de mes chaussures, à cause des graviers... Tu vois je ne suis pas si méchant !... Viens, que je te désaltère !... Magne-toi ! Vas-y ! On t'a tranché pas mal de trucs, mais pas les bras ; vas-y, mets-y les mains !... »

Widrou Kergadec était un vieillard vigoureux et toujours vert. Mais était-il aussi âgé qu'il aimait le laisser croire ?

Retraité, ancien ingénieur de la SNCF, il avait pu l'être de bonne heure ! Et ses cheveux précocement blanchis, s'ils lui conféraient une allure de vénérable patriarche, étaient toujours plantés dru. « On a l'âge de ses artères ! » lui arrivait-il de dire

sentencieusement, et, a priori aucune plaque d'athérome ne ralentissait le flux de son sang, ni en direction de son cerveau en perpétuelle effervescence, ni plus bas ! Ainsi Kergadec pouvait-il « y » penser beaucoup ! Et s'il ne pensait pas qu'à « ça », sans doute y pensait-il souvent. Il se créait ainsi des besoins à satisfaire, « impérieusement », selon son caractère.

« Tu n'es qu'un sale vieux cochon de macho !

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! À mon âge, me lancer de pareilles choses au visage, c'est me faire compliment ! Non ?

— Pas spécialement, mon cher Widrou. Tu es « vert », certes, mais je doute que l'on puisse vraiment t'appliquer le qualificatif de « galant », si tu vois ce que je veux dire...

— Mmmouais !...

— On se voit peu. Et c'est peut-être mieux comme ça. Nous nous rencontrons de temps en temps depuis un peu plus de deux ans environ, et je ne te connais pas tellement ; malgré la dizaine de mois que dure notre... « fréquentation » plus assidue. Je me demande parfois si tu es capable d'un attachement réel, d'un attachement profond... Je me demande si tu es capable de tendresse.

— Allons ! Allons ! Ma petite Claude ! Aurait-on le cafard ? Je t'aime bien, tu le sais ! Rassure-toi !

— Tu m'aimes bien... Mais m'aimes-tu ? Tu m'aimes bien, comme tu aimes bien Viviane, qui a été ta maîtresse et qui sûrement l'est encore ! Comme tu serais capable de bien aimer Xavière Humbert, la secrétaire du baron Usqawas. Je crois même que tu l'aimes « bien », déjà. Mais tu n'oses pas l'aborder pour lui proposer de concrétiser. Tu appréhendes de la draguer plus par respect envers le baron, par respect ou par crainte de le mécontenter et de perdre la manne providentielle de ses

subsidés à l'Occo, plus, disons, par respect pour le baron que par respect pour elle, j'imagine !

— Ouillouillouille ! On prend du bon temps tous les deux, non ? Nous passons de bons moments ensemble ! Alors à quoi ça rime, ces jérémiades ? Je n'ai pas fait plusieurs centaines de bornes depuis ma sévère Bretagne jusqu'en ta douce Touraine pour te voir broyer du noir, et me gonfler le mou !... Enfin... le mou... si !

— Excuse moi, je ne voulais pas te contrarier.

— Il me semble que cela te plaît bien ce que nous faisons tous les deux, notre façon de jouer entre adultes avertis ! N'est-ce pas ?

— Oui... Bien sûr !

— Ça te plaît bien de me faire plaisir en prenant des poses, des attitudes, en certaines occasions, et tout ça ! Je ne te force pas tant que ça, j'ai l'impression ! Il te suffit de dire « non » ! Ou « stop, j'arrête » ! Je ne te force pas plus à ça que je ne t'ai forcé à remplacer Viviane l'autre fois ! Quand tu avais appris qu'elle était sérieusement grippée, c'est bien toi qui avais proposé de la remplacer. Et tu étais venue de toi-même répéter à Dinard, chez moi ! C'est toi qui as insisté pour que je ne modifie pas le scénario ! Tu es plus exhibitionniste que Viviane ! Ce n'est pas vrai ? Reconnais-le !... Et plus maso, aussi, ça c'est sûr !

— ...

— Non ?

— Je n'en sais rien... Peut-être...

— Je me demande parfois comment tu as pu diriger ton mouvement, le Modal, avec de telles dispositions d'esprit, monter une boîte, sans oublier ton association aussi...

— Il ne faut pas tout mélanger !

— Sûrement ! Il ne faut pas tout mélanger ! Ce devait être l'avis de monseigneur le cardinal Nadiélou, et, au moins, d'un

certain roi d'Angleterre, chef de l'Église anglicane, un autre parangon des vertus chrétiennes, qui faisait le voyage de Paris pour chevaucher en aimable compagnie dans un établissement encore plus soigneusement clos que d'habitude en ces occasions, des machineries peu banales et des dames admirables ! »

Plus tard dans la soirée ils marchèrent jusqu'au bord de l'étang s'étendant près de l'ancienne ferme. Sous un aulne près de la rive Claude se remémorait sa petite enfance, ses bons et ses mauvais moments, les poèmes récités par sa mère sous les cieux d'été piqués d'étoiles ou criés dans le vent d'automne ridant la surface des eaux et arrachant aux arbres les premières feuilles mortes. Elle se souvenait de Nathalie Huron, de Norbert, de William. Et toutes ces réminiscences la rendaient mélancolique. Loin de la fureur et de la précipitation régnant en région parisienne, la nostalgie la gagnait en ce soir d'été dans l'émolliente douceur tourangelle, et son humeur, dans le crépuscule s'annonçant, s'assombrissait.

Kergadec se tenait à ses côtés, un peu en retrait, les mains dans les poches de son pantalon.

« Le climat de cette belle région de France, celui de la Touraine toute proche, province bénie de nos rois jadis, est toujours exceptionnel de clémence. Le paysage y reste, au cœur de la période estivale toujours verdoyant, mais sans jamais de pluies excessives, comme en Normandie. Ici, il gèle peu et pas longtemps, il neige rarement, tout respire le calme. Ici la nature est bienveillante à l'égard de l'homme. Dans un tel cadre on aurait presque envie de ne rien faire du tout... ou d'être gentil tout plein !

— Presque ! Oui ! Parce que je doute que toi, tu sois susceptible de l'être ! On ne peut pas dire que ce soit ton fort, la gentillesse !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Souvent j'ai l'impression que... que tu te soucies plus de prendre que de donner ! J'ai l'impression que l'autre, ta partenaire, tu t'en fouts ! Tu te sers de moi... Et quand tu as éjaculé... Terminé ! Tu ne t'occupes plus de l'autre ! De moi ! Je ne sais pas si avec Viviane, ou avec je ne sais qui encore, cela a été pareil... si c'est pareil... Mais j'ai l'impression... Je serais un accessoire acheté en sex-shop, une poupée gonflable, ou je ne sais quoi d'autre, je... bénéficieras de la même considération ! J'aimerais que tu aies un peu plus d'estime pour moi ! Érection, pénétration, éjaculation de Monsieur, et après je n'existe plus ! J'en ai marre que tu te serves de moi, que tu me prennes pour une conne ! J'existe, moi ! Tu entends ! J'existe, je suis vivante ! J'en ai marre que tu me traites comme une moins que rien ! Tu me fais chier à la fin ! »

Claude Terrart criait. Widrou Kergadec, affichant un air las, s'était rapproché. Il se tenait face à elle.

« Je ne me fouts pas de toi ! Tu vois, je suis là, près de toi, je t'écoute patiemment. Du calme ! Du calme ! Qu'est-ce qui te prends, qu'est-ce que c'est que cette hystérie tout à coup ? Calme-toi, s'il-te-plaît ! »

Il lui avait pris les épaules. Elle voulut se dégager. Il tenait bon. Elle se démena brusquement.

« Lâche-moi ! Lâche-moi ! Je t'interdis de me toucher ! Lâche-moi ! »

Elle manqua lui échapper. Il la gifla et la ressaisit aussitôt par les bras. Un instant elle demeura pétrifiée.

« C'est pas fini, ces conneries ! Madame a ses nerfs !

— Salaud ! Je te préviens... Lâche-moi ! »

Il lui immobilisait toujours les bras et il ne la lâcha pas. Pas immédiatement, du moins. Elle le frappa. Il s'effondra, à genoux d'abord, puis sur le flanc, souffle coupé, les mains à l'entrejambe, recroquevillé sur lui-même, prostré au sol.

« Pardon ! Pardon ! Oooh ! Pardonne-moi ! Widrou ! Ça va ? Ça va ? Dis-moi quelque chose ! Je ne voulais pas ! Je ne voulais pas !

— Bon sang !... T'en as eu assez longtemps, pourtant... pour savoir que c'est drôlement sensible ! Merde !... Attends un peu que je... J'pourrais pas te le rendre, mais... Tu vas voir... !

— Ça va mieux ?... Dis !... Je vais t'aider à te relever...

— Laisse-moi tranquille, tu veux !... En plus mon costard va être dégueulasse...

— Je ne voulais pas te faire mal... J'étais énervée...

— Sans blague ?... Rrraaa ! Regarde-moi ça, ces traces d'herbe... et de terre !

— Je suis désolée... Il faudra le faire nettoyer...

— ...Tu voudrais plus de tendresse, plus de... plus de chichi, quoi !... Je ne sais pas si j'en suis vraiment capable... C'est peut-être pour ça que je suis toujours seul à mon âge... Et ce n'est pas à mon âge que je vais me refaire ! En tout cas je doute que ta méthode soit infaillible pour m'y inciter... Houh !... Ça commence à aller mieux... Une réaction de bonne-femme agressive, mais avec un genoux, des muscles de mec, quand même, plus ou moins, ça fait mal ! »

L'œil soupçonneux, surveillant les allées et venues de Claude, Kergadec demeura assis, le dos incliné en arrière et les jambes écartées dans l'un des larges fauteuils du salon aménagé dans l'ancienne grande pièce à tout faire de La Mardellerie.

Il avait menacé de rentrer sans délai en Bretagne, chez lui à Dinard. Mais venu par le train jusqu'à Blois où Claude l'avait attendu à la gare, il se laissa convaincre de rester. Claude, souhaitant se faire absoudre, promit de mieux se contrôler à l'avenir, de se montrer plus patiente avec lui, et de satisfaire un juste besoin de vengeance en acceptant une punition au choix de Kergadec.

Elle lui faisait confiance, car il avait su se dominer après l'incident, il avait su faire preuve de compréhension ; elle ne craignait pas qu'il se montrât trop brutal. Du moins le lui dit-elle, afin, sans doute, de l'encourager à garder mesure.

Ils se couchèrent assez tôt après avoir dîné.

« ...Oui, je bande de nouveau en te reluquant te trimbaler à poil devant moi ! Tu le fais exprès pour m'exciter, hein ? ! Pour te faire pardonner !... Ça marche ! Rien de cassé !... Et pour te punir, en première punition, prélude à bien d'autres, malgré ton convenable fourreau artificiel, je vais te prendre, ma triste luronne, comme si tu n'étais qu'un gay-luron ! »

Plus tard, dans la chaleur du lit partagé, en gage de bonne volonté, avant de s'endormir il la serra contre lui sous les draps.

« Ultérieurement, tu expieras réellement ta vilénie d'aujourd'hui ! En plusieurs stades, progressivement, ma petite mégère ! Je t'apprivoiserai ! Ma petite chatte, je rogerai tes griffes ! Je te dompterai, ma belle et nerveuse panthère !

— Je serai gentille, tu verras, et tu me pardonneras. »

Elle lui donna un baiser sur la joue, et, emmêlant ses jambes aux siennes, se blottit davantage encore contre son torse large et velu.

CHAPITRE VI

« Article 2 :

« L'association se fixe pour ambition, dans la mesure de ses moyens, de faciliter la prise de contact et le rapprochement entre personnes se considérant intellectuellement libres à l'égard des conceptions dogmatiques, tant politiques que religieuses ou philosophiques s'appuyant sur de quelconques gnosés prétendument censées fournir explication de tout, remède à tout, de personnes conscientes de la spécificité de la mentalité occidentale, de la valeur de son substrat culturel le plus profond, le plus authentique, et ambitionnant à juste titre de se prévaloir de son héritage... »

« Article 3 :

« Les membres du bureau, membres fondateurs de l'association assumant les charges inaliénables de la présidence, de la trésorerie, y consacrant de leur temps, ayant fait l'avance des sommes indispensables à son lancement, accueillant à l'occasion dans leurs locaux des activités de l'association, utilisant leurs moyens matériels pour son fonctionnement, ne sont astreints au paiement d'aucune cotisation, d'aucune contribution, d'aucun versement d'aucune sorte auprès de l'association... »

« Article 5 :

« Les personnes postulant une adhésion auprès de l'association peuvent se voir opposer un refus : les membres dirigeants de l'association disposent d'un droit de veto quant à l'admission des nouveaux postulants.

« Les principaux critères dont dépendent la faculté de demander utilement une adhésion, la possibilité d'adhérer se déduisent aisément de l'intitulé de l'association, et sont exposés dans ses statuts.

« Un, ou des questionnaires dûment remplis par les postulants, le cas échéant certaines pièces à fournir à l'appui, doivent permettre aux membres dirigeants de se prononcer sur l'éventuelle acceptation d'un postulant au sein de l'association.

« L'adhésion pourra être prononcée « à l'essai », et ce pour une durée déterminée par les membres dirigeants... »

« Article 6 :

« L'adhésion effective est habituellement subordonnée, excepté en cas d'exonération décidée par les membres dirigeants, au versement, et à l'encaissement par l'association d'un droit d'entrée et/ou d'une cotisation validant l'adhésion pour une durée déterminée.

« Les montants du droit d'entrée et des cotisations sont fixés par le conseil d'administration. Ces sommes, variables, le cas échéant, en fonction des qualités des postulants ou des adhérents, et souverainement appréciées par les membres dirigeants, sont déterminées chaque année selon les besoins de l'association appréciés par les membres du conseil d'administration... »

Un article privait les simples adhérents, « adhérents ordinaires », de la faculté de pouvoir jamais participer d'aucune manière à la direction de l'association projetée. Seuls pouvaient y prétendre les membres fondateurs, Claude Terrart elle-même, et... Robert Deyramault, pourquoi pas ! Cette précaution, assez

habituelle, lui vaudrait, Claude regrettait de ne pas en avoir incluse une comparable dans les statuts de l'AS.C.I.E., de conserver, autant que faire se pouvait, la maîtrise de la nouvelle structure en gestation.

Elle abandonnait l'AS.C.I.E. en pleine déliquescence. Une majorité des adhérents, favorables à Quintard, avait permis à celui-ci d'en prendre le contrôle. L'AS.C.I.E. restait une construction vide maintenant, supplantée par un organisme intégré au Modal, le Département de la Culture et de la Propagande, le D.C.P.

Claude Terrart souhaitait recentrer son activité plus ou moins sur son métier de base : les rencontres ! Mais l'association dont elle venait d'entamer la rédaction des statuts pourrait jouer sur plusieurs registres et sous des dehors culturels, non seulement rassembler, cela se révélait plus aisément réalisable qu'avec une entreprise commerciale bien sûr, des personnes aux mentalités convergentes en procédant à un tri non illégal des « clients-adhérents », mais aussi les orienter vers des contacts ludiques ou matrimoniaux. L'association projetée servirait sans trop de difficultés à aiguiller un certain nombre d'adhérents vers Opportunitas.

Elle avait écrit que les critères d'adhésion se déduisaient évidemment des statuts, mais aussi de l'intitulé de l'association... Elle décida qu'il devait débiter par un « a », voire deux, pour se trouver classer, sous sa rubrique, dans les premières lignes de l'annuaire... Enfin elle parvint à une désignation acceptable, à son sens, de l'association : A.A.RELA.PRA.DOC. ; « Aarelapradoc » pour « Affinités, Amitiés, RELations par correspondance des Athées, agnostiques, néo-païens et pragmatiques D'OCCident (association loi 1901) » !

Elle avait pris ce soir-là la résolution de mettre sur pied cette nouvelle organisation, et sans plus attendre avait entrepris d'en

coucher sur le papier les statuts, et songeait déjà à la teneur du règlement intérieur de l'Aarelapradoc. Mais il se faisait tard et la lassitude la gagnait.

Le lendemain sa trouvaille, son inspiration intitulatrice lui parut moins satisfaisant que la veille au soir. Elle s'en contenta pourtant. Avisé, Robert Deyramault, ne montra pas un grand enthousiasme, et fut incapable de proposer une meilleure dénomination, une dénomination plus explicite et plus concise ! Il montrait une certaine distraction et semblait avoir d'autres préoccupations. Il s'était passé quelque chose entre Gwladys Guyomard et lui. Rien de fâcheux ! Aux sourires qu'il adressait à la jolie secrétaire, à ceux que celle-ci lui rendait, aux regards échangés, Claude Terrart le comprit.

Claude Terrart se sentait tragiquement seule. Kergadec la boudait depuis leur séjour à La Mardellerie au début du mois. Pas un appel téléphonique de sa part !

« ...Lugnasad¹⁷ à Tréhorenteuc, ça tient toujours ?... »

— Naturellement ! J'ai pris des engagements depuis assez longtemps, et je vais les tenir ! Quelle question ! C'est pour ça que tu m'appelles ?

— Je crois que je viendrai... Si cela ne t'ennuie pas...

— Non, cela ne m'ennuie pas. Mais je n'aurai pas besoin de te mettre à contribution. Viviane a retrouvé la santé. Il en est fini de ses problèmes rhinopharyngés à répétition. Elle a enfin compris que la clim. sur sa nouvelle voiture ne doit servir que sous un soleil de plomb et que l'air dans le véhicule ne doit pas être trop frais ! Que pour cela il convient de compenser avec le chauffage l'efficacité du système lorsque l'on ne dispose pas d'une régulation thermostatique ! C'était même indiqué en toute lettre dans le « manuel du conducteur » ! « À quoi ça sert la

17 Fête royale celte dont la célébration a lieu le premier août. Jeux et foire en l'honneur du dieu Lug.

clim. dans ces conditions, s'il faut mettre le chauffage ! ? » gna gna gna gna ! Il a fallu que je le lui fasse lire elle-même, dans la notice, que jusque là elle n'avait pas éprouvé le besoin de parcourir, ne serait-ce qu'en diagonale, pour qu'elle l'admette ! Quelle tête de mule !... Ah ! Il y aura aussi le baron Usqawas, et la belle Xavière Humbert, sa divine secrétaire ! Ils auront rendu visite à Yvomarc'h qui peut-être viendra avec eux. Tu peux inviter qui tu veux, c'est public.

— Hmmmh ! Oui... Je proposerai à Deyramault de venir.

— Deyramault ! Tu t'es mise avec lui ?

— Non. Il a réussi à séduire Gwladys Guyomard. Elle est mon employée à Opportunitas. Rassure-toi.

— Mais, je ne m'inquiète pas ! Tu fais ce que tu veux.

— Ça te serait égal, si... ?

— ...

— Tu ne dis rien ! ?

— Que veux-tu que je te dise ?... »

Claude Terrart ne proposa pas de partager le même véhicule pour le voyage. Robert Deyramault se rendit en Bretagne avec Gwladys.

« On devrait bientôt arriver... Non ?

— Il faudra tourner à droite... donc, entre Beauvais et Campénéac, à droite, après une certaine chapelle Saint-Jean. Ce sera peut-être indiqué.

— C'est quoi ces bâtiments ?

— Euh !... une annexe de l'université de Rennes, d'après ce que j'ai pu déchiffrer au passage.

— On ne peut pas dire que ça s'intègre merveilleusement au site. C'est plutôt à chier ! Tu ne trouves pas ?

— ...

— J'aime mieux ne pas connaître l'architecte qui a dessiné ça ! J'espère seulement que ça lui a déchiré le cul, à ce connard, quand il l'a pondu !

— Essaie d'être moins grossier... En public ça va, mais dans le privé, tu te laisses vraiment aller !... Et c'est déplaisant au possible... »

Deyramault se tut un moment. Puis en même temps que Gwladys qui le lui désigna, il remarqua le panneau indicateur.

« À droite, la petite route ! Le « Val sans retour » !

— En de nombreux endroits, ombreux, la forêt est fort belle, certes, ma mie ! Mais, diantre ! je rêvais d'une Brocéliande plus impénétrable, plus étendues, aux futaies plus majestueuses, plus denses, plus hautes, plus antiques, aux arbres, en maints lieux, plusieurs fois centenaires. Ô combien grande est ma désillusion !... Quoiqu'il me semble en ces parages m'être déjà aventuré, et les connaître un tant soit peu, sans avoir pris conscience alors de traverser cette relique de l'ancienne sylve armoricaine, la forêt de Paimpont...

— N'en rajoute pas ! Parle normalement, cela suffira, « Bob » !

— Comme il vous plaira, chère et belle enfant !

— Tout droit ! C'est toujours indiqué... »

Plus loin, un carrefour ne comportait qu'un unique panneau dirigé vers la gauche et portant un énigmatique profil d'arbre stylisé. Après une brève hésitation, et s'être assuré qu'aucune circulation ne surgissait ni d'un côté ni de l'autre, Deyramault appuya sur l'accélérateur et fonça tout droit. Ils ne rencontrèrent plus sur leur route d'indication concernant le « Val sans retour » où se déroulerait la Lugnasad à laquelle ils devaient assister.

Après avoir franchi une vallée ils se trouvèrent bientôt au cœur d'un petit village, Néant-sur-Yvel. Ils se renseignèrent. Et une aimable vieille dame leur indiqua la route à suivre. En fait il leur aurait fallu prendre la direction montrée par l'arbre schématisé, l'un des panneaux jalonnant le circuit touristique de la forêt.

« ...Bien sûr ! Tu parles ! Toujours autant de logique dans l'implantation et les indications de ces saloperies de panneaux routiers ! Le « Val sans retour », le « Val sans retour », le « Val sans retour » ! Toujours tout droit ! Mais quand il faut tourner, il nous plante, ces enflures, une espèce de panneau avec un symbole à la con ! Le premier que l'on voyait du genre ! Plus de « Val sans retour » !

— S'il te plaît, ne t'énerve pas !... »

Après quelques kilomètres parcourus à vive allure entre des bois clairsemés ils arrivèrent enfin à Tréhorenteuc. C'est à proximité de ce bourg que l'échancrure du Val sans retour entaillait un coteau, le val où la fée Morgane, l'ancienne déesse-mère Modron, déesse des Celtes, dont les propagandistes chrétiens avaient réussi au fil du temps à dénaturer l'image en transformant petit à petit le portrait de cette déesse païenne omnisciente et guérisseuse en sorcière méchante et vindicative par de nouvelles légendes pour faire reculer l'influence de son culte, emprisonnait les amants infidèles.

« Nous verrons bien si tu peux t'échapper de ce val, incorrigible petit Robert !

— Incorrigible ? As-tu donc trouvé des fautes dans l'énoncé du « Petit Robert » ? La chose serait plutôt étonnante !

— Il s'agit souvent, au moins, de fautes de goût... Le « Robert » en question nous montre la langue dans toute sa variété, relevée ou familière, dans toute sa vérité et...

— Et la vérité toute nue nous révèle parfois de tout petits « roberts » ! Mais tout ce qui est petit est mignon ! Et ils sont si merveilleusement fermes tes petits roberts !

— Mes... ? »

Il les lui toucha, les lui tâta, et elle comprit, et rougit, l'ingénue.

« Enfin arrête ! Il y a des gens au bord de la route ! Ils pourraient nous voir ! Et ce n'est pas prudent en conduisant... On dit ça vraiment ?

— Tout à fait, gente dame ! Big bobs, little bobs ! »

À proximité du syndicat d'initiative discrètement niché dans la sacristie de la petite église de nombreux véhicules stationnaient ; le long de la route en direction du val, également. Gwladys jeta un coup d'œil au plan que sa patronne avait remis à Robert Deyramault.

« Il y a deux parkings par là. Le second est le plus près du Val sans retour, d'après le schéma. »

Le premier était plein comme un œuf. Le deuxième semblait toujours offrir quelques places. Mais un type plutôt baraqué qui attendait à l'entrée leur demanda, après les avoir fait stopper, de parquer leur voiture plus loin, le long de la route, sans gêner la circulation, ou bien dans le bourg. Robert Deyramault argua qu'il restait des places en haussant le ton. Un autre gars, tout aussi costaud que le précédent, s'approcha.

« Bonjour Messieurs-Dames ! Avec votre plaque, le type de votre véhicule, la description que l'on nous a fait de vous, je pense vous avoir reconnu. Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, rapidement aux deux Beltaines de Ferlieu, en Touraine. N'êtes-vous pas le garde du corps de... ? Heu... Comment, déjà ?

— Oui, j'étais l'un des gardes du corps de Claude Terrart jusqu'à l'année dernière.

— Voilà ce que je voulais vous entendre dire ! Elle est déjà ici, et nous a prévenus de votre arrivée. On a gardé une place pour vous, à droite, près de sa 200SX. La rangée de gauche doit rester libre après le piquet rouge avec un écriteau. Là, les emplacements sont réservés pour les autos de « Lug », du Grand Maître de l'Occo et de leur suite.

— Le druide... Kergadec ! Et... Lug ?

— Lug : le dieu Lug ! Le roi de la fête, quoi ! Lug, comme dans Lugdunum, comme dans Lugnasad !

— Mmmouais ! Okay !... Et Lugnasad, ça se tient où ?

— Ça se tiendra bientôt, maintenant, derrière les arbres ; le val est juste là, derrière ! »

Cet après-midi bien avancé du premier août était radieux : un beau ciel bleu, quelques jolis petits nuages non menaçants, une douce chaleur estivale.

En verrouillant sa voiture, par-dessus le pavillon, Deyramault souriait à Gwladys. Elle lui rendait son sourire.

« On nous attendait, on nous gardait une place de stationnement libre ! Nous avons eu, un court instant, l'impression d'être des gens importants. La sensation n'est pas déplaisante.

— Mais je crains que l'on se désintéresse déjà de nous ! »

Robert Deyramault avait remarqué que le deuxième surveillant du parking parlait dans un talkie-walkie et l'avait vu faire signe à un groupe de personnes costumées dispersées à l'ombre des premiers arbres. Un bagad se rangea rapidement en bon ordre. Les instruments commencèrent à se faire entendre, à s'accorder. On gonflait les vessies des binious, les bombardes geignaient par instants, les tambours grondaient. Puis un ordre résonna.

Le public s'approchait. Une fraction de la troupe, au pas et en silence, s'éloigna vers le Val sans retour, vers les bois qui le fermaient de ce côté.

Au loin, en direction de Tréhorenteuc, on entendit résonner les plaintes graves et lugubres d'un ou deux cors se répondant. Puis dans le silence revenu, dans les murmures et les remous de la brise on perçut, plus ou moins nettement selon le moment, comme un bruissement métallique, régulièrement cadencé. Sur un mouvement de la canne de commandement, les musiciens proches entonnèrent un morceau au son aigre et poignant auquel les roulements de tambours donnaient de la profondeur, et s'ébranlèrent. La foule s'ouvrait sur eux. Deyramault et Gwladys emboîtèrent le pas à l'orchestre. Et les gens, se rejoignant derrière eux, les suivaient.

Des touristes, ici et là, encore le long de la route, se rangeaient sur le bas côté. Robert Deyramault vit un père soulever sa fille sur ses épaules et se tourner en direction de Tréhorenteuc. Tenant par la main Gwladys, il infléchit leur trajectoire et porta son regard dans la courbe, en avant du bagad en marche.

Ils arrivaient au niveau du parking dépassé tout à l'heure, lorsqu'ils aperçurent un cortège dont les membres portaient de longues robes blanches et des capes à capuchons. Et comme aux Beltaines de Ferlieu auxquelles il lui fut donné d'assister, Deyramault vit bientôt apparaître le Grand Druide Kergadec,

en majesté, au centre de la procession, porté haut sur son fauteuil dont les brancards reposaient sur les épaules larges et robustes de vigoureux jeunes hommes. Et le vieillard aux longs et épais cheveux blancs, hiératique sur son trône, figé comme la statue d'un dieu païen, vêtu de blanc, le visage blafard, poudré de blanc peut-être, oscillait, raide, au pas de ses porteurs.

Le bagad s'était immobilisé. Puis, après un fortissimo, avait fait silence. Et au rythme des sistres scandant la marche, le train du Grand Maître de l'Ordre Cultuel Celtique d'Occident, passant devant les musiciens respectueux en attente, n'emprunta heureusement pas la route étroite en ample virage, mais, une chaîne entre deux poteaux ayant été effacée, continua tout droit, par un chemin de terre et de pierre montant entre deux rangées de jeunes arbres, entamant une longue ascension du plateau.

Le bagad s'ébranla à nouveau, et emboîtant le pas à la procession druidique, et faisant résonner ses instruments, entama le périple vers le Val sans retour.

« C'est malin ! Tout à l'heure, on y était presque rendu, d'après ce que nous avait dit le gars.

— Ne te lamente pas ! Je suis sûre que ce n'est pas très loin. Regarde le plan !

— Ce n'est qu'un simple croquis ! Ça monte bigrement, et il commence à faire chaud à marcher... et à se tordre les pieds dans les ornières et sur les caillasses !

— Pauvre petit bonhomme ! Si large d'épaules, si musclé, et pourtant si fragile et si délicat !

— ...C'est plus une lande qu'une forêt, Brocéliande, par ici... Je me demande si la forêt n'aurait pas brûlée, voilà quelque temps, dans ce coin... Non ?

— Possible... C'est vrai qu'il commence à faire drôlement chaud, malgré ce petit vent, depuis qu'on a quitté le couvert des arbres.

— Tiens ! On quitte le chemin pour une zone désolée avec de gros rochers. Te tords pas une cheville, avec tes escarpins !... On aurait dû prendre des brodequins... »

Ils se trouvaient maintenant en pleine nature, au milieu d'une foule de gens inconnus, pour la plupart constituée de retraités, de vacanciers... de vacancières, en short !

La colonne s'arrêta, s'élargit. Le public souhaitait voir, au devant, le collègue des druides se ranger perpendiculairement à la direction suivie sur la dernière longueur du parcours effectué, et les druides abaisser leurs capuches sur les épaules. Le bagad se tut.

« Nous voici parvenus au cœur de Brocéliande,
Cette contrée de légende.

Contrée jadis parcourue par les vaillants compagnons
d'Arthur ;

Du roi Arthur, dont nombre attendent le retour...

Le retour d'Avallon ! Le retour de l'île légendaire d'Avallon.

Nous voici parvenus au « Val sans retour » de la légende !

« Souvenez-vous des belles légendes.

Souvenez-vous, Bonnes Gens de la légende !

Et prenez garde, vous les amants infidèles, aux sortilèges de
la fée !

Peut-être ne se sont-ils pas encore tout à fait dissipés,

Malgré tout le temps. ! »

Le Pendragon se retourna vers le Val sans retour, qu'il dominait. Puis, un instant plus tard, il entreprenait la descente

du terrain, et faisait une brève station sur une large pierre émergeant à peine du sol. Avant de suivre la piste qui s'amorçait sur sa droite il s'adressa encore à la foule.

« Cette profonde balafre du sol,
Due à quelque caprice naturel,
Ou bien au heurt de la pente par l'extrémité ferrée d'une
chausse du grand Gargan¹⁸

Lors de l'une de ses courses à travers le monde,
Par la volonté d'une fée bafouée,
Un temps prison de galants inconstants,
Servira d'amphithéâtre à l'amicale joute oratoire
Des bardes en ce jour rassemblés en ce lieu.

« Tout en bas ils déclameront leurs poèmes,
Chanteront leurs vers.
D'ici vous les entendrez !
Point n'est besoin de suivre le Grand Druide
Et les bardes, et les korrigans dans leur descente,
Vers le fond de cette plaie suintante
De la terre meurtrie de la vieille et rude Bretagne !

« Les bardes ne devront pas manquer de souffle
Pour se faire entendre ;
Mais vous les entendrez !
Nous vous invitons à la patience encore,
Et à la prudence aussi !
L'endroit n'est pas sans danger !
Déplacez-vous sans précipitation !

« En faisant bien attention donc, contemplez ce lieu.

18 Divinité apparentée à Bélénos, mais sans doute d'origine pré-celtique, voire pré-indo-européenne, et qui servit de modèle à Rabelais pour son Gargantua.

Et puisse sa contemplation vous porter à la méditation.
 Méditez, en vous souvenant des vieilles légendes,
 Des récits mythiques émanant de cette terre !
 Méditez sur votre culture vraie !
 Méditez sur votre passé,
 Récent, certes, mais plus ancien aussi !
 Souvenez-vous de l'histoire de vos anciens aïeux !
 Retrouvez la mémoire de ce qu'ils ont pu nous laisser d'eux-
 mêmes !
 Imaginez ce qui faisait leurs joies, leurs peines,
 Ce qui les exaltait, les faisait vivre
 Voilà longtemps... longtemps... très longtemps !
 Mais pas si longtemps, après tout !
 Souvenez-vous !
 Méditez sur vous,
 Sur vos racines profondes,
 Sur votre culture fondamentale !
 Méditez sur ce que vous êtes,
 Sur qui vous êtes ! »

L'individu leur ayant, à la demande de Claude Terrart, réservé une place de parking, se trouvait là lui aussi. Il rejoignit Robert Deyramault.

« Mademoiselle Terrart est déjà en bas... J'aurais dû vous le dire tout à l'heure. Elle tenait à être en bas et à peu près fraîche pour accueillir le baron Usqawas de Gwerlac. Elle est montée ici plus tôt et par le chemin le plus court, celui que va descendre Kergadec bientôt et moi aussi., avec notre groupe. Malgré ce qui a été dit vous pouvez nous suivre avec votre amie. »

Lentement le Grand Druides Widrou Kergadec, toujours assis dans son fauteuil, descendit la pente entre les roches, son équilibre assuré, en arrière, par deux cordes maintenues par des groupes de serviteurs vigilants et ses robustes porteurs se donnant beaucoup de mal et transpirant beaucoup pour conserver le dossier vertical et les brancards horizontaux, et éviter tout faux pas préjudiciable à la dignité du Grand Druides.

Le Pendragon demeura en haut, en travers de l'étroite piste poussiéreuse et caillouteuse, une longue et large épée au fourreau tenue sur l'épaule, un poing sur la hanche. Des membres du service d'ordre ainsi que deux hommes en aube l'entouraient et dissuadaient les spectateurs de se bousculer à la suite de la procession.

Robert Deyramault et Gwladys Guyomard s'approchèrent et découvrirent en plongeant leurs regards dans le val, les longs plans d'eau tout au fond de l'étroit chaos rocheux, gagné par l'ombre déjà sur un flanc, écrasé de soleil sur l'autre. Et au loin, tout en bas, on apercevait les branches brillantes de « L'arbre d'or »¹⁹ dressé là récemment. Robert, entraînant Gwladys, emprunta à la suite des bardes le sentier pentu, inégal et fort malaisé. Puis le Pendragon et les siens descendirent à leur tour.

Certains se répandirent à gauche, à droite. D'autres se hasardèrent plus ou moins dans la pente. Et chacun tâcha de trouver un point de vue confortable où un rocher pouvait le cas échéant faire office de siège.

« Eh ! Robert ! Pas si vite ! Pauvre petite femme que je suis, je n'ai que de tout petits pieds, des petites jambes, de tout petits muscles bien las !... Ralents encore un peu... Ça te donnera le loisir de méditer comme nous l'a demandé le druide dans son petit discours.

19 Une création, à l'implantation diversement appréciée, de F. Davin (1991).

— Comme nous l'a demandé le Pendragon !... Note que si je ralentis, je suis tout de même capable, parfois, de faire plusieurs choses en même temps, et notamment de méditer tout en marchant rapidement !

— Ah ! Le Pendragon ! Quel curieux titre !

— Ça doit venir du nom d'Uther... L'Uther Pendragon des Romans de la table ronde... Uther, le père d'Arthur. Le roi Arthur dont le druide Merlin, Merlin l'Enchanteur, était le conseiller... L'Uther Pendragon du film Excalibur !... Tu l'as vu ce film, je crois.

— Oui... Mais toutes ces histoires moyenâgeuses, je ne les connais pas très bien... J'en ai entendu parler, comme tout le monde... La quête... du Graal, le ciboire de la première messe, et tout ça...

— C'est pas si simple ! Le Graal c'est autre chose, et pas cela seulement... C'est d'abord un chaudron. Le chaudron de vie ! Le chaudron du Dagda !

— Le chaudron ?... Du... Dagda ?

— Un dieu celte. Tous ces grands textes du MoyenÂge, romans du cycle arthurien, l'histoire de Tristan et Iseult et d'autres, des éléments très nombreux de la tradition bretonne, la submersion de la ville d'Ys, tout ça, c'est inspiré d'un fond plus ancien, retravaillé, relooké. On a transformé de vieux mythes celtiques, ou pré-celtiques, des mythes bien plus anciens encore, datant sûrement des âges de pierre, du néolithique, pour les rendre conformes aux nouvelles normes qui s'imposaient alors ! Ces mêmes normes contre lesquelles luttent ce druide et ses acolytes de l'Occo, Claude Terrart et l'AS.C.I.E., et le professeur Usqawas, et le très vieux professeur Yvomarc'h également. Les vieux mythes ont été retravaillés dans les scripturaires des monastères. On a christianisé les anciens mythes pour les vider de leur substance, pour les rendre inoffensifs !

— Hmmmh !... Mmmh ! Si j'ai de petits pieds, il devait en avoir de grands... Je sais plus qui... Le géant qui a fait une telle fente dans le sol en y butant de la pointe de la chaussure !

— Gargan !... Tiens, un exemple de ce que je te disais à l'instant ! Rabelais, tu connais ?

— Oui, quand même ! Mais je n'en ai jamais lu que des extraits... Frère Jean, Gargantua, Pantagruel...

— Exactement ! Gargan est le modèle de Gargantua ! Le bénédictin Rabelais connaissait les vieilles légendes, la vieille matière païenne. Il pouvait l'utiliser pour la dénaturer, en faire un récit comique et plaisant, la tourner en ridicule. Lui, il savait ce que recouvrait ses romans, ses lecteurs, eux l'avaient oublié, ils l'oubliaient, au début du XVI^{ième} siècle. Gargan, fils de Bélénos, comme celui-ci, s'est vu récupéré par le SaintBlaise des chrétiens... Et l'empreinte du pied d'un « géant » sur le MontDol en Bretagne, est devenue, dans le mythe chrétien, la marque du talon de SaintMichel !

— Ah bon ? !... Mais enfin, tu sais, moi, tout ça...

— Claude Terrart ne s'est-elle jamais entretenue avec toi sur des thèmes comparables ?

— ... Elle a peut-être essayé, à deux ou trois reprises, mais sans insister.

— Ça ne t'intéresse pas ce genre de trucs ?

— Pas plus que ça, à vrai dire...

— Tu vois, les chrétiens, les penseurs chrétiens, les cléricaux doctrinaires, ont occulté et manipulé le passé. Ils l'ont travesti, faussé, modifié, effacé en parti, récupéré. Tu te souviens de ce bouquin de science fiction que je t'avais prêté, « Emphyrio »²⁰ : Ghyl Tarvoke, le héros, jeune adolescent au début du livre, trouve à la mort de son père, dans les papiers de celui-ci, un très court extrait d'une très vieille légende où s'illustre un certain Emphyrio !

20 Un roman de Jack Vance ; éditions Opta.

« Bientôt ont lieu des élections permettant de désigner à un poste vaguement et seulement honorifique, sans responsabilité, un représentant du peuple. Le pouvoir est entre les mains de seigneurs qui chacun tient les rênes de tel ou tel secteur de l'économie, de l'administration, des services publiques... Tu te souviens ?

— Mmmh ?... Oui, oui.

— Et le gosse, pour s'amuser, décide de se présenter aux élections, de façon plus ou moins formelle, sous un pseudonyme. Sous le pseudonyme... : « Emphyrio » ! Il placarde en ville quelques affiches de sa confection proclamant : « Votez Emphyrio ! ». Il trouve cela très drôle !

« Mais le fait est rapporté aux seigneurs ! aux seigneurs qui depuis des générations et des générations gèrent, exploitent la planète ! aux seigneurs, dont les maîtres sont parvenus depuis des générations à faire oublier à des générations populaires la légende d'Emphyrio, et sa signification, l'histoire d'Emphyrio, l'histoire vraie, de la planète et de ses habitants !

« Et, les seigneurs, la plaisanterie de Ghyl Tarvoke, ils ne la trouvent pas drôle du tout ! Elle les inquiète grandement ! Car, eux, ils savent ! Et Ghyl Tarvoke, alias Emphyrio, n'aura de cesse que de reconstituer la vieille légende. Et la connaissance retrouvée de la légende, de la réalité qu'elle recelait, lui permettra de libérer son peuple de l'oppression de « seigneurs » qui ne sont pas ses maîtres naturels.

« Ce petit roman de S.F., dont le thème est la puissance d'un mythe, pourrait illustrer, d'une certaine manière, ce que j'essayais de... Tu vois ce que je veux dire ?

— Hein ? !... Excuse moi !... De quoi parlais-tu, au juste ?

— De rien ! C'est sans importance. On atteint le fond. »

Ils passèrent à proximité du curieux « Arbre d'or ».

CHAPITRE VII

Les bardes, les korrigans alignés barraient le Val sans retour, et contemplaient ses flancs rugueux et abrupts, ses crêtes désolées et peu boisées.

Les taches multicolores des vêtements du public en attente égayaient le panorama rocheux du val écrasé de chaleur, de ciel bleu, de nuages blancs, écrasé de la masse sombre des hautes parois de pierre, écrasé de la masse sombre des eaux.

Derrière les bois fermant le val retentirent à nouveau les cors en longues plaintes maintes fois réitérées. Puis les bagads, sur les hauteurs et depuis le bas, entonnèrent un air hardi et martial.

D'un coup, après un roulement de tambour et une grande clameur poussée par les musiciens eux-mêmes et les bardes, le silence se fit.

Le Grand Druide Widrou Kergadec, d'une voix forte et assurée, secondée par un amplificateur puissant, prit la parole.

« Il vient ! Il arrive ! Le Seigneur Protecteur !
 Le Seigneur de Ferlieu !
 À lui les louanges, et à lui les honneurs !
 Et tremblent les anges, et tous les séraphins,
 Et jusqu'en leurs confins,
 Les cohortes chimériques peuplant les cieux ! »

En colonne, les bardes, chantant en breton « La marche d'Arthur », s'enfoncèrent dans le bois en direction du parking, afin d'accueillir le Seigneur Protecteur.

« Deomp, Deomp, Deomp, Deomp, Deomp, Deomp, d'ar gad !

Deomp, kar, deomp, breur, deomp map, deomp, tad !
Deomp ! deomp ! deomp holl ! deomp'ta, tud vad !

« Mab ar c'hadour²¹ a lavare,
Lavare d'he dad, eur beure :
— Marc'hegerien war lein ar bre !

« Marc'hegerien o von e-biou,
Mirc'hed adan-he, glaz o liou,
Oc'h hinteal gand ar riu !

« Stank-ha-stank, c'houec'h-ha-c'houec'h, e ri ;
Stank-ha-stank, e ri tr-ha-tri ;
Mil goaf oc'h ann heol o lintri ;
Stank-ha-stank, e ri daou-ha-daou,
O vont da heul ar banielao.
Hag a vransellglan ann Ankaou.

« Nao ban rong ann daou benn anhe ;
Bagad Arzur, e goarann, e ;
Arzur a-rok, lein ar mene.

« — Mar ma Arzur ann hini eo,
Prim d'hor gwarek ha d'hor gwall veo !

21 Prononciation du « c'h » breton : comme le « ch » allemand dans « nach ». Il convient de l'articuler très à l'arrière du palais et de la langue. On peut l'assimiler à un « r » dur, ou, mieux encore, à un « h » très aspiré.

Ha'rok d'he heul, ha flimm ra freo !

« Oa ked he c'her losket a-grenn,
Pa drouzkrozaz ar iouc'hdenn
Hed ar menezioù penn-d'ar-benn

« — Kalon am lagad ! penn am brec'h !
Ha laz am blons, ha traon ha krec'h !
Ha tad am map, ha mamm am merc'h !

« Marc'h am kazek, ha mul am as !
Penn-lu am mael, ha den am goas !
Goad am daerou, ha tan am c'houaz

« Ha tri am unan, evid mad !
Traon ha krec'h, noz-de, mar gell pad,
ken a redo enn traoniou goad ![...] »²²

22 Chants populaires de la Bretagne - Barzaz Breiz. Vicomte Hersart de La Villemarqué. « La marche d'Arthur ». (Dialecte de Cornouaille).

« Allons, allons, allons au combat ! Allons parent, allons frère, allons fils, allons père ! allons ! allons ! allons tous ! allons donc, hommes de cœur !

Le fils du guerrier disait à son père un matin : — Des cavaliers au sommet de la montagne !

Des cavaliers montés sur des coursiers gris qui reniflent de froid !

Rangs serrés six par six ; rangs serrés trois par trois ; mille lances brillent au soleil.

Rangs serrés deux par deux, suivant les drapeaux que balance le vent de la Mort.

Neuf longueurs d'un jet de fronde depuis leur tête jusqu'à leur queue.

C'est l'armée d'Arthur, je le sais ; Arthur marche devant au haut de la montagne.

— Si c'est Arthur, vite à nos arcs et à nos flèches vives ! et en avant à sa suite, et que le dard s'agite !

Il n'avait pas fini de parler que le cri de guerre retentit d'un bout à l'autre des montagnes :

— Cœur pour œil ! tête pour bras ! et mort pour blessure, dans la vallée comme sur la montagne ! et père pour mère, et mère pour fille !

Le service d'ordre et les korrigans demeurèrent sagement rangés sur place, pour surveiller le matériel et l'arbre doré.

Deyramault et Gwladys avaient pu saluer Claude Terrart avec discrétion et l'accompagnèrent à la suite de Widrou Kergadec et de ses gens.

La Peugeot605 conduite par la nièce du professeur Yvomarc'h accompagnant celui-ci, stoppa derrière un long et large véhicule d'un modèle rare.

L'Aston-Martin Lagonda du baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac venait de s'immobiliser. Le baron en descendit, puis Xavière Humbert, sa secrétaire et maîtresse. Le chauffeur du baron lui tendit un chapeau à large bord, à la Borsalino. Xavière Humbert arborait le même type de coiffure. Le baron portait un costume blanc, une chemise blanche, une cravate d'un rouge très sombre et moiré. Xavière Humbert se montrait, fort à son avantage, dans un tailleur-pantalon noir à la longue veste très cintrée sur sa taille fine et mettant agréablement en valeur sa poitrine harmonieuse. La belle Frankie Bonhère, l'employé de maison du baron, l'amante d'Henry Essartier, le chauffeur, les accompagnait également. Elle aida à passer et à agraffer à l'aide de lourdes chaînes dorées aux cols de son patron et de sa secrétaire de belles capes blanches, doublées de satin écarlate.

Les touristes restés de ce côté du val, s'attroupaient, entouraient déjà les nouveaux arrivants que les bardes isolèrent, protégèrent bien vite de la foule, du commun des mortels.

Le Grand Druide, en signe de déférence, de respect, s'était acheminé à pied jusque là. Il actionna l'émetteur de son discret

Étalon pour cavale, et mule pour âne ! chef de guerre pour soldat, et homme pour enfant ! sang pour larmes, et flammes pour sueur !

Et trois pour un, c'est ce qu'il faut, dans la vallée comme sur la montagne, jour et nuit, s'il se peut, jusqu'à ce que les vallées roulent des flots de sang.[...] »

microphone, et derrière lui le bois et le Val sans retour résonnèrent de ses paroles.

« Je vous Salue, ô Maître !
 Merci d'être venu !
 Grâce vous soit rendue,
 D'honorer cette assemblée de votre présence !
 Grand merci d'assister à ces réjouissances,
 De présider la confrontation poétique
 De nos bardes bavards, encore pacifiques !
 De bien distinguer parmi eux tous le meilleur !
 Vous, le très savant, et le très industriel !
 Vous, du nemeton droneux²³, Seigneur Protecteur !
 Merci à vous, le Samildanach²⁴ de Ferlieu !

« Ô Maîtresse, salut ! »

Pour finir il s'était tourné vers Xavière Humbert. Et son regard lourd, appréciateur, s'appesantit un long instant sur elle, troublant avatar, tombé d'une lune noire, d'une énigmatique Lilith, au visage si beau et si pâle, et digne d'incarner Brigit, la déesse !

On fixa un micro au revers du baron et la procession regagna le val ; sans que le baron ne s'appuya une seule fois sur son inutile canne qu'il manipulait à la façon d'un bâton de maréchal.

23 Allusion à la « Roche Droneuse », site mégalithique sur le domaine du château de Ferlieu, appartenant au baron Usqawas de Gwerlac, et où Kergadec à cette époque célébrait Beltaine le premier mai.

24 « Samildanach » : « polytechnicien » ; nom attribué au dieu Lug, possédant tous les talents de tous les dieux, dans le texte du « Cath Maighe Tuireadh ». Kergadec désignait donc ainsi plaisamment le baron Usqawas qui était un ancien universitaire et possédait plusieurs entreprises.

Après un religieux silence, quand les nouveaux dignitaires et le druide se furent assis dans leurs hauts sièges sur l'estrade protégée par un vaste dais de toile blanche, des applaudissements retentirent enfin.

Un intermède musical permit aux bardes essoufflés par les précédentes marches et leur chant de reprendre un peu haleine.

Les notables présents, participant au jury, principalement quelques élus locaux, responsables du comité des fêtes organisateur de l'événement, des instituteurs bretons et barbus, furent invités à saluer leur « président » en cette occasion. Tenant comme un sceptre sa canne au pommeau doré fort ouvragé et figurant dans le style viking de Jelling une belle tête de dragon, le baron, roi de cette cérémonie, répondit simplement d'un léger signe du chef, sans prononcer un mot, aux personnages qui se présentaient à lui. Puis le Grand Druides se leva.

« Œil de Lug ! Toi Lumière invaincue !
 Source de vie et de connaissance !
 Éclaire nos âmes et nos cœurs,
 Dissipe les ténèbres sur Terre,
 Donne à nos existences un sens,
 Donne raison à notre rancœur,
 Victoire s'il le faut par le fer !
 Ô Toi, grand dispensateur de science,
 Brille toujours ! Soleil vaincu ! »

On entendit alors dans l'air encore vibrant du val, la voix puérile d'un trouble fête invectivant le druide. Celui-ci, durement rappelé à la réalité, chercha des yeux l'impudent ; les membres du service d'ordre aussi. Puis l'ayant localisé fixèrent sur lui leurs regards.

« Croyez-vous donc que le soleil soit un dieu que l'on puisse invoquer ? Croyez-vous donc que Lug existe ? Qu'il se soucie de vos ambitions, ou qu'il ait les moyens de les satisfaire ? Attendez-vous de ce Lug, qu'il vous aide à restaurer l'antique religion des Celtes ? Croyez-vous à ces fadaïses ? »

Kergadec, doté habituellement d'un cinglant esprit de réparti, peut-être accablé par la chaleur d'août, scrutant les immenses gradins naturels lui faisant face, semblait avoir perdu le fil de la cérémonie et demeurait silencieux.

Alors les hauts parleurs retentirent de la voix du « Samildanach de Ferlieu ».

« Qui donc a-t-il pu vous apprendre que la religion imposait la croyance ? La religion ne nécessite pas de croire ! Et la vraie religion, ce devrait être s'interroger, en étant conscient de l'inanité de la question !

« Il ne convient point de s'arrêter dans la chose religieuse au simple plan exotérique ! Il convient de le dépasser ! Il convient de discerner derrière l'allégorie, le symbole ! Et le symbole doit conduire à la méditation, à la réflexion, à la connaissance ! Et notre connaissance doit nourrir notre spiritualité ! Et notre spiritualité, notre personnalité ! Et nous devons bien comprendre que la spiritualité de chacun se définisse par sa singularité, et doive demeurer chose toute personnelle, relever de la sphère strictement individuelle !

« En ces vieilles terres de légendes, habitées du souvenir d'Arthur et de ses preux, vous pouvez méditer sur le thème du Graal !

« Vous pouvez y voir le ciboire de « la première messe »... Mais vous pouvez également y voir l'Holmos de Delphes où se juchait la Pythie, sur son trépied reposant sur les cinq pierres de la margelle de l'adyton, l'Holmos sacré, aux vénérables et très

antiques reliques hyperboréennes, apporté par les premières tribus indo-européennes gagnant la Grèce ! Y voir un chaudron oraculaire, chargé d'ossements ! Ou celui de Gundestrup ! Y voir l'énigmatique trésor sacré des Volsques Tectosages d'Occitanie ! Y voir le chaudron du « Dieu Bon », du Dagda, chaudron d'abondance, d'immortalité, de résurrection ! Vous pouvez y voir une tête coupée, épilée, vidée, sertie d'or, faisant office de vase cérémoniel ! Vous pouvez aussi y voir le premier chaudron, le chaudron archétypal, dans lequel l'homme fit cuire son premier ragoût²⁵ ! Ou encore y voir une pierre sacrée, telle l'Omphalos, tombée ou non du ciel !

« Que représente le Graal ?

« Qu'est-ce donc que la « Table ronde » ?... Une table de conseil ? La table des agapes des Celtes ? Une figuration de la voûte céleste, du temps lunaire, ou solaire ?

« Et que dire du siège périlleux y demeurant vide ?

« Doit-on en ramener la signification à quelque enseignement astronomique rappelant qu'aucune étoile n'indique plus précisément le pôle au nord du monde depuis plusieurs millénaires ? Après l'étoile Alpha de la constellation du Dragon, pas encore Alpha de la PetiteOurse !

« Le contenu des mythes se révèle parfois riche d'enseignements, se révèle parfois plus vrai que l'histoire ! Parfois les mythes constituent des mémoires imprécises d'événements oubliés, parfois symboliques, un enseignement, des récits initiatiques, une matière ésotérique, chargée de la science d'une époque, de la science d'époques lointaines, de la somme de l'observation des cieux au cours des âges.

« Ce qui importe ici, c'est le sentiment du sacré ! Ce sentiment qu'un athée même peut éprouver, pour peu qu'il s'intéresse à la nature, à la vie, à son mystère ! À l'histoire de l'homme !

25 Une supposition de Jean Markale.

« Il suffit d'être humain, pour éprouver le « sacré », lors d'une rencontre, ou à l'audition d'une belle histoire, en découvrant la beauté d'un paysage, d'une personne ! Le sentiment du sacré, on peut l'éprouver en posant une main nue sur un menhir, en levant les yeux vers un ciel étoilé !

« Poursuivons ! Continuons sans plus attendre ! Sans plus nous soucier des remarques impromptues et impertinentes d'aucun esprit faible ! »

Le druide se rendit à l'Arbre d'or. Aidé des korrigans il en détacha cinq pommes d'argent destinées à récompenser le vainqueur.

Puis, tout près de là, il monta sur une grande dalle rocheuse. Le druide se tenait droit, immobile, blanc, brillant, dans le soleil, les paumes et le visage tourné vers le ciel.

« Viens Awen²⁶ !

Souffle, Esprit !

Anime enfin les sombres limbes de nos songes !

Et disperse les brumes, distingue les formes !

« Viens Awen !

Souffle, Esprit !

Que licornes et dragons peuplent les jardins,

Les petits gnomes gambadent dans les rochers,

Les trolls très grands, d'un pas, franchissent les vallées !

« Viens Awen !

Souffle, Esprit !

Dresse sur la lande rude les grands menhirs,

Les hautes tombes, antiques tables de pierre !

Et à la vue de l'écume blanche des vagues,

26 Le souffle de vie, l'inspiration poétique, le « souffle du Dragon ».

Rappelle-nous, aux naseaux du cheval de mer
 Combattant sur le rivage le grand taureau²⁷,
 Le sang s'amassant en bulles de mousse rouge !

« Viens Awen !
 Souffle, Esprit !
 Que dans les nuages s'agitent les géants,
 Terribles et redoutables, défiant les dieux,
 Et, fragiles, bravant et les uns et les autres,
 Sur la face de la terre, les hommes fiers,
 Invectivant ces impuissantes entités,
 Et tendant, armés de fer, leurs poings, vers les cieux ! »

Alors, les korrigans s'avancèrent, en cortège s'approchèrent
 de la grande dalle de pierre, et faisant escorte au druide le
 raccompagnèrent à son haut siège en chantant.

« — Lavar d'i-me, lavar d'i-me,
 Pet zo anhe, va floc'hik-me ?
 — Pet zo anhe leverinn d'hec'h :
 Unan, daou, tri, pevar, pemp, c'houec'h ;

« Pet zo anhe leverinn d'hec'h :
 Pet zo anhe, otru : pemp, c'houec'h,
 Seiz, eiz, nao, dek, unnek, daouzek,
 Trizek, pevarzek ha pemzek.

« Pemzek ! Ha lod all c'hoazwar lec'h :
 Unan, daou, tri, pevar, pemp, c'houec'h,

27 Le grand « sanglier » (conformément à « La prophétie de Gwenlac'h » que le druide, manifestement, voulait évoquer ici), dans le texte du bulletin n° 49 de l'Occo retraçant la Lughnasad célébrée au Val sans retour.

Le texte figurant plus haut a été rédigé d'après une cassette vidéo de la cérémonie.

Seiz, eiz, nao, dek, unnek, daouzek,
Trizek, pevarzek ha pemzek.

« — Mar d-int tregont koul evel-d-omp,
Arog ! potred, ha bec'h war-n-omp !
Prim d'ho c'hezek gand ar skoursal !
Na zebfont ken glaz hor segal !

« Ker buhan a gouee ann toliou
Ha morzoliou war anneoioù
Ker koevet a rede ar goad
Hag ar waz goude ar barrat ;

« Ha ken didammet ann harnez
Eget pillennou ar paourkez ;
Ha klemm ar varc'cheien er c'hloaz,
Ker rust eget mouez ar mor braz. »²⁸

Bientôt un premier barde s'avança et prit place sous un dais, face à celui des juges à l'opposé du Val sans retour. Le barde s'approcha d'un micro sur pied.

28 Chants populaires de la Bretagne - Barzaz Breiz. Vicomte Hersart de La Villemarqué. « La bataille des Trente ». (Dialecte de Cornouaille). Extrait.

« — Dis-moi, dis-moi, combien sont-ils, mon jeune écuyer ?

— Combien ils sont ? je vais vous le dire : un, deux, trois, quatre, cinq, six ;

Combien ils sont ? je vais vous le dire : combien ils sont, Seigneur : cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze et quinze.

Quinze ! et d'autres encore avec eux : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze et quinze.

— S'ils sont trente comme nous, en avant ! amis, et courage ! Droit aux chevaux avec les fauchards ! Ils ne mangeront plus notre seigle en herbe !

Les coups tombaient aussi rapides que des marteaux sur des enclumes ; aussi gonflé coulait le sang que le ruisseau après l'ondée ;

Aussi délabrées étaient les armures que les haillons du mendiant ; aussi sauvages étaient les cris des chevaliers dans la mêlée, que la voix de la grande mer. »

« Ils ont fait couler tant de larmes !
 Tant de sang aussi, par leurs armes !
 Ils ont tant détruit et pillé !
 Et jusqu'à nos âmes broyé !
 Devrions-nous leur pardonner ?
 La mort ! nous devons leur donner !
 Jamais ils ne paieront assez cher !
 Nous voulons nous repaître de leurs chairs !
 Non seulement l'hydromel et l'ambroisie,
 Mais aussi le sang des chrétiens nous voulons boire !
 Et dans leurs églises jolies,
 Sortant des sinistres tabernacles leur pain rassis,
 Debout sur les autels maudits,
 Justice faite, nous voulons pisser dans les ciboires ! »

Les fidèles de Kergadec applaudirent de toutes leurs forces et lancèrent des acclamations. Dans le public quelques personnes se laissèrent aller, ou entraîner, à des applaudissements qui très tôt s'estompèrent et se turent, tandis que continuaient ceux de la clique druidique.

Et les korrigans chantèrent à nouveau.

Les bardes se succédèrent. Les thèmes abordés furent variés. L'un évoqua la triste aventure de la jeune et jolie servante violée et tuée par des ivrognes, d'autres les exploits des chouans contre les bleus, le génocide subi par la Vendée lors de la Révolution, la fidélité, le courage, le sens du service des bretons, toujours mal récompensés, et par les rois et par la république, les déboires, les grandeurs de la Bretagne, le souvenir de Nominoé, d'Érispoé, l'amour malheureux, celui d'un chevalier tourmenté par une fée jalouse, celui d'une pucelle mourant le jour de ses noces, mais aussi l'amour heureux.

Pendant que les korrigans chantaient encore on remis les notes des juges au baron Usqawas de Gwerlac. Il n'eut pas à user de sa prérogative de pouvoir départager d'éventuels ex aequo, mais put constater combien les appréciations du professeur Yvomarc'h, de Kergadec, de Xavière Humbert, et les siennes, différaient de celles des notables locaux, responsables associatifs ou élus municipaux. Hélas ! Ce jour-ci également les premiers se retrouvèrent les derniers, conformément à certaines prédictions !

On désigna les cinq compétiteurs les mieux notés. Le poète vainqueur fut conduit au centre de la grande plaque de rocher occupée plus tôt par le druide. Le barde s'y tint debout, entouré par le large cercle de korrigans. Il déclama une nouvelle fois son texte, puis s'inclina. On l'applaudit une fois encore.

Le baron, présidant l'assemblée, flanqué de sa « reine », Xavière Humbert, et du Grand Druides Widrou Kergadec, monta sur la dalle et lui remit les cinq pommes d'argent. Kergadec adressa un regard appuyé à ses gens et leur fit en écartant et relevant les bras un signe déclenchant une puissante clameur qui résonna dans le val, et auquel répondirent en échos les bagads toujours en attente, par un tumulte instrumental et plus ou moins musical montant crescendo pour brusquement se taire. Et le druide, dans le silence revenu, reprit la parole.

« Souffle l'Awen !
 Clameur de l'Awen !
 Sous les pieds de l'écu,
 La grande pierre sacrée !
 Debout sur la pierre, l'écu !
 Sur la Pierre de Fal²⁹,

29 La « Pierre de Fal » criait sous le poids du souverain légitime de l'Irlande ancienne, puis apportée en Écosse par les émigrés irlandais, sous celui des rois

Par le souffle vivifiant,
 Fier, l'élú dressé, distingué !
 Et le grand cri, le souffle puissant !
 Dans le soir vibre l'air du val !
 Et les chants des korrigans,
 Emportés par le vent
 Allègent la peine.
 Souffle l'Awen ! »

Le chœur des korrigans entonna quelques versets de la prophétie de Gwenc'hlan.

« Pa guz ann heol, pa goenv ar mor,
 Me oar kana war dreuz ma dor.[...]
 Me gan enn noz, me gan enn de
 Ha me keuziet koulskoude.[...]
 Evid aoun me n'am euz ket,
 Meuz ked aounda vout lazet ;[...]
 Na vern petra a c'hoarvezo ;
 Paz a zo dleet a vezo.
 Red eo d'ann holl merved teir gwes,
 Kent evid arzao enn-divez.

« Me wel ann hoc'htont dioc'h ar c'hoad,
 Hag hen gwall-gamm, gwallet he droad ;
 He vek digor ha leun a wad,
 Hag he reun louet gand ann oad ;
 Hag he voc'higou tro-war-dro,

écossais.

C'est un bloc de grès, d'une masse de 207 kg, saisi par le roi anglais Édouard I^{er} en 1296. Ensuite, sur cette pierre, enchâssée dans le trône de Saint-Édouard, en l'abbaye de Westminster, se firent couronner tous les souverains britanniques.

En 1996, après 700 ans, la Pierre de Fal, Pierre de la Destinée, encore appelée « Stone of Scone », a été rendue aux écossais.

Gand ann naon braz o soc'ho.
 Me wel ar morvac'h enep-tont,
 Ken a gren ann aot gand a spont.
 Hen ken gwenn evel ann ec'h kann ;
 Enn he beun kerniou ac'hant.
 Ann dour dindan han o virvi,
 Gand an tan daran euz he fri ;
 Morgezeg enn dro d'ehan ker stank
 Hag ar geot war lez ar stank.

« — Dalc'h mat 'ta ! dalc'hmat 'ta ! morvac'h ;
 Darc'h gant he benn ; darc'h mat 'ta dac'h !
 Ken a risk ar goad ann treid noaz !
 Gwas-oc'h-was ! dac'h 'ta ! gwas-oc'h-was !
 Me wel ar goad hed penn he c'hlin !
 Me wel ar goad evel eul linn !
 Gwas-oc'h-was ! dac'h 'ta, gwas-oc'h-was !
 Arzaoi a ri benn arc'hoaz.
 Dalc'h mat 'ta ! dalc'hmat 'ta morvac'h,
 Darc'h gant he benn ; darc'h mat 'ta dac'h.

« Pa oann em bez ien, hunet dous,
 'Kleviz ann er 'c'hervel ; 'enn nouz.
 He erigou hen a c'halve ;
 Hag an holl evned euz ann ne ;
 Ha lavare dre he c'hervel :
 — Savet prim war ho tiou-askel !
 Ne ket kik brein chas pe zenved,
 kik kristen renkomp da gaouet ![...] »³⁰

30 Chants populaires de la Bretagne - Barzaz Breiz. Vicomte Hersart de La Villemarqué. « La prophétie de Gwenc'hlan ». (Dialecte de Cornouaille).

« Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.[...]

Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin cependant.[...]

Et Kergadec, inclinant brièvement le chef, se tourna en souriant vers Charles-Edward Usqawas. Celui-ci ne s'attendait pas à devoir prononcer un quelconque discours de clôture.

Le poète récompensé était descendu de la grande pierre. Kergadec la quitta et se tint juste à son bord. Le baron et sa maîtresse s'y tenaient encore, seuls. Xavière Humbert fixa son amant, s'inclina vers lui, puis alla se placer près du druide.

Ce n'est pas que j'ai peur ; je n'ai pas peur d'être tué.[...]

Peu importe ce qui adviendra ; ce qui doit être sera.

Il faut que tous meurent trois fois avant de se reposer enfin.

Je vois le sanglier qui sort du bois ; il boite beaucoup ; il a le pied blessé,

La gueule béante et pleine de sang, et le crin blanchi par l'âge ;

Il est entouré de ses marçassins qui grognent de faim.

Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre, à faire trembler le rivage d'épouvante.

Il est aussi blanc que la neige brillante ; il porte au front des cornes d'argent.

L'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses naseaux.

Des chevaux marins l'entourent, aussi pressés que l'herbe au bord de l'étang.

— Tiens bon ! tiens bon ! cheval de mer ; frappe-le à la tête ; frappe fort, frappe !

Les pieds nus glissent dans le sang ! Plus fort encore ! frappe donc ! plus fort encore !

Je vois le sang comme un ruisseau ! Frappe fort ! frappe donc ! plus fort encore !

Je vois le sang lui monter au genou ! je vois le sang comme une mare !

Plus fort encore ! frappe donc ! plus fort encore ! Tu te reposeras demain.

Frappe fort ! frappe fort, cheval de mer ! Frappe-le à la tête ! frappe fort ! frappe !—

Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel,

Et il leur disait en les appelant :

— Levez-vous vite sur vos deux ailes !

Ce n'est pas de la chair pourrie de chien ou de brebis ; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut !— [...] »

Le baron dévisagea les korrigans sérieuses et attentives formant la partie la plus proche du cercle de son auditoire et lui faisant face. Lentement il pivota scrutant les expressions des bardes, qui sous son regard, oubliant pour beaucoup leurs désillusions, se figèrent. Puis il tourna les yeux vers les spectateurs. Il s'immobilisa ensuite, attendant que tous les membres du public en fissent autant.

Il releva sa canne. Il la tenait d'une main, par le milieu de sa longueur. Il en brandit le pommeau étincelant plus haut que sa tête, comme un roi guerrier des temps anciens souhaitant se faire reconnaître de sa troupe et la haranguer avant le combat, l'aurait pu faire d'une masse d'arme faisant office de sceptre.

« Et l'Awen enfle nos âmes !

Alors, chevauchant le dos du Dragon, nous parcourons les vastes mondes !

Et jaillissent des fleuves d'écumes, des océans de brumes !

Sur le dos du Dragon, nous courons par toute la terre !

Et tremblent le sol, et les ossements des Grands Ancêtres, qu'il contient, et dont il se souvient !

Et vibrent, dressées et tendues vers l'absolu, les Grandes Pierres sacrées, qu'il soutient !

Et sur le dos du Dragon, nous parcourons et l'instant, et le temps !

Nous assistons à la génération, à la ruine des univers !

Nous découvrons le chaos et l'ordre, le mal et le bien, la laideur et la beauté, l'obscurité et la lumière !

Le monde, nous le comprenons, comme il nous comprend !

Nous sommes !

Nous sommes le souvenir, nous sommes le devenir !

Nous sommes la mort et la vie, le rôle du mourant, le vagissement de l'enfant naissant, l'ombre de la tombe, la lueur de l'aube !

Depuis les racines plongeant dans la boue du froid cadavre en décomposition, et jusqu'au rameau léger, tout en haut, frissonnant au soleil, nous sommes l'arbre immuable et changeant se découpant sur le bleu des cieux !

Nous sommes la foudre des dieux, le feu purificateur et destructeur, dévoreur de forêts et de villes, dévoreur de vies, laissant le sol pulvérulent, brûlant, puis nu et froid !

Nous sommes forêts et marécages, collines et montagnes, la terre et le roc, et le sable de la grève, et la mer, et la vague, et le vif poisson au sein des ondes, et ses reflets d'argent !

Nous sommes l'embrun et le vent, et l'aigle, et le corbeau dans l'éther, la plume de l'empennage et le dard de la flèche déchirant le cœur de l'oiseau !

Nous sommes l'arc du chasseur, la vibration de la corde !

Nous sommes l'ours sur la rive, le saumon dans le courant, l'insecte fragile sous le sabot, le taureau puissant, le daim craintif et tremblant, le loup menaçant !

Nous sommes la stupeur, la frayeur, et la douleur !

Nous sommes la force et la joie du vainqueur !

Mais aussi, nous sommes le vieux sanglier sous le pommier, et les marcassins tout autour, celui qui donne, celui qui reçoit, le maître et l'élève !

« Nous sommes l'homme ! devant qui tout animal fuit ou périt !

Nous sommes le guerrier vaincu, le héros civilisateur, le père et le fils, la mère et la fille !

Nous sommes l'amant vigoureux, la femme amoureuse !

Nous sommes la joie indicible, le cri d'extase ! le cri de souffrance, de rage impuissante.

Nous sommes la peine qui afflige, ou le désespoir parfois...

Et nous prenons conscience d'appartenir au monde des hommes !

« Et le souffle du Dragon disperse les cendres superficielles de l'histoire, la poussière des siècles nouveaux, nous révèle l'héritage de nos antiques et vénérables aïeux !

Et de la richesse des Anciens, de notre richesse ! nous prenons conscience !

« Nous sommes la pâle lueur des étoiles des cieux nocturnes oubliés,

Nous sommes le sombre éclat lunaire,

Nous sommes la vive clarté du plein soleil !

Nous voulons que l'homme en l'homme trouve sa lumière !

« Libres et fiers, échappant à la tyrannie des oppressantes et hypothétiques doctrines d'un illusoire salut, oublieux de la dictature de tous les dogmes, nous voulons que l'homme soit un dieu pour l'homme !

Nous ne sommes ni dociles ni résignés,

Et tous les dieux tout-puissants, que les hommes pusillanimes, timorés et inconsistants se sont donnés au cours des âges sans nombre, nous indiffèrent !

Et le souffle du Dragon emporte nos esprits au-delà de la compréhension du vulgaire ! »

CHAPITRE VIII

Viviane s'efforçait de ne pas s'éloigner de Widrou Kergadec ; en tout cas, ne le quittait pas des yeux. Et dès que, alors que par mégarde elle s'en était éloignée, Claude Terrart faisait mine de s'en approcher, elle s'en revenait vivement à ses côtés.

À l'occasion de leur récente brouille cette fille avait remis le grappin sur Widrou et semblait bien décidée à défendre ses droits reconquis ! Claude Terrart s'en trouvait attristée. Malgré les difficultés elle tenta tout de même quelques travaux d'approche. Elle voulait renouer une relation avec lui, et tenait à ce que Widrou le comprit bien. Pourquoi donc toutes ces femmes jeunes trouvaient-elles tant de charme à des vieillards ? Des vieillards pas si vieux, certes, et encore véloces et fringants, et toujours verts !

Si elle avait encore été un homme sans doute aurait-elle pu éprouver de la sympathie à l'égard d'une Viviane Le Duigou, ou d'une Xavière Humbert ! Plus sûrement à l'égard de Xavière qu'elle savait seulement un peu plus jeune qu'elle et moins « fraîche » que Viviane, quoique Xavière Humbert fût très jolie. Au moins cette Xavière ne s'intéressait-elle pas à Widrou Kergadec !

« Eh ! Au fait, Kergadec ! Je n'avais pas souvenir que l'allocution de conclusion me fût plus particulièrement dévolue !

— Vous vous souvenez bien, Baron ! Mais aujourd'hui je n'avais pas la pêche ! Je ne lis jamais pendant les spectacles et n'apprends pas non plus vraiment par coeur les textes que je prépare. Souvent je me contente de rédiger quelques lignes directrices, de jeter sur le papier les thèmes devant guider mon inspiration... Et puis d'habitude j'improvise !

— Mais en l'occurrence, aimable farceur ! c'est moi qui ai dû improviser !

— En ce qui me concerne, l'Awen se montrait relativement asthmatique. Ces derniers temps, on m'a distrait très souvent, et je n'ai pas préparé Lugnasad avec tout le sérieux voulu. Et ce matin encore, alors que je suis plutôt du soir, l'on m'a si gentiment sollicité, que je n'ai pu résister à la tentation de me dépenser ! Sans rechigner, je me suis démené, mais je n'ai tout de même plus vingt ans, et m'en suis trouvé épuisé... »

Kergadec, disant cela, avait parcouru des yeux les visages de ses interlocuteurs et croisé, sans sourciller, sans s'attarder, sans manifester la moindre intention particulière, le fourbe (peut-être), le regard de Claude Terrart.

« Le soir, heureux je m'endors ensuite, et le lendemain je suis frais et dispos ! Le matin ça m'a toujours scié les jambes pour une bonne partie de la journée ! Mais c'est si bon... »

Viviane Le Duigou baissait et relevait les yeux en souriant. Elle lança un coup d'oeil à Claude Terrart. Elles se regardèrent en chien de faïence un instant, jusqu'à ce que l'attention de leur petit comité fût attirée par les korrigans, les bardes et d'autres

membres de l'Occo³¹ entamant une ronde autour d'un groupe d'hommes s'essayant à la façon des vieux conteurs, avant de quitter le Val sans retour, à inventer un nouveau conte, un nouveau chant.

« ³² Bonnes gens de Bretagne, de Bretagne et d'ailleurs, de Bretagne et d'ailleurs.

Écoutez cette fable, cette fable impromptue, cette fable impromptue.

Nous allons vous conter les heurs et les malheurs, les heurs et les malheurs,

Les heurs et les malheurs, d'un très grand, très vieux druide, d'un très grand, très vieux druide.

D'un très grand très vieux druide aux allures de farouche, farouche sanglier.

« Farouche sanglier, s'épuisant en forêt, s'épuisant en forêt,
S'épuisant en forêt à cou-ourir les laies, à cou-ourir les laies,
À cou-ourir les laies, oubliant d'enseigner sous le pommier du Val,

Sous le pommier du Val, les petits marcassins, tout petits marcassins.

Tout petits marcassins, tous venus de très loin, venus de loin, très loin.

Venus de loin, très loin, pour entendre sa voix, pour entendre sa voix.

Pour entendre sa voix, sous l'arbre en Brocéliande, sous l'arbre au fond du Val,

Sous l'arbre au fond du Val, le très vieux sanglier, très vieux, est essoufflé.

31 Ordre Culturel Celtique d'Occident. Association de Widrou Kergadec.

32 Sur l'air de : « Dans les prisons de Nantes ».

Tant essoufflé qu'il ne peut, qu'il ne peut enseigner, qu'il ne peut enseigner ! »

Les danseurs reprenaient chaque verset, tournant pour chacun dans un sens, puis pour le suivant dans l'autre sens.

Le premier intervenant, son inspiration se tarissant, ou n'osant l'exploiter plus avant, se tourna vers l'un de ses voisins et lui toucha le bras.

« Enseigner il le peut, sur la Pierre de Fal, le grand Samildanach !

Oui, il le peut le grand, très haut, très grand Seigneur, Seigneur de Ferlieu.

Samildanach au souffle, au souffle de dragon, souffle de grand dragon. »

Un autre chanteur prit la relève.

« De grands dragons parcourent, fendant les flots, les nuées, dragons parcourent les cieux !

Sur leurs fortes échines, nous portent en Avallon, nous portent en Avallon !

Nous portent en Avallon ! Pour y chercher le roi ! Le roi ! Le roi Arthur !

Pour à la dormition, la longue dormition, d'Arthur mettre enfin terme !

Arthur ! Arthur reviens ! Tous tes enfants t'appellent ! Tous tes enfants t'appellent.

Arthur ! Grand ours puissant ! Arthur, ô grande pierre³³ !
Arthur, ô notre père !

Arthur ! Ô grand Arthur ! Viens conduire notre guerre, viens
conduire notre guerre ! »

Vint le tour d'un nouveau soliste.

« Bonnes gens de Bretagne, de Bretagne et d'ailleurs, de
Bretagne et d'ailleurs,

Il se fait tard, et tous, il nous faudra bientôt, bientôt nous
séparer.

Rappelez-vous souvent, les très vieilles légendes, histoires
d'avant l'histoire !

Souvenez, souv'nez-vous, qu'les hommes, avant l'enfer,
avant le paradis,

Souvenez, souv'nez-vous, étaient libres et fiers ! Les
hommes ! Libres et fiers !

Libres ! Libres et fiers ! Libres ! Libres ! Libres ! Libres !
Libres et fiers !

Libres ! Libres et fiers ! Libres ! Libres ! Libres ! Libres !
Libres et fiers ! »

Émile Gombart, le Pendragon, se tourna vers Widrou
Kergadec, le Grand Druide, qui se tourna vers Viviane, pâle,
vexée de s'être entendue comparée, en fait, à une truie, ni plus
ni moins, qu'elle le voulût ou non.

« Ils t'ont mis méchamment en boîte, dirait-on, ces petits
chenapans !

33 Selon que l'on retienne pour « Arthur » une étymologie indo-européenne ou pré-
indo-européenne, la racine en serait un terme signifiant respectivement « ours »
ou « pierre ». La seconde hypothèse est défendue par Gwenc'hlan LeScouëzec,
Grand Druide régulier de Bretagne (cf. « Le jardin des dragons », neuvième
numéro, pages 86 à 94, Éditions du Prieuré).

— Hmmmouais ! C'est quand même pas une mutinerie. J'ai dû les décevoir. Ils en veulent pour le montant de leur adhésion. Il me faudra préparer Samain, avec plus de sérieux et leur concocter quelques uns de ces interminables sermons enflammés dont ils raffolent assez en définitive.

— Oh ! Habituellement ça ne te déplaît pas non plus de pérorer longuement.

— Ils exagèrent quand même ! Tu ne vas pas me laisser injurier comme ça, sans réagir !

— Du calme, Viviane ! S'il te plaît. Ils me comparent à un sanglier, c'est flatteur. Songe à la valeur mythique de cet animal ! Il incarne la force, la sagesse, le savoir, la science ! Les marçassins, se sont les élèves !

— Et la « laie » ! D'après toi, c'est quoi ?

— N'a-t-il pas été dit : « les laies » ?

— Oui, je crois bien.

— Oui, « les » laies !

— Ah ! Tu vois ! Le vieux sanglier s'essouffle donc à courir les « sentiers » de la forêt, en quête d'un plus grand savoir, pour ainsi dire.

— Sans blague ! »

Avant que ne commençât la ronde, la troupe des musiciens restée sur le plateau, au-dessus du Val sans retour, s'était ébranlée pour regagner par le chemin, à travers la lande et les bois, le bourg de Tréhorenteuc et la petite place de l'église. Kergadec avait refusé de rejoindre l'église en procession ; question de principe ! et ne s'était pas laissé fléchir. Une partie du public, des personnes demeurées haut sur le flanc de la pente, s'était jointe à ce premier bagad, dont on entendit le son des cornemuses, des bombardes décroître au loin, comme s'il s'éloignait vers le ciel. Quant au second il resta sur place au débouché de la vallée, à l'orée des arbres et accompagna la

danse. Il ne rallia le village qu'ensuite, escorté par le reste du public et certains des membres de l'Occo, ayant ou non gardé leurs longues robes blanches à capuchons.

« Nous passons la nuit au Grand Hôtel des Thermes à Saint-Malo ! Voudriez-vous y dîner ce soir, en notre compagnie, Kergadec ? et vous aussi Viviane ? Mademoiselle Terrart ? Émile, et Madame ? »

Le baron Usqawas invitait. Chacun exprima son accord, sauf Robert Deyramault et Gwladys qui avaient réservé une chambre d'hôtel à Rennes, et prévu de partager leur repas avec une connaissance de Deyramault, un sympathisant du Modal, revu fortuitement un peu plus tôt ce même après-midi, et habitant Rennes, précisément, et tout le monde manifesta des remerciements.

« Ils sont un peu... bizarres ces gens-là. C'est le moins que l'on puisse dire !

— Ah ! Tu trouves ?

— Ben ! Quand même !

— Tant que ça ?

— Par exemple, ce baron Machin-chose ! avec cette femme bien plus jeune que lui ! Je ne sais pas s'il se rend bien compte ! Comme cette espèce de druide d'ailleurs ! Oui ! Je les trouve un peu bizarres... et ridicules !

— Il n'y a pas de quoi, à mon avis ! Ce ne sont pas des personnes qui appartiennent au « commun », au troupeau bêlant et aveugle ! Et tu sais, de toute façon, le baron Charles-Edward de Gwerlac, le qu'en dira-t-on, je crois qu'il s'en contrefiche ! Si tu avais son âge, son fric et sa culture, l'opinion des autres t'importerait assez peu !

— Et ses discours à ce baron ! D'après ce que j'ai compris de ses opinions... Mais pourquoi participe-t-il à ce genre de binz ?

— Il se distrait, j'imagine. Il rend service à Kergadec, le druide. Je crois qu'il l'apprécie. Il lui a demandé de célébrer chez lui, sur un de ses domaines, à Ferlieu, en Touraine, une de ces cérémonies pseudo-cultuelles, le premier mai. Beltaine, une vieille fête celte. Et il en a profité aujourd'hui, dirait-on, pour faire passer, un tant soit peu, ses idées !

— Ses idées ! Je ne suis pas bien sûre... D'après ce que je l'ai pu entendre dire durant, puis après... le cérémonial, il n'est pas croyant, il ne croit pas en Dieu. Mais, il est... païen, ou pas ?

— Il est farouchement athée ! Pas seulement agnostique. Tiens, grossomodo, si tu branches la patronne là-dessus... Je pense qu'ils ont à peu près les mêmes idées, disons... philosophico-religieuses ! Il suffit de lire ses bouquins ou ses articles pour en être rapidement convaincu.

— Il écrit, en plus ?

— C'est un ancien universitaire. Histoire ancienne. MoyenÂge. Grosse tête, bien faite, bien pleine. Gros héritage, grosse fortune.

— Et grosses chevilles très enflées.

— Hein ?... Ah ! Ah ! Non, je ne pense pas. Pas vraiment. Il serait plutôt... enfin, je veux dire... Je le trouve plutôt sympathique.

— Lui, ou sa jeune et belle femme ?

— Elle, Xavière Humbert, elle n'est pas sa « femme », mais sa secrétaire. Lorena, Lorena Vanghiou, l'épouse du baron, doit être un peu plus jeune, plus belle aussi, d'une certaine manière, que Xavière Humbert. Mais, moins chaleureuse, moins aimable... Je ne l'ai pas vue souvent, ni longtemps, mais je ne sais pas trop pourquoi, à mon avis c'est une emmerdeuse, la Lorena... Elle a eu un fils avec le baron.

— Qui ? Humbert ou Lorena ?

— Lorena ! Le fils : Wilfried !

— Et d'après toi, une femme qui donne un fils à son mari, c'est une emmerdeuse ?

— ...Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Moi, si je me mariais, j'aimerais avoir des enfants... Pas toi ?

— Moi ?... Mmmh ! Pfff !

— ...C'est peut-être parce qu'elle est au courant pour lui et sa secrétaire qu'elle ne te paraît pas aimable. Ce serait compréhensible !

— C'est peut-être parce qu'elle est d'un naturel pas très commode qu'il préfère la plupart du temps sortir avec Xavière Humbert et pas avec elle. Va savoir !

— Naturellement, tu le défends, lui ! Ils ne doivent pas faire que sortir ensemble ! Ça saute aux yeux ! Si tu étais marié, tu rêverais d'en faire autant ! Même sans être marié, je parie !

— Ne t'énerve pas, tu veux. »

On franchit le large tourniquet des « Thermes ».

« C'est assez plaisant, et relativement chic. Merci de votre invitation, Baron ! C'est la première fois que j'honore ce lieu de ma visite.

— Peut-être vivez-vous trop près d'ici pour n'avoir jamais éprouvé le besoin d'y venir prendre un repas, ou d'y passer la nuit !

— Quand Widrou m'entraîne au restaurant dans le coin, et ce n'est pas si fréquent, nous restons à Dinard, et nous allons au Printania, en général. Sûrement Widrou fait-il une fixation sur ce vieil hôtel-restaurant fané parce qu'il fut fréquenté par cet ancien premier ministre anglais, Heath, je crois. Ça flatte son ego ! Ici je trouve ça mieux.

— Ma chère, si vous n'avez pas apprécié mes invitations au Printania, j'irai acheter une boîte de quenelles dans votre Mammouth, quand vous ne serez pas à la caisse, pour vous en faire la surprise, et nous la partagerons, à mon domicile ou au vôtre, après en avoir réchauffé le contenu au four à micro-ondes ! »

Claude Terrart eu pitié de sa rivale qui, certes, avait manqué de tact elle aussi, et blafarde baissait maintenant la tête, et dont les poignets privés de force s'appuyaient sur le bord de la table. Charles-Edward Usqawas tenta de dédramatiser la situation en donnant raison aux deux protagonistes.

« Le Printania ! Je n'y suis allé qu'une seule fois, voilà quelque temps déjà. Je me souviens des serveuses en costume breton traditionnel ! C'était déjà certainement un peu désuet, mais charmant ! »

Un peu plus tard Viviane retrouvait le sourire. Après avoir croisé le regard de Claude, Widrou prit la main de Viviane, assise près de lui, la baisa, et lui parla sur un ton enjoué en souriant, pour rentrer dans ses bonnes grâces.

« ...Je t'offrirai en plus des quenelles, une boîte de coeurs d'artichauts et une boîte de fruits au sirop ! De l'ananas de la Martinique ! Et une grosse banane ! »

Viviane retrouva ses couleurs, et un peu plus. Puis la discussion se porta sur Lugnasad.

« Merci de lui avoir cloué le bec à ce petit morveux, ce freluquet qui me cherchait des poux dans la tête. Je somnolais debout, presque ! Et avec cette chaleur !

— Encore heureux que tu n'avais pas marché comme nous !

— Pauvre Émile, sans plus de force ! Mais, au moins, ça t'a ouvert l'appétit !... Merci encore, Baron, car ce morveux, mouché, ne l'a pas rouvert !

— Il l'aurait pu ! Car mon raisonnement était un peu court et mon développement pas très construit.

— C'était parfait ! Je n'aurais pas fait mieux !

— Hum !

— Si Widrou vous le dit ! Il n'aurait pas fait mieux ! Donc, C.Q.F.D., c'était parfait !

— Ne pousse pas plus loin ton syllogisme, Émile, ou je te noie dans ton verre d'eau !... Ah ! On ne peut plus faire le moindre discours sans qu'un trouble fête n'interfère ! Et, heureusement, il n'y avait pas de zélateur de ce foutu prophète, Gonilka, dans l'assistance, sinon il vous sabotait vos allocutions ! À propos, Baron, depuis votre conférence du Coliseum se sont-ils encore manifestés, ces rabat-joie de première pointure ?

— Pas d'aussi patente façon ! De temps en temps, je reçois une lettre indignée à l'occasion de la parution d'un article ou d'un autre dans une revue, sans plus. Et je me réjouis que ces malheureux illuminés...

— Ces sombres crétins, voulez-vous dire !...

— On peut le dire !... Ne se soient pas souciés de gâcher notre Lugnasad, en interrompant davantage encore et de manière plus inconvenante et insistante nos emphatiques et suffisantes déclamations.

— Votre... homélie finale, cet « Itemissaest », m'a beaucoup plu. Si vous aviez concouru, je lui aurais attribué la meilleure note !

— Merci, Claude, vous êtes trop indulgente.

— Si, je vous assure ! C'était comme du Taliésin, de l'Amorgen ou du Gwenlac'h, en plus fort, plus parlant pour un

auditeur contemporain, tout en respectant les vieux symboles !... Je me demande même si votre inspiration ne se nourrissait pas de la substance de quelques anciennes sagas scandinaves !

— Il est vrai que cela avait un peu plus de gueule que les petits speeches riquiqui que j'ai pu articuler aujourd'hui.

— La fin, quand vous évoquiez, quand vous suggérez les siècles d'acculturation, de nivellement culturel « judéo-christiano-islamique », m'a particulièrement... comment dire... interpellée !

— Baron ! Vous l'avez toute tourneboulée, subjuguée, la pauvre petite Claude ! »

Parfois, Kergadec manquait singulièrement de délicatesse ! Claude lui aurait planté sa fourchette dans le dos de la main, avec plaisir ! Elle sentait ses yeux s'humidifier. Elle se retourna vers Charles-Edward Usqawas. Il lui souriait, gentiment, affectueusement, peut-être. Elle lui rendit son sourire.

Émile Gombart et son épouse s'esquivèrent les premiers. Kergadec parti avec Viviane, réconciliée. La discussion entre Claude Terrart et Charles-Edward qui s'interrogeaient sur les capacités intrinsèques des Indo-européens, s'éternisait. Les Indo-européens, avaient-ils eu besoin de se voir confrontés à d'autres peuples pour réaliser leurs potentialités ? Ils se livrèrent à un parallèle avec la civilisation japonaise apprenant pourtant beaucoup de la Chine et de l'Inde, mais développant une grande spécificité ensuite pendant sa fermeture au monde durant l'ère shogounale, mais aussi depuis sa réouverture aux influences étrangères, depuis la création du Japon moderne par l'empereur Mutsuhito, depuis l'ère Meiji.

Xavière Humbert devant probablement satisfaire dans les plus brefs délais un besoin naturel des plus pressants, s'excusa.

Tout en taisant, bien sûr la raison qui la poussait à s'esquiver plus tôt qu'elle ne l'aurait souhaitée, elle salua et gagna sa chambre.

Remarquant enfin l'heure tardive Claude Terrart se disposait à prendre congé. Elle s'avisa qu'il lui serait sans doute difficile de trouver une chambre libre en cette saison, et à cette heure.

« Il est possible qu'un hôtel comme celui-là dispose encore de chambres libres. Cela n'est toutefois pas garanti ! Nous allons nous renseigner !

— Je vous en prie ! Ne vous dérangez pas ! Je me débrouillerai seule !

— Si vous ne trouviez rien à Saint-Malo, avec grand plaisir, je serais tout disposé à vous héberger... Pardon !... »

Le personnel patient et stylé, se montrait d'une grande discrétion et ne les importuna à aucun moment.

Le baron s'égarait à plaisanter, mais il était sincère. Ils s'étaient arrêtés dans leur marche vers la réception. Ils se faisaient face, se dévisageaient, l'air grave.

« Claude... si... si je vous... Peut-être allez-vous me trouver présomptueux. Arrêtez-moi si je me fourvoie et ne m'en tenez pas trop rigueur.

— ... »

Il lui prit la main.

« Si je vous le proposais sérieusement... De vous... héberger... Accepteriez-vous ?

— ...Oui. Je crois... Oui !

— Merci ! Venez ! Venez, je vous conduis ! »

Il l'entraîna vers l'ascenseur, où ils se blottirent l'un contre l'autre, se serrant l'un l'autre, se caressant le dos, les flancs. Il lui baisa les joues, le front. Après avoir couru à pas de velours, sur l'épaisse moquette du couloir, il déverrouilla la porte de sa chambre, l'ouvrit, tira Claude à l'intérieur, referma, et sans lui avoir encore lâché la main l'attira à lui, la baisa sur la bouche, sans brusquerie, doucement, par petites touches successives, s'appesantissant de plus en plus, approfondissant d'avantage son baiser chaque fois.

Longtemps ils restèrent debout, enlacés, se caressant, se baisant alternativement. Puis ils s'avancèrent vers le lit.

« Je... Je dois vous le rappeler... Je ne voudrais pas vous décevoir... Je ne suis pas tout à fait... comme... comme les autres...

— Chuuut ! Je n'ai pas oublié. Bien souvent j'ai pensé à vous ! Vous êtes si ravissante, si désirable !

— Mais, je n'aurais peut-être pas les réactions que vous attendez. Mon corps ne réagit pas... autant... que je...

— Soyez indulgente avec vous-même, et avec moi également ! Vous me guiderez selon vos désirs, sans fausse pudeur. Ne vous tourmentez pas inutilement. Laissez-vous aller. Tout ira bien... »

Il la devêtit. Ils se devêtirent. Il l'admira. Tournant autour d'elle, il la caressa encore et encore. Il lui demanda de s'étirer, de pivoter le buste en gardant les pieds collés au sol, ou en se hissant sur leurs pointes. Il tâtait, caressait les muscles bandés ou au repos. Ils s'allongèrent. Il continua d'explorer ce beau corps encore jeune et ferme. Elle se laissait faire, ne songeait pas encore à lui rendre toutes les attentions qu'il lui prodiguait. Elle se détendait, s'ouvrait sous lui, écartait les bras, les jambes. Après n'avoir négligé aucune surface de son épiderme, après

avoir insisté là où elle éprouvait le plus de contentement, il entreprit de découvrir ses profondeurs. Sa bouche d'abord. Après l'avoir baisée, enfonçant sa langue, l'emmêlant avec la sienne, la poussant contre ses dents, son palais, autant qu'il le pût, de l'extrémité du majeur il lui dessina les lèvres, légèrement, puis parcourut ses dents, leurs arêtes, leurs douceurs. De la même façon il la sonda tout entière. Ensuite seulement, il la prit, enfin !

Pour une première fois, et même si cela devait être la seule fois, il ne souhaitait pas exiger davantage de Claude sans obtenir d'elle l'assurance qu'elle était ouverte à des jeux moins conventionnels.

Claude s'était alanguie, assoupie contre Charles-Edward. À un mouvement de son partenaire elle s'éveilla. Elle songea alors seulement, que, passive, elle n'avait rendu que peu des caresses reçues !

Bien ! Elle s'était sentie si bien ! En confiance ! Il avait recouvert leurs deux corps allongés, d'un drap. Tout près de lui, dans cette intimité ainsi renforcée, au sein de la chambre, elle se sentait bien ! Elle déposa un baiser sur l'épaule, puis sur la poitrine de Charles-Edward qui la prit contre lui et lui baisa les cheveux, puis les lèvres qu'elle lui tendit.

Quel contraste ! avec Widrou : « Bon ! Que veux-tu que je te fasse ? Qu'est-ce qui te plairait ? », comme entrée en matière de leur premier moment privilégié ! Elle avait avoué ses penchants masochistes. Et envolées les éventuelles perspectives de... tendresses ! Widrou était-il tout simplement capable de tendresse ?

Charles-Edward... Charly ? Charly ! Charly, oui !

Claude se réveilla une nouvelle fois. Au-dehors, il faisait jour. Depuis combien de temps ?

« Bien dormi ?

— Oui ! Merci ! Et vous-même ?

— Bien ! Merci ! Vous pouvez me tutoyer, Claude, si... Si tu veux ! »

Charles-Edward rit aimablement. On tapota à la porte.

« Le petit déjeuner ! Pour reprendre des forces ! »

Charles-Edward se leva, et remonta le drap et une couverture sur Claude.

Il était beaucoup mieux fait que Widrou. Sans comparaison ! Ni embonpoint ni estomac proéminent ! Il était assez grand, et mince ! Il avait un front vaste qu'une chevelure en régression agrandissait encore. Elle le perdit de vue quand, dans le plus simple appareil, il arriva dans l'antichambre.

Charles-Edward gagna la salle de bain, enfila un peignoir et alla ouvrir.

Ce n'était pas le service d'étage apportant les plateaux du petit déjeuner !

Xavière Humbert, sa robe de chambre au col relevé, la ceinture serrée et nouée, ses escarpins brillants aux pieds, coiffée, parfumée, se tenait devant lui, levait vers lui son beau visage et lui souriait.

« Bonjour Monsieur !

— Euh ! Bonjour Xavière !... Que se passe-t-il ? Voulez-vous petit-déjeuner ? Si vous le souhaitez, je peux le commander aussi... votre petit déjeuner... »

En ouvrant la porte, Charles-Edward s'était reculé, effacé pour laisser entrer la serveuse ou le serveur qu'il s'attendait à trouver sur le seuil. Et Xavière, prenant évidemment ce geste

pour une invitation à pénétrer dans les lieux s'était avancée, un peu, seulement, ne voulant pas s'imposer.

Mais elle laissa son regard pénétrer dans la pièce derrière le baron. Et dans l'antichambre, maladroitement disposée, sur un fauteuil, elle reconnut le tailleur... de Claude Terrart !

Une mou soudaine et incontrôlable lui déforma la face, et elle éclata en sanglots. Elle voulut s'enfuir. N'étant pas encore tout à fait dans l'antichambre et plus tout à fait dans le couloir, mais au niveau de la porte ouverte, elle s'inclina, portant les mains à son visage, et pivota vivement. Elle heurta violemment de la tête l'huissier, et manqua s'effondrer. Groggy, elle chancela. Le baron la soutint.

« Xavière ! Xavière ! Ça va ?... Ça va ? »

Au bruit sourd du choc, aux exclamations de Charles-Edward Usqawas, Claude Terrart se leva, arrachant le drap du dessus pour s'en vêtir en se l'enroulant rapidement autour du corps. Un couple survenait dans le couloir. Le baron, du pied, repoussa la porte. Un bras de Xavière sur ses épaules, il conduisit celle-ci jusqu'au lit où doucement il la fit asseoir avant de l'allonger. La ceinture de la robe de chambre ne put empêcher celle-ci de s'ouvrir. Et Claude Terrart s'émut grandement ! Xavière portait des chaussures noires à talons aiguilles, des bas et un porte-jarretelles noir, et un soutien-gorge pigeonnant, mais... mais pas de... ! Si ! Un mince string ficelle dissimulant à peine son intimité et ne laissant échapper aucune pilosité ! Nul doute que Xavière Humbert eût souhaité bien plus que simplement partager le petit-déjeuner du baron !

Charles-Edward replaça les pans de la robe de chambre de sa secrétaire, et en rajusta le col. Elle avait retrouvé ses esprits, et réduisit à néant les efforts du baron concernant sa mise, en

essayant de se relever. Elle y parvint enfin, recommençant malgré elle à se répandre en larmes.

« Xavière ! Je ne pensais pas que... ! Ne pleurez pas, je vous en prie ! Je vous en prie ! Je ne voulais pas... vous faire de la peine. »

Avant que Charly, Charles-Edward, ne prît Xavière contre lui pour la consoler, Claude remarqua qu'il n'était pas moins ému qu'elle-même par le spectacle de la belle Xavière en désarroi. À tel point que les pans de sa propre robe de chambre s'en trouvèrent à leur tour désajustés !

Claude releva les yeux. Elle croisa le regard brillant de Charles-Edward. Une larme roulait sur la joue du baron.

« Je suis désolé, Xavière !... Claude... je suis désolé ! Je ne... Je ne souhaitais vous mettre dans l'embarras ni l'une ni l'autre ! »

Claude restait figée, les poings crispés sur son buste, sur le drap dont elle s'était enveloppée.

« Je... Je vais vous laisser. Je vais m'habiller.

— Non ! Non, Mademoiselle Terrart ! Excusez-moi ! Je n'aurais pas dû m'imposer comme je l'ai fait ! Pardon, Charly ! Pardon, Monsieur le baron !

— Allons ! Remettez-vous Xavière !... Claude, vous ne pouvez pas partir comme ça... Vous devez utiliser la salle de bain...

— Je n'ai aucun droit sur vous, je vous demande pardon pour cette scène... Je... Je ne recommencerai plus... Vous... Vous n'êtes pas fâché ?

— Non ! Pas fâché ! Un peu contrarié. Mais pas fâché !

— Je vous demande pardon, Mademoiselle Terrart, sincèrement ! »

Charles-Edward Usqawas et Xavière Humbert se tournèrent vers Claude Terrart qui s'était un peu plus tôt avancée vers le corridor, vers le fauteuil où s'entassaient ses vêtements. Et elle s'était immobilisée, près d'eux, quand Charles-Edward l'avait invitée à rester.

Ils la dévisagèrent et ne tardèrent pas à baisser les yeux... En se déplaçant, sans qu'elle en ait pris conscience, l'un de ses seins avait pu se dégager du drap. Claude, ayant baissé les yeux à son tour, le remarqua enfin. Voulant dissimuler à nouveau ce rebelle petit sein compact, elle ouvrit le drap et le remonta... dévoilant ainsi plus complètement par maladresse sa jolie personne. S'en rendant immédiatement compte, elle se sentit rougir et resta plantée sur place en resserrant ses poings sous son menton. Xavière pressait son ventre contre le ventre du baron.

« Claude... Claude... Vous plairait-il... de... de lâcher votre drap... Xavière n'y verra, j'en suis sûr aucun inconvénient... »

Plus décontenancée encore, Claude fixait alternativement Xavière et Charles-Edward. Puis, enfin, lentement elle laissa glisser sur ses mollets, la maintenant un moment sur sa taille, sa mince toge improvisée. Charles-Edward chuchota à l'oreille de Xavière. Elle cligna des yeux, les baissa encore un instant, se tourna vers lui. Puis se retournant vers Claude, elle se dégagea de sa robe de chambre. Elle s'approcha.

Claude, et elle s'en étonna en la circonstance, remarqua, à la limite du cuir chevelu, le front tumescent de Xavière Humbert.

Celle-ci semblait avoir oublié tout à coup et sa douleur et son chagrin.

« Claude... permettez-vous ?

— ...

— Claude je vais vous débarrasser de ce drap, si vous le voulez bien... »

Claude Terrart ne s'y opposa pas.

CHAPITRE IX

Comme les fragiles fleurs de l'été au retour de l'automne, les amours de Robert Deyramault et Gwladys Guyomard se fanèrent. Quelque temps durant leurs relations professionnelles s'en trouvèrent altérées.

Deyramault, l'âme en peine, le cœur à l'envers regardait de plus en plus fréquemment sa troublante patronne, Claude Terrart, non pas seulement comme un employé son employeur, mais comme un homme une femme, un mâle une femelle ; mais ceci, toutefois, avec toute la discrétion de rigueur.

Il la comparait, dans son esprit enfiévré par les privations à nouveau infligées à son corps suite à sa rupture, à Gwladys Guyomard, justement, mais aussi aux autres femmes qu'il avait connues. À certaines autres femmes encore tout autant inaccessibles. Et parmi celles-ci à la belle Lorena Vanghiou, rencontrée plusieurs fois, mais dont il se souvenait trop mal, hélas ! la superbe plastique, Lorena Vanghiou ! l'épouse délaissée du baron Charles-Edward de Gwerlac, et à Xavière Humbert, la ravissante maîtresse de ce même baron !

L'heureux homme ! À son âge ! Il aurait pu, ce noble universitaire, ce riche industriel, ce vieil aristocrate bien conservé et plein aux as, être le père, ou le jeune grand-père de la ravisante secrétaire ! Tout comme de son épouse, un peu plus jeune que sa bonne amie, d'ailleurs ! Ah ! La bonne fortune ne souriait manifestement pas pareillement à tous les hommes !

Xavière Humbert dans le début de la trentaine était délicieusement féminine, fort bien proportionnée, un peu moins grande que son amant... Deyramault se souvenait de sa silhouette charmante. Il avait remarqué que les jambes de Xavière Humbert étaient particulièrement bien tournées. Il avait pu la voir en robe, mais également en pantalon et en jupe assez courte, et suffisamment de fois pour le constater : elle n'avait pas les jambes lourdes ; et quoiqu'elle fût fort convenablement hanchue, ses genoux, quand on les regardait de face, ne la faisaient pas paraître cagneuse, comme trop souvent les femmes bien pourvues.

La première fois qu'il l'avait rencontrée, Deyramault ne l'avait pourtant pas trouvée « transcendante » ! Mais, bien habillée, coiffée, maquillée, il la trouvait de plus en plus bandante ! Oui, vraiment ! Ainsi de Claude Terrart également.

Claude Terrart sa jolie patronne, si belle patronne ! En faisant l'amour, avec des prostituées, ou avec ses amies, avec Gwladys, souvent avait-il, en les prenant, rêvé posséder la secrétaire générale du Modal, puis la gérante d'Opportunitas ! Il fermait les yeux et, embrassant, baisant sa partenaire, la pénétrant, il s'imaginait sur elle, en elle ! Sur Claude ! En Claude !

La beauté de Claude Terrart le fascinait. Il avait beau s'en défendre, essayer de ne pas penser à elle, sa silhouette quelque peu androgyne, évidemment, s'imposait à lui, non seulement dans la journée, au travail, en semaine, mais aussi le soir, le week-end. Elle habitait ses songes, peuplait ses rêves ! Et souvent, il regardait, il évoquait, la silhouette délicieusement callipyge, les cuisses bien galbées, les jambes rondes et nerveuses, les petits seins hauts et fermes, et le ravissant visage d'ange !

Un peu plus, à peine plus âgée que Xavière Humbert, Claude Terrart avait une allure jeune et mûre à la fois. Et de

légères rides naissantes la rendaient aux yeux de Robert Deyramault terriblement attendrissante, et ses « antécédents », si troublants, terriblement excitante !

Il était, lui, un peu plus jeune qu'elle, et avait eu connaissance de la liaison, interrompue à ce qu'il semblait alors, entre elle et Widrou Kergadec, le gourou âgé, athée et charismatique de l'Ordre Cultuel Celtique d'Occident.

Deyramault s'affligeait, le soir, seul dans la pénombre de sa chambre, dans son grand lit trop vide, d'être trop jeune, dans un monde trop vieux ! Mais il envisageait avec soulagement la fin de son aventure avec Gwladys.

Gwladys n'avait pas tardé à trouver du réconfort, après ses désillusions avec Robert, auprès d'un vétérinaire, un client d'Opportunitas, un peu gros, un peu lent, physiquement et intellectuellement, selon le jugement critique de Deyramault. Elle ne tarda pas à démissionner, heureuse de se caser ! Heureuse d'avoir séduit un bourgeois ! Quoiqu'en cette fin de siècle, épouser un vétérinaire ou un médecin ne fût plus une garantie d'opulence. Heureuse que cet homme amoureux et subjugué voulût une femme au foyer ! Heureux client ! Heureux, lui-même, de se caser ! « Heureux les pauvres en esprit ! Le royaume du pieux est à eux ! » songea Robert Deyramault lorsqu'il apprit de la bouche de Claude Terrart, la bonne nouvelle de cette triste union.

Le temps passait. Et Robert Deyramault était toujours seul, et cela ne le satisfaisait pas. La contemplation des longilignes et gracieuses courbes de Claude Terrart ne le laissait pas en repos. Et il ne voyait aucune femme provoquant la même stimulation de sa libido. Claude Terrart et ses allures de mince mannequin de défilé de mode, mais aux fesses joliment rebondies ! Aucune femme ne lui inspirait autant de désir ! Aucune des clientes d'Opportunitas ! Et pas non plus la nouvelle secrétaire, mignonne, mais mariée et heureuse en

ménage à ce qu'il semblait ! Robert Deyramault en vint à s'interroger sur lui-même.

Procréer ne l'intéressait pas. Il n'en voyait pas l'utilité dans ce monde surpeuplé ! Et il fantasma à propos d'une « femme » stérile ! Et pour cause ! Une femme qui n'en était pas tout à fait une ! Peut-être n'était-ce pas en Claude Terrart la femme qui lui plaisait, mais... l'homme, le beau jeune homme qu'elle avait pu être autrefois ! Et Robert Deyramault en vint à force de considérations de cet ordre à porter sur les hommes un regard différent.

En faisant ses achats, par exemple, il ne se laissait plus distraire seulement par le spectacle de telle ou telle jolie femme qu'il jugeait plus ou moins « baisable » selon ses critères d'appréciation de la beauté féminine. Il envisageait les hommes qu'il croisait, les plus jeunes, aux traits les plus fins, les plus délicats, les plus gracieux, d'une autre façon. « S'il me fallait absolument, pour une raison ou une autre... coucher, ou avoir une relation avec l'un des hommes se trouvant ici actuellement et que je puisse choisir lequel... si je devais en passer par là, lequel choisirais-je en définitive ? » : voilà le cas d'école que parfois il s'imposait !

Se souvenant d'avoir vu un peu plus tôt un « mec » auquel il n'avait pas porté suffisamment d'attention dans cette perspective, il patrouillait alors dans les rayons, tâchant de le localiser, de l'observer sans manquer non plus d'examiner dans cet optique les autres mâles déambulant dans le magasin. Et de temps en temps, en son for intérieur, il devait bien reconnaître qu'avec celui-ci ou celui-là, même si cela se trouvait rarement, la chose aurait été envisageable, pourquoi pas !

Un jeune étudiant se vit offrir par ses parents les services d'Opportunitas. Ces parents, bien intentionnés sûrement, avaient-ils décelé chez leur progéniture des dispositions peu conformes à leurs attentes ? Reçue d'abord par Claude Terrart,

la famille, devant l'attitude du juvénile, mais majeur, Philippe manifestant des velléités d'indépendance, dut s'isoler pour se mettre d'accord. Elle le fit dans le bureau de Robert Deyramault qui coupa son ordinateur et ferma avec toute la discrétion possible ses tiroirs et son armoire, et s'esquiva. Philippe consentait à son inscription dans les registres de l'agence mais ne voulait plus dorénavant supporter la présence ni de sa mère ni de son père lors de ses prochaines visite.

Un autre jour, le jeune Philippe, seul, demanda à la secrétaire à être reçu par Robert Deyramault.

« J'aimerais, s'il vous plaît Madame, que... le monsieur dans le bureau duquel... Vous vous souvenez, je suppose, ça ne fait pas si longtemps, nous avons... la dernière fois, dans son bureau... Voilà, ça me serait plus facile de parler de mes souhaits... à un homme plutôt qu'à une femme ! »

Bien que Philippe ne se fût pas soucié de prendre un rendez-vous, Robert Deyramault le reçut. Et il le reçut encore et encore. Aucune des personnes du beau sexe qu'on lui présentait ne trouvait grâce à ses yeux. Deyramault n'en fut pas étonné outre mesure. Et l'autre finit par se confier à lui.

« ...Vous voyez ! Je n'éprouve pas vraiment d'attirance... sexuelle vis à vis des femmes en général, vis à vis de « la » femme ! C'est comme ça ! Ce n'est pas de ma faute !

— Est-ce là réellement une faute ?

— Euh ! C'est en tout cas l'opinion de mes parents, je peux vous le garantir !

— Vous avez atteint votre majorité. Il vous est loisible de faire certains choix sans plus en référer à vos... géniteurs.

— C'est plus compliqué que ça en a l'air. Enfin... à mes yeux ! Je les aime bien, même s'ils me tapent sur le système !

Je crois que je leur fais beaucoup de peine... Ils me trouvent anormal, me le reprochent... et se le reprochent !

— Fréquente anormalité ! Relativement habituelle, depuis que le monde est monde ! Anormalité toute relative !

— Pour eux, l'homo... l'homosexualité... parce qu'en fait c'est bien de cela dont il est question, ce n'est pas normal, ce n'est pas naturel ! C'est du vice !

— Cela dépend des grands principes directeurs qui, selon ce que l'on croit, régissent le monde. Cela dépend des grands principes que l'on admet, que l'on reconnaît comme règles de conduite... Le but recherché dans la sexualité... est-ce le plaisir ou la procréation ? Ou les deux ?... Si c'est le plaisir seulement, si c'est le plaisir surtout... Quant à l'aspect naturel, constatons que dans le règne animal, les singes, couramment, et pas seulement les Bonobos, les primates les plus proches de l'homme, ne répugnent pas à se masturber ou à... jouer avec des partenaires du même sexe... que parmi des animaux d'un rang inférieur, comme les rats, on relève des comportements typiques dénotant une attitude spontanément... homosexuelle ! C'est réflexe, c'est dans leurs gènes... Ce n'est pas dû à un phénomène culturel... « selon les données actuelles de la science » ! Certains mâles de ces charmants mammifères adoptent d'emblée, quand un de leur compagnon leur monte sur le dos, même par inadvertance dans la promiscuité d'un hébergement réduit, une position de lordose révélatrice, semble-t-il...

— Vraiment ?

— Affirmatif ! Autrement dit, ça peut être du vice, si l'on peut dire, mais ça peut être une disposition innée, naturelle ! Non ?

— ... Comme une sorte de maladie héréditaire ?

— Ne dites pas ça à vos parents ! Et ne vous comparez pas non plus à un rat ! Peut-être êtes-vous vicieux selon certains

scientifiques catholiques pratiquants et convaincus ? Peut-être êtes-vous malade ? Et alors ? Vivez, bordel ! au lieu de vous turlupiner en coupant des cheveux en quatre ! Que vos parents vivent leurs vies, qu'ils vous laissent vivre la vôtre ! Qu'ils ne vivent pas une autre vie à travers la vôtre, comme par procuration ! Vivez pour vous-même ! Vous n'êtes pas en faute ! Sommes-nous fautifs d'attraper la mort en naissant ? Sommes-nous coupables de tous les foirages, de toutes les merdes originelles ? Du péché ? Le créateur, le « Créateur » ! s'il y en a un, ce qui m'étonnerait, ou c'est un beau salaud, ou c'est un incapable ! Le Créateur est le seul responsable, s'il existe ! Aimez vos parents, mais d'abord aimez-vous vous-même !

— ...

— ...Et puis, vos parents ne doivent pas perdre espoir ! Ça peut vous passer ! Et vous pouvez en venir après quelques déceptions, qui sait ? à vous intéresser aux femmes ! en vous intéressant toujours, ou non, aux hommes, après tout ! Je ne sais pas trop quoi vous dire d'autre, quoi vous dire de plus, Philippe.

— ...Vous... Je vous remercie de m'avoir... secoué un peu. Je... Je vous remercie. Je vous trouve... sympathique. Ça me fait du bien de discuter avec vous... »

Il revint. Robert Deyramault finit par trouver le jeune Philippe relativement aimable... et « bien fait » ! Puis tous deux se rencontrèrent encore, et non plus dans les locaux d'Opportunitas, mais ailleurs, « au-dehors ». Ils « sortirent » ensemble ! Et ne tardèrent pas, un soir, à rentrer chez Robert Deyramault, pour passer une nuit ensemble !

« ...Robert ! Monsieur et madame Levasseur, les parents de l'un de nos clients, un certain Philippe Levasseur, se sont plaints à votre sujet. Voilà pourquoi je vous ai demandé de rester un peu après la fermeture... et le départ de notre secrétaire.

— Mademoiselle, je ne voulais pas... Je ne pensais pas... qu'Opportunitas puisse... pâtir de...

— Philippe Levasseur a mal supporté... la fin de votre liaison. Et ses parents, qui à mon humble avis sont un peu trop souvent sur son dos et l'ont trop couvé dans son enfance, ont appris de sa bouche ses malheurs sentimentaux.

« Le jeune petit cave s'est rebiffé ! d'après ce que j'ai pu comprendre et a jeté en termes crus son expérience à la figure de ses parents en guise de règlement de compte et de mise au point !

— Vous me méprisez, n'est-ce pas ?

— Allons, Robert, ne dramatisez pas ! Simplement, il eut été préférable que cela...

— Oui ! Avec un client ! J'ai séduit un client ! J'ai fait l'amour, non pas à une cliente, mais à un client ! Vous me méprisez et vous avez raison ! Parce que, si vous voulez le savoir, non content de m'essayer à posséder un homme... et comme je voyais que cela n'allait pas, après avoir rompu, je suis retourné sans lui, dans certains lieux, certaines boîtes de nuit fréquentés par une certaine clientèle... et j'ai fait certaines rencontres ! Et je me suis essayé à... à... J'ai suivi un homme plus âgé... Et, chez cet homme, je me suis laissé faire... Je me suis laissé faire l'amour ! Je me suis fait prendre à mon tour ! Mais... ce n'était pas cela non plus... Ce n'est pas ce que je recherche. Même si par moments c'est excitant, ça ne me satisfait pas. Pas pleinement... Ça ne me satisfait pas ! Je croyais que... Parce que...

— ...Je ne vous méprise pas, Robert. Sachez-le !... Avant de me faire... Avant de... changer... Enfin, avant ! j'ai vécu ce que vous avez vécu. Il n'y a là rien d'infamant... Au fait aviez-vous prit la précaution de... d'avoir des rapports... protégés ?

— Pardon ?... Oui, oui ! Avec Philippe également ! Toujours !

— C'est important ! Les antibiotiques ne sont plus une panacée miraculeuse, s'ils l'ont jamais été ! Et le sida...

— Quoique le sida ce ne soit pas beaucoup plus terrible qu'une syphilis voilà trois quarts de siècles, qui vous emportait, elle aussi, en une dizaine d'années. Pas plus terrible que toutes les pestes de l'Antiquité, du MoyenÂge, qui foudroyaient les gens jusque dans la rue. Et de pieuses processions où l'on implorait la clémence divine, laissaient sur leurs trajets des chapelets de cadavres !

— Il est vrai que ce n'est guère comparable, en occident du moins, à ce qu'ont pu endurer nos lointains aïeux... Ça fait frémir quand on y pense !... Mais il convient d'être prudent.

— Je l'ai été.

— J'en suis heureuse, Robert.

— Mais, moi, Mademoiselle, je ne suis pas heureux ! Vous ne vous rendez pas compte !... Pardon ! Excusez-moi ! Je... Je...

— Robert, que se passe-t-il ?... »

Deyramault avait le teint crayeux.

« Dites-moi, Robert, je crains de ne pas bien comprendre... Vous est-il devenu insupportable... de travailler avec moi ? Qu'ai-je fait qui vous ait déplu à ce point ?

— Oh ! Vous n'avez rien fait pour me déplaire ! Au contraire ! Au contraire ! Mais tous les jours vous côtoyer, sans espérer jamais...

— ...Sans espérer jamais ?... Robert !... Dites-le ! Sans espérer jamais ?

— ...Peut-être sera-t-il nécessaire de nous séparer...

— Mais quoi, enfin ? Dites-le ?

— Sans espérer jamais pouvoir vous prendre dans mes bras, vous serrez contre moi ! Voilà si longtemps que je vous désire ! Si longtemps ! Avant de venir travailler avec vous ici, déjà ! Et je n'en peux plus ! Avec les autres femmes je pense à vous ! Coucher avec des femmes vous ressemblant auxquelles je demandais d'adopter votre style, vêtements, coiffure... ça n'a pas pu me guérir de mon désir pour vous ! Excusez-moi !... Je suis désolé... Je... Je vous demande pardon de...

— ...Et que faudrait-il pour vous guérir de votre désir pour moi ?

— ...Peut-être... Peut-être devrions-nous envisager de ne plus travailler ensemble, comme... comme je... comme je disais tout à l'heure.

— Malgré les récriminations des parents Levasseur je n'ai pas à me plaindre de vous... Peut-être y a-t-il un autre moyen... plus simple qu'il n'y paraît. Même si je suis attirée... si je suis plutôt attirée en général par... des hommes nettement plus âgés que moi... vous m'êtes très sympathique, Robert... Je vous aime bien... Et je vous ai toujours bien aimé, vous savez... Approchez-vous, et embrassez-moi. »

Claude se fit conduire chez Robert et se donna à lui. Et la guérison, attendue ou non, ne survint pas !

Robert Deyramault se montrait plus dévoué que jamais. De ce bel amant, jeune, beau, fort, Claude Terrart fit son chevalier servant. Et lui se contentait avec ravissement de ce qu'elle voulait bien lui donner. Et si lors de leurs ébats épisodiques, trop espacés au gré de Deyramault qui pourtant n'osait s'en plaindre, il arrivait à Claude de lui demander de jouer au

macho, de faire l'homme sans craindre de trop la malmener, jamais en dehors des séances amoureuses il ne lui manquait de respect, quels qu'aient pu être les souhaits qu'elle avait exprimés, quels qu'ait pu être le degré auquel elle avait voulu s'avilir parfois.

Terrart continua de bien aimer Robert Deyramault et ressentit à son égard une tendresse croissante. Consciente de ce respect indéfectible, de cet amour incorrigible elle éprouvait souvent des difficultés à ne pas en abuser, à ne pas abuser du dévouement, de la dévotion, dans la vie professionnelle ou privée, de ce bon ami si serviable et si peu exigeant.

Elle lui dit ne pas pouvoir lui promettre, ne pas souhaiter lui promettre aucune sorte de fidélité ! Elle pensait au farouche Widrou Kergadec, et au distingué baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, à sa culture, son élégance, sa classe, sa... noblesse ! Elle songeait à ce léger et doux malaise lui oppressant la poitrine, lui vidant les poumons, lui laissant les mains moites, qui l'assailait lorsque, le soir, elle s'imaginait en compagnie de l'un ou l'autre de ces deux hommes, lorsqu'elle rencontrait ces deux hommes ! Elle songeait aussi à ses rivales auprès d'eux, à Viviane Le Duigou, à Xavière Humbert !

Elle ne se sentait pas en mesure d'égaliser auprès de Charles-Edward Usqawas la belle Xavière, hélas ! de faire oublier à celui-là le très profond attachement qu'il éprouvait à l'égard de celle-ci !

Charly ! L'intimidant Charles-Edward ! Ah ! Elle aurait tant aimé pouvoir être... aimée de cet homme qui, lui semblait-il avait tout, et toutes les dispositions pour satisfaire pleinement une femme, pour rendre une femme heureuse.

Mais Viviane ! La jeune Viviane ! Claude Terrart se sentait plus à même de se mesurer à elle ! de se mesurer à Kergadec ! Kergadec avait déjà trouvé le moyen de s'ouvrir à Claude, sans trop développer le sujet, des « limites » de la « gamine » à qui

répugnaient quelquefois les caprices de son vieil amant. Oui, la différence d'âge plus grande entre Widrou Kergadec et Viviane Le Duigou, la situation sociale plus ordinaire, moins valorisante de celle-ci, son expérience réduite, ses réticences à certains exercices, permettaient d'envisager raisonnablement un retour d'intérêt de la part du difficile ingénieur retraité de la S.N.C.F. !

Au premier novembre, Claude Terrart, accompagnée de Robert Deyramault, se rendit en Bretagne, à Ploumanac'h où Kergadec et sa troupe célébraient Samain. L'Occo y avait donné un spectacle comparable à celui des deux fêtes de Beltaine de Ferlieu : des processions, là aux allures et aux airs plus martiaux, et des scènes, des tableaux théâtraux inspirés des mythes et de l'histoire celtes.

Malgré la présence de Deyramault plus attentionné à l'égard de sa patronne que d'habitude, et peut-être à cause de cela précisément, Widrou Kergadec se montra mieux disposé vis à vis de Claude, et Viviane eut à supporter des critiques plus ou moins acerbes et plus ou moins justifiées du tyrannique gourou.

Charles-Edward Usqawas avec, non pas sa jeune et ravissante épouse, mais encore Xavière Humbert sa belle amante se trouvait à Ploumanac'h en cette circonstance. Cette fois Robert Deyramault partagea le dîner de cette plaisante assemblée à nouveau réunie. Lorsqu'on en vint à quitter la table et que le baron Usqawas s'enquit auprès d'elle sur la suite qu'elle avait prévu de donner à sa soirée, si elle souhaitait regagner son hôtel ou rentrer immédiatement à Paris, Claude Terrart jugea la présence de Robert Deyramault encombrante, et choisi d'être sage, relativement, et laissa le baron enjoué rejoindre, accompagné de sa seule maîtresse, sa chambre.

Au nouvel an Claude reçut une carte portant les bons vœux de Widrou Kergadec. Il ne l'oubliait pas ! Et moins d'une

semaine plus tard il l'appelait ! Au téléphone il lui demanda de célébrer Imbolc chez elle, à La Mardellerie.

« ...Dans l'espèce de grande cave voûtée ayant servi, d'après ce que tu m'as raconté, de lieu de culte à des prêtres réfractaires pendant la Révolution !

— Tu veux venir faire ton spectacle dans le Loir-et-Cher ?

— Ce serait un spectacle, une cérémonie pour un comité restreint. Tu sais bien qu'on ne va pas réunir une foule en plein air, à cette époque là, comme en plein été, ou au printemps ! Imbolc, c'est bientôt : le premier février ! Et ce sera encore l'hiver ! J'avais trouvé cet endroit à La Mardellerie convenable pour un événement de cet ordre, propre, facilement chauffable et aménageable... Et le fait que cela ait pu servir d'église, de lieu de culte à des Chrétiens, ça n'est pas pour me déplaire !... Tu piges ? Mais, je n'avais pas osé t'en parler... depuis...

— Si tu veux ! C'est d'accord ! Tu peux venir avec toute ta smalah !

— Merci ! C'est gentil de ta part. Mais il y a autre chose aussi... Viviane refuse de m'aider, de faire ce que, éventuellement, j'attends, j'attendrais ! d'elle, au cas où ! pour la cérémonie... la cérémonie d'Imbolc.

— Et... Elle ne viendra pas ?

— Non !

— Ah !

— Imbolc ! Lustration, fécondité ! C'est l'équivalent celte des Lupercales romaines ! Plus ou moins. C'est une fête de printemps...

— Oui, je sais.

— Parmi les adhérents de l'association...

— L'Occo ?

— Oui ! Parmi les adhérents j'ai un couple stérile... C'est l'homme, en fait, qui l'est, stérile ! Et... enfin... nous est venue

l'idée, à lui et à moi, de permettre à sa femme de procréer, en la fertilisant, en l'enseménçant pendant la cérémonie, par l'action... hardie de quelques mâles vigoureux sélectionnés pour l'occasion.

— J'imagine que c'est toi qui a dû lui souffler l'idée, à ton adhérent ! Et tu fais évidemment partie des géniteurs potentiels sélectionnés !

— On ne peut rien te cacher ! Seulement...

— Seulement ?

— Seulement si la femme est d'accord, elle a quand même parfois des doutes, si tu vois ce que je veux dire...

— Hmm !...

— Bref, au cas où au moment crucial elle renoncerait, il nous faudrait une doublure... pour que la cérémonie ne soit pas trop perturbée... »

Claude Terrart savait d'ores et déjà ce qu'allait lui demander l'inamendable GrandDruide. Elle avait le souffle court et la main humide sur le combiné téléphonique. Et elle savait déjà qu'elle accepterait tout ce qu'il lui proposerait.

Kergadec souhaitait pouvoir venir le plus tôt possible en « Touraine », comme il disait, pour préparer les lieux et régler certains détails.

Claude quitta sa banlieue parisienne, Champigny-sur-Marne, en y laissant Robert Deyramault veillant un temps seul aux destinés d'Opportunitas. Elle ne souhaitait pas sa présence, ne sachant pas trop, après ce qui s'était passé et ce qui se passait encore entre eux, s'il risquait de se montrer jaloux en une semblable circonstance et sous quelle forme pouvait se révéler sa jalousie.

Dans la perspective d'Imbolc, les projets de Widrou Kergadec, pour être menés à bien, nécessitaient effectivement quelques adaptations de l'hypogée de La Mardellerie.

Des membres de l'équipe de l'Occo, accompagnant le druide, la récurèrent soigneusement puis jouèrent les charpentiers et les menuisiers. Ils réalisèrent une structure massive, recouvrant et prolongeant le palier donnant accès à la cave, et composant un châssis s'appuyant également sur le sol de vieilles pierres.

Sous le palier et en avant de celui-ci, sur les dalles de la haute niche ainsi aménagée, on confectionna une estrade au plancher à claire-voie au-dessus d'un cadre de lambourdes garni d'une solide bâche plastique formant comme un réservoir dissimulé de la sorte aux regards. Dans les angles et sur les flancs de l'estrade, des poutres verticales, assurées par des triangulations latérales dans des plans verticaux, plus haut assurées contre l'escalier et de l'autre côté, dans un plan horizontal, par une autre triangulation, contre les blocks de la paroi, soutenaient le plancher de solives disposé sur le palier et constituant une galerie à la puissante balustrade surélevée.

On éprouva le besoin de renforcer l'ensemble de ferrures. On perça le plancher supérieur en avant du palier en maints endroits en veillant à ne pas altérer sa résistance. Le trône du druide trouva sa place sous le palier de pierre, au fond de la niche donc, en arrière du dispositif, que l'on tendit en partie de toiles blanches afin d'en masquer l'ossature de bois et d'acier. Il apparaissait en définitive surmonté d'un dais, d'un baldaquin disproportionné, surmonté d'un balcon à la très haute et très forte rambarde constituée d'un épais claustra serré.

À l'autre extrémité de la pièce, devant la porte d'un petit caveau à la voûte plus basse que celle de la longue salle, on installa sur une autre estrade, un peu plus élevée que la première, deux hauts sièges garnis de beaux et sombres

coussins rouges. On tendit des câbles électriques et l'on plaça quelques radiateurs, dont un dans la petite pièce où l'on disposa à même le sol un large matelas que l'on recouvrit de draps blancs immaculés. On déroula sur le sol de la plus vaste salle deux couches de moquettes épaisses. On dressa au centre un autel trapu que l'on couvrit par le travers d'une housse matelassée d'un même rouge que les coussins des trônes, et aux franges dorées. On déchargea d'une camionnette des piles de chaises que l'on aligna, les accrochant les unes aux autres, sur les côtés les plus longs avant de les couvrir d'étoffes tombant jusqu'au sol.

« Vu le nombre de sièges, le comité de participants ne paraît pas aussi restreint que tu pouvais le laisser croire !

— Disons que le nombre de participants « actifs » ne sera peut-être pas très important... Mais nous attendons un certain nombre de spectateurs dont la participation, quoique financière seulement, a priori, n'est pourtant pas négligeable.

— J'aurais apprécié, Widrou Kergadec, que vous fussiez plus explicite... Tant de personnes... Et toute cette... combinaison !

— Par le Saint Scrotum, ne t'en fais pas Claude ! Tout se passera bien et on remettra tout en ordre avant de nous en retourner dans notre fière et belle Bretagne ! »

Les voitures se rangèrent le long de l'allée des Bordiers, sous et entre les arbres squelettiques et tristes, tendus vers les cieux gris du soir. Susplicieux, entre les bois obscurs déjà, les eaux sombres de l'étang et les vieux murs, les hautes toitures de La Mardellerie, certains vérifiaient d'un coup d'œil sur le plan qu'on leur avait fourni, être bien arrivés à la bonne destination. Des couples déambulaient lentement la main dans la main, ou chacun l'un derrière l'autre. On s'arrêtait devant l'opaque

étendue glauque des eaux, on demeurait songeur devant le haut fouillis desséché des roseaux aux pieds noirs et humides plongeant profondément dans la fange des rives. On se croisait. Des inconnus se saluaient discrètement d'un léger hochement de tête, d'un sourire esquissé. D'autres se rassemblaient en petits groupes et conversaient à voix basse.

Une longue et large automobile aux formes à la fois souples et anguleuses, les feux en code, remontait lentement l'allée. On se rangeait sans précipitation à son approche, mais avec une déférence instinctive. Elle s'immobilisa devant le grand portail de La Mardellerie. Les oreilles s'emplissaient seulement du ronronnement de son gros moteur. Les hauts battants métalliques s'ouvrirent doucement, puis dans le souffle puissant de la mécanique, s'amplifiant à peine, l'Aston-Martin disparut, en silence presque, derrière les vantaux se refermant déjà. Et les regards pensifs, après un moment, se tournaient vers les Renault25, les CitroënCX et XM, vers les Peugeot605 ou 405, les Volkswagen Passat, Golf, vers une FiatPanda...

Enfin, dans le vantail de droite une porte étroite s'ouvrit. Un homme sortit portant un ample manteau noir à larges manches, au profond capuchon. Depuis sa capuche insondable il observa les gens rassemblés. Après avoir consulté un papier apparu à l'extrémité de ses doigts dépassant juste de son habit, il tapota contre le portillon, qui s'ouvrit à nouveau, et invita toutes ces personnes en attente à pénétrer dans la place.

Des impatients hésitèrent toutefois à franchir le seuil comme leur compagne, leur tirant le bras, leur adressait quelques phrases précipitées. Mais se ressaisissant et les poussant par le coude ils les entraînaient derrière les hauts murs, au-delà des portes de fer.

Dans la grande pièce à vivre de La Mardellerie fut servie une douce liqueur. On se réchauffa. On donna finalement le temps à quelques retardataires d'arriver.

En de longues plaintes plusieurs fois réitérées des trompes résonnèrent dans la cour. On s'approcha des vitres.

Une troupe, formée un peu plus tôt, vêtue de ces longs manteaux noirs, capuches sur les têtes, s'était ébranlée. À la suite d'un homme à la même mise mais portant un collier de métal argenté soutenant un lourd pendentif paraissant fait d'une pierre en forme de cœur, portant contre sa poitrine une longue épée à la large lame nue appuyée sur son épaule et pointant vers le haut, elle franchit le portail maintenant grand ouvert.

Un barde flanqué de deux korrigans pénétra dans la pièce, sans refermer la porte derrière lui.

« En guerre va le Pendragon !
 En guerre va le Pendragon !
 Car le Samildanach bientôt,
 Bientôt le GrandDruide viendront !

« Fulmine dans son œil de braise,
 Du roi, du prêtre les pouvoirs !
 D'eux, il les tient, qui l'ont béni !

« Contre les puissances mauvaises,
 Et contre les mauvais génies,
 Il va l'arme au poing, le front haut !

« En son combat il nous faut croire !
 En son combat nous l'assistons ! »

D'autres korrigans survinrent qui gagnèrent le fond de la pièce, et gentiment mais fermement pressèrent la foule vers l'extérieur. Les plus courageux, les plus frileux aussi

ressortirent donc affronter l'air frais de la fin d'un après-midi de trente-et-un janvier.

La cohorte d'officiant s'achemina vers les bois proches, avec lenteur, au bruit métallique des sistres agités en cadence pour rythmer la marche. Des ovates prélevèrent sur de jeunes chênes des branches basses auxquelles demeuraient encore attachées quelques feuilles brunes dentelées. Ils s'approchèrent de l'étang. Des branches ils en frappèrent la surface et jetèrent des cailloux dans l'eau. La procession s'en revint vers La Mardellerie, cette ancienne ferme, en battant de ses branches les accotements de l'allée des Bordiers.

En passant devant le portail le Pendragon y disposa trois gardiens armés chacun d'une branche bien ramifiée et d'une hache. Il longea ensuite les bâtiments, et ses gens, sombres flagellants inquiétants, fustigeaient la terre du chemin, les herbes, les buissons les murs. Le tour des grands bâtiments effectué le Pendragon et ses fantassins reparurent. Ils entourèrent les spectateurs en agitant leurs branches. Ceux-ci, certains assez perplexes, refluèrent entre les gardiens en faction et pénétrèrent dans la cour ceinturée de hautes bâtisses.

Le Pendragon surveillait d'une mine sévère ses personnels qui devaient s'acquitter sérieusement de leur tâche. Et dans le soir qui tombait, comme l'on refermait les portes, il se tenait debout, l'arme au poing, prêt à frapper, semblait-il, tout intrus. Le Pendragon fit jouer le verrou.

Plus tard il fit une apparition au buffet, grignota quelques amuse-gueules et en offrit aux trois korrigans qui l'escortaient. Et, avides, elles lui léchaient les doigts, et souriaient, énigmatiques.

« Le druide est-il arrivé ?... N'était-ce pas lui dans la grosse... voiture garée maintenant dans la cour ?

— Le GrandDruide se trouve déjà sur place. Vous le verrez en temps voulu...

« Mesdames, Messieurs ! bientôt vous serez rassasiés. Nourrissez-vous, afin de prendre des forces. Mais ne bâfrez point !... Tous, vous avez dû vous munir de la vêtue recommandée pour la cérémonie : longues houppelandes noires et grandes robes blanches selon les indications données ! Nous disposons néanmoins des costumes nécessaires à palier certains oublis. Vous voudrez bien également utiliser les articles chaussants fournis par nos soins, et à vos pointures ! que vous avez eu la gentillesse de nous indiquer. Nous vous informons qu'il serait souhaitable, dans un premier temps du moins, que chacun portât un masque qui vous sera également remis.

« Un service d'ordre est en place, qui, outre les véhicules, surveille les locaux, les biens et les personnes s'y trouvant réunis. Toutefois il est possible de faire enregistrer et mettre sous clef certaines de vos affaires personnelles.

« Tout à l'heure,
 Si l'envie vous en vient,
 Il vous sera loisible de vous libérer
 De certaines contraintes habituelles.
 Vous pourrez jouir d'une liberté peu commune !
 Dans la mesure seulement où cette liberté,
 Votre liberté !
 Ne s'exercera pas au détriment de la liberté d'autrui.
 Ce que vous vous proposerez d'accomplir,
 Ce que vous proposerez !
 Devra bien nécessairement être accepté.
 Le service d'ordre, là encore,
 Se tiendra prêt à remédier à tout éventuel abus !
 Prêt à porter assistance
 À qui sera contraint de se plaindre

Pour échapper à la contrainte !

« Nourrissez-vous,
 Et désaltérez-vous !
 Sans excès !
 Réchauffez vos membres, vos corps !
 Commencez à échauffer vos sens !
 Mais veillez toujours,
 Lors de la longue veille qui s'annonce,
 À ne point vous départir,
 Jamais,
 De votre bon sens ! »

Des korrigans virevoltaient entre les groupes, entre les couples, frôlaient les esseulés, distribuaient en chantonnant des pâtes de fruit, des friandises, se laissant, en gloussant, voler des baisers par un ovate empressé les aidant ou les retardant dans leur office.

On invita bientôt les uns et les autres à passer à tour de rôle dans les chambres pour modifier leurs mises, abandonner les vêtements de ville pour la tenue cérémonielle.

Petit à petit le murmure du début s'était mué en un léger grondement égayé de pépiages entraînant. Il s'interrompit soudainement.

Une trompe se faisait entendre au-dehors, dans la nuit. Le son décrût graduellement. Avant qu'il ne fût tout à fait éteint une autre trompe se faisait entendre. Et les sons forts et graves se succédaient.

Les ovates et les korrigans se mirent à trotter en tous sens, lâchèrent leurs boîtes de douceurs, ou les doigts de la personne courtisée, et houspillèrent tout ce petit monde rassemblé là vers la plus grande pièce de La Mardellerie. On pria les gens de se ranger en son milieu.

Et le Pendragon se matérialisa, à l'extrémité d'un couloir, derrière une porte ouverte brusquement, la lame nue de son épée luisant doucement dans la pénombre.

« S'accroissent au-dehors la nuit et le brouillard !
Et s'étouffent dans la brume dense du soir
Les chants des oiseaux de nuit, les cris inquiétants !

« Et sortis de leur sidh³⁴ au-delà de l'étang,
Sur l'étendue des marais, ces lointains perdus,
Ultimes refuges soufflant des feux follets,
Dansent les Elfes et les Fées ;
Qui tout à coup s'élancent vers les bois pentus,
Et sous les basses branches des très vieux chênes,
Sous un rude et ténébreux surplomb de rochers,
Sur une épaisse mousse molle,
Dénouent leurs rubans !

« Hors de leurs cavernes,
À la lueur ténue des riches escarboucles,
Se glissent, silencieux, les Nains aux cœurs farouches,
Clignant des yeux, qui, à ce spectacle charmant,
S'adoucissent et s'attendrissent !

« Et coulent les eaux !
Et soufflent les vents !
Et tournent les astres !
Et passe le temps...

« Maintenant,
Il est temps ! »

34 Terme tiré de la matière celtique irlandaise. Tumulus.

Le Pendragon fit silence, et aussitôt volte-face. Un barde à l'autre extrémité du couloir ouvrit une autre porte. Un ovate appela à suivre le Pendragon.

On traversa une pièce fraîche, on déboucha sur une vaste salle occupant toute la largeur et la hauteur du bâtiment dans un angle de l'ancienne ferme, un grand volume montant jusqu'à la charpente tourmentée où, dans la clarté diffuse tout là haut, on distinguait la forme des arbres ayant donné naissance aux poutres. Un escalier de bois décoloré, sur la droite montait à l'assaut d'une paroi, en direction de l'ombreuse bouche d'un lointain grenier.

Dans le froid et la lumière parcimonieuse on se sentait bien petit, minuscule, fragile, perdu sur le sol dallé de cette haute grange, et l'on regrettait déjà ses vêtements et ses sous-vêtements douillets abandonnés un peu plus tôt.

Les deux battants de la porte du local furent poussés vers l'extérieur, et l'air plus froid et plus humide de la nuit agita doucement robes et huppelandes, glaça les mollets au-dessus des mules noires, et contracta les ventres.

Les pavés de la cour tremblaient à la lueur des flambeaux fixés le long des murs.

Alors, à l'opposé, de l'autre côté de la cour, les vantaux d'une porte s'ouvrirent et le train du GrandDruide apparut. Les trompes résonnaient toujours, contribuant avec l'air hivernal à hérissier les fins cheveux sur les nuques des femmes.

Porté sur son palanquin, le druide entreprit de traverser la cour. Au milieu, le cortège fit halte. La chaise fut abaissée au sol. Le dais soutenu par de longues et fortes perches et assuré par des cordes fut abattu sur des bras robustes afin qu'il ne se souillât pas sur les pierres grasses d'humidité.

Le GrandDruide se leva, se tourna vers les quatre points cardinaux.

« Numen loci !
 Numen loci !
 Numen loci !
 Numen loci !

« Numen loci !
 Ô Toi, Esprit du premier homme
 Ayant, dans la nuit des temps,
 Fouler du pied cet endroit,
 Numen loci !
 Ou Toi, Esprit du premier homme
 À avoir revendiqué la possession de ce lieu,
 Du premier à y avoir trouvé la mort,
 À y avoir été enseveli,
 Numen loci !
 Ou Toi, peut-être, Esprit !
 Du premier coureur de steppes ou de forêts,
 Du premier chasseur,
 Du premier guerrier
 À y avoir accompli un grand exploit !
 Numen loci !
 Ô Toi dont le souvenir hante ce lieu depuis l'aube des âges !
 Toi qui, avec le plus de justesse,
 Revendique sur ce lieu l'autorité,
 Nous t'en prions, Esprit Tutélaire !
 Daigne accepter,
 Qu'en ta demeure se déroule une cérémonie de notre culte !

« Nous T'en prions, Génie Tutélaire de ce lieu !
 Nous T'en prions, Esprit Tutélaire !
 Daigne accepter,
 Qu'en ce lieu se déroule une cérémonie de notre culte !

Daigne accepter qu'en ce lieu,
 Nous, GrandDruide de l'Ordre Cultuel Celtique d'Occident,
 Nous célébrions Imbolc !

« Genius Loci, fais nous connaître ton arrêt !
 Genius Loci, envoie-nous un signe favorable !
 Genius Loci, fais-nous savoir ta volonté !
 Genius Loci, nous souhaitons en ce lieu célébrer Imbolc !

« Esprit Tutélaire de ce lieu,
 Nous te remercions
 De ne point manifester,
 Par un signe tangible et sans équivoque,
 À ce sujet, ton désaccord.
 Esprit Tutélaire de ce lieu,
 Nous te remercions
 De consentir à cette sainte cérémonie ! »

Puis le druide, avec son escorte, gagna la grange où il était attendu. Les sistres maniés par les membres de sa suite se turent, et les trompes aussi quand les grandes portes furent closes.

Toujours sur les épaules de ses porteurs, le GrandDruide, magnifiquement chevelu et barbu, adressa un geste large de la main au Pendragon. Celui-ci s'inclina, invitant l'assistance à l'imiter, puis se retourna vers elle.

« Transgressons l'ordre médiocre !
 Descendons au tombeau !
 Gagnons le ventre chaud et sombre de la Terre !
 Nous y découvrirons ce qui, toujours,
 Demeure voilé au commun des mortels !
 Nous y puiserons force !

« Oublions-nous !
 Oublions ce monde !
 Et quand nous y renaîtrons,
 Au sortir de notre sépulcrale matrice,
 Nous serons plus libres,
 Plus conscients de nous-mêmes,
 Plus lucides,
 Et le monde en sera transfiguré !
 En nous transcendant
 Nous le transcenderons !
 Transformés,
 Nous le transformerons !
 Nous serons des hommes nouveaux
 Dans un monde nouveau !

« Voilez vos faces blêmes !
 Masquez vos faces inquiètes !
 Masquez-vous !
 Vos masques vous dissimuleront
 À tous les monstres qui surgiront des profondeurs,
 Vous protégeront de tous les démons
 S'échappant des âmes ébranlées,
 Et qui, de leurs ailes suintantes et odieuses,
 Vous frôleront le visage !

« Que l'on me suive !
 Qu'à ma suite l'on descende vers le sombre séjour
 Où s'accomplira la célébration d'Imbolc ! »

Dans l'obscurité plus épaisse, sous l'escalier de bois,
 s'enfonçaient dans le sol, des marches de pierre.

Après avoir tourné sur la droite en descendant, on arriva sur un large palier. On entendit racler et claquer des verrous, des grincements métalliques, et le heurt d'un panneau contre la vieille maçonnerie plusieurs fois séculaire. Une bouffée de chaleur assaillit les visiteurs, ainsi qu'une odeur lourde produite par quelque mélange d'encens et de parfums étranges.

À la lueur chiche mais à peine tremblante de modernes torches maintenues par des ovates non masqués comme la plupart des officiants, on franchit un long corridor traversant la muraille et la roche.

On déboucha sur une galerie prolongée d'un balcon de bois au centre, dans le prolongement de l'accès et bordé d'une très haute et épaisse rambarde renforcée de barres de métal. Cette galerie dominait une grande cave voûtée parcimonieusement éclairée d'autres torches dont la hampe était enfoncée dans des trous creusés de longue date dans les parois.

Par des marches usées, sur le côté l'on descendit encore, jusqu'à atteindre le fond de cette crypte.

Le Pendragon abandonna ses ouailles à la garde d'un barde et de quelques ovates sourcilleux qui s'employèrent à préserver le bon ordre, le calme et le silence de l'assistance. Il remonta lentement par où il était venu. La porte, en haut près de la voûte claqua sur ses talons et les verrous grincèrent à nouveau.

Derrière les masques les regards se cherchaient. Les verrous grincèrent encore. La porte s'ouvrit. Le Pendragon reparut, et des gardes encapuchonnés de noir. Le GrandDruide approchait ! Le GrandDruide arrivait avec d'autres bardes sans visages, aux vastes capuchons aux grands revers, et portant en leurs mains gantées de noir de vraies torches fumeuses crachant parfois des escarbilles. Le GrandDruide s'approcha de la grosse table de l'autel dressé au centre de l'espace disponible. Il y parvenait qu'un martèlement sourd et lent se faisait entendre, qui se rapprochait, grandissait.

Tête nue, sans masque, vêtu d'une ample robe foncée aux reflets rouges, aux manches évasées, un homme apparut en haut. Il continua de frapper le sol dans sa marche, tous les deux pas d'un long bâton épais et noueux luisant sombrement par instants. Puis, près de la voûte un autre homme survint portant un strict costume trois pièces.

On pouvait voir des reflets d'or et de pierreries sur sa personne. La chaîne d'une montre brillait à son gilet, des bagues à ses doigts ; et le volumineux pommeau d'une canne dont il ne s'aidait pas, et qu'il tenait à mi-longueur, étincelait.

Sous une longue tunique de cuir noir ouverte devant et fendue derrière jusqu'au milieu du dos, une femme moulée des chevilles à un très large collier doré enserrant sa gorge dans une combinaison elle aussi de cuir noir, le suivait aussitôt.

Une autre femme, blonde habillée à la façon du porteur de bâton scandant la marche fermait le court cortège.

Le Pendragon déclama.

« Il vient ! Il arrive ! Le Seigneur Protecteur !
 Le Seigneur de Ferlieu !
 À Lui les louanges, et à Lui les honneurs !
 Et tremblent les anges, et tous les séraphins,
 Et jusqu'en leurs confins,
 Les cohortes chimériques peuplant les cieux ! »

L'homme en costume, la femme en cuir gagnèrent les deux trônes installés face à celui du druide, à l'opposé de la salle, en avant des plis de lourdes tentures pourpres se rejoignant au plus haut de la voûte en guise de dais.

Le druide s'était levé. L'homme lui adressa de la canne à pommeau doré un salut. Le druide, très droit, releva le menton en réponse. L'homme et la femme s'assirent.

« Tous s'associent à nos korrigans, nos ovates, nos bardes,
 À Notre Grandeur,
 Pour vous remercier
 Monseigneur, Madame,
 De votre présence parmi nous,
 Pour vous remercier,
 Monseigneur,
 De bien vouloir présider cette cérémonie vénérable,
 Célébrée aujourd'hui encore,
 Célébrée cette année encore,
 En continuation des célébrations passées,
 En prélude aux célébrations à venir,
 De bien vouloir présider Imbolc ! »

Le baron Usqawas se dressa et prit la parole.

« Un cycle de vie s'achève,
 Un cycle de vie commence.
 Malgré les frimas, les arbres décharnés,
 Au sein de la terre bat le pouls de la vie !

« Et la sève remontant, vivifiante,
 Bientôt fera rejaillir les bourgeons et les feuilles !
 Bientôt la graine donnera du fruit !
 Bientôt les œufs et les petits des oiseaux dans les nids !

« Et toujours,
 Aux ventres des hommes et des femmes,
 La pulsion de vie !

« En cette saison qui s'achève les promesses de celle qui
 vient !
 Les nuages chargés de pluies et la terre

Plus longtemps ont masqué le soleil !
 Mais déjà la lumière croît à nouveau !

« Et la terre sera féconde !
 L'eau et le jour
 Porteurs de vie !

« Dans la terre qui nous porte
 Et nous entoure, la force !
 Dans l'eau qui court à sa surface,
 La pénètre jusqu'en son sein, la force !
 Dans la lumière qui la réchauffe, la baigne, la force de vie !

« Les longues nuits ne signifiaient point la fin de la
 lumière !

Non plus la froidure sévère celle de la chaleur
 réconfortante !

« Participons à la résurgence des forces vives de l'univers !
 Laissons-nous posséder par les puissances naturelles
 Se réveillant autour de nous et en nous !
 Que la force de vie soit avec nous !

« Que cette force vive nous préserve
 De l'ennemi et de son engeance !
 Nous conserve l'espoir et le goût de la vie !
 Que la force de vie nous garde
 Des raisonnements, des idéologies lénifiantes,
 Et chasse loin de nous
 Les anges mièvres, bavards et impuissants !

« Oublions l'obscurité et ses effarements !
 Oublions les difficultés et les tourments !

Oublions les appréhensions, les préoccupations des sombres jours !

« Aux lamentations, préférons l'action !
 À l'humilité, la fierté !
 À la castration, la fornication ! »

Le baron s'assit. Le GrandDruide gagna son haut siège au fond de son antre profond. De sa crosse il frappa le sol de l'estrade.

Le Pendragon s'inclina devant lui et gravit ensuite encore les marches de pierre.

À peine avait-il disparu au ras de la voûte derrière les structures massives du garde de fou ceinturant la galerie en surplomb, qu'il réapparaissait. Un homme et deux femmes l'accompagnaient.

L'homme et les deux femmes qui l'encadraient se placèrent devant le baron Usqawas et Xavière Humbert. Puis ayant contourné l'autel ils s'inclinèrent aussi devant Widrou Kergadec. Le Pendragon s'avança.

« Maintenant il est temps !... Maintenant il est temps ! »

Il s'était tourné vers un côté, puis l'autre de la salle souterraine où s'alignait l'assistance. Il se tourna vers les trois derniers arrivants.

« Maintenant il est temps !
 Il est temps de se déterminer !
 De se déterminer avant que ne vienne le temps...
 Que ne vienne le temps d'assumer son choix !
 Maintenant il est temps ! »

L'une des deux femmes prit la main de l'homme. De sa main libre, après une courte hésitation, elle retira son propre masque. L'homme l'imita.

Debout, le GrandDruide Kergadec, sortant de la pénombre plus épaisse où il se trouvait, ayant confié sa crosse à un barde s'avança jusqu'au couple en attente et lui imposa les mains.

« Ce que le prétendu dieu d'un certain JésusChrist leur a refusé,

Nous Vous en prions,

Ô Vous, tous les Démons,

Tous les Dieux oubliés de tous les temps immémoriaux,

Accordez-le-leur ! »

Le druide recula de trois pas en écartant davantage les bras. Une korrigan et un barde venus se placer devant lui, s'inclinèrent puis se tournèrent vers le couple en attente. Ils leur ôtèrent leurs houppelandes, dénouèrent les ceintures des robes, dégrafèrent les fibules des cols, et les dévêtirent.

Kergadec se rapprocha. D'une légère pression de l'extrémité de ses doigts sur les tempes de l'homme et de la femme il les fit se serrer l'un contre l'autre.

« Accordez à cette femme,

Accordez à cet homme

La juste descendance

À laquelle ils sont en droit de prétendre !

Donnez-leur de donner la vie !

Et ils célébreront, eux et leurs filles et leurs fils,

Le culte qui vous est dû !

Le culte qui donne vie et puissance !...

Nous vous en prions,

Vous les Démons et les Dieux oubliés

De tous les temps immémoriaux !
 Et toi aussi,
 Qui que Tu sois,
 Quelle que Tu sois !
 Puissance Tutélaire de ce lieu !
 Où, formulant cette invocation,
 Fièrément, nous nous dressons ! »

« Ô Vous les Démons
 Et les Dieux oubliés de tous les temps immémoriaux !
 Voyez comme cette femme,
 Voyez comme cet homme
 Sont convenablement conformés !
 Faites en sorte que la Nature,
 Qui pourtant les a si généreusement dotés,
 Tienne à leur égard ses promesses !
 Aidez-les dans leur accomplissement,
 Dans la réalisation de leurs potentialités !
 Faites en sorte, que pas plus longtemps,
 Ne demeure stérile
 Leur accouplement ! »

L'officiant recula de deux pas et étendit le bras droit sur le côté tandis qu'il ramenait son autre poing fermé à hauteur de son épaule. Un ovate remonta lentement en la roulant précautionneusement la large manche sur le bras du célébrant. Un barde tenait cérémonieusement une lourde boîte de bois. Un ovate en souleva le couvercle. Le Pendragon en sortit doucement un fouet au gros manche, aux multiples lanières et le tendit respectueusement au GrandDruide.

« Lors de la nuit,
 Lors des préparatifs d'une célébration précédente d'Imbolc,

Lors de la purification des lieux et de leurs abords,
 Lors de leur sanctification en vue de la cérémonie,
 Un grand bouc, horrible à voir, très noir de poil,
 À la lourde et forte odeur très musquée,
 S'échappant de son enclos,
 S'enfuit de devant nos ovates armés de rameaux de chênes !

« Nos bardes se lancèrent à sa poursuite,
 Le rattrapèrent, s'en saisirent !

« Et notre fidèle Pendragon,
 D'un coup ! d'un seul ! de la Grande Épée,
 Le tua, l'immola,
 Tranchant la tête aux yeux ronds et fous, aux cornes torves !

« Les bardes dépecèrent le bouc noir,
 Les korrigans en cuisirent les chairs,
 Les ovates en brisèrent les os et les sucèrent !

« Et dans la peau tannée,
 De ce farouche et terrible bouc noir,
 Dans la nuit de l'Imbolc suivante,
 Ils taillèrent les lanières de ce fouet !

« Et cet objet de répulsion,
 Lors des rites sacrés,
 Se vit enfin sanctifié !
 L'objet de répulsion,
 Devint instrument de lustration ! »

« Enlacez-vous !
 Embrassez-vous !
 Enserrez-vous !

Époux ! Épouse !
Et tenez-vous l'un à l'autre fermement !

« Flagellation !
Lustration !

« Sentez le corps de l'autre contre le vôtre !
Sentez comme, sous la morsure des lanières de cuir,
Il s'élève, lorsque, sous la douleur, se haussent vos talons !
Sentez comme il épouse le vôtre !
Comme il vibre à son contact !
Comme il vibre sous la morsure des mauvais génies
Par le fouet effrayés !

« Flagellation !
Lustration !

« Oubliez la douleur !
Oubliez le déshonneur !
Oubliez la rancœur !
Rappelez-vous !
Rappelez-vous, la vie !
La force de vie !
Qui, aussi, vous habite !

« Flagellation !
Lustration !

« Sous la brûlure des courroies de cuir
Sentez vos muscles vibrer et vivre !
L'un contre l'autre collés,
À chaque claquement du cuir,
Sentez vos ventres palpiter !

« Flagellation !
Lustration !

« Que le fouet chasse les mauvais génies,
Disperse les miasmes
Dont ils embrumèrent vos esprits confus et désespérés !
Que le fouet dissipe vos inhibitions,
Provoque une saine et sainte réaction,
Que de vos souffrances, enfin, il tire une justification,
Et provoque, en vous exhaussant, votre glorification !

« Flagellation !
Lustration !
Flagellation !
Lustration !

« Soyez exaucés !
Que de nos prières, de nos artifices magiques,
Que de nos pratiques antiques,
Que de l'usage digne et juste de nos membres phalliques,
Vous obteniez les fruits mérités de votre courage,
Les fruits de votre patiente vaillance !

« Flagellation !
Lustration !
Flagellation !
Lustration !
Flagellation !
Lustration ! »

D'un linge blanc une korrigan attentionnée sécha le front du GrandDruide. Celui-ci tendit le fouet au Pendragon qui le

confia à un barde. Et dans le pauvre éclairage jaunâtre et orangé, les cuisses, les fesses de l'« Épouse » et de l'« Époux » fustigés, se montraient plus sombres.

L'époux restait face à l'épouse. Une korrigan vint l'en écarter, il perdit alors son érection, et le conduire au-delà de l'autel. Des ovates se rangèrent à ses côtés et derrière lui, des bardes près de l'épouse.

Alors on perçut, loin au-dessus, un martèlement, des heurts irréguliers, des chocs sourds. Et ces bruits se rapprochaient, prenaient du volume. On pensait, si l'on touchait la pierre des parois, peut-être percevoir les vibrations dues à ces coups, à ces raclements, à leur écho !

Un grand vacarme, tout près ! Brusquement, la porte, en haut, près de la voûte, ouverte à la volée par un coup violent et sonore, claqua contre la maçonnerie !

Les membres de l'assistance les plus proches de l'escalier, du druide, reflurent, dans un gémissement inquiet, têtes levées, vers les trônes du baron et de sa belle maîtresse.

Un beuglement ! Et les ahans des ovates, là-haut !

On tendait le cou, pour voir, pour apercevoir, ce qui se déroulait derrière la balustrade massive, sur le balcon au-dessus et en avant du haut siège du GrandDruide ! La rambarde et toute la galerie gémissaient, tremblaient, frémisssaient !

Widrou Kergadec, le druide, qui avait regagné son trône, se leva puis s'avança. Il se tint debout, bras le long du corps, avant-bras écartés, paumes levées, sur l'estrade, sous le balcon, entre les colonnes blanches des toiles habillant la structure. Il semblait irradier. Il s'imposait dans la pénombre. On avait tourné la commande d'un variateur et deux petits projecteurs ainsi qu'une lampe à ultraviolets commençaient à l'éclairer d'une intensité légère, augmentant très graduellement.

« Gloire de Lug ! Fierté de Bel ! Force de Gargan !

Cornes et membre dardés, inspire la frayeur !
 Ô Toi, au large poitrail ! Combattant redoutable !
 Toi, aux flancs musculeux ! Géniteur inépuisable !
 Répands sur nous Ton énergie ! Sur nous, Ta vigueur !
 Grand Taureau puissant, au vaste front étincelant ! »

Et un cri ! Épais et déchirant ! En haut ! Encore un bruit mat, sur la haute structure de bois renforcée de fer ! Et quelques autres plus faibles. Et tombant sur le GrandDruide illuminé, à la chevelure et à la barbe blanche, et tout de blanc vêtu, en une pluie dense, en une pluie rouge et vive, le sang du taureau !

Quand la pluie rouge cessa, la chevelure écrasée, la barbe lourde, la toge imbibée de sang, le druide s'avança vers l'épouse tétanisée aux yeux exorbités. Et, tandis que les ovates maintenaient l'époux sanglotant, des bardes saisissaient l'épouse aux aisselles, la renversait le dos contre l'autel. Et le GrandDruide était sur elle, le GrandDruide était en elle !

Il l'abandonna, les longues cuisses, le doux ventre ensanglantés et dégoulinante de sperme.

Lui dégouttant de sang toujours, dégoûtant de stupre, regagna sa chaire.

« Dans votre demeure de l'Ankou³⁵,
 Grands Démons prisonniers de la mort,
 Secouez et brisez vos chaînes !
 Quittez le domaine des songes !
 Retrouvez la vie à laquelle vous appellent les prières et la foi de vos serviteurs et de leurs adeptes !
 Sortez de votre torpeur Grands Dragons assoupis !
 Agitez vos crinières hirsutes !
 Tendez vos fortes échines, vos membres vigoureux !

35 Terme breton. Le trépas, la mort ; ou le destin.

Ouvrez vos larges narines et vos gueules brûlantes sur vos haleines aux souffles puissants !

Soulevez vos paupières lourdes !

Et de vos regards épouvantables, pétrifiez les mièvres brebis et les pauvres en esprit !

Et que l'empire sur tous les royaumes des mondes vous appartienne !

À vous le règne, à vous la puissance, et à vous la gloire !

Pour toutes les générations des générations ! »

Rassemblés en une petite escouade, quelques ovates et plusieurs bardes, tous grands et bien bâtis, s'alignaient près de l'édifice protégeant l'estrade et le trône du druide.

Avant de s'asseoir celui-ci leur adressa la parole.

« Allez, mes enfants !

Accomplissez-le,

Et dispensez-la !

Le geste de vie,

La force de vie !

Donnez du plaisir !

Donnez de l'espoir !

Donnez-nous l'enfant !

Lui, que l'on désire,

Lui que l'on veut voir ! »

Les personnes timides, oubliant un instant leur exagérée pudeur, sont capables de ces apparentes contradictions du comportement. L'Épouse répondait aux élans de ces hommes qui, tous, à tour de rôle la possédaient. Elle enserrait de ses jambes leurs corps et nouait autour de leurs reins ses chevilles, autour de leurs cous, ses bras.

Le public s'était enfin rapproché, avait regagné les places délaissées un peu plus tôt. On repoussait de l'index les masques gênants pour mieux les asseoir sur la racine du nez. L'on voulait voir ! On se laissait envahir par une soudaine chaleur, ne devant, celle-ci, rien aux convecteurs, aux panneaux radiants disposés le long des parois.

L'épouse fut prise et ensemencée, sur l'autel, à même le sol recouvert de moquette et de tapis. Le dernier barde à la posséder, un blond musclé la prit debout alors qu'elle s'accrochait à lui, sans toucher terre. Il déposa l'épouse épuisée d'émotion, essoufflée, ayant cessé de râler ou de glapir son plaisir, et gémissant doucement, sur l'autel où elle demeura affalée, alanguie et inerte, yeux clos, bras en croix, mollets pendants.

Dans l'assistance ou s'entre-regardaient dans la sombre lueur baignant l'hypogée sanglante, on serrait une main moite dans la sienne tout aussi moite. Et les robes se tendaient sur les poitrines gonflées, sur les pubis.

L'épouse renversa la tête, en rouvrant les yeux, trouva le regard de l'époux, son mari, et lui tendit la main. On le laissa s'approcher, s'en saisir en s'agenouillant et la baiser au creux de la paume. L'homme déposa ensuite, en se redressant, des baisers sur le poignet, le long de l'avant-bras, du bras, sur l'épaule de sa femme. Penché sur elle il la regarda longuement, l'air grave, puis lui sourit, lui baisa les lèvres. Elle, s'était redressée, assise de biais, les jambes repliées sur l'autel. Ils s'enlacèrent. Il l'entraîna au sol où il l'allongea, où à son tour, enfin, il la prit, où il lui fit l'amour.

Debout le baron Usqawas de Gwerlac tenait, d'un poing qu'il élevait, par le bout de ses doigts graciles, Xavière Humbert.

« Maintenant il est temps !

Il est temps, en cet autre monde,
 En ce sombre tombeau,
 Il est temps, en ce profond séjour,
 En cette sépulcrale matrice,
 Afin de pouvoir renaître régénéré au monde,
 De goûter la vie !

« À belles dents, goûtez ses fruits ronds,
 Ses fruits rouges et juteux !
 À pleines lèvres, buvez à toutes ses sources chaudes,
 Ses sources douces et fortes !

« Laissez la vie croître en vous,
 S'enfler en vous, en l'autre !
 Laissez la vie déborder,
 Vous submerger, comme une source vive !

« Il est temps de satisfaire la pulsion vivifiante,
 Montant du tréfonds de vous-mêmes !
 Pulsion vivifiante qu'il convient d'assouvir,
 Qu'il convient de libérer,
 Pour vous libérer vous-mêmes !

« Maintenant il est temps !
 Libérez-vous !
 Transgressez l'ordre médiocre ! »

Le baron entraîna la belle Xavière Humbert derrière les hauts sièges qu'ils venaient de quitter. Il écarta la tenture drapée contre la muraille et révéla la porte du caveau prolongeant la grande salle. Une femme qui se trouvait près d'eux s'empressa, ôta son masque, salua d'une inclinaison de la tête, d'un regard appuyé tenant le regard du baron, et fit jouer la poignée, ouvrit

la porte. Le baron sourit en retour. Des yeux il invita son garde du corps, Henri Essartier et sa compagne Frankie Bonhaire, tous deux de rouge vêtus, à pénétrer dans la crypte s'ils le souhaitaient. Ils y pénétrèrent.

« Claude, vous plaît-il de vous joindre à nous ? »

Il lui plut ! Derrière eux cinq le baron referma l'huis bas et pesant, et tourna la grosse clef dans la vieille serrure.

Des korrigans et des ovates se dévêtant, se mélangeant montrèrent l'exemple. Certains laissaient tomber le masque. Certains gardaient robes et houppelandes, se contentant, dénouant les ceintures, se dégrafant, de les ouvrir, d'autres préféraient les quitter pour les plier soigneusement sur une chaise, ou les jeter négligemment sur un dossier, ou les laisser choir en tas sur la moquette.

Widrou Kergadec regardait les jambes et, l'un seulement demeurant chaussé, les pieds d'une femme. Il les regardait jouer en cadence au rythme dont allait et venait un partenaire particulièrement besogneux.

Assis sur son trône, maintenant fermement brandie sa crosse de GrandDruide, Kergadec voyait sans les regarder vraiment tous ces corps se mêler dans la pénombre complice. Et arrivait à ses narines l'odeur de tous ces corps s'échauffant, de leurs humeurs, de ces haleines s'accélégrant et s'approfondissant, et celle, fade et doucement écœurante, montant du bassin sous les planches espacées de l'estrade, montant de sa « propre » personne.

Une vieille korrigan, dont il aurait toutefois pu être le père, vieille dans la mesure où elle était nettement plus âgée que Viviane, et dont il avait depuis bien longtemps remarqué l'empressement à son égard, s'était approchée et lui lançait des regards pleins d'attente, pleins d'espoir anxieux, trahissant une

espérance que l'on redoutait vaine. Il lui fit signe de venir plus près encore. Toute ouïe elle se pencha vers lui en quête de ses instructions.

« Voudrais-tu commencer à me nettoyer, gentille Audrey ?

— Oui, Maître. Je vais chercher une bassine d'eau et des serviettes...

— Non ! Plus tard ! Agenouille-toi devant moi, plutôt, et penche-toi davantage si tu veux ! »

À genoux, inclinée, entre les cuisses du druide, elle hésitait encore pourtant. Doucement, il lui posa une main poisseuse sur la nuque. Elle se laissa faire. Il enfonça la tête d'Audrey dans son giron. Elle commença son labeur, y prenant bientôt goût.

Kergadec se redressait déjà sur son siège ! Il scrutait, vexé d'avoir été abandonné, à son sens, l'autre extrémité de la grande cave de La Mardellerie, les grands rideaux pourpres, presque noirs dans la lumière rare, et imaginait la porte derrière, et le caveau, et ce qui alors y advenait sûrement !

Tout à coup, il s'épancha une nouvelle fois. Il retint d'une main impérieuse la tête d'Audrey...

Claude ! Claude ! Cette garce de Claude !

Et le GrandDruide, blessé, versait des larmes de sang.

CHAPITRE X

Ce matin-là Claude Terrart et Robert Deyramault avaient regardé sur le téléviseur de Claude une cassette vidéo du film « Orlando ».

Robert se proposa pour remplir le lave-vaisselle et gagna la cuisine. Claude réécouta la musique du générique de fin. Puis rembobina. Elle ne put s'empêcher de se repasser à deux ou trois reprises le début de cette superbe fable baroque, pour écouter encore une fois la belle voix de Jimmy Sommerville, et cette si belle musique, si prenante, si mélancolique. Claude en eut les larmes aux yeux !

Robert, de retour, avec l'accord de Claude, manifesta d'un signe de tête, avait répondu au téléphone. Et, plus tard ce matin là, Claude Terrart, après avoir vomis, se regardait dans un miroir de la salle de bain. Elle voyait les rides horizontales naissantes sur son cou blanc. Elle voyait les marques verticales imprimées par son sourire commercial, barrer ses joues à peu de distance des commissures de ses lèvres. Elle aperçut un cheveu blanc, qu'elle n'éprouva pas le besoin d'arracher. Elle vivait sa trente septième année !

Ces dernières années, elle vieillissait sans trop s'en alarmer. Elle se sentait au fond toujours jeune... toujours jeune d'esprit !... Comme le petit garçon qu'elle avait été, autrefois, comme la très belle jeune femme qu'elle fut, un temps !... Mais aujourd'hui elle se sentait vieille, et triste ! Et la peine qui la

submergeait, le chagrin qu'elle ressentait, lui faisait éprouver durement cette vieille s'approchant, l'imprégnant petit à petit, inexorablement, la pénétrant, s'infiltrant en elle jusqu'à la moelle des os ! Une larme coula le long de sa narine. Elle l'essuya en se plaquant les mains sur la figure, et eut du mal à réprimer un sanglot qui la fit suffoquer, ouvrir la bouche pour aspirer bruyamment. Elle se souvenait ! Comme ces dernières années avaient passé rapidement !

Elle se souvenait, sa première rencontre au Belvédère, en Touraine, avec Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. Elle se souvenait après la Lugnasad du ValSansRetour, la nuit partagée au Grand Hôtel des Thermes à Saint-Malo, et, elle se souvenait les étreintes, dans le caveau de La Mardellerie...

Elle se souvint de tous les moments exquis passés avec Charles-Edward, et Xavière, Xavière Humbert ! ces dernières années... ces cinq dernières années !

Cinq ans qu'elle connaissait Widrou Kergadec ! Widrou ! L'excessif Widrou Kergadec ! qui trop longtemps s'était joué d'elle ! Avait-il vraiment plaisir à la rudoyer si souvent, et si fort ? N'avait-il pas plutôt cherché à tester les limites de Claude seulement, par jeux, sans se soucier, plus que « cela » d'elle ?

Après la dernière Beltaine de Ferlieu, cette année là, et la partie... « carrée » qui avait suivi, où aucun mélange des couples ne fut pratiqué, Claude, honteuse de se faire dominer et prendre par Kergadec devant le baron et Xavière Humbert, avait craint, pour d'obscures raisons, que Charles-Edward ne renonçât à elle.

L'attachement sincère et profond de Charles-Edward pour Xavière suffisait déjà habituellement à la conduire à redouter que chaque rencontre connaissant un « développement intime » fut la dernière de la sorte. La séance du dolmen à Lezarmeur, propriété bretonne de Xavière Humbert, où, là ! le baron et Kergadec échangèrent leurs partenaires, et où Kergadec se

montra particulièrement brutal et froid à son égard, décida Claude à ne plus rivaliser avec Viviane Le Duigou pour séduire Kergadec. Elle laissa le vieux druide à sa jeune korrigan !

Si Xavière Humbert admirait le GrandDruide Kergadec, elle apprécia tout de même assez peu, sembla-t-il, lors de la séance de Lezarmeur, de se donner à lui en cette occasion, qui devait demeurer unique.

Xavière ! ... Charles-Edward ! Charly !... Ils lui avaient manifesté tant de sympathie, tant de respect ! Claude se souvenait de leur gentillesse à son égard, de leur prévenance ! Elle se souvenait de leur amitié ! De leur amitié vraie et profonde ! De... leur amour ! Xavière l'aimait bien !

Charles-Edward l'aimait bien ! Claude en était persuadée. Il ne l'aimait peut-être pas autant qu'il aimait Xavière, mais pouvait-on l'aimer autant qu'on pouvait aimer une vraie femme, d'ailleurs ? Et peut-être aurait-il été envisageable de vivre un jour avec eux deux, de partager leur vie ! Pourquoi pas ! Charles-Edward l'aimait !... Charly l'avait aimée ! Elle s'effondra en criant, en pleurant, à genoux devant son lavabo.

Henry Essartier, la voix vibrante au téléphone, avait informé Robert Deyramault de l'événement. Deyramault de vive voix avait porté à Claude Terrart la sinistre nouvelle : Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, en son château de Ferlieu, en Indre et Loire, près du village de Fondettes, avait été assassiné par des Gonilkiens extrémistes.

Un ancien professeur de français et d'histoire, établi à Vienne, la capitale autrichienne, Martial Faljas, qui fut dans sa jeunesse l'élève de Gwenolé Yvomarc'h, avait ressuscité l'ancienne Gonilkiade, l'ancienne foi gonilkienne. Son organisation, le « Nouveau Gonilkien », après un laborieux démarrage, avait poussé des ramifications en Allemagne, en France, et très récemment au Canada. Récemment aussi des

membres sécessionnistes du Renouveau Gonilkien avaient fondé un autre mouvement basé également en Autriche, la « Gonilkiade Renaissance » ; parfois désignée la « Renaissance » par les Gonilkiens eux-mêmes.

Selon les relations conservées par Robert Deyramault à Vienne, la Renaissance, plus radicale, avait là-bas une réputation d'intransigeance et de violence. Ses membres ne supportaient pas la contradiction, ne toléraient pas que le messianisme de Gonilka fût mis en doute, non plus que l'on doutât qu'il fut le seul vrai messie ! Ses membres assistaient souvent aux conférences du Renouveau Gonilkien, aux manifestations diverses qu'il organisait. Et si parfois des dissensions animées avaient pu opposer des tenants de la Renaissance et du Renouveau, jamais ces confrontations, pas toujours aimables, n'avaient dégénéré en incidents. Par contre le service d'ordre du Renouveau avait rarement à jouer les gros bras pour éviter que des sympathisants d'associations en lutte contre les sectes, par exemple, n'en vinsent à lui nuire, à saboter ses réunions. Il se trouvait toujours des baraqués de la Renaissance en nombre suffisant, et suffisamment déterminés et hargneux, pour soulager leurs coreligionnaires du Renouveau. Selon les contacts de Deyramault, la Renaissance constituait le bras armé du Renouveau, sorte de « Sturm-Abteilung », ses « sections d'assaut » !

Le baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, quoique toujours marié à Lorena Vanghiou, vivait à Ferlieu avec Xavière Humbert.

Arrivés à l'improviste à l'auguste demeure campagnarde du baron les Gonilkiens purent néanmoins le rencontrer. L'entrevue tourna mal. Sans doute le baron et ses visiteurs en vinrent-ils aux mains, d'abord. Une vitrine enfermant une panoplie reconstituant un costume militaire du haut Moyen

Âge avait été renversée, se disloquant au sol. Le baron disposait d'un revolver dans un tiroir de son bureau. Il l'avait utilisé, et tiré trois coups de feu vers ses agresseurs, sans les atteindre. D'une pique, qui se trouvait au préalable dans la vitrine disloquée, on lui avait infligé quatre blessures, dont l'une au moins, touchant le cœur s'était révélée mortelle.

Pour quelles raisons le baron avait-il ouvert le feu sur ses visiteurs ? Pourquoi ceux-ci avaient-ils éprouvé le besoin, après avoir retourné la situation à leur avantage de porter plusieurs coups de la lance ? Sans doute parce que ces visiteurs jugèrent que le baron, doté d'une forte constitution ne fut hors d'état de nuire qu'au dernier coup, mortel celui-ci !

Xavière Humbert était présente à Ferlieu ce soir là, bien évidemment, comme tous les soirs. Elle entendit un choc, un bruit. La vitrine s'effondrant. Elle devait sortir un peu plus tard avec le baron, aussi s'y préparait-elle. Après avoir quitté les appartements à l'étage, elle atteignait l'escalier quand elle entendit les détonations. Elle avait sursauté, s'était figée un instant, puis avait dévalé l'escalier malgré sa robe de soirée longue et étroite. Elle arrivait à la porte du bureau du baron quand trois hommes en surgirent. Le premier la bouscula, la poussa avec brutalité d'une détente du bras. Elle heurta durement du crâne la paroi face à la porte. En dépit de la douleur et de sa frayeur elle s'était projetée en avant et avait pu retenir un instant le troisième homme sortant du bureau, et l'invectiver. Et elle le reconnut ! Il la frappa. Sans ménagement. Du poing à l'estomac. Du genou au visage. Du poing au visage encore. Joël Mac Hyvell, c'était lui ! son ancien concubin ! qui l'avait abandonnée après s'être embrigadé dans une secte pour partir en servir la cause, à l'étranger, avec une certaine Lizzie qui l'avait entraîné à la fréquentation des « Comités Gonilkiens » ! Joël ! qui avait entrepris de la massacrer !

Et Charles-Edward ? Elle avait crié : « Charly ! Charly ! », en vain ! Les agresseurs, les fugitifs avaient crié, eux aussi ! Ils parlaient allemand et ils appelaient Mac Hyvell ! Le grand type blond, le premier à s'extraire du bureau revint alors vers eux, vers Joël Mac Hyvell, vers Xavière Humbert. Il agrippa Mac Hyvell qui, avant d'être entraîné vers la sortie, le perron, où le second attendait en criant encore, décocha un violent coup de pied à Xavière. Celle-ci rejetée en arrière, bascula dans un étroit escalier s'enfonçant là dans une épaisse maçonnerie.

C'est ce soir là que l'infortunée Lorena Vanghiou avait choisi pour essayer une nouvelle fois de reconquérir son époux. C'est elle qui avait découvert le corps de Charles-Edward Usqawas. C'est Henry Essartier, qui de retour de congé avec Frankie Bonhère, trouva Xavière inanimée au bas des marches, dans l'obscurité, prévint le Samu et la police.

L'inspecteur Briand sans le témoignage de Xavière Humbert, eut aisément suspecté madame Lorena Vanghiou de s'être rendu coupable du meurtre de son époux. Certes, Essartier et Bonhère l'avaient vue dans la cour à leur arrivée sur les lieux, mais cela ne constituait pas grande garantie quant à son innocence ! Les mobiles ne lui manquaient pas ! Une femme trompée ! De plus, son fils, héritier, mineur, sous sa coupe ! Tout le fric, les propriétés et les intérêts en jeu !

Heureusement pour Lorena Vanghiou, la maîtresse de son mari avait vu les trois hommes ! Son témoignage se tenait, corroborait celui des concierges du château. Tout s'engrenait convenablement ! Restait que les meurtriers étaient en fuite et échappaient aux recherches.

Tout d'abord la police, Briand, après le début de son enquête, en l'occurrence, soupçonna mademoiselle Humbert d'assimiler à Joël Mac Hyvell, son « ex », toutes les personnes, ou presque, qu'elle jugeait susceptibles de s'en prendre à son bien aimé ! Joël Mac Hyvell, le méchant qui l'avait laissé

tombée ! Et ce, surtout après son entretien avec Armand Carlame, le journaliste qu'elle avait un peu malmené, voilà quelques années, à Paris, à la suite des troubles provoqués, lors d'une conférence du baron-professeur, par ces fameux Gonilkiens.

Mais les informations obtenues en Autriche, les rares photos des Gonilkiens de Vienne, procurées par la police autrichienne, ou certaines associations, confirmèrent, ou, à tout le moins, rendirent très hautement probable, l'identification de Mac Hyvell au nombre des agresseurs du baron.

On identifia les deux autres comme étant François Schönberg, un autre Français, et Ludwig Hauswald, un Autrichien. Tous trois étaient des transfuges du Renouveau Gonilkien ayant rejoint la Gonilkiade Renaissance.

Tous trois ne réapparurent pas. Ni à Vienne ni ailleurs. Après la mort de Charles-Edward Usqawas ils se volatilisèrent.

Xavière Humbert se remit lentement de ses blessures, physiques et morales.

Le décès de Gwenolé Yvomarc'h lui avait été profitable. La mort de Charles-Edward Usqawas lui assura a priori d'être à jamais à l'abri du besoin. Elle s'occupa de Sweet Decorum, une société de négoce dans le secteur de l'ameublement dont elle était devenue l'actionnaire majoritaire. Sa principale associée n'était autre que Karine Dräyer, qui fut elle aussi, autrefois, la maîtresse de Charles-Edward Usqawas, après le veuvage de celui-ci, et avant qu'il ne s'entichât de la jeune et belle Lorena Vanghiou.

Ami de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, Donatien Eudes de Haulteville, vieille homme veuf depuis peu, exécuteur testamentaire désigné au testament, s'occupa de régler la succession du baron. Les héritiers réglèrent le fisc, qui

n'était pas à plaindre non plus ; mais a-t-on jamais plaint pareille entité !

Xavière eut les moyens d'engager des détectives. Elle souhaitait retrouver les meurtriers. Elle rétribua Armand Carlame, le journaliste, qu'elle chargea d'investigations multiples. Sans aucun résultat. Elle-même se rendit en Autriche et rencontra des dirigeants gonilkiens, mais pas le « Bekräftiger Meister » Martial Faljas toutefois. Cela lui fut impossible. On lui déclara demeurer toujours sans nouvelle, depuis le terrible et inexplicable événement, des trois « fidèles » perdus. À la Gonilkiade Renaissance seulement, il se trouva un cadre d'expression française pour lui confirmer qu'un article, une interview accordée par le « professeur » Usqawas, publié dans un numéro de l'été précédent d'une certaine revue, avait provoqué un grand émoi dans leurs rangs. Y était évoquée, y était envisagée la possibilité d'une localisation du « Seuil des Cieux »³⁶, de la réalisation de travaux dont la conséquence pouvait, selon l'auteur, amener à dégager de leur ganguie de roche et de terre, les restes de Gonilka, le Prophète !

Ceci ne pouvait se faire qu'en bafouant le dogme du « Sublime Essor » ! Assurément, si le lieu était soi-disant localisé un jour et des ossements découverts on les attribuerait immanquablement au « Prophète », au « Sublime Révélateur » ! Pour nuire à la « Cause », il était à parier que n'importe quel os mis au jour appartiendrait au « Grand Avertisseur » Gonilka !

Et si le baron précisait ne pas vouloir se lancer lui même dans cette aventure, le fait que ce sujet fut soulevé par lui, qu'il estima cette entreprise souhaitable, et envisageable avec une bonne chance de succès, avait pu suffire, peut-être, à focaliser

36 Dans la terminologie gonilkienne, falaise d'où Gonilka prit son essor pour s'élever vers l'astre solaire.

sur lui les appréhensions, les craintes et la haine de croyants trop exaltés, trop intolérants.

La police avait tenté en vain de retrouver la trace des meurtriers. Les dépenses de Xavière Humbert en ce sens et ses maladroites tentatives inquisitrices s'étaient révélées vaines également.

Claude Terrart, accompagnée de Robert Deyramault, toujours présent à ses côtés, toujours dévoué, rendit visite à Xavière Humbert immédiatement après son agression. Et revint la voir régulièrement. Leur sympathie n'était pas simplement affectée, due, auparavant, au simple fait pour l'une, et, ou, pour l'autre de ne pas indisposer, de ne pas mécontenter Charles-Edward Usqawas. Elles s'estimaient réellement. Et l'épreuve qu'elles traversaient toutes deux, bien qu'à des degrés différents sans doute, les rapprocha encore. Et cette franche sympathie, faite de moments délicieux partagés déjà ensemble avec la complicité du baron, faite de l'attirance que spontanément elles avaient éprouvée l'une pour l'autre dès le début de leur relation, s'intensifia. Elles se revirent donc. Elles continuèrent toutes les deux seulement ce que le baron commença avec elles. Elles pleurèrent ensemble à son souvenir. Elles partagèrent aussi à nouveau des heures suaves, douces et bonnes, et purent se sourire à nouveau, et à nouveau rire ensemble ! Elles purent s'aimer.

Mais si Claude avait été un homme il n'en était plus un. Et Xavière avait besoin d'un homme, besoin des satisfactions que seul un homme pouvait lui apporter. Elle n'oubliait pas Charles-Edward ! Il lui manquait ! Un homme lui manquait dans sa vie !

Donatien de Haulteville avait été l'ami de Charles-Edward Usqawas, et son associé dans la Solinvest³⁷ et la Cofimmo³⁸. S'il avait toujours poliment mais fermement refusé que Lorena Vanghiou, du temps d'Arnaud Usqawas, son premier époux, le père de Charles-Edward, puis ensuite, occupât quelque responsabilité que ce fut au sein de la société Solinvest, il ne s'opposa pas à ce que Xavière y fut nommée attachée de direction. Xavière lui avait plu immédiatement. Il la trouvait jolie, très jolie certes, mais aussi et surtout simple et sincère. Elle ne manifestait pas la froideur, la suffisance de la belle ambitieuse et prétentieuse Lorena, cette jeune, arrogante et par lui jugée insupportable enfant, gâtée par Arnault et son fils !

Il savait l'attachement de Charles-Edward à Xavière. Il savait que cette jeune femme l'avait rendu heureux, pleinement. Plus heureux qu'il ne l'avait été avec Anne-Laure, sa première épouse, plus, bien sûr, que lors de sa courte liaison avec Karine Dräyer, et bien plus, évidemment qu'il n'avait pu l'être avec la bellissima et belliqueuse, la vaniteuse crâneuse, aux beaux yeux en amande de dangereux félin, de chatte sournoise, Lorena Vanghiou !

Et Donatien de Haulteville ayant perdu son épouse emportée par un cancer, seul au monde, s'attendrit davantage devant Xavière Humbert, cette femme qui avait procuré tant de bonheur et de joie à son ami d'enfance durant les dernières années de sa vie.

Se substituer à Charles-Edward devint son but, le remplacer dans la mesure du possible auprès d'elle. Il la conseilla dans ses affaires, acheta à bon prix des parts de Sweet Decorum à un petit actionnaire, pour être plus souvent près d'elle. Et quand Xavière eut besoin de lui, il se trouva là.

37 Société Ligérienne d'INVESTissement.

38 Commerciale, industrielle, Financière et IMMObilière.

Xavière et Claude se rencontraient souvent mais épisodiquement. Xavière seule, désespérée d'apprendre par Karine Dräyer qui le fréquentait et s'apprêtait à rompre avec lui que Carlame la flouait, se satisfaisant de percevoir des émoluments et des défraiements sans enquêter réellement, après l'échec des détectives privés, désespérée à sa prise de conscience de son incapacité à venger, ou obtenir que l'on vengeât Charles-Edward, voulut se suicider. Donatien de Haulteville l'en empêcha, fort heureusement. Et s'employa à la reconforter. Il y parvint dans une large mesure. Non seulement cela ! Il remplaça même, enfin, son âge l'avait fait douter de jamais pouvoir y parvenir, Charles-Edward dans la vie de Xavière. Et, devenus amants, bientôt ils vécurent ensemble.

Il apprit la relation, et la nature de celle-ci, entre Xavière et Claude Terrart. Et tout à la dévotion de Xavière, il l'accepta. Et souvent Claude Terrart venait les visiter, accompagnée de son fidèle Robert Deyramault.

Mais Xavière n'oubliait pas Charles-Edward. Henry Essartier, son chauffeur, qui lui devait beaucoup, non plus. Non plus, Widrou Kergadec, à qui Lorena Vanghiou avait notifié sa volonté de ne plus voir se poursuivre les célébrations de Beltaine sur le site de la Roche Droneuse à Ferlieu, et dont l'association l'Occo³⁹ avait dû se priver des subsides du baron. Et Claude Terrart, comme Xavière, pensait souvent à lui. Elle regrettait de n'avoir pas eu plus de confiance en elle-même, et de ne pas avoir cherché à cultiver et privilégier davantage une relation qui aurait pu lui apporter bien plus encore. Sa confiance limitée en son pouvoir de séduction, son peu d'estime à l'égard d'elle-même, de ce qu'elle avait à offrir, l'en avait empêchée, mais aussi, son amitié sincère, son affection pour Xavière à qui elle n'avait pas voulu nuire. Et ce vieux Donatien

39 Ordre Cultuel Celtique d'Occident.

de Haulteville avait vu disparaître, après une épouse tendrement chérie, un vieux compagnon de route en d'horribles circonstances. Et lui non plus, comme Claude Terrart, comme Xavière Humbert n'admettait pas, ne pouvait pas, ne voulait pas admettre l'impunité des meurtriers. Henry Essartier, le farouche et « expérimenté » Henry Essartier⁴⁰, non plus !

Henry Essartier avait, avec Frankie Bonhère, son amie, investi ses économies et une part du pécule laissé par le baron dans le domaine de l'hôtellerie-restauration. Mais la gestion de son établissement, après l'avoir accaparé au début, avait cessé de le distraire, ou, au moins, de l'enthousiasmer.

Donatien avait placé une somme coquette dans l'entreprise par sympathie et afin d'assumer la promesse que son ami Charles-Edward avait faite de les aider. Il était donc, par la force des choses, ainsi que Xavière, resté en relation avec Henry Essartier. Connaissant ses « antécédents », pour certains douteux, son séjour dans les Services Républicains de Coercition, son passage à la Légion Étrangère (quoique Français, on l'y avait enregistré, selon la pratique habituelle comme Belge, Suisse ou Canadien), ayant pu sur le conseil de Charles-Edward s'en remettre à lui pour régler promptement un litige s'envenimant de façon alarmante avec des clients indécents de la Cofimmo, il osa s'entretenir avec lui et avec Xavière des mesures éventuelles à prendre, des moyens à réunir le cas échéant, pour, dans l'hypothèse où la justice officielle se révélerait impuissante à retrouver les Gonilkiens coupables du meurtre de Charles-Edward, faire payer les meurtriers, venger Charly !

Xavière bien que devant à l'intervention de Charly aidé d'Henry Essartier d'avoir été tirée d'un mauvais pas⁴¹ ne savait pas tout à fait de quoi il était capable, et transpirait

40 Voir, du même auteur, « La Mémoire de Pherlek ».

41 Cf. « La Mémoire de Pherlek ».

abondamment en écoutant Donatien lui parler, lui dévoiler des projets, encore informels, mais, honnêtement, inavouables. Donatien ne cessait de se recaler sur son siège, dansant d'une fesse sur l'autre.

Henry Essartier, jambes en repos, bras appuyés sur les accoudoirs de son fauteuil, croisant seulement, nonchalamment, l'extrémité de ses doigts, appuyant l'un contre l'autre le bout de ses pouces, sans sourciller, écouta sagement Donatien. Comme si cela allait de soi qu'on réclama son avis, il semblait considérer qu'il allait de soi qu'il ne s'agissait pas là d'une simple hypothèse, d'un cas d'école, mais d'une première réunion destinée à la préparation d'une opération dont l'exécution devait obligatoirement être entreprise, et qu'il en ferait partie !

« ...Je n'accepterai que des remboursements de mes frais éventuels. L'argent, votre argent ! en l'occurrence, ne m'intéresse pas. Mais il pourra me faciliter... nous faciliter les choses !...

« Je suis tout à fait d'accord avec vous, Mademoiselle Humbert. Parce que nous sommes des « Hommes », des êtres humains, et non pas de simples animaux, des chiens, ou des moutons destinés à l'abattoir, oui ! parce que nous sommes des hommes, nous ne pouvons tolérer, nous ne devons tolérer que l'on s'en prenne à nous sans raison valable et manifeste, que l'on massacre, que l'on tue impunément ceux qui nous sont proches, ceux qui nous sont chers ! Et si la collectivité et les lois qu'elle nous donne ou nous impose, les moyens qu'elle se donne pour faire respecter ces lois, sont inappropriés à empêcher de tels actes, sont impuissants à les empêcher de se reproduire, impuissants à punir les coupables, à les empêcher de nuire, impuissants à satisfaire le juste besoin de vengeance qu'ils génèrent, alors il paraît logique de se substituer à la

collectivité ! Notre besoin, notre soif de vengeance est humaine, elle est juste, elle est légitime ! Si les procédures et les moyens légaux sont incapables de rendre la « Justice », alors il convient, alors nous devons ! à la légalité substituer la légitimité ! Rendre « Justice » nous-mêmes !

« Et je suis d'accord avec vous, Monsieur ! Rien ne presse. La vengeance est un plat qui se mange froid ! Pardonnez-moi la formule, mais, à plus d'un titre, la vengeance « doit » se consommer froide.

« Il faut décompresser d'abord. Retrouver ses moyens, son sang froid, sa lucidité, ne pas laisser nos sentiments nous submerger, prendre le dessus, au risque de commettre des maladresses, et d'augmenter les risques de ne pas pouvoir assouvir la vengeance désirée. Il faut attendre ! Il faut y réfléchir !... Comment s'y prendre ? Dans quelles conditions ? Avec quels moyens ? Quelles limites se fixe-t-on ?... Par exemple... Und so weiter⁴²... !

« Il ne faut pas se presser ! Il faut le temps de fortifier sa volonté ! d'en mesurer l'audace ! Vos recherches par journalistes, si toutefois Carlame s'est un tant soit peu bougé le cul, ou par détectives interposés, les recherches menées par vous-même, n'ont pu qu'encourager les trois assassins, ou l'assassin et ses deux complices, qui ne sont peut-être pas les seuls à avoir trempé dans le coup si l'assassinat était prémédité, à se terrer plus précautionneusement encore. Sûrement les a-t-on informés de tout cela ! Ils se cachent ! On les cache ! Ses types ont inmanquablement des complices, des contacts ! On les aide, et on les utilise, à mon avis ! D'autres partagent mon opinion, et sont eux aussi d'avis d'entreprendre quelque chose !

« Récemment, à Munich, « on » a voulu avoir la peau du chef d'une secte néo-druidique, un peu fascisante paraît-il. Kergadec pense que les Gonilkiens sont derrière ça ! Il est vrai

42 « Et ainsi de suite ».

qu'ils ont trois hommes de main perdus dans la nature et qu'ils ne sont plus à ça près, n'est-ce pas ! Notre Breton pourrait ne pas avoir tort ! À Munich voilà peu, selon les renseignements obtenus par Robert, Robert Deyramault, auprès de ses connaissances en Autriche, il y a eu un litige à propos d'un local sur lequel, par hasard, ce type et les Gonilkiens du coin avaient tous jeté leur dévolu... Claude Terrart ne juge pas tout cela impossible non plus.

« Mais ils peuvent aussi être restés en France pour limiter les risques inhérents à un franchissement de frontière... Quoique les frontières, en Europe, en particulier... Et puis le temps passe...

« Terrart a suggéré à Kergadec, qui a tout de même des gens à sa disposition, et a sur eux un certain ascendant, d'infiltrer le mouvement gonilkien... ou les mouvements gonilkiens... Cela permettrait de prévenir de la part des Gonilkiens de nouvelles vellétés anti-païennes... Si ce sont bien les Gonilkiens... à Munich ! Mais Kergadec a précisé que son « ascendant » ne suffira pas à motiver ses troupes... Ses moyens propres, les moyens de l'Occo, son association, sont limités... Si vous, Monsieur, ou vous, Mademoiselle, avez des moyens à consacrer à la motivation des troupes en question, l'idée lancée en l'air par Terrart pourrait sans doute prendre corps. Kergadec se montre assez excité à cette perspective !

« Si vous aidiez Kergadec à se lancer dans cette aventure, avec toute la discrétion voulue... Vous financez Kergadec, par exemple, ou plutôt l'Occo, avec discrétion donc, le baron le faisait déjà... Et Kergadec assume le reste... Il nous fournit les informations utiles qu'il obtient...

« Il ne faudra pas se satisfaire de ça. Il faudra reprendre les recherches... Ou tenter de provoquer par un moyen à déterminer l'apparition du trio, ou de l'un d'entre eux, Schönberg, Hauswald... ou Mac Hyvell. »

Henry Essartier s'était tourné vers Xavière Humbert.

« Vos détectives ont dû enquêter sur cette Élisabeth, cette « Lizzie » Machinchose, je ne connais pas son nom, avec qui Mac Hyvell... Il faudra me communiquer, si vous n'y voyez pas d'inconvénient les topos qu'ils vous ont rédigés.

« Xavière, je ne doute pas de votre volonté de venger Charles-Edward Usqawas. Je sais quels étaient ses sentiments à votre égard et je sais quel était votre attachement pour lui... Mademoiselle, Monsieur de Haulteville, je ne sais exactement ce que monsieur le baron a pu vous confier sur moi. Je lui dois beaucoup. Je lui dois... la « vie », pour ainsi dire... Sachez que mon attachement au baron... que mon attachement... à sa mémoire, n'est pas feint... Sachez, vous le savez Mademoiselle, vous le savez Monsieur, mais je vous le rappelle, que je ne suis pas un aimable boy-scout.

« Si je fais cause commune avec vous dans cette histoire, ce ne sera pas pour satisfaire, ne prenez pas mal ce que je vous dis, mais je tiens à lever tout équivoque, un besoin d'émotion forte chez un vieux bourgeois, un vieil aristocrate friqué et amoureux d'une femme beaucoup plus jeune que lui, et qui est prêt à tout pour lui plaire !

« Ce n'est pas un jeu pour moi, Monsieur ! Et j'espère que nous sommes bien sur la même longueur d'onde ! Tout cela sera compliqué ! Il y faudra du temps ! Du temps je puis en avoir ! Indépendamment du fait qu'il s'avérera sûrement nécessaire de corrompre des gens, des Gonilkiens ou certains de leurs sympathisants, cela aura un coût non négligeable, que moi je ne puis raisonnablement pas me permettre d'assumer, pas seul du moins....

« Ce n'est pas un jeu, Monsieur ! Car, en définitive, ce dont nous parlons en ce moment, pour moi c'est très clair : nous parlons de morts d'hommes ! Car il s'agira de tuer le... ou les meurtriers du baron ! Car pour moi, il n'y a pas d'autre alternative si je les trouve ! Les remettre à la bonne, trop bonne justice de notre douce France ! Non ! Il faudra qu'ils payent ! « Cœur pour œil ! Tête pour bras ! » Si je leur mets la main dessus... ! Pas d'issue pour eux ! Qu'une issue fatale ! »

CHAPITRE XI

Claude Terrart avait loué, en pleine campagne, dans le Maine-et-Loire, une petite maison, près de la ferme où Élisabeth Rabuteau, Lizzie, avait passé son enfance, avait grandi, où, veuve, la mère d'Élisabeth passait paisiblement son reste de vie. Accompagnée de Robert Deyramault, Claude y descendait souvent le week-end.

Madame Rabuteau cultivait des légumes et élevait des volailles, des lapins, dont elle faisait un petit commerce, peu lucratif, mais lui permettant au moins de ne pas trop cruellement ressentir sa trop grande solitude.

Les détectives de Xavière Humbert avaient fouillé le passé d'Élisabeth Rabuteau. Elle était fille unique et avait fréquenté un lycée d'Angers comme pensionnaire. Deux années de comptabilité après le baccalauréat lui avaient permis de trouver assez facilement quelques emplois occupés à Angers d'abord, et dans sa région, notamment dans une entreprise horticole, puis plus loin en banlieue de Tours, à Chambray, sur Grand-Sud Avenue, dans une société commercialisant des pièces détachées et d'équipement de poids lourds et véhicules industriels, où elle fit la connaissance de Joël Mac Hyvell.

C'est lors d'un séjour en Autriche, pendant des congés, l'été, qu'elle avait pu fortuitement entrer en contact avec des Gonilkiens. Et la jeune femme un peu timide, un peu gauche, ne possédant la langue germanique que d'une manière toute

scolaire, rencontra des membres du Renouveau Gonilkien, proches du Bekräftiger Martial Faljas, le fondateur du mouvement, maniant, eux, excellemment le français. Ils l'impressionnèrent, ils la convertirent. Ils donnèrent à sa vie un sens, à sa personnalité une consistance. Élisabeth Rabuteau, nouveau SaintPaul, s'en revint de Vienne, comme celui-là de Damas. On lui avait appris qu'un disciple de Faljas, un disciple français et tourangeau, ayant épousé une femme originaire de Vomp, petite ville autrichienne jumelée avec la commune de Nazelles-Négron en Touraine, retourné s'établir en France, à Tours, y installait une antenne du « Renouveau ». Elle avait alors cherché un travail dans cette nouvelle ville sainte. Là, elle avait séduit malgré elle, sûrement, Joël Mac Hyvell. Elle l'avait amené à la foi et fait adhérer à la cause gonilkienne.

Petit à petit Claude Terrart apprivoisa la vieille Andrée Rabuteau. Empruntant sur une courte distance la voie vicinale reliant BignondeVert à la route de Parçay-les-Pins à Courléon. Elle remontait le chemin jusqu'à la ferme du Carroi. Le Carroi, avec ses lapins, ses poules, ses dindons, ses canards sur une mare, lui rappelaient son enfance tourangelles et campagnarde à La Mardellerie, et elle en revenait toujours plus émue que cela n'était souhaitable. Elle achetait à madame Andrée une volaille. Elle papotait avec la vieille femme tandis que celle-ci plumait, et vidait la carcasse de l'animal de ses entrailles.

« Ah ! Oui ! C'est bien dommage que je sois seule à vivre ici. Toute seule dans ces grands bâtiments, depuis que mon pauvre Michou, mon mari, il est parti. Vous savez, être veuve... Et j'ai qu'une fille...

« Quand elle était jeune, elle était en pension, et elle nous manquait pas, hélas ! On avait tant à faire tous les deux, mon Michou et moi, avec les bêtes, et tout ! Les commis nous

aidaient bien, mais il y avait du travail, et on était pas manchots à cette époque. Maintenant, les jeunes, rien qu'à prononcer le mot « travail », les bras leur tombent ! C'est le dimanche, qu'elle était là. Elle nous embêtait pas. Elle a toujours été sage. Pas une plainte. Sage comme une image. Elle faisait la vaisselle quand elle était là. Mais je croyais... je pensais qu'elle marierait un brave gars du coin, un type simple, un type bien, y en a, qu'aime la terre et le travail, et qu'ils reprendraient la ferme.

« Michou et moi, on a tant travaillé, on s'est tant usé, on a tant transpiré sur cette ferme... On pensait pas que ça se terminerait comme ça... Mon mari... Le travail, les soucis... Les bêtes c'est du tracas, c'est malade, des fois, c'est fragile, et c'est de l'argent une bête ! Les gens, ils se rendent pas compte ! Michou, il s'est tué au boulot. C'est pas comme les ouvriers qui s'prélassent sans souci à la retraite. La retraite, il a pas su ce que c'était mon mari... La retraite ! Et le repos non plus ! Sauf le dimanche, quand il y avait rien de spécial ! Car les bêtes, le dimanche, elles le reconnaissent pas plus que les autres jours ! La traite, un vêlage, une blessure, ou autre chose, le dimanche ou un autre jour c'est pareil ! Quelle vie ! Quand j'y pense ! Et pourquoi ? Je vous le demande ? Pour se retrouver toute seule, pour voir tout ça qui va tomber en ruine !

« Des siècles et des siècles... Depuis toujours il y a des gens, ici, des paysans pour cultiver cette terre, la faire ce qu'elle est, et puis maintenant... plus rien ! C'est pourtant le plus beau travail, celui de la terre ! C'est quand même ce travail là qui nourrit les gens... C'est ce qui nous fait vivre ! Qu'est-ce qu'on mangerait sinon ?

« Mais la petite ça l'intéressait pas. J'aurais pas cru qu'elle méprise les gens de la terre ! Enfin, je sais pas si elle les aime pas, mais... elle voulait pas en entendre parler. Elle voulait pas

s'enterrer vivante ici ! Elle disait ! Qu'est-ce qu'on lui a fait ? Hein ! Dites-moi ?

« On aurait dû la voir plus souvent. On aurait dû nous occuper d'elle davantage... Mais on avait pas le temps, vous comprenez ! On avait pas le temps. Le travail... Les bêtes elles peuvent pas attendre. Plus de quatre-vingts hectares, Michou, il arrêta pas ! Et moi et les commis non plus ! Mais, la petite demoiselle, elle se rendait pas compte ! Peut-être qu'on n'aurait pas dû l'envoyer en pension, la laisser partir à la ville...

« Un enfant... c'est comme les bêtes, faudrait s'en occuper tout le temps... Et... On avait pas le temps !... Et elle non plus elle n'a pas le temps ! Malgré les congés payés, les quarante heures par semaine, et même moins maintenant à ce qu'il paraît !... Elle a pas le temps de venir me voir. Pas le temps de s'occuper de moi.

« Elle venait me voir au début qu'elle est partie d'ici... quand elle a arrêté l'école et commencé un travail. Elle devait s'ennuyer, elle aussi, à ce moment là, au loin, toute seule. Et puis elle s'est mise à avoir ces idées, qu'on lui a mises dans la tête, je sais pas qui.

« On allait pas à la messe ! Pas de temps à perdre ! Mais, tout de même, toutes ces histoires qu'elle racontait... Dieu c'est pas Dieu, Jésus non plus ! Ou plutôt, Dieu, si ! mais pas le Seigneur Jésus ! Et Dieu il est pas comme Jésus le disait, parce que Jésus il était pas le fils de Dieu, ni un prophète, mais le prophète c'était quelqu'un d'autre ! Pas Mahomet non plus, vous pensez ! Mais quelqu'un que pas un seul bon Chrétien il connaît ! Et personne de ceux à qui j'ai osé parlé de ça au début que ça l'a prise, ma fille, toutes ces histoires pas possibles ! Alors, là, je la voyais plus beaucoup !

« Et puis un jour, je sais pas, elle a rien fait, elle, mais ses... relations... sûr ! Des gens pas normaux, évidemment... La police est venue me poser des questions. Ce garçon avec qui...

avec qui elle était, là-bas... Elle a été vivre à l'étranger avec lui, dans le pays à l'Hitler, en plus !... Le gars il était accusé, il était soupçonné d'un meurtre ! Et puis, il y a pas que les gendarmes et les policiers qui sont venus, après il y a eu d'autres gens, comme la police le genre de questions, ce qu'ils voulaient savoir, les mêmes choses, et plus encore, tout plein de petits trucs, ça les intéressait ces hommes là, on aurait dit...

« Depuis, ma Lizzie, elle est revenue, je la vois un peu plus qu'avant. Des fois elle a du courrier. C'est rare, mais ça arrive... comme ça elle peut le prendre. Elle me dit de le lire, et si c'est important de lui envoyer à leur espèce d'Église, leur Emporium, qu'ils appellent ça, mais seulement que s'il y a un cachet sur l'enveloppe, qu'on sait qui sait qui l'envoie la lettre. Sinon, s'y a rien, je dois la garder ici. Et elle passe de temps en temps, comme ça elle peut prendre son courrier. Mais elle est souvent déçue de ce côté là, parce que du courrier, on dirait que même que quand il y en a... Ben, c'est pas celui à quoi elle s'attendait, qu'on dirait ! Elle est devenue bizarre, ma Lizzie avec tout ça...

« Pourtant, son gars qu'elle avait amené des fois, Joël qu'il s'appelait, il avait pas l'air méchant. Même je crois bien que ça lui avait plu, ici. La ferme, les champs, les étables, l'écurie, tout ! Si elle, la Lizzie, elle avait voulu, je crois bien que lui, il aurait été partant pour vivre ici et reprendre la ferme. Oui, je crois bien ! Mais elle, c'est une madame de la ville, la terre ça colle quand il pleut, ça fait de la poussière sinon, le fumier ça pue, et tout ça, quoi, vous voyez !

« Du courrier elle en a reçu d'ailleurs, voilà pas longtemps. J'ai ouvert. Y a rien de secret ; c'était marqué sur l'enveloppe. C'est son lycée d'avant, où on l'avait mise, qui lui écrit. Ils réunissent des anciens élèves. Et cette année, c'est ceux qui étaient en même temps qu'elle à l'école ! Ceux qui ont terminé dans les mêmes classes en même temps qu'ellelà-bas ! Ça

m'étonnerait qu'elle y aille ! Si encore elle avait toujours son Joël, il était bel homme, bien bâti et tout, elle aurait été fière de se montrer à son bras ! Hein ! Mais, c'est encore une lettre qu'elle va jeter dans la cheminée sitôt l'avoir lue, je parie... »

D'oreille complaisante, Andrée Rabuteau n'en disposait pas aussi souvent qu'elle l'aurait souhaité. Et comme Claude Terrart n'avait aucun effort à accomplir pour relancer une conversation, il s'établissait souvent un monologue, presque, qui jamais ne se tarissait. L'effort venait, quand il fallait mettre un terme à la visite et rentrer à la maisonnette retrouver Robert Deyramault.

« ...Quelle commère ! Dommage que sa fille, cette Lizzie de malheur, ne se confie plus à elle.

— Est-ce que vous vous confieriez à une bavarde de cette espèce !

— Si j'apprends rarement quoi que ce soit d'intéressant, c'est à dire rien qui ne figure déjà dans les rapports rédigés pour Xavière, je crois, comme je te le disais, que cette réunion d'anciens élèves...

— Élisabeth Rabuteau a déjà été filée. Elle a été surveillée. Il semble bien qu'entre elle et l'autre tordu de Mac Hyvell il n'y ait plus grand chose ; si ce n'est peut-être leur appartenance commune à la mouvance gonilkienne. Même en surveillant assez souvent la ferme de la mère, aux jumelles, moi ou Essartier quand il vient planquer, on a jamais rien remarqué... Mais ça ne prouve rien du tout, évidemment... Ça m'étonnerait que ce soit là qu'ils en viendraient à se retrouver. Et faudrait-il encore qu'ils éprouvent toujours l'un pour l'autre... Mais, dans ce cas, moi, à leur place... Plutôt dans une grande ville, là où on a moins de chance de se faire remarquer, là où, si nécessaire on peut se fondre aisément dans la foule.

— Justement, la réunion des anciens élèves, selon toi-même, donc, serait plus propice à une rencontre de nos deux lascars, n'est-ce pas !

— Vu sous cet angle... : affirmatif ! Vous avez raison, après tout. Au point où on en est...

— D'après sa mère, Lizzie était sérieusement éprise de Mac Hyvell et aurait été assez contente de pouvoir l'exhiber à ses côtés... Elle avait assez d'influence sur lui, selon la mère toujours, pour, si elle l'avait voulu, le convertir à l'agriculture après l'avoir converti à sa philosophie, à sa religion... S'ils se contactaient... Si elle décidait de se rendre à son lycée d'Angers... Si elle décidait Mac Hyvell à l'accompagner ou à la retrouver là-bas, pour frimer et montrer à ses anciennes copines de classe le bel exemplaire de mâle qu'elle avait pu conquérir...

— Avec des « si »... Mais l'espoir fait vivre !

— Demain je retournerai à la ferme, j'emmènerai la glacière, je lui prendrai deux ou trois poules. Je lui dirai que c'est pour mettre au congélateur et j'essaierai de connaître la date de cette réunion.

— On pourrait passer tout simplement un coup de fil au bahut en question. On trouvera lequel c'est facilement, dans la photocopie des rapports.

— Oui ! Oui !... Tout ça m'énerve un peu !

— Ça commence à être excitant. »

Claude Terrart se rapprocha de Deyramault, se serra contre lui. Elle laissa l'une de ses mains descendre le long du dos, du flanc de Robert, puis la glissa entre leurs deux ventres, puis plus bas.

« Mais c'est vrai ce que tu dis là ! Ça t'excite ! »

Sous cette feinte désinvolture elle était émue et flattée. Que cet homme jeune, bien fait de sa personne, intelligent pût la désirer, l'étonnait toujours un peu.

Les autres furent d'accord pour exploiter cette éventualité. Mac Hyvell prenait peut-être contact avec Élisabeth-Lizzie de temps en temps, par téléphone ou par des intermédiaires. On hésita à maintenir une surveillance à la ferme Rabuteau, la vie continuant, cette surveillance, faute de personnel risquant fort, ne pouvant être exercée efficacement jour et nuit, d'être improductive. On se concentra sur la réunion des anciens élèves du lycée Davidd'Angers, ayant vingt ans plus tôt, passé leur baccalauréat.

Pour l'occasion Henry Essartier se laissa pousser la barbe et la moustache ; Robert Deyramault la moustache seulement.

Essartier récapitula les rôles et demanda à chacun de rappeler les dispositions générales prises, et ce que l'on attendait de lui suivant les différents cas de figure pouvant se présenter.

Il avait été convenu, par égard à son âge que Donatien de Haulteville resterait à l'extérieur au volant d'un véhicule ainsi que Xavière Humbert au volant d'un autre. Xavière en effet était susceptible d'être reconnue par Mac Hyvell et de l'alarmer. Chacun était doté d'un téléphone portable dont le bon fonctionnement fut vérifié.

Les rapports fournis par Xavière Humbert comportaient des photographies récentes, et d'autres plus anciennes, des camarades des différentes classes fréquentées par Élisabeth Rabuteau. Robert Deyramault, quant à lui, s'était procuré des photos relativement récentes de Joël Mac Hyvell, François Schönberg et Ludwig Hauswald. Ces photos il les avait ramenées d'un court séjour effectué dernièrement à Vienne.

L'une de ses relations, un ancien Étudiant Combattant, s'investissait dans la lutte contre les sectes après avoir vu une personne lui étant chère subjuguée par l'enseignement d'un gourou douteux. Il lui en avait procuré de Martial Faljas lui-même et des membres les plus proches de son état major. Mais aussi de sympathisants, anonymes pour la plupart, du mouvement gonilkien. Les photographies étaient légendées. Y figuraient la date de la prise de vue, le ou les noms du ou des personnages identifiés, et l'occasion à laquelle fut prise la photographie. Xavière, ne possédait, elle-même, de l'époque où elle avait vécu avec Joël Mac Hyvell qu'une vieille photo d'identité.

On examina donc scrupuleusement les documents fournis par Deyramault, et à maintes reprises, en s'efforçant de mémoriser les traits de Mac Hyvell et de ses complices, et de quelques autres parmi lesquels Élisabeth Rabuteau.

On portait sur soi quelques unes de ces photos tout en étant bien conscient que Mac Hyvell tout comme Schönberg ou Hauswald, s'efforçaient évidemment de ne plus trop se ressembler.

Les légers téléphones portables de deux watts avaient ceci de bon qu'ils permettaient de patrouiller à pied les rues Célestin Port, Paul Langevin et dans leurs prolongements, pour boucler le circuit autour du bloc d'immeubles coupé par la voie ferrée isolant le Lycée Davidd'Angers, les rues Saint-Léonard, des TroisMoulins et de la Madeleine, sans trop se presser, en ralentissant le pas ou en s'arrêtant, faisant mine de s'absorber dans une conversation tout en continuant la surveillance avec un maximum de discrétion.

Les accès de Davidd'Angers, pratiquement isolé dans le triangle formé entre les rues Célestin Port et Paul Langevin se rejoignant place du Lycée et la voie SNCF desservant la gare

Saint-Laud, débouchaient dans ces deux rues et demeuraient toujours sous le regard de l'un ou l'autre, soit en montant ou descendant la rue à pied ou en voiture. L'on prenait un véhicule ou on le laissait au niveau de l'école Madeleine ou de la clinique Saint-Josèphe. En outre les sens uniques, côté centre ville compliquaient un peu la manœuvre. On ne pouvait procéder à des rondes trop rapides, ou trop souvent répétées par la même personne sans éveiller l'attention d'un éventuel « surveillant » de l'autre bord. Aussi Donatien de Haulteville exerçait-il une surveillance statique depuis la place du Lycée ; ses yeux étaient encore bons, tout au moins ses lunettes récemment remplacées lui permettaient-elles de jouir d'une excellente acuité visuelle. Pour tuer le temps, sans perdre de vue les portes du Lycée, on en vint également à faire mine d'attendre, plus ou moins patiemment, en regardant souvent la montre, un véhicule au niveau où la chaussée surplombaient les voies SNCF.

« Allô !... La voilà !... Ils sont déjà nombreux à être arrivés ! Je me demandais si elle allait venir !

— On l'aura loupée à la ferme de sa mère ; ou bien elles se seront entretenues au téléphone... Au fait, elle est seule ?

— Il semble bien, a priori. Personne à ses côtés, en tout cas... Elle est venue par la place, en venant du côté... du côté du château, du centre ville. »

Élisabeth Rabuteau entra dans Davidd'Angers. Et cela s'éternisait. C'était là l'avis de Robert Deyramault ! Il envisageait de gagner lui aussi le lycée, pour se rendre compte si la rencontre avait eu lieu à l'intérieur, vérifier si oui ou non Mac Hyvell avait pu rejoindre Lizzie sans se faire remarquer.

« Si cela se trouve ce taré était là bien avant nous, et il était déjà à l'intérieur à notre arrivée !

— Vous n'avez pas d'invitation, votre nom ne se trouvera pas sur les listes, si liste il y a...

— Oh ! Dans les facs ou les lycées on entre comme dans des moulins !

— Hmmmh ! Mais il y a eu vigi-pirate... Et compte tenu des perspectives envisagées quant au dénouement ultime de cette affaire, il convient à mon sens de ne pas risquer de se faire remarquer inutilement, je le répète. Pas de zèle intempestif. On n'est pas pressé. Attendons.

— Quant au dénouement ultime... ! Okay ! Attendons... »

Et Lizzie ressortit un peu plus tard. Toujours à pied. Elle emprunta la place du lycée, puis à contre sens par rapport au sens unique destiné aux véhicules les rues Marie Placé et Desjardins, puis la rue Hanneloup. Elle traversa le boulevard du Maréchal Foch et par la rue d'Alsace gagna la place du Ralliement.

Donatien de Haulteville et Xavière Humbert renseignés par téléphone suivirent en voiture, autant qu'ils le purent, le même parcours.

Claude Terrart avait fini par pénétrer dans le bar où Élisabeth s'était engouffrée. Essartier avait poussé jusqu'au théâtre où il détailla les programmes. Deyramault gagna la terrasse d'un autre bar où il commanda, l'œil aux aguets.

Lizzie après avoir siroté doucement un café en lançant de temps à autre des regards vers l'entrée, avait gagné les toilettes. Claude n'y tenant plus, afin de vérifier qu'il n'y avait par là aucune issue, et pour satisfaire si possible une exigence naturelle, décida de gagner également ces toilettes. Elle en informa les autres par son portable, à voix basse. Comme une femme véritable l'aurait pu faire, elle ouvrit son sac à main, et

en scruta l'intérieur, feignant d'y chercher l'hypothétique présence d'un lot de tampons périodiques. Elle parvenait à la porte des dames quand celle-ci s'ouvrit tout à coup et une brune à lunettes, du genre constipé, ou institutrice très catholique de l'enseignement privé, en strict pull bleu marine sous un mince gilet assorti, affublée d'une longue jupe aux motifs écossais, aux coloris à dominantes vert bouteille, la heurta légèrement de l'épaule. Elles échangèrent un bref pardon en se regardant à peine.

Claude ne voyant personne aux lavabos, s'assura qu'une cabine au moins était encore bien fermée. Elle en trouva une. Elle patienta un peu devant un miroir, tapotant ses cheveux, renonçant à s'enfermer pour soulager un besoin qui n'était encore qu'une envie, de crainte que l'autre ne sortît à cet instant précis.

Il lui en fallait un temps ! Claude évacua les lieux. Toutes les autres femmes qu'elle avait vues gagner les toilettes en étaient déjà ressorties depuis un bon moment ! La brune, la dernière en date. Claude à l'extrémité du court corridor donnant accès aux W.-C. tendait la main vers la poignée, lorsqu'elle se figea. Elle regagna précipitamment les toilettes des dames, referma, et tapota nerveusement à la porte verrouillée.

« Tout va bien ? Tout va bien ? Vous n'avez pas eu un malaise ? »

Elle sortit vivement de son sac un couteau garni de quelques outils repliés dans son manche et fit jouer le verrou. Vide ! Vide ! La brune ! La brune ! Celle-là, elle ne l'avait pas vu se rendre aux chiottes, la brune ! Elle pressa la touche bis du portable.

« Une brune ? Quelle brune ?... Cheveux mi-longs, queue de cheval, pull et gilet bleu marine, jupe longue, écossaise, verte !... Merde ! Elle doit pas être loin ! »

Deyramault se souvenait de la fille. Il lui semblait qu'elle avait tourné en sortant du bar, vers le bas de la place, vers la Maine, donc.

Essartier avait croisé sur le trottoir une femme pouvant correspondre au signalement fourni par Claude Terrart ; il s'apprêtait alors à traverser le débouché de la rue Cordelle sur la place du Ralliement. Sans l'avoir examiner plus qu'il ne lui avait paru utile, il se souvenait d'une femme « à l'allure un peu tarte, mais sûrement bien faite ». Il venait de dépasser l'hôtel des Finances et le croisement de la rue Saint-Maurille. Deyramault venait de le rejoindre.

« J'espère qu'elle n'a pas pris un taxi, ou qu'elle n'est pas montée dans une bagnole, sinon c'est foutu !

— Elle peut se trouver encore dans une des vieilles rues du centre, mais de quel côté ?

— Ou être descendue vers la Maine... et la voie rapide. »

Claude ne put suivre la course d'Essartier et de Deyramault. Elle appela Xavière Humbert et Donatien de Haulteville dans leurs voitures.

« Avec tous ces sens obligatoires !... Je vois une plaque de rue... : rue Bodinier ! Et j'arrive à l'intersection avec la rue... la rue de la Roë ! Que voulez-vous que je fasse, je remonte vers la place où vous étiez, ou je file vers le fleuve ? Et Xavière, où est-elle ? Je stoppe. Le feu est rouge !

— Elle vient de s'arrêter à ma hauteur, je monte avec elle... Les gars explorent au pas de course les petites ruelles du centre... Nous, nous sommes reparties.

— On vous suit ; on descend la rue de la Roë vers la Maine. »

de Haulteville vit un véhicule s'arrêter alors que le feu était vert encore. Cela provoqua un petit coup de Klaxon de la part d'un autre conducteur. Et une jeune femme, une femme, brune, monta à bord. En pull, en pull ou gilet foncé, en jupe de couleur foncée ! Ce pouvait-il, que ce fut cette femme là ? L'homme au volant, il n'en voyait pas le visage, s'était tourné vers l'arrière de son véhicule, vers la direction d'où venait la femme qu'il chargeait. L'homme se retourna. La femme paraissait radieuse. L'homme non, qui lança un coup d'œil sévère à l'entour, avant d'accélérer, juste avant que le feu ne passât à l'orange.

L'homme ! de Haulteville souleva le cache masquant la photo scotchée sur la console centrale au-dessus du levier de vitesse... C'était lui ! Sûrement, c'était lui ! Le salaud, le débile fanatique qui avait tué, assassiné Charles-Edward ! Et la brune, Lizzie Rabuteau avec une perruque ou les cheveux teints !

Son feu n'était pas encore au vert qu'il lâcha la pédale d'embrayage... Le moteur cala. Le maniement d'un levier de vitesses à commande manuelle et sa coordination avec la manœuvre d'une pédale d'embrayage, nécessitaient tout de même quelques réflexes, quelques habitudes, que la conduite de véhicules à boîtes automatiques, plus civilisées, plus confortables que celle de ce véhicule de location, avait fait perdre à Donatien de Haulteville. Il ressentit une première douleur à l'épaule. Il s'énerva et en ressentit une autre. Il relança le moteur. On s'énervait aussi derrière lui. Des coups de Klaxon retentissaient. Il prit la direction suivie par Mac Hyvell,

vers les quais de la Maine, vers les voies à grande circulation. Il voulut saisir le combiné sur le siège près de lui.

Et une nouvelle douleur ! Une douleur atroce, palpitante ! Il lâcha le téléphone et se porta la main droite à la poitrine. Il se courba sur le volant. Il braqua malgré lui sur la gauche. Une voiture l'évita en klaxonnant. Il redressa. Mais cette douleur ! Il étouffait ! Ses tempes, serrées ! Ses yeux, lourds ! Quelle fatigue, tout à coup ! Tel un élancement, la douleur, encore ! Il put presser une touche de mémoire sur son portable.

« Xavière ! Xavière !... Une attaque !... Viens vite ! Viens vite ! »

Un bouchon ! Dans sa file la circulation était bloquée ! Xavière demanda à Claude de prendre le volant, sortit, et descendit en courant la file de véhicules immobilisés. Claude avait appelé Henry Essartier et Robert Deyramault, prévenant qu'elle ne savait pas quelle était la nature de l'« attaque » subie par de Haulteville. Ils lui avaient dit qu'ils approchaient.

Donatien avait embouti le coffre de la voiture qui le précédait. Il avait heureusement pu déverrouiller sa portière et l'entrebâiller. Lorsque Xavière l'aperçut enfin, tentant de sortir, passant une jambe au-dehors, sans parvenir à s'extraire du véhicule, elle cria son nom ! Il se laissa retomber, ou retomba sur le siège. Elle tapa le dix-huit, puis le dix-sept sur son téléphone. Déjà de nombreuses personnes entouraient Donatien. Elle se fraya un passage jusqu'à lui, se pencha sur lui, le rassura. Très essoufflés, Henry et Robert arrivaient sur place.

Ils écartèrent les gens et sans plus attendre commencèrent à faire circuler les automobiles embouchonnées, à faire reprendre le trafic, afin de faciliter l'arrivée des secours.

CHAPITRE XII

Donatien se rétablit. Mais Xavière continua à se montrer parfois excessivement prévenante à son égard. Et il s'en moquait gentiment.

« Eh ! Je ne suis pas infirme, tout de même ! J'arrive à accomplir sans peine les exercices physiques que l'on me prescrit ! Je peux bien me verser un verre d'eau ou enfiler mes pantoufles ; sans que tu aies besoin de bondir pour m'aider ! Je pourrais même, j'en suis sûr, t'honorer plus souvent que je ne le fais, ma douce amie ! »

Mais l'âge, et une fatigue insidieuse, s'appesantissant maintenant longtemps sur lui après tout comportement un tant soit peu déréglé, après toute veille un peu longue, après tout débordement amoureux, vinrent à lui faire envisager avec appréhension les moindres prémices de quelque exaltation, de quelque comportement jugé de plus en plus souvent immodéré, nécessairement, car difficilement supporté.

Donatien avait besoin de plus de sommeil ; et il dormait mal. Et si sa bonne humeur ne s'en trouvait que rarement altérée, il éprouvait souvent de vagues migraines le rendant peu alerte, un peu sombre, et peu enclin aux frivolités.

Pourtant, son intérêt pour Xavière ne se démentait pas. Le spectacle d'une jolie fille ne le lassait pas. Son intérêt pour

Claude, non plus, ne baissait pas. Et s'il avait encouragé Xavière à poursuivre sa liaison avec Claude Terrart, peut-être n'était-ce pas dès le départ sans arrière pensée. Et s'il « agissait » et « réagissait » moins, il appréciait fort être le spectateur complice de la tendresse qu'elles se manifestaient l'une à l'autre. Il aimait les avoir toutes les deux près de lui, chez lui ; il aimait les voir se frôler, voir Xavière, du bout des doigts, en passant derrière Claude assise sur un fauteuil, devant la vaste cheminée où ronflait et pétillait un grand feu au rayonnement réconfortant, effleurer, caressante, les épaules de Claude. Il aimait voir celle-ci, en relevant la main, toucher au passage la main de Xavière, et celle-ci ralentir sa marche. Il aimait voir les bras de ces deux femmes, de ses deux femmes ! se tendre comme elles gardaient le contact de la pulpe des doigts seulement. Il aimait les voir, n'osant rompre ce contact, et leurs sens aiguisés par ce contact l'une de l'autre, se rapprocher enfin, Xavière se pencher vers Claude, Claude se tendre vers Xavière. Et Donatien alors admirait les pleins et les déliés de la belle silhouette de Xavière.

D'autres membres de la famille de Donatien de Haulteville, que Donatien lui-même, avaient pu apprécier les courbes sublimes de Xavière Humbert un jour moulée, à la demande expresse de Donatien, dans un excès de provocation lubrique à l'égard des siens, dans une combinaison de latex rouge. Et même si Xavière avait modifié sa mise, revêtant un strict tailleur, avant de passer à table après avoir accueilli aux côtés de Donatien les maisonnées de la fille aînée et du fils de celui-ci, cet affriolant défi excita exagérément la susceptibilité de leurs visiteurs. S'ensuivit une période de troubles dans les relations familiales.

Les enfants et leurs conjoints, et non plus leurs progénitures n'assistèrent au remariage de Donatien avec Xavière Humbert.

Donatien de Haulteville en avait été particulièrement affecté, et n'avait pas accepté ce désaveu ostentatoire de son choix, de ses « errements ». Mais soucieux de rompre la glace et de ce réconcilier, avec l'accord de sa nouvelle épouse, il avait invité les siens à le visiter à Lezarmeur⁴³, fin octobre, ou début novembre, à l'occasion d'un séjour en Bretagne. Peu après avoir lancé cette invitation, Donatien et Xavière reçurent, à Tours, la visite inopinée de Nadège de Haulteville-Raynard.

À l'Interphone du portail Nadège ne reconnut pas la voix qui prononça un « Oui ? » interrogatif, et qui, après qu'elle se fût présentée, et après un aimable « Veuillez patienter un instant s'il vous plaît ! » et après un long silence, lui annonça qu'elle pouvait entrer, avant qu'elle pût enfin appuyer sur l'accélérateur à l'ouverture télécommandée du portail. Plus tard en gravissant les marches du large perron, Nadège de Haulteville-Raynard aperçut deux femmes échanger des balles sur le court. Déjà un inconnu lui ouvrait la porte ; un grand, jeune et bel homme dont elle avait l'âge, peut-être, d'être la mère.

« Bonjour, Madame !... Robert Deyramault. Votre père vous attend dans son bureau.

— Dans son bureau ? ! »

Elle n'avait pas droit à l'un des salons ! Son père devait toujours être fâché. Elle regretta d'avoir fait le premier pas... Quoique son père, en fait, l'eût déjà fait, lui, en l'invitant, elle, chez son épouse, à Lezarmeur.

« Assieds-toi, Nadège ! Ne reste pas plantée là !... Mais, d'abord, peut-on se faire une bise, comme autrefois, comme au

43 La propriété de Xavière Humbert dans les Côtes d'Armor.

temps béni où vous ne tentiez pas, toi et ton frère, de me dicter ma conduite... »

Ils s'embrassèrent. Nadège avait la gorge nouée, et il s'en fallut de peu qu'elle ne fondit en larmes. Elle se ressaisit.

« ...Je suis passée chez Jean-Yves...

— Ah !... Et ton frère se porte-t-il bien ? Et sa charmante épouse ? Et ses charmants enfants ?

— ...Qu'est-ce que tu as ?... Oui, ils vont bien.

— Et ton charmant époux ? Et tes charmants enfants ?

— Oui, oui ! Ils vont bien, bon sang !

— Parfait ! Parfait ! Ne t'énerve pas.

— Excuse-moi. Il... Il me coûte d'être venue...

— Venir voir ton vieux père ! Quelle épreuve !

— ...

— Et, sa femme ! Sa jolie femme, surtout ! Hein ! Voilà l'épreuve ! Si tu ne veux pas la supporter, il me faudra me priver de te voir, pourtant, Nadège. Je regrette qu'elle ne te plaise pas, c'est le moins que l'on puisse dire, et à ton frère non plus ! Je regrette que vous ne nous ayez pas caché vos sentiments, que vous ne vous soyez pas montrés plus hypocrites, plus... polis, en somme...

— Je... Je te demande pardon. Mais que tu t'amouraches de cette femme... ! Je comprends... Elle est jolie, bien faite, et un homme de ton âge, tourmenté par le démon de midi...

— Le démon de minuit, même, ose le dire !

— Papa !

— Si ! Et alors ! N'ai-je pas le droit de vivre encore ? ! Le droit d'aimer, et d'être aimé ? ! Ai-je montré tant de mépris à l'égard de ce jeune et impécunieux âne bâté, certes très diplômé, d'Auguste Raynard, lorsqu'il t'a séduite ? !... Il s'est amélioré en vieillissant, mais quel empoté c'était ! Ai-je

critiqué les choix de Jean-Yves ? ! Celui de son épouse, cette bonne Thérèse, ou d'aucune de ses maîtresses ? !

— Ses maîtresses ? Jean-Yves a des maîtresses ? !

— Aaaaah !... Ne lui rapporte pas que j'ai... Et n'en parle pas, s'il te plaît ! pas même à Auguste, je t'en prie !

— Pauvre Thérèse !

— Elle n'est pas au courant ! Du moins je l'espère. En tout cas, elle fait comme si...

— Des maîtresses ! Mais combien donc ?

— Comment ça ?... Plusieurs ! Mais jamais plus d'une à la fois, je crois !

— Mon Dieu ! Je n'aurais pas imaginé !... Lui qui va à la messe pratiquement tous les dimanches !

— Eh ! Oui ! C'est un pratiquant !

— Tu trouves ça comique, ma parole !

— Enfin, Nadège, à ton âge, tu devrais bien savoir que cela n'a rien de si extraordinaire !

— Et... Et, Auguste, sais-tu si... ? Sais-tu si Auguste, lui aussi... ?

— Comment veux-tu que je le sache ! Vous vivez en Bretagne.

— Hmmh...

— Est-il resté là-bas ?

— Non, nous étions chez Jean-Yves.

— ...

— C'est idiot de nous être fâchés de la sorte...

— La faute à qui ? !

— Quand tu nous l'as présentée... ce jour là, on aurait dit...

— ...

— Son accoutrement !... Ça nous a choqués que tu entretiennes ce genre de femme ! que tu l'exhibes de cette façon, en plus !... Auguste, après, la qualifiée de « rutilante

Catwoman » ! Mais ce n'est pas le même qualificatif qui m'était venu à l'esprit !

— Il ne faut pas prendre pour argent comptant les déblatérations de votre bonne amie, cette... pauvre Lorena Vanghiou. Tu redoutais que Xavière fût « intéressée » : je puis te certifier qu'avec ou sans moi, elle est à l'abri du besoin ! Je te l'avais expliqué... je tentais une nouvelle fois de te l'expliquer au téléphone quand tu m'avais manifesté ton refus d'assister à notre mariage et que tu m'avais raccroché au nez ! Vous craignez que je perde la tête pour elle ! Que pour lui plaire, pour la garder, je dilapide le patrimoine ! Au fond c'est ça, c'est ce qui vous inquiétait, qui vous inquiète, vous et les vôtres ! Et c'est pour cela que vous la détestez, vous, mes chers enfants ! Vous, vos conjoints, et vos petits chérubins ! L'« héritage », ce n'est pas un dû ! Et si je laissais des dettes, vous conserveriez toujours la faculté de le refuser, ce cher héritage ! Mais rassure-toi, rassurez-vous, a priori, il restera quelque chose ; Xavière n'est pas le monstre que vous croyez ! Et rassurez-vous, l'on ne peut plus totalement déshériter sa progéniture !

— Papa ! Calme-toi, je t'en prie !... Ton cœur !

— Mon cœur, il fonctionne comme avant ou peu s'en faut. Je n'ai plus vingt ans, c'est tout ! Merci de te soucier, à nouveau, de ma santé !

— Oh ! Écoute... J'étais venue faire la paix... On regrette... notre attitude ! Nous... On ne s'est pas montré... très... fair-play ! Je te demande pardon. Auguste aussi... De ton côté... Tu... ?

— Évidemment ! Sinon je ne t'aurais pas écrit pour t'inviter à passer nous voir quand nous serons là-bas. Nous y allons pour assister, au premier novembre, à Samain. Kergadec... tu sais le druide des cérémonies celtisantes à la Roche Droneuse, chez Charles-Edward... nous y a conviés... Quand vous

viendrez à Lezarmeur, il y aura sûrement aussi Claude et Robert...

— Robert ?... Le « Robert » qui m'a accueillie tout à l'heure ?

— Lui-même ! Oui ! Et Claude, qui joue au tennis avec Xavière en ce moment. Approche-toi de la fenêtre ! Regarde ! Ne sont-elles pas charmantes toutes les deux, dans leurs ravissantes petites jupes, leurs seins tressautant, malgré un strict maintient, sous leurs polos !

— Depuis que... je ne te reconnais plus vraiment, Papa !

— J'aimais ta mère, tu sais. Mais... On avait vieilli. J'avais vieilli. Et après sa mort, d'avantage encore... Et puis... maintenant, j'ai à nouveau... disons, trente ou quarante ans, malgré l'âge. Dans ma tête ! Pas dans mes artères ! Mon corps, lui, a l'âge de ses artères. Mais avec Xavière, je revis, je vis ! Avec Claude aussi, et Robert, je revis, je suis jeune... par procuration, peut-être, seulement... mais je revis, je vis, quand ils m'entourent ! Je suis heureux qu'ils m'honorent de leur amitié, de leur compréhension, de leur amour. Je suis heureux qu'ils veuillent bien passer si souvent ici, si longtemps. Je suis heureux de pouvoir partager avec Xavière, et avec eux... je suis heureux que nous partagions, eux et moi, de si bons moments, tous les quatre ensemble ! Venez donc dîner ce soir, toi, Auguste, ce chenapan de Jean-Yves, et Thérèse ! »

Vigilant cerbère, eut-on dit, Robert arriva dans le hall, lorsque Nadège de Haulteville-Raynard prenait congé de son père.

Donatien de Haulteville se décida à raccompagner sa fille jusque sur le perron et demeura au sommet à examiner les joueuses se démener encore sur le court.

Tout à coup elles cessèrent de se précipiter en tous sens et l'une d'elle, Xavière, brandissant haut sa raquette tendit les bras

au ciel en criant un « Yahou ! » vainqueur. L'autre, Claude donc, souleva les avant bras, en agitant une main et de l'autre sa raquette à la façon d'un enfant mimant un marionnettiste, poussant un « Bravo ! Bravo ! Bravo ! » railleur et enjoué.

Les deux femmes se rejoignirent, s'embrassèrent et se firent un baiser. À cause de la distance, sans doute, il sembla un instant à Nadège Haulteville-Raynard qu'elles se baisèrent sur les lèvres. Elles gagnèrent la porte dans le haut grillage ceinturant le terrain et se rapprochèrent. Un grand chien qui gambadait auparavant alentour accourut vivement vers elles, et les fêta gaiement, sautant devant elles, leur passant parfois entre les jambes, les bousculant. Et, elles, l'excitaient, s'écriant « Ralph ! Mon gros Ralph ! Sois sage un peu ! ».

Au bas des marches Nadège se tournant vers son père au-dessus d'elle, le vit regardant les deux femmes en souriant. Xavière Humbert, et cette Claude arrivaient déjà devant elle ! Nadège s'efforçait de sourire elle aussi. Jamais elle n'avait eu même adolescente des jambes aussi belles, aussi bien galbées, aussi nerveuses, que celles de ces deux jolies filles, de ces deux jolies femmes ! D'elles aussi, elle aurait pu être la mère ! Presque, sûrement ! songea-t-elle ; puis aussitôt, également : « N'a-t-il pas honte ! ». Mais ce fut elle qui eut honte. Elle croisait maintenant le regard de Xavière Humbert.

« Bonjour Nadège.

— Bonjour, Xavière ! »

Sa voix s'érailla un peu. Elle se tourna vers l'autre femme, Claude, et la salua elle aussi.

« Bonjour Madame ! Excusez-moi. Il faut maintenant que je me sauve. Nous reviendrons plus tard, n'est-ce pas ! À tout à l'heure ! Au revoir ! »

Elle se sauva, effectivement.

Le déjeuner partagé à Lezarmeur fut moins guindé que celui auquel participèrent à Tours Jean-Yves et Thérèse de Haulteville.

Quelque peu familiarisés avec Xavière Humbert de Haulteville Nadège et Auguste Raynard son époux purent faire plus ample connaissance avec elle. Moins méfiante vis à vis de Xavière, Nadège était plus détendue, moins méfiante aussi vis à vis de son époux à qui elle ne put s'empêcher un temps de prêter les mêmes « turpitudes » qu'à son frère. Craignant de le perdre, de l'avoir peut-être déjà un peu perdu, elle s'efforçait dans le doute, de se rapprocher de lui, par de délicates attentions, par plus de sollicitudes, d'intérêts à l'égard de ses préoccupations professionnelles entre autres ; elle se montrait plus tendre, plus affectueuse. De cet épanchement de tendresse Auguste Raynard ne fut pas seul à profiter. Donatien et sa jeune épouse, eux aussi en bénéficièrent, qui rentrèrent dans les bonnes grâces de Nadège.

Outre les convives annoncés par son père, se trouvaient à Lezarmeur Henry Essartier et Frankie Bonhère. C'est à peine si Nadège fut surprise de la présence des anciens employés du baron Usqawas de Gwerlac. En tout cas elle se refusa à se poser des questions sur les raisons de cette présence où la nature des relations, liant Essartier et Bonhère à son père. Quoiqu'elle fût d'avis qu'il s'agissait là de relations de Xavière Humbert, qui fut, elle aussi, incidemment, employée du baron.

Après une promenade dans le parc puis le jardin riche en plantes vivaces ne nécessitant qu'un minimum d'entretien, et avoir admiré le magnifique panorama, les points de vue sur la mer et les îles de la côte rocheuse se révélant à travers les pins,

on rentra à l'abri de la brise du large, assez fraîche en cette saison, et l'on goûta autour d'une théière fumante.

Bientôt il fut l'heure de se mettre en route afin d'arriver suffisamment tôt à Larmor pour ne pas manquer le début de la Samain de Widrou Kergadec, et avoir le temps de saluer le druide avant que ne commençât son divertissement, sa cérémonie.

« Nadège, Auguste, au lieu de rentrer directement, vous pourriez nous accompagner et faire la connaissance de Kergadec, ce surprenant Grand Druides !

— Il est vrai que nous n'avons jamais assisté à la moindre célébration druidique... bien qu'habitant en Bretagne ! Ça te dirait, Auguste ?

— Après tout, pourquoi pas ! Merci de votre invitation Donatien.

— Je vous préviens toutefois : les « célébrations » du farouche Kergadec, n'ont, même dans le genre, rien de conventionnel. »

La route se rapprochait du littoral. D'autres véhicules les précédaient, ou les suivaient, d'autres étaient parqués le long de la chaussée. Kergadec avait téléphoné à Xavière et Donatien à Lezarmeur pour obtenir l'assurance qu'ils assisteraient à Samain afin de pouvoir les attendre, en cas de retard, pour débiter la cérémonie.

Donatien décrocha le combiné du tableau de bord. On les informait que des places leur avaient été réservées pour ranger leurs voitures à proximité des sites où se dérouleraient « la cérémonie et les représentations ».

Sur une éminence arrondie et dégagée se dressait une table d'orientation. La côte, ici plus basse que dans les environs de

Lezarmeur, n'en était par pour autant moins rocheuse et découpée.

Les membres de l'Occo investirent l'endroit, recouvrirent la table d'une épaisse toile blanche qu'ils attachèrent solidement afin d'éviter que le vent ne la soulevât.

L'Occo avait sûrement fait quelque publicité pour l'événement. Il semblait à Donatien qu'il y avait là plus grande affluence qu'aux précédentes célébrations « publiques » organisées par Kergadec.

De l'autre côté, par rapport au littoral, de la table de granit encapuchonnée, en contre bas, un bûcher avait été érigé.

Les membres du service d'ordre de l'Occo divisèrent le public pour ménager un chemin à la procession. Puis, comme à l'accoutumée, on entendit au loin résonner par intermittence des trompes graves, qui se répondaient, ensuite, fait nouveau, un battement régulier (celui d'une grosse caisse ?) et peu après, dans une trouée entre les arbres, vers le sud, en même temps que l'on perçut le son métallique des sistres marquant le pas de la troupe, l'on vit apparaître la tête de la procession, et bientôt, au-dessus des silhouettes blanches encapuchonnées de ses « adeptes », la tête à la blanche, longue et épaisse chevelure de Widrou Kergadec lui-même, le Grand Druide et sa massive personne assise sur le palanquin porté sur les épaules des plus robustes gaillards dont il pouvait disposer.

Sur cette petite colline exposée aux vents marins, Nadège de Haulteville-Raynard se plaignait de la fraîcheur de la soirée.

Les rameaux de chêne, les linges blancs, et le Glaive Redoutable du Pendragon furent exploités comme à l'accoutumée. Et cela rappela à Xavière les accents des premières Beltaines⁴⁴, célébrées voila déjà si longtemps, lui semblait-il, à Ferlieu, à la Roche Droneuse. Kergadec évoqua de « grands feux sur les montagnes de la guerre », et des

44 Cf. « La Mémoire de Pherlek ».

« pleurs au goût de sel dans les vallées ombreuses », et le riche « sang des guerriers » coulant et imprégnant le sol « dans la plaine de la bataille » !

Les korrigans déployées en un large arc de cercle, entonnèrent en français, extraits du Barzaz Breiz, des versets du « Druide et l'enfant ».

« ...Douze mois et douze signes ; l'avant-dernier le Sagittaire décoche sa flèche armée d'un dard.

Les douze signes sont en guerre. La belle Vache, la Vache Noire qui porte une étoile blanche au front, sort de la Forêt des dépouilles ;

Dans sa poitrine est le dard de la flèche ; son sang coule à flot, elle beugle tête levée :

La trompe sonne ; feu et tonnerre ; pluie et vent ; tonnerre et feu ; rien ; plus rien ; ni aucune série !

Onze prêtres armés, venant de Vannes, avec leurs épées brisées,

Et leurs robes ensanglantées ; et des béquilles de coudriers ; de trois cents plus qu'eux onze.

Dix vaisseaux ennemis qu'on a vus venant de Nantes :

Malheur à vous ! malheur à vous ! hommes de Vannes !

Neuf petites mains blanches sur la table de l'aire, près de la tour de Lezarmeur, et neuf mères qui gémissent beaucoup.

Neuf korrigans qui dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine, à la clarté de la peine lune.

La laie et ses neuf marcassins, à la porte de leur bauge, grognant et fouissant, fouissant et grognant ; petit ! petit ! petit ! accourez au pommier ! le vieux sanglier va vous faire la leçon.

Huit vents qui soufflent, huit feux avec le Grand Feu, allumé au mois de mai sur la montagne de la guerre.

Huit génisses blanches comme l'écume, qui paissent l'herbe de l'île profonde ; les huit génisses blanches de la Dame... »

Après les korrigans, les ovates reprirent en breton le très vieux et très vénérable texte.

« ...Daouzek miz, Daouzek arouez,
Ann diveza-andivez,
Saezer, hennink flimm he zaez.

« Daouzeg arouez en emzraill.
Ar Vuc'h gwen, ar Vuc'h Zu-baill,
O tonet oc'h Koad-ispail ;

« Flemin ar zaez nenn he c'herc'hen,
He goad o redeg oc'hpenn ;
O vlejal hi sonn he fenn.

« Korn o son boud ; tan ha taran ;
Glao hag avel, taran ha tan !
Tra ken mui-ken ; tra na rann !

« Unnek Belek houarneset,
O tonet euz a Wened,
Gand ho c'hlezeier torret ;

« Hag ho rochedou goadek ;
Prenn-kolvez da vaz-loaek ;
Euz a dri c'hant o unnek.

« Dek lestr tud gin a welet
O tonet euz a Naoned :
Goa ! c'hui ; goa ! c'hui, tud Gwenned !

« Nao dornik gwenn war dol leur,
E kichen tour Lezarmeur ;
Ha nao mamm o keina meur.

« E koroll, nao c'horrigan,
Bleunvek ho bleo, gwisket gloan,
Kelc'h ar feunteun, d'al loar-gann.

« Gouiz hag he nao forc'hellall,
E toullik dor ann houc'hzal,
O soroc'hal, o turc'hial,
O turc'hial, o soroc'hal :
Torc'h ! torc'h ! torc'h ! d'ar wezen aval !
Ann ouc'h koz d'ho tiorreal.

« Eiz avel o c'houibannat ;
Eiz tan gand ann Tantad,
E miz mae e menez kad.

« Eiz onner wenn-kann-eon,
O puri nenn enez don ;
Eiz onner wenn d'ann Itron... »⁴⁵

Les bardes s'inclinèrent devant le Grand Druide, devant le Pendragon qui dégaina le Glaive Redoutable et le brandit par trois fois vers les nuées.

« Gwell eo gwinn gwen bar
Na nouar !

45 Extrait du « Barzaz-Breiz » (« Chants populaires de la Bretagne »), « Les séries », ou « Le druide et l'enfant » (dialecte de Cornouaille), du vicomte Théodore Hersart de La Villemarqué.

Gwell eo gwin gwen bar.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Gwell eo gwin nevez
 Oh ! na mez ;
 Gwell eo gwin nevez.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Gwell eo gwin a luf
 Oh ! na kuf,
 Gwell eo gwin a luf.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Gwell eo gwin ar Gall
 Nag aval ;
 Gwell eo gwin ar Gall.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Gall, d'id kef ha deil
 D'id pez-teil !
 Gall, d'id kef ha deil.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Gwin gwenn, d'id, Breton
 A galon !
 Gwin gwenn, d'id, Breton.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Gwin ha goad a red
 Nenn gefred ;
 Gwin ha goad a red.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !

Gwin gwenn ha goad ruz
 Ha goad druz ;
 Gwin gwenn ha goad ruz.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Goad ruz ha gwin gwenn
 Eunn aouen !
 Goad ruz ha gwin gwenn.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Goad ar C'hallaoued
 Eo a red ;
 Goad ar C'hallaoued.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Goad ha gwin eviz
 Er gwall vriz ;
 Goad ha gwin eviz.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Gwin ha goad a vev
 Ned a ev ;
 Gwin ha goad a vev.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !

« Goad gwin ha korol
 D'id, heol !
 Goad gwin ha korol.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Ha korol ha kan,
 Kan ha kann !

Ha korol ha kan.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Korol ar c'hleze,
 Enn eze ;
 Ha korol ha c'hleze.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Kan ar c'hleze glaz
 A gar laz ;
 Kan ar c'hleze glaz
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Kann ar c'hleze goue
 Ar Roue.
 Kann ar c'hleze goue.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Kleze ! Roue braz
 Ar stourmeaz.
 Kleze ! Roue braz.
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !
 Kaneveden gen
 War da benn !
 Kaneveden gen !
 Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !
 Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tann ! tir ha tir ha
 tann ! »⁴⁶

46 Extrait du « Barzaz-Breiz » (« Chants populaires de la Bretagne »), « Le vin des Gaulois et la danse du glaive » (dialecte de Léon), du vicomte Théodore Hersart de La Villemarqué.

« Mieux vaut vin blanc de raisin que de mûre ; mieux vaut vin blanc de raisin.

– Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !

Alors les bardes, en cortège, en impressionnant collège de personnes vêtues de lin blanc et encapuchonnées de noir descendirent au pas cadencé, en deux rangs, la pente et formèrent un cercle autour du tas de bois, que le Pendragon, arrivé juste après eux avec son escorte, enflamma d'une torche transmise par une jolie jeune femme suivie de cinq ovates et de neuf korrigans, et en laquelle Xavière reconnut Viviane, à la longue jupe fendue, au buste nu. Les bardes élargirent leur cercle, s'éloignant du bûcher, s'éloignant les uns des autres,

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne !—
Sang rouge et vin blanc, une rivière ! sang rouge et vin blanc !
— Ô feu ! ô feu ! ô acier !...

Mieux vaut vin nouveau que bière ; mieux vaut vin nouveau...
Mieux vaut vin brillant qu'hydromel ; mieux vaut vin brillant...
Mieux vaut vin de Gaulois que de pomme ; mieux vaut vin de Gaulois...
Gaulois, ceps et feuilles à toi, ô fumier ! Gaulois ceps et feuilles à toi !...
Vin blanc, à toi Breton de cœur ! vin blanc, à toi Breton !...
Vin et sang coulent mêlés ; vin et sang coulent...
Vin blanc et sang rouge, et sang gras ; vin blanc et sang rouge...
C'est le sang des Gaulois qui coule ; le sang des Gaulois...
J'ai bu sang et vin dans la rude mêlée ; j'ai bu sang et vin...
Vin et sang nourrissent qui en boit ; vin et sang nourrissent...

« Sang et vin et danse, à toi Soleil ! sang et vin et danse...
Et danse et chant, chant et bataille ! et danse et chant...
Danse du glaive, en cercle ; danse du glaive...
Chant du glaive bleu qui aime le meurtre ; chant du glaive bleu...
Bataille où le glaive sauvage est Roi ; bataille du glaive sauvage...
Ô glaive ! ô grand Roi du champ de bataille ! ô glaive ! ô grand Roi !...
Que l'arc-en-ciel brille à ton front ! Que l'arc-en-ciel brille !
— Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !
Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne !— »

faisant, quand cela se révélait nécessaire, écartant légèrement les bras, de signes de main, reculer le public.

Par où étaient descendus les bardes, vinrent des marcheurs jouant du tambour en roulement martiaux. Devant eux la foule s'écarta davantage encore.

Puis en dessous du druide, dressé sur la table d'orientation érigée en autel, entouré du chœur de ses korrigans, s'échappant de celles-ci, surgit une cohorte d'hommes habillés de cuir, de fourrures, de mailles et de casque de fer, et armée de longues et larges épées, portées au poing, lames nues. Ils dévalèrent le flanc de la butte engazonnée d'une course rapide et cadencée, gauche, droite, gauche, droite, gauche, droite, qu'ils poursuivirent, à bonne distance autour du feu grondant, rougeoyant, plus brillant maintenant avec la baisse du jour.

Le chœur des femmes massé près du druide, plus haut, entonna à nouveau le chant très ancien.

« Goad gwin ha korol

D'id, heol !

Goad gwin ha korol.

Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan !

Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !... »

Les ovates et les bardes, en bas, le reprirent à leur tour en le scandant fortement, sans le chanter vraiment. Et alors les bombardes et les cornemuses se turent. Seuls les roulements des tambours les accompagnaient. Et les guerriers, dansant leur ronde macabre tour après tour, retrouvaient les gestes pratiqués par leurs lointains aïeux des âges farouches, les gestes de l'antique danse du glaive. En criant et vociférant avec vigueur, ils lançaient dans les airs leurs armes, et avec adresse les rattrapaient.

« Sang et vin et danse, à toi Soleil ! sang et vin et danse.

Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne !

Et danse et chant, chant et bataille ! et danse et chant.

Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne !

Danse du glaive, en cercle ; danse du glaive.

Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne !

Chant du glaive bleu qui aime le meurtre ; chant du glaive bleu.

Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne !

Bataille où le glaive sauvage est Roi ; bataille du glaive sauvage.

Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre et chêne !

Ô glaive ! ô grand Roi du champ de bataille ! ô glaive ! ô grand Roi !

Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et feu !

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre
et chêne !

Que l'arc-en-ciel brille à ton front ! Que l'arc-en-ciel brille !

Ô feu ! ô feu ! ô acier ! ô acier ! ô feu ! ô feu ! ô acier et
feu !

Ô chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre ! ô terre
et chêne ! »

Et le crépuscule assombrissait la scène barbare, et les
dernières paroles, les dernières notes et les pas des « danseurs »
frappant le sol, s'estompaient dans le vent, dans le murmure
lointain des vagues, dans la nuit naissante déchirée par le
bûcher incandescent.

Là haut, plus haut, le Grand Druide s'était dressé.

« Et tombe la nuit !

Mais depuis longtemps la nuit est tombée

Qui recouvre nos âmes d'une chape de plomb !

Et dans la nuit, nous nous enfonçons !

« Mais nous nous souvenons de l'ancien éclat de notre
soleil !

Mais nous savons que le soleil, ailleurs, luit !

Et nous voulons qu'ici, à nouveau il brille

Et embrase les cieux, éclaire nos esprits !

Souvenons-nous de ces temps où les hommes étaient libres
et fiers !

Souvenons-nous de ces âges où l'empire des mondes

N'appartenait point encore aux pauvres en esprit !

Et dans la fièvre nous attendons

Que rayonne la lumière,

Que l'on exalte le bon, le beau, le fort, le fier !

« Depuis longtemps, au travers des saisons, au travers des âges,

Depuis trop longtemps dans l'obscurcissement que l'on nous impose,

L'on agite autour de nous, démons et terreurs sans noms !

Depuis tout ce temps,

L'on tente de briser en nous le ressort de notre fierté,

L'on veut, d'un peuple vigoureux, aux élans vainqueurs,

D'hommes hardis défiant les dieux incertains,

Faire des esclaves aux esprits anéantis, aux gestes vains,

Des créatures soumises !

Et les ténèbres s'appesantissent sur nos âmes troublées !

« Mais nous sommes des hommes vrais !

Nous sommes des êtres libres !

Nous sommes des êtres de lumière !

Mais nous sommes ardents comme le feu rougeoyant de la guerre !

Et, aussi grande que puisse être notre détresse,

Sans cesse nous relèverons la tête,

Et braverons les théories utopiques, les dieux chimériques !

« Relevons la nuque !

Redressons l'échine !

Agitons les verts étendards de l'espoir,

Agitons les oriflammes écarlates de la révolte,

Agitons les gonfalons noirs du sort fatal !

Que dans les bois,

Que par les chemins résonnent nos chants de marche !

Que vibre l'air de nos cris de guerre !

Que sur les champs dans la campagne,

Que sur le champ de la bataille retentissent nos hymnes de joie !

« Nous voulons que la nuit finisse !
 Que bientôt, à nouveau, le soleil de l'homme resurgisse !
 Et portant haut, à bout de bras, sur nos enseignes,
 Au-dessus de nos fronts orgueilleux,
 Notre emblème radieux,
 Le saint et antique Xvarnah,
 Nous voulons que dans sa gloire royale,
 Le soleil, sur un Homme Libre,
 Enfin respandisse pour les âges sans nombre ! »

La clarté du foyer repoussait à sa périphérie l'ombre grandissante, et dans le ciel pâlisant du soir, entre les nuages s'allumaient déjà les premières étoiles. Et au sommet de la butte, surplombant le site, la silhouette sombre et blanche du Grand Druide se découpait contre le firmament, s'illuminait à la lueur de toutes les torches des korriganes.

Les guerriers celtes, de peaux de bêtes et de fer vêtus, s'étaient placés sur un deuxième cercle, entre celui des bardes et le bûcher s'affaissant déjà un peu sur lui-même. La garde de leurs scramasaxes appuyée contre la poitrine, près de l'épaule gauche ils en maintenaient les lames pointées vers le haut et demeuraient figés.

La nappe des torches ceinturant le druide se divisa, et de l'ombre plus épaisse, devant lui surgit une masse plus sombre, grandissant de façon inquiétante.

« Rassemblement ! Rassemblement ! À vos rangs ! À mon commandement !... Garde à vous !... Arme sur l'épaule !... Droite !... Demi-tour !... Droite !... En avant !... Marche !... Hob ! Deh ! Hob ! Deh ! Hob ! Deh ! Hob ! Deh ! Deeh !... »

En bas, à la lueur déclinante du foyer dans la nuit plus dense, l'on distingua mieux enfin cette troupe portant cagoules noires, battledress kakies, et brandissant des fusils d'assaut aux chargeurs proéminents, aux baïonnettes menaçantes.

Les bardes s'écartaient, et la formation parvenue en bas, se rangea en travers de l'axe de la pente.

« Marquez le pas !... Marche ! »

Puis on commanda à la troupe de faire halte. Cessant de piétiner sur place les miliciens s'immobilisèrent.

« À droite !... Droite !... Reposez !... Armes !... Repos ! »

Le porte-enseigne qui avait précédé la troupe se déplaça. Il se trouva en avant du groupe, et tourné maintenant vers le druide comme tous les bardes et tous les guerriers à l'ancienne mode.

Entouré d'ovates portant des torches, le Pendragon, le Glaive Redoutable au clair frottant contre son épaule, descendit à son tour vers le feu, gros amas de tisons crachant des étincelles dans les tourbillons du vent léger, de braises sanglantes aux courtes flammes jaunes et rouges.

« Garde à vous !... Compagnie rassemblée, Pendragon ! »

Le Pendragon brandit son glaive en signe de prise de commandement.

« À mon commandement !... Présentez !... Arme ! »

L'enseigne fut abaissée brièvement et relevée. Le Pendragon et ses ovates se tournèrent également vers le Grand Druides qui,

tout là-bas, tout là-haut, dominait les korrigans et toute l'assemblée dans le halo de la dense lumière tremblante des torches, le nimbant d'une grâce transcendente.

« Reposez !... Armes ! »

Le porte-enseigne regagna sa place première.

« À droite !... Arme sur l'épaule !... Droite !... En avant !... Marche ! »

Les guerriers porteurs de glaives s'étaient rassemblés et poussant un terrible barrit qui fit tressaillir plus d'un spectateur, s'étaient rués en brandissant et agitant leurs lames. Ils accoururent, se précipitèrent et, la pointe de l'épée à hauteur de la taille ou du buste, se portèrent en avant pour ouvrir la route de l'enseigne à l'image de l'« antique Xvarnah ». Précédé du Pendragon la milice aux fusils les suivit et décrivit une ample courbe dans la pénombre. La foule reculait, libérait le passage.

Les bardes emboîtèrent le pas aux hommes en armes. Ayant débridé les sistres de leurs hautes cannes, ils rythmaient la marche de la procession.

La pente fut gravie. Le Grand Druide, rejoint, se plaça avec ses korrigans et ses ovates entre ses miliciens et ses bardes. On se dirigea vers un bosquet lointain, épais, percé de lumières vives.

« Papa ! Je pense que nous allons partir. Il se fait tard déjà, et je n'ai pas très chaud.

— Dites donc, Donatien, votre druide, là, ce... Kergadec... Je ne pense pas que tout ça est une mise en scène anodine. Ne voudrait-il pas reconstituer un front de libération de la Bretagne, ma parole ?

— Oui, Papa, comme Auguste, je ne trouve pas sa prestation très... saine ! Ce qui s'en dégage, ce qui peut transparaître des sermons ou des harangues que nous avons entendus n'est pas très... catholique, non !

— Aaaaah ! Le moins que l'on puisse dire, et tu as vu juste, c'est qu'il n'est pas, et loin de là, un supporter de l'Église, Une, Sainte, Catholique et Apostolique !

— Ne prends pas cela à la rigolade ! Ne serait-il pas un peu, même un tout petit peu... comment dire... « Bretagne über alles » ? Ou quelque chose dans ce genre là ?

— C'est un personnage complexe, et un rien provocateur. Où commencent, où finissent, la provocation, les convictions profondes ? Quelle part pour la poésie ? Quels sont les retentissements de ses élans passionnés plus ou moins bien maîtrisés ?... Demande le lui donc !

— Non, non ! Merci bien !

— ...Dans deux petites clairières bien abritées nous a-t-on dit, et éclairées à l'électricité pour une bonne part, il y aura encore quelques scénettes illustrant certains mythes celtes ; et un buffet est prévu ensuite à proximité...

— Et cet emblème ailé, au-devant des porte-flingues, ça évoque pour moi, quelques films anciens d'actualité... Et pour vous Donatien, qui êtes plus âgé que nous, cela n'a-t-il rien évoqué en particulier, rien que vous n'ayez déjà vu de vos propres yeux ? Cela ne vous fait-il pas un peu peur de fréquenter ce genre de type ? Je m'attendais presque à ce qu'il nous serve, à un moment ou à un autre, quelques saluts « acropolitains », si vous voyez ce que je veux dire !

— Oh ! La façon de saluer... avant, pendant et après l'époque nazie, car c'est à cela, au nazisme, que vous pensez, mon cher Auguste... On peut saluer d'une façon banale, on peut honorer son prochain du titre de « camarade » et pratiquer le crime contre l'humanité, sans que cela soit taxé précisément de

« crime contre l'humanité », quoique sur une échelle aussi importante, sinon plus importante ; on peut avoir été allié des nazis, aussi, sans que tout cela ne jette l'opprobre sur vos convictions, pour peu qu'au bon moment vous vous soyez rangé du côté des plus forts, du côté des vainqueurs...

— Oui, oui, et aussi certains syndicats et l'effort d'armement au début de la dernière guerre, et certains... futurs hommes politiques français de premier plan allant travailler volontairement en Allemagne paraît-il, ou certains autres récompensés de la Francisque... Et d'autres trucs encore plus corsés de nos jours ! Reconnaissons qu'il y a eu, qu'il y a de blancs bonnets et des bonnets blancs qui n'ont pas, qui ne sont pas et qui ne seront jamais traités à la même lessive !... D'accord, d'accord ! Mais quand même ! »

Donatien se contentant de hausser les épaules en ouvrant des yeux ronds, Claude Terrart ne put s'empêcher d'intervenir.

« En ce qui concerne l'enseigne, ce n'est tout de même pas un aigle avec dans les serres, une couronne de laurier entourant une croix gammée, comme il a été dit c'est une figuration du Xvarnah. Cela évoque l'ancien symbole perse, solaire et royale ! D'ailleurs, j'y pense, ça ressemble assez à l'emblème gonilkien ! Une provocation de Kergadec, encore ! Le disque solaire ailé ! Le Xvarnah ! « La gloire royale des Aryas » !

— Des « Aryas » ? Tiens donc !

— Oui, les peuples qui se sont imposé dans la Perse ancienne, comme nous-mêmes, pour ainsi dire, sont d'origine aryenne, on n'y peut rien ! Notons au passage une curiosité de l'histoire : Cyrus, l'aryen, le souverain aryen type, a libéré les Juifs de Babylone, a favorisé leur retour en Palestine, ou en Judée, si l'on veut, et n'entamons pas ici une discussion sur le droit historique de la possession de cette terre. Cyrus est

demeuré leur allié et grâce à son heureuse sollicitude à l'égard d'Israël a donné naissance par cette intervention même au courant biblique prophétique post-exilique et messianique ! Un Aryen, le messie, ou la préfiguration du messie attendu ! Aujourd'hui cela pourrait sembler anachronique, une hérésie voire, au citoyen lambda ! Pour Israël, à l'époque c'était pourtant cela ! Après les souverains perses, les souverains parthes ! Des aryens, eux aussi ! À l'époque de la lutte contre Rome, en Israël on attendait comme le salut le moment où l'on verrait des coursiers parthes enfin attachés aux tombeaux ! Cela aurait signifié le bris du joug romain, la libération, oui ! le « Salut » ! Maintenant, curieux paradoxe historique, devant certains publics, il vaut mieux et avec prudence seulement, parler d'Indo-européens, d'Indo-iraniens (quoique ! L'Iran des Ayatollahs..., n'est-ce pas !) que de parler d'Aryens ! La faute au « petit Adolf », et à toutes ses « bêtises » ! En tout cas ce symbole ailé, souvenir du Xvarnah, est inspiré d'un symbole assyrien, inspiré donc d'Assour, de Ninive, dont les Perses ont triomphé et hérité.

— « What are the dreams of Niniveh now » ?⁴⁷ »

47 « Que sont, d'autrefois, les rêves de Ninive devenus ? ». Leitmotiv d'un poème de Robert E.Howard : « Dreams of Niniveh ».

CHAPITRE XIII

« Toute cette démonstration, ces flingues... des M16 à ce qu'il m'a semblé, est-ce bien utile ? Est-ce bien prudent ? On dirait que tu cherches les ennuis !

— Ma chère petite Claude, il n'est en aucune façon question que tu régentes l'Occo !

« Ainsi s'exclama Indra : homme, tu n'es plus que femme, à l'esprit faible, aux agissements vains !... Abaisse les yeux, et ton regard ne le relève plus ! Sous tes robes dissimule tes souliers, couvre tes chevilles ! Être prêtre, tu aurais pu ; et femme tu es devenu ! Frêle Asanga !⁴⁸ C'est moi qui dirige l'Occo !

— Ô puissant Indra, puisses-tu te réjouir du malheur de ton ennemi ! Éclate-lui le crâne de tes horions, enfonce-lui la panse du choc de ton genou ! Que le vaurien périsse sous tes coups !⁴⁹ Évite donc, Kergadec, de trop solliciter Indra !

— Pour la plupart ces fusils ne sont que des reproductions au calibre 22LR. Pour certaines, à une époque, commercialisées par la manufacture d'arme de Saint-Étienne et que je me suis procuré d'occasion ! Voilà ce que je pourrais dire à la police, à la gendarmerie ou à la D.S.T., si c'est ce que tu redoutes ! Voilà en ce qui concerne les armes en ma

48 W. Kergadec s'inspirait là de quelques strophes du Rig-Veda : sect. VI (classification A.Langlois), lec. III, Hymne II, st. 16, 17 et 19. Selon la légende, Asanga, victime d'une malédiction, perdit sa virilité et fut changé en femme.

49 C. Terrart évoquait également le Rig-Veda : sect. VI, lec.V, HymneIII, st. 10.

possession ! Les autres, amenées sur l'initiative de Pierre, Paul ou Jacques, je suppose qu'elles sont de même nature...

— Tiens donc !

— Samain, c'est une fête d'hommes, de mecs, une fête guerrière, aussi ! Ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre, Claude, tu le sais mieux que personne ! Alors ne me gonfle pas ! Et rassure-toi je n'ai pas envie de me lancer dans une guerre civile pour libérer les Bretons du joug des Gaulois ou des Francs ! Il s'agit simplement de faire comprendre, de faire savoir à certains monothéistes bouffeurs de païens ou d'athées, qu'ici, contrairement à ce qui a pu se passer récemment en Bavière, on ne se laisserait pas saigner comme des moutons, qu'aux Bretons, qui s'y frotte s'y pique !

— Et ton nouvel emblème ! Certains spectateurs, dans l'ambiance suave que tu as sue créer, y ont trouvé quelque ressemblance avec d'autres enseignes brandies avec arrogance voilà encore un demi-siècle...

— Et c'est toi qui m'emmerdes avec ces conneries ! Toi, ex-Modal ! On croit rêver, ma parole ! C'est le monde à l'envers ! Tu as chopé le virus du complexe pandémique du monde occidental ? Tu vires au politiquement correct ou quoi ? Tu fais chier à la fin ! Comme je l'ai dit dans l'un de mes bla-blas, c'est le Xvarnah, le soleil royal, des anciens souverains perses, nos lointains cousins ! Ça aussi tu dois le savoir !

— Oui ! Oui ! Je le sais ! Je l'ai même expliqué à certains de tes détracteurs ! Et ton enseigne, je trouve aussi, et je le leur ai dit, qu'il évoque le symbole solaire gonilkien ; peut-être pas par hasard...

— Hmmm ! La fine mouche que voilà ! Il y a de cela, j'en conviens, ma charmante et combien agaçante Claude. Mais, mon soleil, sans doute l'auras-tu remarqué, au coeur de l'emblème, est frappé de la marque de l'Occo ! S'y inscrivent, en effet les deux « O » concentriques, l'un contenant l'autre

plus petit, et, affrontés, dans l'espace les séparant, l'un retourné, les deux « C ». Quant à ce que tu redoutes... oui je suis fier d'être breton, je suis fier d'être de culture aryenne, et je revendique mes racines haut et fort ! Tant pis pour les débiles aux mentalités frileuses et sclérosées, incultes, et incapables d'un embryon de réflexion, tant pis pour ces coassantes grenouilles spinales trop facilement effarouchées ! Je suis fier d'être ce que je suis ! En cela je ressemble, malgré ma couleur de peau, à James Brown, cette autre machine sexuelle, oui, oui ! parfaitement ! qui chante qu'il faut être fier d'être noir, qui dit qu'il faut être fier d'être jaune, ou même figurez-vous, Mesdames, Messieurs, en croirez-vous vos oreilles, fier d'être blanc !

— Merci pour tous ces éclaircissements, ô grand dispensateur de lumière !

— Bon ! Je veux bien faire la paix si c'est toi qui reconnais que c'est toi qui as commencé. Je suis disposé à pardonner ton arrogance à l'encontre du Grand Druide de l'Ordre Cultuel Celtique d'Occident ! Parce que je t'aime bien, Claude ! Le sais-tu ? Sais-tu que souvent je pense encore à toi ? Ensemble nous menons alors, à l'exemple de Marc-Antoine et de Cléopâtre, et selon l'expression de cette reine, une « vie inimitable » ! Tu participes à mes fantasmes liturgiques ! À l'image de héros mythiques nous vivons des amours inouïes dignes d'une épopée ! Nous accomplissons sans honte, et c'est là le moindre de nos exploits, ce qui ferait monter le rouge au front du Divin Marquis ou de Néron, eux-mêmes...

— Si l'âge, un jour, a raison de ta vigueur, je doute qu'il puisse jamais triompher de ton immodestie ! Arrête ton char, Ben-Hur, avant que de porc je te traite !

— De porc ? Oui, mais de porc... épique ! Et, je le redis, qui s'y frotte s'y pique !

— Allons, cessez donc de vous chamailler, tous les deux ! »

À l'invite de Donatien, Claude Terrart et Widrou Kergadec se sourirent obligeamment ; avant de rire ouvertement.

« ...Bien évidemment, vous ne nous aidez pas par pure philanthropie, et les raisons réelles de votre soutien... officiel, ou de votre soutien occulte, dont je vous remercie encore, Monsieur de Haulteville, et vous aussi Mademoiselle... Madame ! Humbert, je ne veux pas les entendre, même si elles sont ce que je crois et si je les comprends. Moi aussi je ne reconnais qu'une loi, l'ancienne loi ; non pas celle qui veut qu'après avoir reçu un coup l'on tende l'autre joue, mais celle qui dit : « étalon pour cavale, mort pour blessure » ! Si votre aide n'est pas tout à fait désintéressée, elle nous est néanmoins fort précieuse...

« Je ne vous l'ai jamais dit : l'idée d'infiltrer la Gonilkiade, ou pour être plus précis le Renouveau Gonilkien, m'est venue à la suite d'une tentative d'infiltration de l'Occo par une autre association. Une « association de secours aux victimes des sectes coercitives » ! Secte coercitive, l'Occo ! Bref, le mouton potentiel m'a paru suspect : il affectait une attitude admirative à mon égard, ce qui n'est pas pour me déplaire, vous le savez, mais un tantinet trop veule. Il s'intéressait à la mythologie celtique, mais s'il avait sans doute lu récemment quelques ouvrages sur le thème, il les avait mal assimilés. Ça sonnait faux ! Je me lève, j'ouvre la porte, j'appelle ces mêmes lascars qui veillent sur notre tranquillité en ce moment. Ils se radinent, entourent le mec, sur un signe le rassoit en lui pressant les épaules comme il fait mine de se lever, et je lui demande : « qu'attendiez-vous vraiment de moi en venant ici, mon joli petit Monsieur ? ». C'est vrai, il était mignon ce jeune blanc-bec... Enfin, après un certain temps, assez court, de ce jeu là, il se déballonne le pauvre chéri, et il nous lâche le morceau.

Après, nous avons discuté plus benoîtement. Qu'est-ce qu'il croyait ? Que j'avais besoin d'une chiffe molle, ce trou du cul !... »

On frappa doucement à la porte.

« Excusez-moi ! Monsieur, Bigard essaie de dissuader Viviane de vous déranger, sans y parvenir ! Ça n'a pas l'air capital, mais elle insiste pour vous voir et commence à s'énerver...

— Humpfh !... Ça ne vous ennuie pas trop ?

— Nullement !

— Nous pouvons la saluer.

— Elle est de plus en plus belle, je trouve.

— Merci pour elle, Claude ! Tu n'as pas toujours été aussi tendre à son égard... Cinq minutes seulement, hein !... Custot, avant qu'elle lui explose à la figure, dites à Bigard de la laisser entrer ! »

Viviane Le Duigou pénétra en trombe dans la pièce puis stoppa, et s'avança ensuite précautionneusement. Son regard se posa sur Claude Terrart. Après, elle ne la quitta guère des yeux. On la complimenta sur ses prestations, et sa prestance !

« Merci ! J'aurais dû me montrer... moins à mon avantage, mais Widrou y tient tant et... et... sûrement suis-je un peu exhibitionniste... Mais j'ai pris froid, et la gorge me gratte un peu.

— Il faudra donc, hélas, un temps au moins nous priver de son charmant spectacle ! du spectacle charmant de votre gorge si complaisamment déployée, de si belle et arrogante façon ! Soignez-vous vite, adorable Viviane ! »

Viviane rosit sous les compliments mutins de Donatien. Claude Terrart s'était installée près de Robert Deyramault, avec Donatien pour autre voisin. Et Viviane la vit tremper un sucre dans la tasse de Robert et après en avoir croqué la moitié, se tourner vers lui, et du bout des doigts, en pousser le reste entre ses dents avide de bel homme, jeune, viril, puissant. Cela la rassura : Claude ne tentait pas, a priori, de remettre le grappin sur Widrou ! Soulagée, après quelques banalités, elle s'esquiva, à la demande de son druide et sans que celui-ci n'eût trop à insister.

« ...Ils ont vendu, donc, tout ce qu'ils possédaient, pour réaliser une dot significative, comme une religieuse entrant au couvent. Et, sans trop en faire, mais en manifestant avec beaucoup de maîtrise, de sérieux, un grand respect de... leur nouvelle hiérarchie, ils ont rapidement été distingués et retenus pour suivre un stage de formation en Autriche. Ils ont quitté Nantes pour Vienne. Ils feront, en principe, bientôt partie des cadres de la Gonilkiade de Faljas. Et on devrait, je suppose leur confier la direction de l'un de ces Comités Gonilkiens, dont la première de nous, Xavière, vous aviez entendu parlé, voilà quelques années. Kevin m'a précisé qu'Edwina avait chialé comme une madeleine, chez le notaire, sans pouvoir se retenir, après avoir signé l'acte de vente de leur pavillon, et des terrains hérités de ses parents, à elle. Lui, d'après ses confidences lapidaires, c'est plutôt au moment de signer le chèque qu'il leur a remis, qu'il en avait gros sur la patate... Ils me font confiance ! Sans vous connaître, ni les raisons qui vous poussent à agir de la sorte, ils vous font confiance !

— Tout est déjà réglé, en conformité avec les indications que vous nous avez fournies, remboursement et primes.

— Merci pour eux ! Merci, sans vous cela n'aurait pas été réalisable, je le crains ! »

Le professeur Camille Baugoy trouvait le temps long. Il avait été consulté à maintes reprises, on l'avait écouté patiemment, « religieusement », lors de ses interventions, et il avait débattu avec des confrères français et autrichiens appelés eux aussi à cette réunion. Mais en attendant que fût rédigé le « Catéchisme » devant être soumis une dernière fois à sa critique et à celle des autres historiens rassemblés, il s'ennuyait. Par la fenêtre, la discussion languissante ne retenait plus son attention, il laissait errer son regard sur la cour et les massifs, et, au-delà de la grille, sur la rue et les arbres d'un parc. Le ciel était gris et bas au-dessus de Vienne ce jour-là. Et les monts alentour, encerclant la ville au loin, sombres dans la grisaille, paraissaient menaçants.

« Baugoy, à quoi songez-vous donc ? Le Heimweh⁵⁰ vous ronge-t-il déjà ?

— Je ne sais trop, ma foi...

— Chut ! Ne me parlez pas de votre foi en ce saint lieu ! Vous risqueriez de proférer, peut-être même sans vous en rendre compte, quelque propos sacrilège. »

Joubin souriait. Baugoy ricana, et reprit un air moins enjoué, plus sérieux, plus digne, comme il aperçut les Athravans gonilkiens pénétrer de nouveau dans la salle. On remit à chacun des congressistes un tirage de l'ouvrage auquel il contribuait et désigné à défaut de titre définitif le « Catéchisme historique ».

Le surlendemain ils se revirent tous une nouvelle fois. Aucune remarque très significative sur le travail des historiens gonilkiens, sur le travail des Athravans, ne vint critiquer

50 Mal du pays.

sérieusement l'ouvrage tel qu'il se présentait. On souleva une nouvelle fois les problèmes auparavant évoqués. Les différentes hypothèses concernant l'époque et le lieu où s'illustra le prophète Gonilka furent exposées par l'un ou l'autre. Évidemment « les choses », les analyses, les exposés répondaient tout de même à un certain parti-pris, à certains a priori.

Mais l'ouvrage se voulait rigoureux, et l'on pouvait considérer qu'il ne se départissait pas d'un bout à l'autre d'un strict esprit scientifique en exposant les différentes théories en lice et Camille Baugoy avait été rassuré par sa lecture. Un moment il avait craint s'être fourvoyé dans ce travail collégial au bénéfice de ce qu'il convenait tout de même, un chat étant un chat, de qualifier de secte. S'il avait été flatté que l'on requît ses modestes lumières, car il rêvait de voir son nom associé dans les études gonilkiennes à celui des défunts professeurs Usqawas de Gwerlac, Yvomarc'h et Reguenbard, il n'avait plus été aussi sûr de devoir se réjouir de voir son nom, parmi d'autres, figurer sur la page de garde du « Catéchisme » en question. Par vanité il ne s'y était pas opposé, mais craignait que cela en définitive ne lui portât préjudice.

En fait le « Catéchisme historique » gonilkien, à défaut d'un titre plus juste ou plus approprié non encore arrêté par le *Bekräftiger Meister* Martial Faljas, se révélait être un précis d'histoire, replaçant, restituant, mettant en perspective, aussi objectivement que possible en ce qui concernait le Renouveau Gonilkien, le mythe gonilkien et l'histoire, le mythe et la protohistoire, voire la préhistoire.

Les démêlés de la secte, les querelles avec le corps scientifique, en l'occurrence les historiens, les archéologues, s'exacerbèrent plusieurs années auparavant avec la publication des travaux de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac relatifs aux documents de Ramqou. La découverte des documents de

Ramqou, en Azerbaïdjan, puis leur déchiffrement avait bouleversé la connaissance de l'époque kandienne. Les tensions entre la foi de la Gonilkiade réinventée par Martial Faljas sur les bases « dardancouriennes » et les nouvelles théories répandues par le professeur Charles-Edward Usqawas de Gwerlac, vulgarisateur des études des documents de Ramqou, étaient nées des différences d'appréciation faites dans un cas ou dans l'autre de la personnalité du Kohemghenn Houlaïk Ouarkyhn, considéré soit comme un sauveur de la foi, soit comme un habile cynique ayant profité de l'influence de l'ancienne Gonilkiade.

Le but de l'ouvrage projeté par Martial Faljas, était, de façon simple, aisément accessible au commun, et d'abord à ses ouailles présentes et futures, de dépassionner le débat, d'apporter des précisions utiles et mettre un peu plus en accord le donné traditionnel de la foi gonilkienne tardive avec les données scientifiques. Le principal sujet de friction entre les théories du professeur Usqawas et les croyances des Nouveaux Gonilkiens avait été la personnalité du prince Houlaïk Kohemghenn. Mais on convenait enfin qu'il importait somme toute relativement peu que le Kohemghenn Houlaïk se fût servi de la Gonilkiade ancienne plus qu'il ne l'eût servi. Objectivement il convenait d'admettre que sûrement, ainsi que Clovis beaucoup plus tard et sous d'autres cieux, entrant en intelligence avec l'Église Catholique, les deux parties avaient un avantage mutuel à leur accointance. Aussi, pouvait-on évidemment considérer que la « Providence », ainsi à l'oeuvre, avait permis la survivance, le maintient de la Vrai Foi, sa transmission aux générations futures.

Quoique l'on disposât de quelques rares et courts textes fort anciens traitant de la vie de Gonilka, les détails connus de son existence, un parallèle pouvait être fait là avec Zalmoxis, par

exemple, relevaient, selon Baugoy et de nombreux autres historiens, plus du mythe que de l'histoire.

Avant que les groupes de langues indo-européennes quittant l'Aryana Vaeja⁵¹ ne se fussent scindés pour constituer d'une part la branche iranienne et d'autre part la branche indienne, sûrement même avant que les aïeux des nobles et vaillants Aryas n'en vinsent à s'ébranler depuis les steppes nord-pontiques pour conquérir le monde, Gonilka s'était déjà révélé.

Ce prêtre, ou ce chaman, ce « religieux », outre l'immortalité de l'âme prêcha à son peuple l'unicité de la divinité. Cet embryon de foi monothéiste, depuis lors demeura en gestation dans les plus sombres replis de la culture aryenne.

Et au gré de l'expansion aryenne, ici ou là, à un moment ou un autre, chez les aryens ou les peuples ayant subi leur contact, leur influence, leur empreinte, resurgit la foi en un dieu unique, sinon son idée.

Ainsi les Aryens se répandirent-ils au Proche-Orient, au Moyen-Orient. Les Hittites fondèrent un empire en Asie-Mineure. Les Hourrites y fondèrent le royaume du Mitani. Et les Hyksos, dont la classe dirigeante était hourrite, soumirent un temps l'Égypte. Et un jour un pharaon, Akhenaton, et son épouse Néfertiti, une princesse mitanienne, se souvinrent du dieu unique. Et le pharaon Akhenaton s'en proclama, comme Gonilka avant lui, l' élu, le favori ; avant que Moïse ayant reçu l'enseignement dû à un prince égyptien, reprit à son compte la formule avec le succès que l'on connût, puisque le Christ et Mahomet en furent les héritiers. Et les Perses de l'Iran, les Parsis des Indes, disciples de Zarathoustra, un réformateur religieux ayant soufflé sur la petite braise allumée par Gonilka, eux aussi témoignent de la grandeur méconnue de la démarche initiale du prophète Gonilka.

51 Contrée d'origine des Aryas. Si les auteurs persans la situent au sud-ouest de la Caspienne, il convient plutôt de la situer à l'est de cette mer Caspienne et au sud de la mer d'Aral.

Gonilka ne nous était connu ni par les hymnes védiques⁵² ni par les textes avestiques⁵³. Il n'était évoqué, mentionné que dans de rares textes anciens épars, grecs ou perses, pour la plupart, des fragments longtemps ignorés dont le rapprochement ne fut réalisé que tardivement après les travaux de Rodolphe d'Ardancour, ethnologue inspiré, qui, en l'ancienne Transoxiane s'intéressa heureusement aux derniers et fort restreints foyers de survivance de la culture gonilkienne, moribonde à son époque.

De cette tradition aujourd'hui disparue, sauvée par d'Ardancour, voici deux siècles environ, était issue la presque totalité de la matière gonilkienne ; ce, jusqu'à la découverte et le dépouillement des documents de Ramqou⁵⁴.

L'ouvrage du professeur Baugoy et de ses confrères, sous la houlette du Renouveau Gonilkien et de ses Athravans, avait eu pour objet de mettre en harmonie les connaissances héritées jadis de d'Ardancour et récemment d'Usqawas de Gwerlac.

Baugoy entreprit une nouvelle lecture de son article traitant de l'influence probable de Gonilka sur la réforme zoroastrienne et de l'influence certaine de Zarathoustra sur le Gautama Bouddha et sur Mahariva. Mais aussi de l'exil des Juifs à Babylone, de la libération de ces Juifs par le souverain aryen Cyrus le Grand et de la « Nouvelle Alliance » qui se fit jour en Israël après cet épisode, du courant prophétique post-exilique, mettant en exergue, après l'influence subie auprès du magisme zoroastrien, l'aspect monothéiste de la foi hébraïque, et développant l'attente messianique d'Israël.

Le professeur Joubin s'approcha de lui.

« Baugoy, rentrez-vous en France dès ce soir ou attendez-vous demain matin ?

52 Antique littérature sacrée indienne.

53 Littérature sacrée des anciens Perses.

54 Site de l'Azerbaïdjan, la Transoxiane de l'antiquité.

— Max Wittgenstein m'a invité à passer ce week-end chez lui. Je vais rester ici et en profiter pour assister à la cérémonie dominicale des Gonilkiens.

— Macte animo ! Generose puer, sic itur ad astra !⁵⁵ Quant à moi, je compte partir le plus tôt possible ! »

Camille Baugoy ne souhaitait pas désobliger ses hôtes de la semaine écoulée en s'esquivant trop soudainement, avec un empressement malsain. Mais s'il avait décidé de répondre favorablement à l'aimable proposition gonilkienne de prolonger son séjour un peu plus longtemps, de ne pas s'enfuir comme un voleur, il ne se sentait pas aussi à l'aise qu'il le laissait paraître. En secret il louait néanmoins le gourou Faljas, qui, à ce qu'on prétendait, régentait tout ou presque des activités de la secte à Vienne, ou partout ailleurs également, pour la qualité de l'hébergement offert, et sa générosité.

Que la Gonilkiade put renaître de cendres si froides, en soi cela l'étonnait et l'émerveillait. Il souhaitait parfaire, concrètement, sa connaissance du phénomène, en poursuivant une intéressante leçon de choses.

Plus basse, plus sombre la nef s'élevait vers le chœur très lumineux, dont la voûte, ou le plafond, la partie la plus haute d'où irradiait la lumière, demeurait invisible de sa place. Le professeur Baugoy, invité, redoutait néanmoins d'être considéré en intrus et se manifestait le moins possible, ne souhaitant pas provoquer la moindre distraction des fidèles l'entourant. Il entendit un claquement sec qui résonna dans la salle immense. Il prit conscience alors de contempler le fin profil d'une jolie gonilkienne, deux rangs devant. Toute l'assistance s'était tournée vers l'allée centrale. Lentement Baugoy se tourna à son tour. Il se souvint des propos de son mentor, dont il se rappela

55 Bon courage ! mon brave garçon. Ainsi s'achemine-t-on vers les cieux !

la présence à ses côtés, et qui un peu plus tôt lui avait décrit la cérémonie à venir. Il y serait procédé au Zoutrê Qoushty Datahn, à l'ordination de deux Français, un homme et une femme.

L'assemblée récitait un hymne. Elle accueillait le Gonilkôtéma !

Le professeur aperçut les Hêvishtas en robes blanches, le visage couvert d'un léger voile translucide, portant dans trois vasques soutenues par de longs brancards, les feux sacrés, symboles de la lumière solaire, symboles de la vérité, de l'enseignement, de la vie, symboles de la foi. Les feux de la victoire, du travail, du culte. Venaient ensuite les Êthrapadhis, les Athravans, et le Magopadhan-Magopad⁵⁶, le Gonilkôtéma Martial Faljas, lui-même. Les hommes qui le précédaient et le suivaient, avaient le visage et la tête recouverts du diaphane Badan mauve. Les Magopads fermaient la marche. La langue liturgique du mouvement gonilkien était le français. Grâce en devait être rendue à Martial Faljas ! Et le professeur Baugoy, en remerciant du fait son compatriote Faljas, put se concentrer sans effort sur les paroles de l'hymne scandé par les fidèles.

« Autrefois, Dieu, à Gonilka, se révéla !
 Avant Melchisédek, il y eut Gonilka.
 Et avant Zalmoxis, il y eut Gonilka.
 Avant Akhenaton et Néfertiti, il y eut Gonilka.
 Avant Zarathoustra, avant Gautama, il y eut Gonilka.
 Bien avant le Nazaréen, et bien avant le fils d'Amina,
 Il y eut Gonilka !
 Autrefois, Dieu, à Gonilka, se révéla !

« Ô Gonilkôtéma,

56 Quelques éléments de la terminologie gonilkienne, grandement imitée des vocabulaires religieux mago-zoroastrien ou parsi.

De grands prophètes par notre Dieu inspirés,
 Par toutes les contrées nous en avons cherché,
 Avec attention, pendant des générations,
 Clamant notre détresse, et toujours, et partout,
 Sans qu'aucun guide par notre Dieu inspiré,
 Sans que personne, ne se révélât, jamais !

« Et maintenant, ô heureux Gonilkôtéma,
 À Toi, notre Dieu Tout-Puissant s'est révélé !
 À Toi, Gonilkôtéma ! Nouveau Gonilka !
 Et sur ton front glorieux se distingue la Sainte Onction !

« Devant Toi, Gonilkôtéma, nous tombons à genoux !
 Car, en Toi, ô Grand Gonilkôtéma,
 Dieu, dans sa grande bonté,
 Un nouveau Maître nous a donné !
 Toi, parmi tous les hommes, seul par le souffle inspiré,
 Toi le Gonilkôtéma !

« Gonilkôtéma, Tu es l'héritier de Gonilka !
 En Toi, Grand Gonilkôtéma, un nouveau Gonilka !
 Gonilkôtéma, en Toi à nouveau Gonilka nous est donné !
 Gonilkôtéma, Toi le plus semblable à Gonilka !
 Gonilkôtéma, en Toi à nouveau Gonilka nous est donné !
 Gonilkôtéma, Toi le plus semblable à Gonilka !
 Gonilkôtéma, En Toi seul, Dieu se révèle !
 Gonilkôtéma, Toi, de l'Homme, le nouveau modèle !
 Gonilkôtéma, Toi le plus semblable à Gonilka !
 Gonilkôtéma, Toi le nouveau Gonilka ! »

CHAPITRE XIV

« Que le monde est petit ! Nous empruntons le T.G.V., un taxi jusqu'à la rue du Faubourg Saint-Honoré...

— Et là, dans la boutique Escada, en redescendant de l'étage, dans les marches..., nous croisons... Lorena Vanghiou !

— Elle avait amené son fils. Quand elle a identifié Xavière, je l'ai vue tirer brusquement à elle le gamin en le prenant par le bras. Le gosse qui nous regardait s'est protégé le visage d'une gifle qui n'est pas venue. Je ne sais pas s'il a bien compris ce qui se passait, s'il a reconnu Xavière. Un grand type, assez jeune encore, et plutôt costaud à ce qu'il m'a semblé, les accompagnait ; il la serrait de près, j'ai trouvé, peut-être pas seulement pour la protéger d'une mauvaise rencontre... Xavière croit l'avoir reconnu, ce type !

— S'il y avait encore une boutique à Tours proposant un choix convenable de vêtements de choix, vous ne seriez pas obligées, mes pauvres petites, de rejoindre la Grande Babylone, pour y subir de désagréables confrontations !

— Je ne sais pas vraiment pourquoi tu plaisantes à ce sujet ! Tu sais bien que cette femme me glace le sang, Donatien ! Tu sais bien qu'elle me met mal à l'aise !

— Excuse-moi !... Je sais, Xavière, que tu te reproches, quoique tu t'en défendes, de lui avoir porté tort. Mais tu ne lui as pas... « volé » Charles-Edward ! C'est elle qui l'a perdu !... Et le jeune type costaud, de qui s'agit-il ?

— Il me semble... Tu te souviens du professeur Baugoy... Il m'avait rencontré, ici-même, pour savoir si j'avais conservé des notes de Charly, concernant ses travaux, sur la Gonilkiade, sur les documents de Ramqou, l'ère kandienne. Et nous avons discuté, lui et moi un bon moment sur ces sujets. Il était accompagné de quelqu'un qu'il m'avait présenté comme étant son fils. Il m'avait informé de son intention de rencontrer... « la veuve du professeur Usqawas »... pour les mêmes raisons, celles qui l'avaient poussé à s'entretenir avec moi. Il souhaitait consulter, si possible, le plus large éventail des écrits de Charly, même ceux qui n'avaient pas été publiés... Il avait entrepris la rédaction d'un article de fond ou d'une monographie... selon ce qu'il a bien voulu me dire. Quant au fils en question, je n'avais pas eu l'occasion de beaucoup entendre sa voix.

— Peut-être parle-t-il mieux avec les mains ou avec une autre sorte d'appendice de son corps juvénile, ce jeune branleur ! Après Charly, et, avant, son père ! Cette garce de Lorena, je croyais qu'elle préférerait, comme toi Xavière, les hommes... mûres, un peu âgés, même ! Ah ! « femme souvent varie ! Bien fou qui s'y fie ! »

— Ce Stéphane Baugoy est plus jeune qu'elle, mais ce n'est pas pour autant un adolescent impubère !

— Et quel âge a-t-il donc, d'après vous, chère Claude, d'après vous, grande connaisseuse des gents féminine et masculine ?

— Humh ! Il approche de la trentaine ! Vingt-cinq, trente ans ! Au maximum dix ans de moins qu'elle. Il est de l'âge de Robert, de notre petit Bob ; à peu près.

— Elle n'est pas complexée, avouez-le !

— Mais, enfin, Donatien ! Dire cela ! Quelques puissent être mes griefs ou mes torts vis à vis de Lorena Vanghiou, je trouve que tu exagères !

— Xavière a raison, je pense ! Donatien, vous exagérez ! Vous réagissez bien comme un homme, un mec, un macho ! Vous êtes mal placé, gentil coquin, pour critiquer d'aussi acerbe façon une gentille femme qui recherche un peu de plaisir, un peu de bonheur ! Vous ! qui souvent vous ébattez avec plus jeune que vous, femme, homme, et moi-même ! avec nous trois, qui tous avons bien plus de dix ans de différence avec vous !

— Oui, oui... Mais une femme... Elle a autour de trente-cinq ans, maintenant... Avec un homme de vingt-cinq ans peut-être...

— Et pourquoi une femme toujours très belle, convenons en, ayant encore des besoins à satisfaire, et susceptible de plaire, ô combien ! à un très large échantillonnage de mâles, renoncerait-elle à l'amour ? Dans la mesure où cela lui est possible, où elle en a l'opportunité, pourquoi une femme ne devrait-elle pas se permettre ce qu'un homme se permet ! Quelle misogynie, Donatien ! Vous mériteriez que l'on vous impose une amende honorable, ou non ! pour un tel parti pris contre le beau sexe ! »

Il se trouvait tous les quatre dans le bureau de Donatien de Haulteville. Celui-ci, assis devant son ordinateur, envoya un dernier fax en attente.

« ...Tenez ! Que trouve-t-on ici à l'arrivée : un message de Kergadec, notre Grand Prêtre athée !

— Et que dit-il notre poète exalté ?

— Des banalités... Et, il nous envoie une ébauche de la maquette du prochain numéro de la revue de l'Occo. Tout cela agrémenté de graphiques qui doivent prendre pas mal de place dans la mémoire du P.C. !

— Oui, c'est sûrement le plus important ! Décode les, ces graphiques !

— Pas de panique, Xavière ! Ne me bouscule pas... Bon sang, ma petite chatte, ça me donne les mains moites ; ma jolie petite souris est toute mouillée !... Je vais faire une sauvegarde, d'abord. »

De simples Hêvishtas, les disciples de Kergadec ayant infiltré le Renouveau Gonilkien, avaient été promus Êthrapadhis⁵⁷ lors d'une grandiose « Zoutrê Qoushty Datahn », célébrée à Vienne, en Autriche au siège de la secte de Martial Faljas.

Longtemps Widrou Kergadec était demeuré sans information de la part de ses espions. Il redoutait qu'ils ne se fussent pris au jeu et réellement convertis lorsqu'il reçut enfin de leurs nouvelles. Prudents, ceux-ci avaient jugé préférable de ne pas courir le moindre risque de se faire remarquer. Un fait notable, selon leur appréciation, méritant d'être signalé, ils avaient repris contact.

Ils s'étaient appliqués, ils avaient beaucoup travaillé, beaucoup appris, beaucoup rabâché, beaucoup radoté, ils s'étaient montrés pleins de bonne volonté. Ils s'étaient montrés soumis, sans se montrer veules. Ils avaient fait montre de beaucoup d'allant et d'un esprit missionnaire. On les avait remarqués, on les avait instruits dans la foi, on les avait éduqués, formés, on s'était employé à les conditionner. Ils avaient donné satisfaction. On les avait distingués. On leur avait confié un Emporium⁵⁸, celui de Bourges.

Mais la transformation du Comité Gonilkien originel en Emporium, sa croissance, certes toute relative, avait provoqué des réactions : d'abord la constitution d'une association locale de lutte contre les sectes, et le développement, moins officiel,

57 Prêtres.

58 Église, paroisse gonilkienne du Renouveau Gonilkien, animée par un ou des Êthrapadhis. En général sur la base d'un Comité Gonilkien, l'ayant précédé, animé par un ou des Hêvishtas militants.

d'un mouvement informel mais actif de résistance à l'essor de l'Emporium se traduisant par des tracts, des inscriptions, des sabotages. Récemment des opposants avaient pu pénétrer dans l'Emporium, maculer de peinture les murs d'une salle, molester des Hévishtas ayant vainement tenté de s'y opposer. Ce genre d'antagonisme musclée s'était déjà produit à quelques reprises dans certains Emporiums précédemment créés.

« On » envisageait maintenant de créer à Bourges une antenne de la Gonilkiade Renaissance, si les autorités légales demeuraient impuissantes à protéger l'Emporium, si elles continuaient à manifester aussi peu d'empressement à protéger ses biens ou ses disciples. La Gonilkiade Renaissance constituait en théorie une entité bien différente du Renouveau Gonilkien, mais en fait son bras armé, son service d'ordre. Sous couvert de défendre ses coreligionnaires du Renouveau, la Renaissance n'hésitait pas à intervenir sans ménagement, sans scrupule. Les milieux bien informés s'accordaient à considérer, en effet, la Gonilkiade Renaissance comme une simple émanation du Renouveau Gonilkien. Elle aurait été voulue par Martial Faljas. Et si sa direction était en principe collégiale, il ne faisait aucun doute que le gourou, fort discrètement était le seul à la diriger, qu'il la dirigeait lui-même ! La Renaissance n'aurait pas non plus été fondée par des dissidents du Renouveau. Les membres en auraient été choisis et désignés par Faljas, parmi les membres les plus farouches, les plus déterminés, les plus dignes de confiance du Renouveau Gonilkien. Il s'agissait de croyants sincères, ou d'illuminés, ou de brutes fascinées par Faljas, ayant trouvé en lui un guide, ou ayant besoin d'une justification, d'un alibi pour se défouler.

Claude Terrart ne put s'empêcher de maugréer en lisant la prose de Kergadec.

« Il est unique, Widrou ! Toujours à tirer les couvertures à lui ! Ce qu'il affecte de nous apprendre là, pour une bonne part c'est Robert qui nous l'a appris !

— Kergadec a l'habitude de tirer les couvertures ? Ah bon !... C'est déplaisant, l'hiver surtout...

— Donatien, le gentil misogyne, mêlez-vous donc de ce qui vous regarde !

— ...Ils songent à implanter la Gonilkiade Renaissance à Bourges, pour se défendre ! méchamment, au besoin, j'imagine ! Le Renouveau Gonilkien jouera les martyrs, en gardant les mains blanches. Et si le grabuge est trop sérieux, c'est la Renaissance qui paiera les pots cassés... Nous discuterons de tout cela avec Essartier. »

De part et d'autre de Donatien les femmes se penchaient de nouveau vers l'écran pour relire des passages du fax de Widrou Kergadec. Xavière s'appuyait légèrement de la main gauche sur l'épaule de son mari. Celui-ci tournant légèrement la tête contempla le chemisier de soie délicieusement tendu à hauteur de son visage, puis le fin profil de son épouse, Xavière !

Donatien sentait son souffle varier, ses poumons s'oppresser, son diaphragme, son pauvre cœur s'emballer, et plus bas aussi, son corps palpiter ; et son âme s'enfiévrer. Xavière ! Il avait envie de tomber à genoux devant elle, d'embrasser, de baiser son ventre, ses cuisses, ses pieds. Pour la remercier de toute la beauté, de toute la jeunesse dont elle lui faisait cadeau toujours, avec tant d'amour ! pour la remercier de sa gentillesse non feinte ! pour la remercier de ce petit geste de rien du tout, de ce petit geste gracieux, de ce petit geste révélateur, de cette petite main jolie, posée là, là sur son épaule ! À genoux, il la remercierait de l'exclusivité de son amour, de ne pas avoir cherché un amant, un ami de cœur, à l'âge plus compatible avec

le sien ! Il pourrait la remercier de sa fidélité, de sa serviabilité, de sa docilité à satisfaire ses caprices les plus scabreux !

Donatien reposa un instant les yeux sur l'écran, puis se tourna lentement vers la gauche. Claude tendue vers l'avant avait les mains sur les hanches, les doigts vers le bas, les poignets en haut, les coudes en arrière. Elle avait quitté sa veste mais gardé le gilet de son tailleur. Les boutons métalliques, dorés et très ouvragés, en une rangée serrée sur sa petite poitrine drue qui tendait les tissus, descendaient hardiment jusque très bas sur le ventre plat et ferme. Donatien admira les courbes joliment callipyges, la croupe nerveuse et dure.

En relevant les yeux il remarqua que Robert se livrait gravement à un examen attentif, semblable au sien. Leurs regards se croisèrent. Robert esquissa un sourire presque timide. Donatien regardait Claude et Xavière, les commissures de leurs lèvres, leurs charmants petits nez, leurs jolies pommettes hautes, la belle carnation claire de leurs belles joues lisses.

« Puisque vous avez ramené de Paris de beaux vêtements, que, de plus vous avez fait parfaitement ajuster à vos charmantes anatomies, Mesdames, voudriez-vous pour notre plus grand plaisir, s'il vous plaît, vous livrer, rien que pour nous, et pour vous aussi, peut-être, à une nouvelle séance d'essayage, dans la stricte intimité de cette humble demeure !

— Je me demande si vous méritez la moindre faveur de notre part, ô vous qui méprisez les dames ! ?

— J'ai été méchant ! ? Je ne demande qu'à faire amande honorable, qu'à expier des propos injustes et trop sévères !

— Trouveriez-vous trop sévère, méchant personnage, d'être par un homme vrai, et d'une inavouable façon, traité en femme, autant qu'un homme puisse l'être ? »

Donatien déglutit et se tut. Claude Terrart interrogea du regard Xavière Humbert, qui déjà respirait plus fort, la bouche entrouverte.

« Nous allons donc, pour commencer, rejoindre les chambres, à l'étage... Ensuite, nous vous confierons aux bons soins de notre vigoureux Robert. Et, pendant votre pénitence, nous défilerons devant vous, mettant en valeur nos corps en les parant d'étoffes de prix et de bijoux, ou encore d'autres manières... »

CHAPITRE XV

« Ils se sont bien débrouillés, les indicateurs de Kergadec... En deux ans à peine les voilà investis d'une responsabilité dans la secte de Faljas.

— Faljas doit se sentir vieillir, et manque peut-être de cadres en réserve et il ressent sûrement l'urgence l'aller vite pour mener, avant sa fin, la conversion en règle de notre vaste monde. Il y a du pain sur la planche !

— Croyez-vous que nous ayons à la faveur de troubles dans leur petite succursale, d'une petite ville de province comme Bourges, une chance sérieuse de voir sortir de l'ombre les lascars de la Gonilkiade Renaissance ? Et si cette... « Renaissance » intervient...

— ...Ce ne seront peut-être pas Mac Hyvell et sa clique, Schönberg, et l'autre... Hauswald ! Mais on peut l'espérer. On peut espérer, par ceux qui se manifesteront, si toutefois quelqu'un, quelques uns se manifestent, remonter jusqu'à eux.

« Kergadec a-t-il eu raison de redouter un attentat contre sa personne ? A-t-il eu raison d'infiltrer le mouvement gonilkien ? Avons-nous raison de nous servir de lui pour un tel projet ?

— En tout cas, après les déboires de ce dirigeant de communauté néo-païenne de Bavière, et certaines réactions... vives des gonilkienis là où ils furent... persécutés, selon eux, on peut estimer que pour quelqu'un n'ayant pas une mentalité de mouton, mais de loup plutôt, sa démarche soit compréhensible.

Il veut se protéger, l'ami Kergadec ! Et ça l'excite toute cette combine ! À son âge, les stimulations intellectuelles doivent avoir plus d'importance encore, j'imagine, que... les stimulations... sexuelles, par exemple.

— Et quel âge a-t-il donc au juste ?... Je n'en sais trop rien !

— Il faudrait le demander à Claude. Elle doit bien le savoir... Espérons que quelque chose se passe. Et qu'en définitive, ils payent ces fumiers.

— Croyons. Et espérons. Et ne soyons pas charitable ! Quand sera venu le moment, pas de pardon ! »

Henry Essartier et Robert Deyramault avaient loué chacun un appartement à Bourges après que Xavière Humbert leur eut attribué, en guise de couverture, un poste au magasin Sweet-Decorum⁵⁹ de Saint-Germain-du-Puy en banlieue de Bourges.

L'appartement de Deyramault se situait rue Alfred deVigny, celui d'Essartier rue des Hautes-Limougères, et depuis eux l'on avait vue sur l'Emporium gonilkien qui débouchait dans ces deux rues. Sur les balcons des appartements, dans des jardinières dotées de plantes artificielles, des caméras avaient été installées, braquées sur les accès de l'Emporium, et reliées à des magnétoscopes. Quatre caméras par appartement. Pour chaque appartement, deux dirigées sur les accès, réglées en zoom avant, les deux autres en zoom arrière. Visionner les bandes permit de connaître les habitudes du lieu.

« Toujours pas de nouvelles têtes, dirait-on. C'est plutôt calme, Bourges. Les quelques remous provoqués par l'ouverture de l'Emporium s'apaisent... On risque bien de jamais voir les affreux de la Renaissance débarquer dans ce bled !... Attendez !... Restez au bout du fil !... Là je visionne une

59 Xavière Humbert, associée à K. Dräyer et Donatien de Haulteville, possédait la chaîne de magasins Sweet-Decorum (ameublement).

cassette prise au grand angle... Ouais ! On dirait bien qu'il y a des mecs, deux, qui espionnent en tapinois ces connards de Gonilkiens.

— En visionnant j'en ai repéré deux, moi aussi, à l'air suspect. Ce sont peut-être les mêmes. On va voir ça. Vous venez me rejoindre ?...

— Ce serait peut-être valable de rester un peu sur le qui vive, et de se relayer pour une surveillance directe. Je sens comme un frémissement, une promesse dans l'air. »

Ce fut Deyramault, qui avait tiré au sort l'appartement donnant sur la façade de l'Emporium, qui remarqua les intrus s'engouffrer rapidement et en force par la porte qu'on entrouvrait. Il téléphona aussitôt, sans cesser sa surveillance, à Essartier.

« ...Je reste de ce côté-ci au cas où ils ressortiraient par derrière... Quand ils ressortiront je propose de les pister... On pourrait les contacter au cas où leurs banderilles se révéleraient insuffisantes à provoquer une réaction, et les inciter, d'une façon ou d'une autre à remettre ça. À remettre ça plus fort, en leur donnant les moyens, au besoin, pour que ça bouge !

— Les moyens ?

— Oui. Des moyens, pour stimuler ces bœufs de Gonilkiens ! Pour qu'ils voient rouge, comme des taureaux.

— Les bovidés ont une vision en noir et blanc, nota bene !

— Je sais. La rétine, des cellules à bâtonnet ! C'était une image.

— Pas très sage, comme image !... Merde, ils ressortent déjà ! Les bandes tournent ! J'y vais, je les suis ! S'ils se dispersent, j'en choisirai un parmi eux.

— Dites-moi de quel côté ils partent ! S'ils partent tous ensemble, ou quoi ?... »

Portant des cagoules abaissées sur leurs visages, les agresseurs se précipitèrent au-dehors. Ils coururent en groupe jusqu'à l'angle de la rue Branly. Là, ils se divisèrent, deux vers le Palais Jacques-Cœur, un vers la place Gordaine.

Deyramault et Essartier demeuraient en contact par leurs téléphones portables, et choisirent de suivre celui-ci. Il fut convenu qu'Essartier allait chercher sa voiture tandis que Deyramault continuait la filature. Le fugitif tourna dans le passage Mirebeau qui enchaînait une succession de sombres escaliers. Quinze secondes plus tard Deyramault s'y engouffrait à son tour. Il faillit heurter un type qui en ressortait. Il se hâta. Il n'entendait plus les pas de l'autre. La luminosité des ampoules faiblardes éclairant le passage aurait dû permettre de distinguer l'homme suivi. Le passage était légèrement sinueux. Peut-être l'autre avait-il couru... et échappait-il ainsi à son regard. Deyramault, dans les marches basses et longues qui descendaient, ne percevait aucun bruit de course. Son téléphone restait muet. Tout à coup il fit volte face et remonta la pente, revenant sur ses pas, avec toute la vélocité dont il était capable.

Le type qu'il avait croisé ?... Il disparaissait à l'instant dans la courbe de la rue Branly. Essartier, parvenu en voiture au débouché du passage, et qu'il pouvait à nouveau contacter, ne voyait personne venir. À moins que le gars ne se fût esquivé par une porte donnant dans les escaliers, il ne pouvait s'agir que de la personne croisée un peu plus tôt. Le blouson, noir, retourné, avait dû se transformer en un blouson clair... beige ! Deyramault se lança sur ses traces et en avisa Essartier. On percevait au loin la sirène d'une voiture de police.

Le type avait rejoint son véhicule, une Ford Sierra. Deyramault monta dans la 405 récemment achetée d'occasion, par Essartier, à Lyon. Ils le filèrent jusque dans un quartier de

petits ensembles. De rares fenêtres laissaient encore filtrer de la lumière.

L'homme parqua la Sierra, la verrouilla et gagna le hall de l'immeuble le plus proche. Combiné à la main Deyramault contourna le bâtiment. La cage d'escalier qui s'était illuminée s'éteignit.

« ...Une loupiote de plus ! Au troisième et dernier niveau ! À gauche pour moi. Et vous ?

— Rien n'a changé de ce côté.

— Okay ! Je prends quelques accessoires, certains des « moyens » dont je vous ai déjà parlé. On se retrouve dans le hall et on monte. On met nos jolis petits bonnets qui se déroulent vite fait en cagoules ! Vous avez le vôtre ?

— Oui. J'arrive. »

Avant de s'engager sur le palier Essartier marqua un arrêt. Puis il abaissa sa cagoule. Deyramault l'imita. Henry Essartier tapota ensuite à la porte.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est nous ! »

La minuterie s'éteignit. Le petit point lumineux du judas s'obscurcit. Essartier ralluma l'éclairage de la cage d'escalier, et la tête encagoulé juste en face du judas, les doigts d'une main en « V » à hauteur de la pommette, il émit un son joyeux.

« Ou-ouh ! Ou-ouh ! »

On entendit des cliquetis métalliques. Et la porte s'ouvrit.

« Andouilles ! Magnez-vous d'entrer ! Vous êtes pas un peu malades ! C'est quoi ces conneries ! C'était pas prévu ! »

La porte fut refermée doucement, reverrouillée, la chaîne de sécurité remise. Essartier s'adossa contre le chambranle, devant la serrure. Le type se trouvait maintenant face à lui, Deyramault dans le dos, et pâlisait déjà.

« Nous sommes vos amis ! Vous n'avez rien à craindre ! Ça va ! Restez calme ! Compris ?... Vous êtes calme ?... Répondez ! Êtes-vous calme ? »

L'autre déglutit, se tourna brièvement vers Deyramault, avant de faire face à Essartier encore, qui tenait dans la poche de son anorak un objet que l'on pouvait juger menaçant.

« Êtes-vous calme ? Pouvez-vous parler ? Êtes-vous seul ici ?

— Ou-oui. Oui.

— Pouvons-nous entrer plus avant ?

— Euh !... Oui.

— ...Jolie petite cuisine... »

Deyramault se livra rapidement à une inspection des lieux. Le couloir, une cuisine, un salon, une chambre, une salle de bain, des toilettes, un débarras : ils étaient seuls.

« ...Bon ! Nous poursuivons le même but que vous... Nous avons pu assister, de loin, à votre raid, tout à l'heure.

— De quoi... voulez-vous parler ? C'est quoi ces salades ?

— Mon bon ami, ne le prenez pas sur ce ton ! Si nous étions mal intentionnés à votre égard, nous aurions déjà sévi. »

Essartier sortit lentement la main de sa poche. Il tenait un court revolver muni d'un silencieux. Les jambes du type fléchirent doucement, et il s'assit de la pointe des fesses sur la chaise la plus proche.

« Je... me suis laissé... entraîner... Je... je...

— Nous poursuivons le même but que vous ! Nous voulons vous aider, dans la mesure de nos capacités, dans la limite de l'engagement qui nous est possible. Quels dommages avez-vous, jusqu'ici infligés aux Gonilkiens ?

— Ben...

— ...Mais encore ?

— On... On leur a distribué quelques baffes. On avait pris des bombes et... et puis on s'en est servi, sur les murs, dans l'entrée, une grande pièce, et sur eux.

— Des bombes ? De peinture, je suppose...

— Oui...

— Et puis ?

— C'est à peu près tout. À chaque fois ça n'a pas été bien difficile. Les Gonilkiens, ils sont comme les Chrétiens dans les vieux péplums à la télé, on dirait que quand vous leur flanquez une baffe, et ben c'est tout juste s'ils tendent pas l'autre joue pour en recevoir une autre !

— Eh bien, il faut en profiter tant que ça dure !... En ce qui concerne la peinture, qu'avez-vous inscrit sur leurs murs ?

— Inscrit ? Rien de spécial ! On a tout salopé en vitesse. C'est tout.

— Vous vous êtes donc introduit dans l'Emporium. Une entrée, ou un hall, une « grande pièce »... La grande pièce, est-ce que c'était déjà l'Aedes Sacra ?

— ...

— Avez-vous vu l'Adhran et le Baranhm ?

— Pardon ? Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler...

— La foi, le culte gonilkien sont fortement inspirés du zoroastrisme. Selon les Gonilkiens, leur prophète Gonilka a enseigné bien avant Zoroastre, Zarathoustra si vous préférez, le réformateur de la religion perse... de l'Antiquité... Bref, Gonilka aurait été un lointain précurseur de Zoroastre, et son inspirateur. Aussi Martial Faljas, le gourou de la secte gonilkienne, s'est-il inspiré lui-même de certaines pratiques connues des Zoroastriens de Perse, ou d'Iran, et des Indes, les Parsis... Vous me suivez ?...

— ...Euh !...Oui, plus ou moins. Une vieille religion peu ou pas répandue, surtout par ici, et... recyclée, pour ainsi dire.

— Des Zoroastriens, expatriés d'Iran, il y en a un peu partout dans le monde depuis la révolution islamique des ayatollahs ; mais ils sont très peu nombreux. Leur nombre diminue aux Indes également... Pour les Gonilkiens comme pour les Parsis, leur feu sacré, leur Baranhm, entretenu perpétuellement, est très important. L'éteindre est sacrilège. Ce serait comme, aux yeux des Catholiques romains, souiller des hosties consacrées. Car l'Eucharistie, un sacrement, qui réalise ce qu'il signifie, fait du pain consacré, le corps du Christ...

— Ouais... Et alors ?

— Vous ne voyez pas où je veux en venir ? Où nous aimerions que vous en veniez ?... Les Gonilkiens se sont laissés faire, dites-vous ; mais en fait, ils ne vous ont pas laissés pénétrer dans leur sanctuaire, dans leur temple. Vous n'avez pas vu, pas pu voir, ni la salle de prière de l'Aedes Sacra, ni le Saint des Saints, l'Adhran où brûle, sur l'Adouscht, le feu cultuel, l'Aparganhm.

— Vous les connaissez bien, on dirait ?

— Nous nous sommes documentés... Et dans tout ça, quelles sont vos motivations ?

— ...Et vous, quelles sont les vôtres ?

— Elles sont d'ordres intellectuels, philosophiques... Quels sont vos motivations, s'il vous plaît ?

— Si je vous disais : « pareil ! », vous allez me croire ? Et bien c'est ça ; mais aussi... J'ai connu une fille, une femme... C'était pas encore leur espèce d'église. C'était qu'un...groupe de prière, rien d'important encore...

— Un « Comité Gonilkien »...

— Oui... Leur « Comité »... J'en pinçais pour elle... Elle s'est amourachée d'un imbécile prétentieux qui en faisait partie et qui l'a entraînée là-dedans... Il est plus... cultivé que moi, plus intelligent, plus beau ! Plus friqué ! Il la fait mieux jouir que moi, évidemment ! Oui ! Bien sûr ! Qu'elle prétendait ! La totale, quoi ! Et en plus, elle s'est « trouvée » ! Elle qui « était en recherche », elle a « trouvé sa voix » ! Quelle gourde !...

— ...Êtes-vous décidé à... persévérer contre les Gonilkiens ?

— J'aimerais les faire chier encore, oui ! Les emmerder un max ! Et qu'il le ferme, leur Emporium de merde, ces empotés !

— Nous estimons que vos interventions, louables pourtant, n'ont constitué pour le Renouveau Gonilkien que des péripéties sans importance réelle, des péripéties habituelles, ordinaires. Jusqu'à maintenant on peut comparer vos actions à... c'est un peu comme si vous vous étiez introduit dans un presbytère pour y déchirer quelques exemplaires du Pèlerin-Magazine ou du journal LaCroix. Le Vatican ne considérerait pas que c'est là « la mort du p'tit ch'val » !

— Hmmh ! Ouais...

— À première vue, ni la presse ni les représentants de l'ordre... on a pas entendu crier les pneus des voitures de police dans les virages, tout à l'heure... ni les Gonilkiens ne semblent s'être particulièrement émus de la chose !

— Non ! On fait ce qu'on peut ! Avec les moyens du bord ! Et nos capacités intellectuelles limitées ! J'en sais pas autant que vous sur eux, moi !

— Ne prenez pas mal nos remarques. Nous vous proposons d'en faire un peu plus. Et si nous sommes satisfaits, vous n'aurez pas à le regretter. Vous aurez ainsi le plaisir de vous défouler utilement. Vous œuvrez dans le sens global du politiquement correct au fond : vous ne devriez pas avoir grand chose à redouter des instances policières ou judiciaires de l'état républicain au cas où, par manque de chance, vous en viendriez à vous « faire prendre ». Pas de blessure sérieuse, pas de meurtre, pas de viol, et ça ne pourra pas être grave de toutes façons. A priori, vous n'avez pas grand chose à perdre... Je me trompe ?

— Non, en effet ! Et vous ?

— C'est à nous d'en juger ! Plus que vous, sans doute... C'est pour ça que nous avons choisi une voix différente de la vôtre. Nous proposons conseils, moyens de nuire plus efficacement à qui vous savez... Voulez-vous accepter notre aide, pour limitée quelle soit ?

— Faut voir...

— Voyez... »

Essartier ouvrit le sac qu'il avait amené avec lui. Deyramault continuait à se montrer silencieux.

« Nous souhaitons que vous poussiez votre intrusion, la prochaine fois que vous en aurez l'occasion, jusque dans l'Adhran, où brûle l'Aparganhm, reflet du Baranhm. Donc, nous voulons, que vous alliez dans le Saint des Saints de leur temple, là où, sur son socle, se trouve leur feu sacré ! Regardez ! De la mèche lente. Du cordon détonnant, à ne pas confondre ! Ça, ça explose instantanément. Des détonateurs.

Une pince pour les sertir. Du plastic... Remettez-vous ça ne pète pas si facilement ! Vous avez fait l'armée ?... Bon, alors, essayez de vous contrôler. Par exemple vous enroulez ça, le cordon autour de l'Adouscht, le socle du feu, un bout de mèche, vous vous tirez fissa. Et boum ! Les Gonilkiens en feront une jaunisse. Et ils s'interrogeront un temps au moins sur l'efficacité de la Providence du dieu de Gonilka, ou sur eux-mêmes. Ils s'imagineront peut-être avoir commis quelque grave faute méritant pénitence : vous serez alors la main de Dieu dans l'histoire !... Mais, j'insiste, nécessité d'évacuer rapidement du lieu saint les personnes. Pas de mort ! Pas de blessé grave ! Il vous faudra de la rigueur, de la méthode, de la fermeté. Voulez-vous que nous envisagions cela un peu plus dans le détail... ? »

Le type fut encore plus impressionné, lorsque, avec désinvolture, Essartier sortit de son sac une chemise dont il extrayait aussitôt des plans détaillés et cotés de l'Emporium de Bourges. Essartier ne consentit pas à laisser les plans, mais demanda à ce qu'on les recopiât à la main, avec toutes les cotes arrondies au mètre le plus voisin, et les indications utiles.

« Vous les retracerez et mettrez au propre plus tard, à tête reposée.

— Combien de personnes de confiance pouvez-vous réunir pour vous prêter la main dans ce genre d'exercice ?

— Cinq ou six. Je ne pense pas que ce serait raisonnable de vouloir en réunir davantage.

— Deux ou trois en plus, par rapport à aujourd'hui... oui, c'est déjà bien, s'ils sont suffisamment disciplinés et déterminés.

— ...Euh !... Est-ce que vous pourriez nous fournir aussi des... des pistolets... comme le vôtre... ?

— Je ne pense pas que distribuer des armes à feu, des armes de poing, à des amateurs, reconnaissez-le, soit vraiment souhaitable. Si vous voulez des armes à feu il faudra vous les procurer vous-même, sciez vous-même vos canons de carabines... Je vous rappelle à cet égard que les balles de 22L.R. peuvent tuer tout aussi bien que celles de calibres plus important ! Vous aurez déjà à mettre en œuvre des explosifs sans vous tuer ou vous blesser, sans tuer ou blesser quiconque. Ce sera déjà beaucoup. Contentez-vous de battes de base-ball, ou de manches de pioches, voilà mon avis. Si vous tombiez sur un os sérieux...

— Un os sérieux ?

— De la part des Gonilkiens...

— Oh ! De la part de ces rigolos, y a pas grand chose à craindre ! Des chiffes molles !

— Ne fanfaronnez pas. S'ils se décidaient à résister et s'ils se dotaient, eux, d'armes à feu, ils n'hésiteraient peut-être pas à les employer si vous-même... Mais, ça vous regarde, après tout... Nous, pour l'instant du moins, nous ne vous fournirons rien de semblable. Nous verrons, si vous jouez notre jeu, comment ça va se passer. »

Leur interlocuteur fut avisé qu'il aurait été mal inspiré de les suivre. Ils le quittèrent. Ils ne rencontrèrent personne non plus à la descente des étages. Ils longèrent le bâtiment. On aurait pu les suivre du regard qu'en se penchant par une fenêtre. Deyramault était demeuré en retrait pour dissuader plus efficacement, si besoin était, un indésirable de poursuivre une filature. Mais on ne les suivit pas. L'on avait encore pour cela les jambes trop peu sûres.

Essartier et Deyramault s'équipèrent chacun d'un ordinateur qu'ils dotèrent de modems, de caméras et de logiciels appropriés. En cas d'absence de l'un ou de l'autre il devenait

ainsi possible à une seule personne, et ce même si les images n'étaient pas d'une qualité ou d'une lisibilité extraordinaire, de surveiller en temps réel les accès de l'Emporium, dans les deux rues le desservant.

« Côté gonilkien, rien de neuf jusqu'à maintenant. Et toujours pas de nouvelles des informateurs de Kergadec via Xavière Humbert ou Claude ! Et nos apprentis sorciers, croyez-vous qu'ils vont enfin se décider à intervenir ?

— Je pense que nous ne devrions pas attendre trop longtemps. La tentation sera trop forte. Je les crois trop impulsifs et inconséquents pour y résister longtemps... Vous entendez ce que j'entends encore ? Les pimpons de la police ou de la gendarmerie ! Ce pourrait être leurs diversions, leur fausses alertes à droite et à gauche pour éloigner les effectifs des flics... »

En ce soir frisquet de l'automne finissant retentit un bruit sec, comme produit par un pot d'échappement. La double porte de l'Emporium, serrure détruite, fut poussée vigoureusement et les hommes se ruèrent à l'intérieur.

« Ça y est ! Ça y est ! Il l'on fait, ces braves petits gars !... La Renaissance, je vous le dis, va bientôt débarquer dans ce paisible bourg ! Attention ! Va bientôt y avoir d'autres bruit d'échappement ! Là, il y aura peut-être des fenêtres qui s'ouvriront dans le voisinage... quoique ce ne soit pas évident, tout ça se passera à l'intérieur ; il n'est pas sûr qu'on entende quelque chose...

— Ils doivent y être... Ils cognent un peu... Espérons que les espions de Kergadec qui dirigent l'Emporium sauront arrondir les angles et n'en prendront pas plein la tronche !... On leur ouvre les portes... Ou ils les ouvrent... Ils y sont... Ils doivent y

être... Là, ils « décorent » l'Adouscht de leurs guirlandes noires... Ils allument la mèche... Ils se carapatent... Distribuent quelques gnons... Ils se tirent, et ça pète !...

— ... Ça devrait être terminé... Dans pas longtemps, vous devriez les voir sortir...

— ...À moins qu'ils sortent de votre côté... Attendez... Je pose mon combiné, je mets en « main libre » et je jette un coup d'œil directement...

— ... Toujours rien... Vous non plus ?...

— Non. Rien !

— ...Il y a un « hic ». Il y a un truc qui n'a pas collé. Ils sont foutus de s'être fait péter la gueule eux-mêmes, ces incapables ! La Renaissance n'aura pas besoin de se déplacer. C'est foutu. Les ambulances c'est pour bientôt maintenant.

— Si ce n'est pas ici, ce sera ailleurs et plus tard. La vengeance est un plat qui se mange froid. Rien ne presse...

— Eh ! De mon côté, la porte cochère s'ouvre et une camionnette sort. Avec les phares je ne me rends pas bien compte... Un C35, on dirait... Et une bagnole aussi... C'est quoi ça ? Une caisse sans beaucoup de caractère, assez longue, des types à l'intérieur... Une Renault21 !

— On les suit ! ? Chacun notre auto ! ? Par où ils partent ?

— Entendu ! À deux bagnoles ! Ils tournent sur la gauche. On reste en contact, hein ! »

La Renault suivait le fourgon. Essartier et Deyramault roulaient à distance. En ville il y eut deux arrêts. Au premier un homme descendit du C35, marcha posément jusqu'à une vieille FiatRythmo, s'y installa, démarra. Le fourgon reprit sa route, la Fiat derrière et la Renault 21 la suivant. Un peu plus loin un nouvel arrêt, le second. Et une FordSierra se joignit au cortège qui prit la route de la Charité, puis après avoir dépassé la zone

commerciale et avant d'arriver à Saint-Germain-du-Puy, celle de Sancerre.

La camionnette et son escorte de trois véhicules, tournèrent enfin. Quittant la départementale pour une petite route secondaire ils s'enfonçaient dans la campagne froide et humide.

Essartier roulait en tête. Deyramault, plus loin, restait inrepérable.

« Ils ralentissent... Je me suis fait un peu surprendre ; je les rattrape. Il va falloir que j'entreprenne de les doubler bientôt, pour ne pas paraître suspect... Non ! Je ne vais pas pouvoir les doubler ! Ils quittent la route de Sancerre. Ils tournent à gauche !... Je lève le pied... Je vais filer tout droit... Ça y est, j'ai dépassé le croisement... Je vois encore le chapelet... le chapelet de leurs feux... Je ralentis... Là, au dernier coup d'œil, je les vois plus...

— J'arrive au carrefour. Je ne les vois pas encore. Mais, j'y vais, je les suis...

— Je fais demi-tour et je rapplique. »

Dans la traversée d'un bois Deyramault aperçut enfin des feux rouges. Ceux d'un véhicule qui tournait dans un chemin, sous les arbres. Il songea un instant à couper ses phares, mais on avait fort bien pu en remarquer la lueur. Il avait légèrement ralenti, il réaccéléra.

« ...Ils ont tourné dans le sous-bois. Ça ne peut être qu'eux. J'ai continué, en roulant plus vite. Et je n'ai rattrapé personne encore. Je m'arrête. Je fais demi-tour !...

— D'après vos indications, je vais arriver bientôt au bois en question... J'hésite... Je m'arrête aussi. À la moindre lueur de phare, on redémarre ! Qu'ils repartent dans un sens ou dans

l'autre, l'un de nous deux sera dans le bon sens, et guidera l'autre à nouveau.

— Et s'ils continuent sous le couvert ?...

— On se donne un délai et on y va.

— Ah !... Dans combien de temps ?

— Ben...

— Chut !

— ...

— Vous n'avez rien entendu ?

— Non ! Rien ! Parce que ?

— J'avais coupé le moteur et baissé la vitre. Au loin, une, ou deux explosions, je crois bien, très rapprochées.

— On y va ?

— On y va ! »

Essartier engagea sa voiture dans le bois, puis braqua pour suivre l'allée forestière. Sur les bandes terreuses du chemin il distinguait les traces laissées par le convoi qui les avait précédés. Deyramault prudemment suivait à bonne distance. Ils immobilisèrent leurs véhicules dès qu'aperçurent entre les troncs et au travers des taillis les scintillements de l'incendie. Après, par téléphone, s'être mis d'accord, pour, si nécessaire, une retraite rapide en marche arrière, ils repartirent. Essartier avait effacé le cran de sécurité de son pistolet.

Deux véhicules brûlaient sur le bas-côté herbeux de la piste. Essartier évitait de fixer le brasier afin de ne pas être trop ébloui et de conserver un maximum d'acuité visuelle. Il scrutait la pénombre. En approchant il faisait suivre à sa Peugeot un parcours sinueux pour éclairer autant que possible les abords du chemin. Il remarqua quelque chose remuant, lui sembla-t-il, au sol, en lisière des bois. Deyramault avait stoppé plus loin derrière. Tous deux étaient armés et cagoulés. Deyramault en

couverture, arme haute Essartier sortit et s'approcha, par petits bons, d'un tronc à l'autre.

La Fiat et la Ford continuaient de brûler en répandant une fumée âcre se mêlant rapidement à l'obscurité. On percevait malgré le ronflement de la fournaise les claquements sonores des branches humides léchées par les flammes.

Les vaillants assaillants de l'Emporium gisaient, affalés dans l'humus et geignaient. Ils furent agités de sursauts douloureux à l'apparition d'Essartier et de Deyramault.

« ...Aaah ! C'est vous ? !... Merde ! Vous m'avez foutu une de ces trouilles ! Vous aviez raison, bordel ! Ils ont fini par se rebiffer !... »

— Racontez-nous les événements !

— J'ai mal ! Ils nous ont tabassés. Je crois que j'ai quelque chose de cassé ! Quand j'essaie de me relever... ça me fait tellement mal, en avant de l'épaule, par là, quoi !... vers le haut, que ça me fout envie de chialer. Et j'ai froid, maintenant. Tirez-nous de là !

— Racontez ! Comment cela s'est-il passé !

— Mal !... Aidez-moi à me relever...

— D'abord racontez-nous ! Vite !

— On est rentré là-dedans comme l'autre fois. J'ai vu, juste avant, y avait une nouvelle plaque près de la porte... Je sais plus trop, ce qu'elle dit, la plaque...

— Elle a été posée hier : « Toute intrusion sera sévèrement sanctionnée »⁶⁰ !

— Oui, c'est ça ! Ça m'a fait ricaner, sur le moment.

— Ensuite ?

60 Les temples parsis, en Inde, portent sur leurs frontons, dans un anglais assez peu académique, une mise en garde comparable : « Tres passers will be prosecuted ».

— Il y en avait deux. On leur a mis la main au collet. On connaissait les lieux... On devait tenir la... directrice et un autre type. Avec nos... On avait une carabine, une 22 à canon scié, et un vieux fusil de chasse, pareil, scié aussi ! Sous le menton ! On leur a dit de nous conduire à... à... à l'Adouscht, à leur feu sacré. Elle, elle veut faire la maligne et nous emmener de l'autre côté, à travers une autre pièce. Je lui ai dit que c'était pas par là ! On l'a appris le plan ! Elle veut alors nous faire passer dans la cour. Nous, on a choisi par la porte du fond et le couloir... Vous voyez ?...

— La suite !

— Après le couloir... C'est là qu'ça s'est gâté !... Ils ont refermé la porte, celle d'une espèce de sacristie. On s'est retrouvé coupé en deux ! Et il y avait des types, qu'avaient surgi avec des flingues, des vrais, comme vous, avec des silencieux... j'ai cru qu'j'allais tourner de l'œil ! Nos otages étaient restés dans le couloir ! On était, trois, devant, avec le sac et le fourbi pour tout faire péter, un manche de pioche, et un vieux fusil raccourci ! Ils avaient tous un flingue ! J'ai failli lâcher le mien. J'ai senti qu'on m'enfonçait un truc froid sous la mâchoire... J'voulais appuyer sur la gâchette... mais i's'passait rien... J'appuyais sur... sur le truc qui...

— Sur le pontet, peut-être ! Ça vous a sans doute sauvé la vie ! Après, vite !

— Le mec qui m'était arrivé sur le côté m'a dévié le bras, m'a dit de lâcher... Il a pris le fusil. Et je l'ai lâché... On s'est tous retrouvés ensemble, après, avec ceux du couloir. Et ils nous ont mis des menottes, les mains dans le dos...

— Oui ? Ensuite ?

— Ils nous ont fait les poches. Ils ont trouvé nos papiers. J'avais les miens, et, lui, là, aussi. On s'attendait à voir débarquer les flics ! J'en menais pas large ! Quand ils nous ont bâillonnés et qu'ils nous ont fait monter dans un bahut qu'avait

reculé contre une porte... Là, je balisais ! Je suis content de vous voir !

— Ils vous ont massacrés au départ, à l'arrivée ? Quand ?

— Quand ils nous ont fait descendre ici, j'ai vu qu'ils avaient pris nos bagnoles. Ils nous avaient demandé comment on était venu... où elles étaient garées... Et avec les papiers qu'ils nous avaient pris... Ils savent où j'habite... Tout... Faut pas prévenir la police ! Ils l'ont dit ! Ils ont dit qu'au fond ils s'en foutaient, mais qu'ils préféraient pas ! Que si on le faisait ils seraient contrariés. Et qu'on les avait suffisamment contrariés comme ça ! C'est un mec qu'était dans une guinde que j'avais pas aperçu dans la cour en montant dans le fourgon. J'ai vu la Renault21, mais pas la Mercedes...

— La Mercedes ?

— Oui ! Devant la camionnette, il y avait une Mercedes de garée quand on est descendu. C'est ce connard qui nous a tabassés ! Avec un de nos manches de pioche. Pas fin, le type ! C'est lui qui a eu l'idée de cramer nos bagnoles. Il disait qu'à nous voir, il se doutait que c'était ce qu'on avait de plus précieux. Et que si on le contrariait encore, il s'en prendrait à nos appartements, ou à nos baraques, et qu'avant, il nous éclaterait les couilles ! Ils avaient amené le sac où il y avait... ce que vous nous aviez fourni. Le mec de la Mercedes, il savait qu'on voulait s'en prendre au feu ! à leur feu sacré. Il a dit que puisqu'on voulait voir du feu, il allait nous offrir un joli feu d'artifice. Alors, il a mis des explosifs dans les coffres de nos voitures. C'est après qu'il nous a tapés dessus... Après il nous a dit qu'il y avait un fossé un peu plus loin, et qu'on ferait bien d'aller s'y abriter dare-dare ! On s'y est traîné comme on a pu. Les autres nous donnaient des coups de pied dans les côtes ou dans le cul. Puis ils nous ont laissés. On a entendu leurs guindes démarrer et s'éloigner. À peine on se laissait tomber dans le fossé que ça pétait. Nos deux autos ! Les deux,

complètement foutues ! On revenait vers les bagnoles, comme on pouvait, quand... quand vous êtes arrivés.

— Je vous avais dit de ne pas les sous-estimer.

— Me faites pas chier. J'ai mal et je suis crevé. J'ai le froc humide. Je suis gelé ! Je saigne, en plus ! Merde ! Emmenez-nous d'ici.

— Non ! Dans l'immédiat nous avons d'autres priorités. Encore un petit effort, nous préviendrons les secours dès que possible. »

À l'aide d'un chiffon Essartier barbouilla les plaques d'immatriculation de son véhicule de la terre grasse du chemin. Deyramault en fit autant. Ils remontèrent dans les voitures, verrouillèrent les portières et s'éloignèrent.

Ils avaient décidé de tenter la poursuite des Gonilkiens. Ils souhaitaient plus particulièrement rattraper la Mercedes.

L'allée forestière croisait, toujours en sous-bois, une étroite route secondaire. Les phares d'Essartier lui révélaient des traces fraîches de terre sur le bitume bosselé à la fois vers la gauche et vers la droite.

« Je n'ai pas pensé à lui demander, à notre champion, combien ils étaient dans la Mercedes ! Deux véhicules ont pris à gauche et un à droite.

— Il paraît raisonnable de supposer que la Renault et le Citroën sont restés ensemble, et que la Mercedes, arrivée sur les lieux par un autre chemin, par ce côté-ci sûrement, s'en est retournée, seule, par où elle est venue... Mais ce n'est pas garanti !

— Je prends à droite.

— Entendu ! Moi, à gauche ! Continuons à nous informer régulièrement. »

Essartier ne ménageait pas la 405. Il roulait dangereusement vite. Il respecta difficilement un stop à une intersection avec une voie plus importante. Il hésita une seconde et fonça tout droit.

Et tout à coup, un peu plus loin, dans l'épaisseur de la nuit, des reflets rouges ! Un véhicule arrêté, tous feux éteints ! Il crut distinguer, à peine, un mouvement en lisière des taillis. Il laissa en plein phare, mit son clignotant pour dépasser le véhicule arrêté sur le bord de la chaussée, et sans trop ralentir le dépassa. Une Mercedes ! Il ne pouvait guère s'agir d'une coïncidence ! Il lui sembla que quelqu'un se trouvait à l'intérieur. Donc, deux personnes, car le mouvement perçu un instant plus tôt n'était pas une illusion. Il crut deviner des flancs de pneus et un bas de caisse souillés. La Mercedes dépassée sombra bientôt dans l'obscurité d'où elle avait surgi.

La liaison téléphonique avec Deyramault était mauvaise malgré les huit watts des appareils mais il put l'aviser.

« Que se passe-t-il ? Une panne ?

— Il me semble que la voiture qui est passée en trombe à l'instant, a freiné plus loin. À la périphérie de mon champ visuel, en remontant, je crois avoir discerné une variation de l'intensité de ses feux rouges. Et toi, l'as-tu remarqué ?

— Oui. Il a freiné. Brièvement. Mais la ligne droite n'est pas si longue, d'après ce que je me souviens avoir vu dans les phares avant que tu t'arrêtes. Et à la vitesse où il roulait... Il n'est pas passé loin. Il aurait bien pu nous accrocher le rétroviseur, ce chauffard !

— Et s'il nous suivait... Et s'il nous avait rattrapés. S'il avait ralenti pour se garer un peu plus loin, pour nous attendre ?

— Tu crois ?... Parfois t'exagères ! T'es quand même un peu trop parano !

— J'ai des raisons de l'être !

— T'imagines la police partout, ou les Renseignements Généraux, ou je ne sais quoi.

— Et les types qui ont interrogé ta mère, hein ? Des détectives ! Évidemment !... Ça pourrait en être un...

— Après tout ce temps !

— Y a pas eu qu'ça ! On a déjà ramené l'ordre en plusieurs endroits. Ça pourrait en être une conséquence... Et ton « intuition féminine » ? Tu n'as pas d'inquiétudes, des fois ?

— Non... Ce soir, je suis surtout soulagée que tout se soit bien passé. Que tu aies pu corriger ces voyous si rapidement, que tu aies pu les dissuader, je pense, de nous nuire à nouveau ! Sans... dommage pour toi... »

Il avait roulé sur l'accotement. Malgré le clair de lune filtrant entre les nuages nocturnes effilochés et à travers les branches presque nues déjà, il lui était difficile, en roulant tous feux éteints, de suivre la route étroite sinuant au cœur des bois. Il ralentit encore. En sortant du couvert, il immobilisa la Mercedes au milieu de la chaussée. Il scrutait l'obscurité au-devant. Ses rétroviseurs jusque là ne lui avaient rien révélé. Mais il se retourna à plusieurs reprises. La curiosité l'avait poussé en avant. Il hésitait maintenant. Il songea à faire demi-tour. Il jura, alluma les phares, et lâcha les freins, appuya sur l'accélérateur. Pour rentrer il suivit un itinéraire nettement plus long que prévu, s'efforçant de déceler ou de déjouer une éventuelle filature, sans rien constater d'éminemment suspect. Ils rejoignirent l'aimable longère isolée, louée récemment, où ils avaient établi leur domicile.

« Nous revoilà chez nous, après une soirée bien remplie au service de la Cause !

— Ils ne l'ont pas volée, leur correction, ces petits casseurs sacrilèges ! Ils voulaient vraiment détruire l'Adouscht, éteindre l'Aparganhm ! Je n'ose y croire ! Et de quelle manière !

— Des suppôts des Catholiques, certainement ! « L'Église estime comme il se doit tout ce que les autres religions possèdent de vrai, de bon, de juste et d'humain », dixit leur ancien pape, PaulVI ! Mais qu'est-ce que ça veut dire au fond : « estime comme il se doit » ? Oh ! Les grands principes : respect des autres, liberté d'opinion, religieuse entre autres, démocratie, « nouvel ordre mondial », et tout le bataclan ! C'est facile de les invoquer pour ce faire bien voir ! Voyez, M'sieur-Dames, comme j'ai les idées larges, comme je suis charitable, comme je suis bon, comme je suis tolérant ! Tu parles comme ils l'ont démontrée leur tolérance au cours de l'histoire, les Catholiques... et les Chrétiens en général, et leurs petits copains les Musulmans ! Oui, il a raison le Bekräftiger Faljas quand il dit que, à l'exemple de la papauté, des États-Uniens, des Israéliens, il convient de ne pas hésiter à en appeler aux « grands principes », lorsque cela nous arrange, mais seulement dans ces cas-là ! Que sinon, à l'exemple de ceux-là toujours, il convient, il faut, nécessité vitale ! se montrer pragmatique, adopter une attitude hautement subjective ! Et que non content de bêler comme des moutons en évoquant les « grands principes » quand on est victime d'une injustice, il faut montrer les dents, et, au besoin, à l'instar du loup, sans aboyer comme le chien, en silence, sauter à la nuque de son ennemi !

— ...Au fait, tu ne t'es pas blessé, j'espère ? Je t'ai vu te frotter le poing, tout à l'heure. Fais voir tes mains ! Non... Tu n'as rien... J'aime bien tes mains. Fortes et douces. Serre-moi dans tes bras !... Je t'aime. Je ne te laisserai pas... Jamais !... Que veux-tu manger avant de te coucher ?

— Excuse-moi, mais, je suis énervé, et je ne sais pas si j'ai envie de prendre quelque chose.

— Oui. Moi aussi je suis plutôt énervée.

— Une soirée comme celle-là, on a vraiment l'impression d'être utile, de servir. Toujours prêt à servir, toujours disponible !... Mais attendre, attendre qu'on ait besoin de moi, qu'on m'appelle pour une nouvelle tâche... Tapi dans l'ombre toujours !... Toi, c'est pas pareil. Tu peux trouver un travail, comme ici à Bourges. Moi, je dois être prudent. Mais ce soir, oui ! je me suis senti utile ! Ce soir je me sens habité par une force qui me dépasse ! Je me sens plein de vie ! Je me sens bouillonner !

— Moi, c'est pareil je suis toute... excitée ! Dis, tu voudrais bien ?... Viens, viens Joël ! »

En se tenant par la main ils gagnèrent la chambre. Dans la pénombre fraîche de cette vieille maison encore méconnue ils se dévêtirent lentement, s'enlacèrent, se caressèrent.

Allongés l'un près de l'autre sous les draps, apaisés, ils se tenaient à nouveau la main.

« On est bien comme ça. J'aimerais tant qu'on reste comme ça, toujours, l'un avec l'autre. On est bien.

— Oui, on est bien, Lizzie.

— C'est pas souvent. Mais c'est mieux comme ça. On l'apprécie mieux. C'est plus beau, c'est meilleur. C'est plus fort. C'est mieux !

— Tais-toi !

— Hein ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ta gueule, merde !

— ...

— T'as pas entendu ?

— ... Non...

— ...

— ...Quoi ?...

- ...Je sais pas... Un... Des bruits...
- Les vieilles maisons...
- Chut !... »

Joël Mac Hyvell prit son pistolet posé sur la table de nuit, se leva, enfila rapidement slip, chaussettes, pantalon, maillot, son blouson. Élisabeth Rabuteau tirant les draps jusqu'à son menton, demeura pétrifiée dans le lit profond. Mac Hyvell fit en silence le tour de la demeure. Il s'arrêta un moment près de chaque fenêtre, de chaque porte, s'efforçant d'écouter le dehors au travers des volets, des murs. Il gravit doucement l'escalier du grenier, faisant grincer deux ou trois marches. De là-haut, la couverture de vieilles tuiles plates laissant passer davantage l'air et les sons, il perçut le bruit de la brise dans les branches, d'autres bruits, plus ou moins répétitifs, des craquements incertains, les gémissements de la charpente.

Le faisceau d'une lampe de poche braqué au plancher, avec précaution il se dirigea vers la porte de la lucarne. Il manqua poser le pied sur la poulie déposée équipant autrefois une poutre dépassant au-dessus de la porte vers l'extérieur, sur la cour. Il éteignit sa lampe, laissa ses yeux un moment s'accoutumer à l'obscurité et localisa le rond plus clair d'un nœud manquant dans une planche. Il colla son œil au trou. Son examen du paysage blafard, en tons de gris, éclairé par la lune ne lui révéla rien d'anormal.

Son indécision fut de courte durée. Il renonça à entreprendre un contrôle à l'extérieur. Si une ou des personnes mal intentionnées à son égard y étaient embusquées, il s'y trouverait à son désavantage, s'il n'y avait personne, cela ne présentait aucun intérêt ! Après être demeuré un temps encore aux aguets, il redescendit et regagna la chambre.

« Pardon ! Parfois, je suis un peu... irritable.

— Je comprends. Ne t'en fais pas pour ça.

— Demain tu achèteras une alarme. Dans une grande surface spécialisée dans le bricolage. Tu ne donnes pas ton nom, ni ton adresse ; ou bidon ! si on te les demande pour la garantie. Pas de chèque. T'as encore du liquide ?

— Oui, oui.

— Sinon tu repasseras en prendre à ta banque. Et tu laisses toujours ton chéquier à l'adresse de ta mère !

— Oui. Je sais.

— Je vais te marquer ce qu'il faut comme accessoire à l'alarme... et tu choisiras au mieux. »

Élisabeth avait très récemment obtenu un emploi de secrétariat dans une P.M.E. de la zone industrielle d'Asnières-lès-Bourges. Le lendemain matin elle sortit de la bâtisse sous la protection de Joël Mac Hyvell. Elle monta dans sa voiture. Mac Hyvell examina les alentours. Il ne trouva aucune trace suspecte, mais décida d'accompagner Élisabeth Rabuteau sur une partie de son trajet, avant la ville. Au volant de la Mercedes il suivit la Clio de son amie. Toujours aux aguets, il ne nota rien d'alarmant. De retour, il joignit l'Emporium par téléphone. Par précaution il appelait un poste installé chez un disciple compréhensif d'où l'appel était redirigé.

La police ne s'était pas manifestée. Les « intrus sanctionnés » ne s'étaient a priori donc pas plaints de leur mésaventure ! Et de l'avis de Mac Hyvell ils ne s'en plaindraient pas. Ou il leur en cuirait !

Il oubliait ses alarmes de la nuit. La tension retombait. Il songeait à Lizzie. Et l'attachement de Lizzie pour lui l'émut. Il l'aimait ! Même s'il ne savait pas le dire, comme elle, qui, avec simplicité, souvent, le lui avouait : « Je t'aime ! ». Il avait hâte que sa journée de travail achevée elle vint le rejoindre dans leur provisoire havre de paix.

Il épia les alentours de la maison tout le jour. Il avait peu dormi la nuit précédente, à cause de l'énervernement provoqué par la correction infligée aux agresseurs de l'Emporium, à cause de ses inquiétudes à leur retour de l'expédition punitive. Il était las, mais, jusqu'au soir, il ne relâcha pas sa vigilance. Depuis le grenier au cours de la matinée, il extrayait en des emplacements stratégiques quelques tuiles et disposait des petites cales de bois dans la toiture lui permettant d'obtenir ainsi certains angles de vue supplémentaires sur la périphérie, d'observer sans être lui-même visible. Il prit la précaution de disposer des récipients, bassines plastiques, vieux seaux, afin d'éviter, en cas de pluie, des infiltrations d'eau dans le logement en dessous.

En fin d'après-midi, tapi derrière la porte de la lucarne, assis sur un tabouret, il attendait le retour de Lizzie. Régulièrement il jetait un coup d'œil sur l'allée et la route plus loin.

Il cherchait à se rappeler sans y parvenir le modèle du véhicule les ayant dépassé la nuit précédente alors que la Mercedes était à l'arrêt. Une automobile à la carrosserie ordinaire, seulement aperçue dans la pénombre des bois, d'une teinte ni très sombre ni très claire. Mac Hyvell ronchonna : « Une caisse banale, sans particularité ! Une de ces bagnoles sans grâce, dessinée sans génie ! Uniforme ! Passe partout ! Ni vue ni connue je t'embrouille ! ».

À demi-somnolant, un claquement de portière le fit sursauter. Mac Hyvell, couvert de sueur, par le vide du nœud manquant vit son amie Élisabeth Rabuteau contourner sa Clio, en ouvrir le hayon. Elle entra ensuite dans la demeure en portant sous un bras une boîte de carton brillant, de l'autre main, outre son sac à main, un pochon de plastique estampillé d'un logo vert.

« Bonsoir Joël ! Tiens, j'espère que tu as là tout ce qu'il te faut...

— Je suis content de te revoir !

— Moi aussi je suis contente de te revoir. Moi aussi... Prends-moi dans tes bras... C'est bon !

— ...Oui, c'est bon. Je... Je t'aime, tu sais. Je t'aime. Même si je ne te le dis pas. C'est pas... facile à dire.

— Mais tu me le dis ! Tu me le dis ! Et je t'en remercie, Joël ! Je t'en remercie. Moi aussi, je t'aime. Je t'aime. Tu es tout pour moi ! Sans toi la vie n'aurait plus aucun sens.

— Sans moi... et sans la Cause...

— Sans toi... je crois...

— Hum !... Excuse-moi mais je suis fatigué ce soir, et je voudrais que l'on dîne et que l'on se couche de bonne heure, si tu veux... »

Peu après le dîner, frugal, Lizzie comme à son habitude entreprit, à voix haute, de pieuses lectures.

« Quel peuple voudra-t-il enfin m'accueillir ?

Où abriterai-je mes disciples ?

Aucun des grands de ce monde,

Les tyrans ! les mauvaises gens !

Ne me respecte !

« Comment donc pourrais-je jamais te satisfaire,

Ô Dieu de Gonilka ?

Sans ton secours je ne suis rien !

Qu'un homme faible

Soutenant des hommes faibles !

« Entends,

Puissant Seigneur de Sagesse,

Nos soupirs,
 Prends pitié de nos souffrances !
 Donne-nous la consolation de la sainteté,
 Et confonds tes ennemis !

« À ces gens
 Refusant de voir,
 Refusant d'entendre,
 Sourds et aveugles !
 Qui refusent la sainteté,
 S'opposent à sa croissance dans le monde des hommes,
 À ces gens qui dénoncent les enseignements de ton
 serviteur,
 Oppose Ta Puissance !
 Qu'ils soient anéantis !

« Donne à Tes serviteurs discernement, sagacité, prudence et
 force, et la sainteté !
 Et puissent ces mauvaises gens, au mauvais langage se
 détruire eux-mêmes !
 Et celui, et ceux qui les abaissent,
 Et celui, et ceux qui les abattent
 Méritent bien de Toi !
 Ils seront Gonilkiens !
 Ils sont Gonilkiens !
 Ils appartiendront,
 Ils appartiennent
 À la Race Éluë,
 Au Peuple Choisi !

« Hommes Nouveaux sanctifiés en vue du sacerdoce
 suprême !
 Je professerai que vous avez su distinguer le Vrai et le faux,

Et, par la bénédiction du Dieu Tout Puissant,
 À la Sainteté par vous ainsi conquise,
 Vous accéderez ! »⁶¹

Élisabeth Rabuteau se tut un instant. Elle inclina la tête.

« Gloire et honneur à Toi, ô Gonilkôtéma Saint et Pur !

— Gloire et honneur à Toi, ô Gonilkôtéma !...

— ...En as-tu pour longtemps à installer tout ça ? J'ai pris un système sans fil. Ça devrait te faciliter la tâche.

— Je n'ai rien remarqué aujourd'hui. Je dois me faire des idées. Pourquoi maintenant plus qu'hier ou avant-hier ? Je suis crevé ! Ça attendra bien demain matin. »

Ils se couchèrent et Lizzie s'endormit tout contre Joël.

Joël, sentant contre lui la chaleur de son amie, éprouvant soudain, comme un coup de poing au niveau de l'estomac, toute la confiance, tout l'amour qu'elle lui portait, laissa échapper un sanglot et perçut l'inaccoutumée fraîcheur d'une larme sur sa tempe.

À son tour il sombra dans les limbes du sommeil.

61 Martial Faljas. Extraits de : « Apologétique de la foi vive », « Adjurations jaculatoires » et « Révérencieuses Doxologies ».

Les citations des textes mentionnés sont faites d'après le prologue de « Exégèse de l'herméneutique gonilkienne » de C.Baugoy.

Un parallèle pourra être fait entre ces textes, ou au moins les lignes citées, et l'Avesta (Ghâtâ ustavaiti XLVI - 1 à 6, 12 et 15 ; Ghâtâ vakistoisti LII - 8 et 9).

CHAPITRE XVI

Il sursauta ! Lizzie avait encore fait claquer une porte ! La suie, ses pulvérulences soufrées lui irritaient les narines ! Pourquoi ne pas avoir demandé au propriétaire d'y faire procéder ? Pourquoi s'être chargé lui-même du nettoyage de cette vieille chaudière à fioul ? Par discrétion bien sûr ! Pour ne pas voir des ouvriers venir fouiner à la maison, s'intéresser à lui ou à Lizzie ! Cette poussière de mazout brûlé s'envolait, obscurcissait la chaufferie ! Il se retrouvait aveugle ! Il ne distinguait même plus l'ampoule nue de l'applique murale ! Et le soufre, la suie lui piquaient maintenant les yeux aussi ! Quelle corvée !

La besogne avait été désagréable, mais ne justifiait pas un tel cauchemar. Son pyjama, trempé, lui collait au buste, aux jambes. Joël Mac Hyvell prit conscience d'être en sueur et, aussitôt, que sa gorge, ses yeux ouverts sur la nuit de la chambre le démangeaient horriblement !

Agrippée à son épaule, Lizzie le secouait, en criant, en l'appelant. Il se réveillait difficilement, l'esprit confus, encore encombré de son rêve, embarrassé de ses difficultés à respirer. Lizzie toussait. Il toussa à son tour. Il pleurait aussi. La porte de leur chambre, qu'il se souvint tout à coup avoir laissée entrouverte, claqua ! Soudainement, fortement. Incroyablement brutalement. La table de nuit ! Joël voulut se saisir de son arme ! Une autre... explosion ! dans un angle de la chambre !

Une douleur ! Quelque chose lui heurta le front. Le lit, le matelas se soulevèrent ! Il cherchait son flingue ! sur cette saloperie de table de nuit ! Elle s'était renversée ! Il tomba du lit.

Une lueur ! Une douleur dans les yeux ! Un faisceau lumineux dans l'épaisse brume lacrymogène emplissant la pièce. Et une autre douleur ! « La » douleur ! Vive ! Brûlante ! Soumettant le corps ! Irradiant toutes ses fibres ! Comme un choc ! Violent ! Ébranlant les os, les nerfs, les chairs ! Pas une simple éraflure superficielle dans le souffle chaud d'une grenade offensive comme avant. Non ! Une douleur totale ! Éveillant totalement ! Pour totalement assommer de souffrance !

Joël Mac Hyvell s'effondra. Il demeura conscient. De sa main valide il tenait son bras blessé près de l'épaule droite par une balle silencieuse. Il avait froid. Il frissonnait. Sa transpiration avait redoublé et il sentait l'air frais venant du dehors au ras du sol et chassant la chaleur vers le haut et vers l'extérieur. Des bruits de pas ! Les pinceaux des lampes dans la fumée suffocante ! Joël fermait les yeux, les rouvrait, les fermait de nouveau. Plusieurs individus ! Il tentait de se relever. Du pied avec rudesse on lui poussa l'épaule. Il roula sur lui-même en geignant. Et des voix cavernueuses !

« ...Comme on s'y attendait ! Il avait ce qu'il fallait ici. Home sweet home ! Regardez ce que j'ai trouvé ! Prudent ! Il prévoyait de la visite un jour ou l'autre.

— ...C'est lui ! Oui, c'est lui !

— C'est bien ! »

Les rapides allées et venues des agresseurs avaient cessé un instant. Joël croyait pouvoir en compter quatre. Deux avaient

parlé ! Un homme et... une femme sûrement ! Mais ces voix curieuses, inquiétantes !

La douleur lui devenait plus supportable : il ressentait moins cruellement le froid. La porte avait été refermée ! Cela ne valait rien de bon !

L'esprit englué par la souffrance, le corps paralysé par la douleur, Joël ne savait pas quoi entreprendre. Il ne parvenait pas à prendre la mesure de ce qu'il pouvait raisonnablement demander à son corps qu'il sentait le trahir davantage plus le temps passait. Il saignait ! Il fallait entreprendre quelque chose ! Avant qu'il ne fût trop tard ! Agir ! Ou gagner du temps ? Que faire ? La panique, ses sens assaillis l'empêchaient de réfléchir de façon cohérente, constructive. Il s'était traîné sur le carrelage glacé et appuyé l'épaule gauche contre le mur. Il essayait de se redresser, de s'asseoir. Il ne savait plus où il en était ! Il ne savait même pas dans la pièce, où il se trouvait exactement !

Lizzie toussait, éructait. En s'écriant elle apostropha tout de même les assaillants.

« Qui êtes-vous ? C'était vous hier ou avant hier ?

— Tais-toi Lizzie !

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— La vengeance ! Mademoiselle Rabuteau ! La vengeance !

— On vous a rien fait ! Dis-leur Joël ! Dis-leur !

— Tais-toi ! Bon sang ! Arrête de dire des conneries ! »

Lizzie se contrôlait mal. Devant ces inconnus elle avait négligé la fausse identité de Joël, son prénom d'emprunt ! Joël avait pu apercevoir Lizzie un instant dans un des faisceaux mobiles des lampes. On la maintenait par les cheveux, en lui tordant un bras dans le dos. Et l'individu qui la maîtrisait portait

un masque à gaz ! Évidemment les autres aussi devaient en porter !

« Avril, s'il te plaît, emmène-la à côté ! Nous allons bientôt en finir avec Mac Hyvell.

— Non ! Non ! Qu'est-ce que vous voulez faire ? Nous séparez pas ! C'était vous dans les bois ? Avant hier ? C'était vous ?

— Tais-toi donc ! C'était pas eux ! Eux, ils ont l'air en pleine forme aujourd'hui ! »

On entraînait Lizzie vers la porte de la chambre. Elle résistait comme elle le pouvait. Intentionnellement ou par inadvertance elle poussa l'interrupteur, et la lumière se fit dans la pièce.

Joël les distingua tous les quatre. Il fermait et ouvrait les yeux. À travers ses pleurs, il les vit tous les quatre habillés de noir. Des brodequins, des pantalons, des blousons noirs. Et des masques à gaz aux cartouches saillantes ! L'arrière des têtes ; les chevelures, les brides et les lisières des masques dissimulés sous des passe-montagnes ! Et Lizzie se débattait, toussait, pleurait, criait.

« C'était pour nous défendre ! On faisait que se défendre !

— C'est vrai ce qu'elle dit !

— Avril ! Emmène-la dans l'autre pièce !

— Fais pas chier ! Élisabeth Rabuteau ! Ou tu vas y passer !

— Elle est pour rien dans tout ça ! Pour rien ! Fichez lui la paix ! Ne lui faites pas de mal ! Lui faites pas de mal !

— De toute façon, Joël Mac Hyvell, en ce qui vous concerne, les temps sont accomplis. Il est temps de payer vos dettes ! »

Lizzie, de l'autre pièce, avait entendu.

« On peut demander en Autriche ! S'il vous doit quelque chose, on peut s'arranger ! Soyez patient ! Quelques jours ! On peut s'arranger ! Joël, dis-leur !

— Janvier, fermez la porte, s'il vous plaît.

— C'est pas une question de fric, hein ! Vous me connaissez... Qui aurait intérêt à me faire disparaître ?

— C'est la Vanghiou ! Elle en a marre de cracher au bassin, la salope ! C'est Vanghiou qui les envoie ! Oooh ! Joël ! Joël !...

— C'était vous, la bagnole l'autre soir ?...

— ...Janvier, pardon, Laissez donc la porte ouverte, après tout.

— Vanghiou, Vanghiou ? Que croit-elle gagner à le faire tuer ? À le faire tuer, Joël ! Il n'était pas seul ! Ils sont plusieurs à savoir ! Elle ne s'en tirera pas si facilement ! Dites-lui ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Il y a les deux autres !... Dites quelque chose !

— ...

— Les deux autres... Vous ne pouvez tout de même pas les avoir descendus ! Bordel, je le saurais ! Et en plus, c'est pas les seuls au courant ! C'est quoi cette histoire ? Dites quelque chose, merde !

— C'est à vous, Mac Hyvell, de nous préciser de quoi il retourne exactement, si vous voulez essayer d'infléchir le destin. Dites-nous, pourquoi, d'après vous, nous ne devrions pas accomplir notre tâche, dites-nous ce que nous aurions à y gagner !... Janvier, s'il vous plaît, entrouvrez la porte du couloir sur l'arrière et la porte du grenier. Cela donnera un peu d'air frais à nos pénitents et facilitera, je l'espère, leur confession... Parlez Mac Hyvell ! »

Joël retrouvait ses esprits. Il réfléchissait. Il essayait d'analyser la situation le plus objectivement possible. Le Renouveau ne devait pas pâtir de sa propre déconvenue ! Il se devait de trouver un moyen terme, négocier, gagner du temps encore, peut-être ! Ou se sacrifier après tout !

« Vous nous devez quelques précisions, Joël Mac Hyvell !... Nous attendons !... Et nous approchons des limites de notre patience !

— Allez vous faire foutre ! Vous êtes venus pour ça, alors flinguez-moi !

— Finissons-en ! »

L'un des individus en noir avait brandi son arme et marchait sur Joël Mac Hyvell. Celui-ci crut reconnaître la voix, celle de la femme, ou d'une femme du groupe.

« Attendez, Janvier ! Attendez !

— ...

— Attendez ! Instruisez-nous ! Écoutons-le ! Il a certainement des choses intéressantes à nous confier !... Vous ! Parlez ! Pour sauver votre peau !

— Compte là-dessus, connard !...

— ...Avril ! Ramenez donc, si vous le voulez bien, Élisabeth Rabuteau par ici ! »

On avait liées dans son dos avec du ruban adhésif les mains de Lizzie. Ses pleurs redoublèrent lorsqu'elle vit Joël qu'on avait laissé se relever, appuyé, ensanglanté, contre les murs dans un angle de la chambre ravagée.

« Pour avoir une chance de sauver ta peau puante, ou peut-être sauver sa peau, à elle ! parle-nous de Vanghiou !

— ... »

Joël n'avait pas répondu. Il releva la tête aussi crânement qu'il le put, s'efforçant de fixer en clignant des yeux le regard du meneur de la bande, derrière la visière du masque à gaz.

Un bruit mat ! Et Joël Mac Hyvell s'effondra en poussant un cri étranglé. Il ne répondait pas, malgré la douleur nouvelle, la souffrance supplémentaire, malgré son genou brisé par la balle.

« Bravo ! Tu l'auras ton paradis ! Tu seras un martyr et un saint ! Mais sans doute pas de ceux, ou avant longtemps, dont on exhibe le nom sur les calendriers ! Parle !... »

Le silence. Un bruit mat encore. Et sous le pied de la jambe jusque là indemne de Joël Mac Hyvell, du sang sur le carrelage !

« Tu vas la mériter la sainteté, bienheureux imbécile !
— Arrêtez ! Arrêtez ! C'est pas lui qui l'a tué, le professeur ! C'est elle ! C'est elle !... »

Après avoir poussé de pauvres cris gutturaux à chaque supplice subi par son ami, Élisabeth Rabuteau avait lancé sa supplication. Elle parlait. Elle disait tout ce qu'elle savait. Ce que Joël Mac Hyvell lui avait confié, ce qu'elle avait pu apprendre par ailleurs, par ses contacts dans la secte.

« C'est pas lui ! C'est pas lui !... Joël, il avait reconnu sur une photo... dans un cadre, la photo... de Xavière... Xavière Humbert... la fille avec qui il vivait... avant d'me connaître... et il avait pris le cadre, et menacé le professeur... parce qu'Humbert c'était la maîtresse du professeur, Joël, il l'avait compris tout de suite... de s'en prendre à elle... ou à sa femme,

Vanghiou, ou à son fils... s'il voulait pas leur céder les documents ! Les documents de Ramqou !... Des vieux textes, très anciens... dont l'étude, on pensait alors, pouvait... porter du tort à la foi... Le professeur... il a arraché le cadre, la photo d'Humbert, de Xavière Humbert, des mains de Joël... Et il lui a donné un coup de poing, à Joël. Et Joël est tombé contre une vitrine... avec une armure, des armes... Ça c'est cassé, par terre, en basculant, la vitrine... Joël, il était... en colère. Il a pris une lance. Et il l'a... lancée sur Usqawas. Le professeur Usqawas... il l'a pris dans la poitrine, la lance. Mais le professeur, il est pas mort là, à cause de ça, de ce coup là ! Non ! Il avait pu se l'arracher du corps, la lance ! Mais elle était coincée, la pointe de la lance, dans sa veste, et il arrivait pas à l'enlever, à s'en débarrasser complètement ! Et il avait pris un pistolet dans un tiroir ! Et même s'il a basculé en arrière contre un meuble, il a quand même pu tirer sur eux ! Sur Joël et sur les deux autres qui étaient avec lui !... Ils se sont... sauvés. Joël m'a dit... en sortant, il est tombé sur Humbert... Et il aurait bien pu la tuer celle là, si Hauswald... si on l'avait pas retenu... Elle s'est cassé la figure dans un escalier... où Joël l'a poussée. Mais elle est pas morte non plus ! En partant ils ont croisé... En partant ils ont croisé la femme... l'épouse du professeur... cette Lorena Vanghiou !... Une belle garce !... En lisant les journaux, on a su comment il était mort, le professeur ! On a tout compris ! Un seul coup de lance, pas mortel, par Joël ! Et il en avait reçu quatre... le professeur ! Deux mortels !... »

Élisabeth Rabuteau s'interrompit un instant comme l'un des agresseurs chancelait, s'appuyait au mur de la chambre, près de la porte, et glissait lentement au sol. Mac Hyvell remarqua cela aussi, mais dans l'état où il se trouvait, s'il en éprouvait quelque surprise, il ne sut trop qu'en penser, tant ses douleurs insinuaient de confusion dans son esprit, altéraient ses facultés,

tant sa faiblesse grandissait en cette longue nuit d'hiver, au fur et à mesure que se répandait son sang chaud sur le carrelage glacé.

« Décembre ! Occupez-vous de Janvier ! Sortez Janvier dehors ! Voyez ça ! Enlevez-lui le masque un instant, si nécessaire ! Tenez-moi au courant ! Débrouillez-vous pour remettre Janvier sur pied !... Toi, poursuis ta confession !

— C'est pas lui, c'est pas Joël !... On a compris en lisant les journaux ! C'était Vanghiou !... Alors... Alors... Il a... Il a été décidé de... prendre contact avec elle... Et ils ont passé un marché avec elle... avec Lorena Vanghiou... La veuve !... Pour qu'on se taise... Elle a négocié dur, il paraît, mais il a bien fallu qu'elle paye ! Elle voulait pas se retrouver en prison, pour le meurtre de son mari !... Il y a une société, au Luxembourg, maintenant... généreusement financée par la Vanghiou... quelque chose comme ça, je sais pas trop... Mais elle a du fric ! Elle peut payer, et elle paye ! Laissez-nous ! Avec ce que vous savez... vous pouvez la faire chanter aussi ! Laissez-le vivre ! C'est pas lui qui l'a tué ! Pourquoi vous vous en prendriez encore à lui ! C'est pas Joël ! Vous, vous êtes juste là pour faire un sale boulot qu'elle n'a pas voulu faire elle-même ! C'est vous qui risquez de vous retrouver en prison si vous le tuez... Joël ! Vous n'avez aucun intérêt à le tuer ! Votre intérêt c'est de faire payer Vanghiou plus cher ! Combien elle vous paye ?... Demandez-lui deux fois, trois fois, dix fois plus !... Vous n'avez aucun intérêt à le tuer ! Dites ! Dites !... Laissez-le vivre !... Vous n'avez pas de partie pris, vous faites ça pour de l'argent, vous pouvez en obtenir plus encore... Vous faites ça pour... de l'argent ?... »

Élisabeth marqua un temps d'hésitation un peu plus long. Joël vivait encore ! Affalé au sol, il semblait se désintéresser de

son propre sort. Elle, recommençait à réfléchir. Elle jeta un coup d'œil à l'emplacement où elle avait vu Janvier s'effondrer. Elle se tourna une nouvelle fois vers Joël, et croisa son regard. Elle le vit, elle l'entendit articuler des paroles qui lentement pénétrèrent son esprit.

« ... Il y a une femme, parmi eux... Au moins une... C'est elle... qu'est tombée... dans les pommes... »

— Et bien, Élisabeth Rabuteau, auriez-vous autre chose à nous apprendre ?

— ...La Cause a besoin d'argent... Tu en as trop dit... Tu aurais dû les laisser faire... Lui faites pas de mal... Pas de mal...

— Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas là pour venger les mecs de Bourges ou d'ailleurs ! Non, sûrement pas ! Vanghiou ? C'est Vanghiou qui est avec vous ?... Vanghiou ! On serait déjà mort !... Mais qui êtes-vous donc ? Qui s'intéresserait encore à cette histoire ? Vous ! Vous vous y intéressez ? Si c'est pas Vanghiou, quelle femme se serait embarquée dans une telle affaire ?... »

Et, alors, Élisabeth se tut, bouche ouverte, ses yeux, rouges, irrités par le gaz et les pleurs, tout ronds ouverts un moment, avant de s'étrangler sur les mots qu'elle prononça difficilement.

« Humbert... Janvier !... C'est Xavière Humbert ! »

Face à elle, derrière le revolver au canon de gros calibre, muni d'un imposant tube modérateur de son, l'homme masqué se taisait.

« Lizzie, tais-toi ! Tais-toi ! Lizzie, je te demande pardon pour tout. Je t'aime. »

Janvier était de retour.

« Sans lui, il serait encore vivant ! Vivant ! S'il n'avait pas... Rien ne se serait produit !

— Calmez-vous ! Et écoutez-moi... »

Mars répéta à Janvier ce qui n'avait pas été entendu et releva son arme vers la tête de Lizzie. Mars fixait Élisabeth Rabuteau.

« Il est préférable, je pense, de ne chercher aucune autre alternative. Ce serait prendre des risques inutiles. »

Du regard il interrogea brièvement, très brièvement, les autres masques. Puis il pressa la détente. Élisabeth Rabuteau bascula en arrière, le front défoncé. Mac Hyvell cria longuement. Un râle déchirant.

« Vous allez mourir, Joël Mac Hyvell, pour avoir causé, indirectement peut-être, la mort du baron Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. »

Un bruit mat. Et le silence.

CHAPITRE XVII

On rechercha les bouchons des grenades lancées dans la maison. On ramassa les bombes lacrymogènes, enserrant autour des réservoirs vides les larges bracelets de caoutchouc ayant maintenu comprimées les buses. Sur l'ordre d'Henry Essartier on mit en œuvre tout l'insecticide trouvé dans un placard de la cuisine, récipients et plaquettes⁶², après avoir fermé la porte donnant accès au grenier. On balaya pour effacer le peu de traces laissées par les semelles humides des rangers.

Xavière Humbert voulut mettre le feu à la vieille bâtisse. Malgré son isolement on redouta que le foyer ne fût remarqué et Essartier s'y opposa. Il convenait que les cadavres fussent découverts le plus tard possible. Quoiqu'il fût probable que les Gonilkiens tenteraient assez tôt de contacter Rabuteau ou Mac Hyvell.

On referma les portes, à clef. On déposa, enroulé autour des vieux gonds saillants, les fils de fer barrant les volets : précaution s'étant révélée inutile. On gara la Clio à l'arrière du bâtiment et on laissa la Mercedes dans le garage. À travers bois on regagna les voitures en continuant à répandre sur ses pas, comme on l'avait fait déjà dans le pavillon, du répulsif olfactif chargé fortement en essence de moutarde.

62 Afin d'éviter que des insectes ne polluent trop rapidement les cadavres. Ceci en cas de découverte tardive des corps, en vue de compliquer la tâche de la police scientifique en rendant plus ardue la détermination de la date de décès.

Essartier se chargea de faire disparaître tout l'équipement employé lors de l'expédition. Il conserva les armes. Il hésita mais décida de conserver le revolver utilisé. Il l'avait ramené lui-même du Liban et s'y était, en quelque sorte, sentimentalement attaché. Mais aussi, avait-il quelque idée de son utilité future.

Kergadec avait été tardivement avisé, mais dès que possible compte tenu d'une nécessaire discrétion, de l'arrivée des émissaires de la Gonilkiade Renaissance à Bourges. Ceux-ci avaient passé un accord avec les représentants locaux, les agents de Kergadec, du Renouveau Gonilkien. Par acte notarié, Renouveau et Renaissance s'engageaient à partager les mêmes lieux de culte, à contribuer selon leurs capacités respectives à leur entretien tout en conservant chacun leur autonomie la plus stricte !

Lorsque Essartier avait contacté Xavière Humbert pour l'informer de la présence sur place d'un contingent de gros bras gonilkiens et du tour pris par les événements, elle lui annonça la communication reçue de Kergadec quelques instants plus tôt et confirmant tout cela.

Xavière Humbert et Claude Terrart quittèrent Tours le jour même. Xavière Humbert fit une inspection de son magasin Sweet Decorum avant de rejoindre Essartier, Deyramault et Terrart qui s'entretenaient déjà des mesures à prendre. On avait décidé d'intervenir sans attendre. Une telle opportunité était à saisir immédiatement.

Lizzie, suivie dans la journée avait été reconnue formellement par Xavière Humbert. Quant à l'homme entr'aperçu dans les phares de la 405 par Henry Essartier la veille, celui-ci lui avait fugitivement trouvé une vague ressemblance avec Armand Carlame⁶³, le journaliste indélicat

63 Autrefois, Armand Carlame avait été confondu avec Joël Mac Hyvell par

ayant abusé de la confiance de Xavière Humbert, et, dans un autre registre de celle de Karine Dräyer. Le doute n'était donc plus permis.

Essartier chargé de l'intendance donna son accord. On prit du repos. Et dans la nuit, on intervenait. Avec succès. Un succès relatif.

Ce que l'on apprit cette nuit là, on ne l'avait pas soupçonné auparavant. Seul l'inspecteur de police Briand avait pu, un instant, soupçonner Lorena Vanghiou. Essartier s'était étonné, indigné, presque, à l'époque des questions du policier.

Vanghiou était décidément une femme de tête. Une jolie tête, bien faite, et bien pleine ! La froide et séduisante Lorena Vanghiou-Usqawas, la mère de Wilfried Usqawas de Gwerlac, la veuve et la meurtrière du baron Charles-Edward ! Lorena Vanghiou ! Un monstre infâme !

Xavière Humbert qui avait tant aimé Charles-Edward Usqawas éprouvait de cette révélation un véritable choc. Tant abasourdie d'abord, qu'elle s'en trouva mal. Ensuite sa colère, son indignation se tourna vers Mac Hyvell dont l'attitude avait été déterminante dans le drame qui, presque trois ans plus tôt, s'était joué à Ferlieu.

Mac Hyvell était mort, dans une opération dont la facilité et la rapidité se révélèrent assez inespérées. Mais Charles-Edward n'était pas vengé et la soif de justice de Xavière Humbert, non assouvie.

Deyramault et Essartier qui jouaient les vendeurs extra, à mi-temps, plus ou moins, au Sweet Decorum de Bourges furent appelés à servir au magasin de Tours.

XavièreHumbert. Victime de cette ressemblance, croyant qu'il menaçait le professeur Usqawas, son employeur, elle l'avait agressé. Cf. « La Mémoire de Pherlek ».

Lorena Vanghiou se partageait toujours entre les différentes activités dont elle avait conservé la maîtrise, la gestion de l'hôtellerie du Belvédère et la direction de la Sifamurba. Elle était rarement seule. Elle ne se cachait pas du monde, ne vivait pas en marge de la société, dans la clandestinité. S'il se révélait donc facile de l'approcher, il était par contre beaucoup plus difficile de lui faire connaître, sans se compromettre, un sort comparable à celui que l'on avait réservé à Joël Mac Hyvell.

« Baugoy... Stéphane Baugoy vit en Touraine, en fait. Il prend le T.G.V. pratiquement tous les jours à Saint-Pierre-des-Corps. Le lundi, son paquet de réservation pour la semaine ! En résumé, lorsqu'elle pourrait être seule, ou avec son fils seulement, et, ou ! l'employée, il est là, lui aussi.

— Évidemment ce jeune blanc bec est fasciné par une femme de cet âge, de cette classe, de cette beauté. Il est amoureux fou, je parie !

— Ce n'est pas si extraordinaire, Donatien !

— Récemment, j'étais en planque en vue de La Manserie... Baugoy a oublié quelque chose, son attaché case, peut-être... Il est revenu aussitôt après son départ. On pourrait se procurer une bagnole comme la sienne... pas très compliqué, il roule en Safrane... et sonner !

— Et les caméras ? La traversée du parc ?

— Grimé, maquillé... Robert ou vous, Henry, vous pourriez...

— Il faut être plusieurs, la surprendre, s'imposer à elle, en limitant les risques de réaction ou d'initiative de sa part. Sans témoin. Pas à La Manserie. Pas sur ses lieux de travail. Pas à Ferlieu, non plus...

— J'en suis arrivée à la même conclusion. Je pense que l'on ne peut s'en prendre à elle, avec un maximum de sécurité, que

sur son trajet de La Manserie à l'hôtellerie. Sur le trajet de l'usine, ce n'est pas envisageable, trop court, trop peuplé, trop fréquenté ; en dehors des heures ouvrables, si d'aventure elle quittait tard la Sifamurba, il y a des boîtes qui emploient des veilleurs de nuit, et les rondes éventuelles des miliciens des sociétés de gardiennage...

— Oui, lors d'une occasion fortuite, heureusement opportune, à espérer, ou bien sur son trajet de La Manserie au Belvédère, après Luynes, dans les bois, s'il n'y a pas d'autres circulations. »

Tard le soir il était souvent possible de se faire plaisir en appuyant fort sur l'accélérateur. Une belle ligne droite, d'autres plus courtes, quelques courbes pentues dignes de lacets de montagne ! Mais la circulation semblait augmenter sur cette route départementale récemment refaite. Ces derniers jours Lorena Vanghiou n'avait pu s'en donner à cœur joie.

Son amour de la vitesse et du risque calculé, elle l'avait découvert tardivement ; pas avec Charles-Edward, après... Elle se souvenait de la tête de Stéphane avant-hier ! Arrivé plus tôt que prévu de Paris, il était venu la rejoindre au Belvédère en Taxi, directement de la gare ; la Renault était chez le concessionnaire suite à un problème d'allumage ou d'injection.

Lorena Vanghiou avait délaissé la marque Mercedes pour accorder sa confiance à BMW. Elle n'avait pas eu à le regretter. Tout au moins les grosses « BM » étaient-elles aussi fiables que les Mercedes de même gamme... en tout cas plus fiables que les « grosses » Renault. Stéphane avait eu peur ! Peur ! La vitesse : excessive ! La manœuvre pour doubler une Citroën XM roulant beaucoup plus rapidement que la vitesse autorisée : brutale, irréfléchie, dangereuse à trop serrer l'autre véhicule ! Mais une telle voiture, avec un moteur d'une telle cylindrée, avec une

carrosserie d'une telle robustesse pouvait bien permettre quelques fantaisies ! Et Lorena Vanghiou n'avait jusqu'alors pas eu à déplorer le moindre accident ou le moindre retrait de permis ! Elle était bonne conductrice, avait d'excellents réflexes, une bonne vue.

Ce soir encore, il était pourtant très tard, elle n'était pas seule sur la route. À l'approche de la forêt elle rattrapa une voiture. Une de ces voitures banales, une de ces voitures comme il y en a tant ! En trombe elle arriva derrière, s'en approchant plus qu'il ne convenait. Elle voulait distinguer sur le coffre, dans ses phares, la marque et le modèle de ce véhicule infâme avant de le dépasser avec vélocité. Elle put lire : Renault21 Turbo. Mais l'autre conducteur accéléra et prit du champ.

Vexée, Lorena engagea la poursuite, se promettant d'arriver à Luynes avec au moins un bon kilomètre d'avance, voire nettement plus, sur le fâcheux « quasi-prolétaire » osant la défier. Elle conduisait vivement, à son habitude, mais cela ne suffisait pas à la placer au bon moment en position de doubler sans danger, d'autant plus que le fâcheux en question avait tendance à rouler au milieu de la chaussée. Lorena Vanghiou remarqua les phares d'une voiture dans son rétroviseur. Quelle honte ! On la rattrapait elle-même, et peut-être allait-on tenter de la doubler, elle aussi ! Les voitures les plus rapides de la région s'étaient-elles données rendez-vous sur cette route bucolique en cette nuit pour une course endiablée ? !

On devait approcher des étangs ! La trajectoire allait s'infléchir légèrement à droite, en descente, d'abord douce, puis plus prononcée, avant de remonter, en courbe contraire, et d'entamer une succession de virages. Lorena prit la résolution d'entreprendre à la sortie des virages le dépassement, si personne ne venait en face ! La puissance dont elle disposait le

lui permettait. Elle surveillait le troisième de la cavalcade dans son rétroviseur.

Elle se fit surprendre par le brusque ralentissement de la Renault avant les virages. Et elle heurta l'arrière de la Renault ! Légèrement. Sur le bitume humide elle freina un peu trop fort ! Sa voiture était déjà dans la longue courbe vers la droite ! Elle perçut le dérapage de ses roues arrières. Elle se souvint de la récente remarque de Stéphane : « Fais gaffe ! Les propulsions, elles sont toujours survireuses ! ». Elle leva le pied, une impression curieuse au niveau de l'estomac, des intestins. Elle vit les stops de la Renault s'allumer encore. Ils passèrent les virages à vitesse raisonnable. Le conducteur de la Renault continuait à ralentir en sortant de la dernière courbe sur la droite. Heureusement, le troisième véhicule, toujours dans ses roues, ne l'avait pas emboutie ! Lorena s'en consolait !

À peine sorti des courbes, en abordant la portion de route rectiligne qui suivait, le conducteur de la Renault ralentit davantage, toujours au centre de la route, et mit son clignotant, serra sur la droite, manifestant ainsi son intention de s'arrêter.

Un moment Lorena eut l'intention d'emballer le moteur et de dépasser la Renault, de foncer tout droit dans l'ouverture qui se présentait. Considérant que le conducteur qui la suivait avait cent fois eu l'occasion de déchiffrer sa plaque elle se contrôla, et en jurant se gara derrière la Renault21Turbo.

Leur poursuivant stoppa également. Lorena s'imagina un nouvel accrochage. Il immobilisa son véhicule si près du sien qu'elle n'en distinguait plus les phares dans son rétroviseur ! L'autre, devant, agitait par sa vitre baissée un « constat amiable » ! À cette heure tardive le fond de l'air était frais, Lorena décida de rester dans son véhicule. La Renault recula un peu et son conducteur agitait encore son constat à la portière.

Lorena laissa tourner son moteur, mais coupa les phares pour ne laisser que les veilleuses. Le chauffeur de la Renault s'en extrayait enfin, et, secouant, tapotant son constat sur son poing, s'approcha. Elle entrouvrit sa vitre.

« Ça va, Madame ? Plus de peur que de mal, après cette embardée ? ! »

Lorena avait sursauté ; le troisième conducteur, sûrement, se trouvait au niveau de la portière avant-droite de la BMW et l'interpellait à travers la vitre.

« Ça va, Madame ?

— Oui ! Oui, merci ! Ça va bien !

— Tout va bien, Madame ? »

Lorena baissa un peu aussi cette vitre.

« Oui, tout va bien, merci Monsieur. Tout va bien.

— Parfait, parfait... Voulez-vous un stylo ?

— ... »

On lui tendait du bout des doigts, dans le faible intervalle de l'ouverture un gros stylo. Elle avait perçu une ombre dans son champ visuel. Elle se retourna vivement et manqua heurter du nez le constat à la mince couverture cartonnée. Elle la distinguait, bleuâtre dans la lumière pâle du plafonnier, allumé avant de baisser la vitre de droite. Lorena s'énervait. Mais s'efforçait de se dominer. En finir le plus tôt possible avec ces formalités, avec ces simagrées préférables au délit de fuite dont elle s'était bien sentie capable une ou deux minutes auparavant !

« Non ! Non-merci ! J'ai ce qu'il faut. »

Le conducteur de la Renault, à la vitre de gauche se fit entendre à son tour.

« Avant de remplir votre partie, vous voulez peut-être jeter un coup d'œil aux dégâts !

— Je suis pressée. Ce ne doit pas être trop grave. Ma voiture roule encore. Sans bruit suspect, à ce qu'il m'a semblé.

— Ce serait préférable de constater de visu les dommages...

— Je suis assurée tous risques. Je suis en tort. J'assume. Je vais me contenter de mettre une flèche au point d'impact, vers l'avant. L'expert se débrouillera avec ça.

— Comme vous voulez !

— Bon sang ! Qu'est-ce qui vous a pris de freiner si brusquement ?

— Je ne connais pas assez la route pour savoir à quelle vitesse précise prendre ces virages... à quelle vitesse maxi, en fonction de l'état de la chaussée... C'est gras, cette nuit... J'ai préféré ralentir.

— Vous parlez d'un ralentissement !

— Les freins sont pas une option inabordable, même chez BM ! C'est vous, Madame, qui ne vous êtes pas montrée maîtresse de votre véhicule, et c'est vous qui faites des histoires !

— Bon, n'en parlons plus ! »

Elle avait rempli nerveusement son côté de l'imprimé et le tendit au type campé debout les mains dans les poches. Il prit le document, l'inclina, l'offrant à la lumière venant de l'habitacle de la BMW.

« Voyons voir, si nous sommes d'accord... Ah ! Le point d'impact ne me paraît pas être au milieu de votre calandre, comme vous l'indiquez, mais plutôt sur la gauche.

— Ce n'est pas dramatique !

— Bien ! Je vais compléter ma partie, et vous pourrez la lire. »

Le conducteur de la Renault avait aplati le constat sur le capot de la BMW.

« La peinture ! Vous allez la rayer !

— Le capot a un petit choc à l'avant... Venez voir si vous voulez... Il faudra la refaire de toute façon cette peinture. Et ça dépassera votre franchise, je suppose.

— Tenez ! Mettez ça dessous !

— Entendu ! Merci ! »

Lorena baissa encore la vitre, Et dans l'écart plus grand avec la carrosserie, tendit un épais dossier enfermé dans une chemise à rabats.

L'autre conducteur se manifesta à nouveau.

« Euh ! Excusez-moi ! Mais j'ai fait tomber mon stylo... celui que je vous proposais... dans votre voiture... »

Quel maladroit ! Quel emmerdeur, celui-là !

« Je ne le vois pas !

— Il ne doit pas être loin !

— Êtes-vous sûr qu'il n'est pas tombé dehors ?

— Oui ! Il est tombé dedans !

— Regardez donc à vos pieds, par terre !

— Il n'y est pas ! Il ne peut pas y être... Excusez-moi, mais j'y tiens ! C'est un cadeau de ma femme ! Enfin ! Jetez un coup d'œil ! Vous allez forcément le trouver, merde !

— Restez poli, s'il vous plaît !

— Et vous, cessez de jouer à la pimbêche, et rendez-moi mon stylo !... s'il vous plaît. Si vous vouliez bien vous pencher... La voiture est large, mais vous devriez l'apercevoir... Sauf s'il est entre le siège et la portière, ou sous le siège... À première vue, il n'est pas dessus. »

Lorena se pencha au-dessus de l'imposante console centrale, s'inclina, tendant le cou, se hissant sur la pointe d'une fesse, sur une cuisse, poussant de la pointe des pieds, s'appuyant des bras, des mains sur le siège passager. Elle se refusait encore à ouvrir la portière. Ces hommes ne s'offusquaient pas de son attitude ; elle en prenait conscience et en était satisfaite. Ils comprenaient sa méfiance, sa prudence dans une telle situation, seule, la nuit, au milieu des bois, avec des inconnus.

Un déclic mat ! Elle n'eut pas le temps de se rasseoir. On la bousculait, on l'écrasait, un bras se tendait au-dessus d'elle, on ouvrait l'autre porte également, celle de droite ! Les deux hommes étaient à bord.

Sa jupe trop étroite la gênait. D'un genou elle heurta le levier de vitesse. Le moteur fut coupé. Un craquement, un déchirement, sa jupe cédait, remontait sur ces hanches.

Elle était maintenue fermement par la nuque, le visage enfoncé dans le coussin du fauteuil de droite. Les genoux maintenant au contact du flanc de la console, les fesses hautes, elle sentit un instant l'air sur ses cuisses au-delà des bas ! Stéphane raffolait de bas et de porte-jarretelles ! Et elle songea au viol ! C'était donc cela !

Les portières avaient claqué. Une portière arrière fut ouverte à son tour et refermée. Ils étaient trois ! Deux, dans la dernière voiture ! On lui tint les bras dans le dos.

« Tenez-vous tranquille ! Tenez-vous tranquille ! Nous avons à parler ! Écoutez ce que nous avons à vous dire. »

Lorena avait des difficultés à respirer. Ses hanches en butée contre la console lui faisaient mal. Elle s'immobilisa. La pression sur sa nuque se relâcha, un peu, pas celle dans ses reins, et elle put tourner la tête. Le plafonnier s'éteignit. Contre sa tempe et sa pommette, frottait le blouson de l'homme au stylo.

« Une certaine société, immatriculée au Luxembourg, en déficit chronique, dont vous possédez des parts, fait malgré ses piètres résultats, l'objet de vos soins attentifs. Vous lui consentez des prêts, sans espoir jamais, dirait-on, de... retrouver vos billes ! Je me trompe ?

— De quoi vous mêlez-vous ?... Que voulez-vous ?

— Rien que de très facile à obtenir, dorénavant !

— Je ne comprends pas...

— Vous connaissez François Schönberg, Hans Hauswald et Joël Mac Hyvell...et la petite amie de ce dernier, Élisabeth Rabuteau ?

— Non !

— Allons donc ! Ils ont été accusés du meurtre de votre époux.

— Oui, je sais. Je sais. Mais pas cette Élisabeth ! Et je ne les connais pas !

— Pas vraiment, certes ! Joël Mac Hyvell, nous l'avons rencontré ! Élisabeth, aussi.

— ...

- Vous ne voulez pas savoir ce qu'ils nous ont appris ?
- ... Ça... cela peut-il avoir une grande importance ?
- Cela à une importance capitale ! »

Lorena, inquiète, se demandait ce qu'annonçait cette entrée en matière. Soulagée néanmoins, elle considérait l'éventualité d'un viol comme un peu moins probable, n'ayant eu à subir aucun attouchement particulièrement « déplacé », quoiqu'en la circonstance il lui fût difficile de faire la part du « correct » et de l'« incorrect »... Un nouveau racket ?

On lui tordit lentement un bras en le lui remontant entre les omoplates.

« Combien les Gonilkiens vous ont-ils soutiré ?

— Cela ne vous regarde pas !... Beaucoup ! Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'ai pas autant de disponibilités que ce que vous pouvez imaginer !

— Ils ne vous saignent pas à blanc, pourtant, dirait-on ! Ils prennent soin de leur poule aux œufs d'or !

— ...

— On nous a donc parlé de votre... soutien, accordé à la cause gonilkienne... On nous a parlé des raisons de ce soutien assez peu spontané, à l'origine.

— ...

— Que pensez-vous de la prison ?... La supporteriez-vous ?... Seriez-vous amenée à vous y suicider ?

— Où voulez-vous en venir ?... Qui êtes-vous ?

— Qui nous sommes ? Nous voulons... Nous sommes...

— Janvier ! Patience ! Attendez !... Madame Vanghiou, vous êtes là, dans une position fort inconfortable, physiquement, moralement, mais vous gardez un certain calme, un certain détachement. Quel sang froid !... Ils l'ont blessé ! Vous l'avez tué !... Quel sang froid !

- ...
- Vous ne dites rien ?
- C'est Mac Hyvell qui vous a raconté pareilles foutaises ? !
- Rabuteau... et Mac Hyvell !
- Qu'ils le répètent devant moi !
- ...
- Qu'ils le répètent devant moi ! Ou devant un juge !
- ...
- Combien voulez-vous ? Combien ? Si je peux...
- Ils ont déjà rencontré leurs juges.
- Quoi ? Je ne comprends pas... Je ne comprends pas...
Lâchez-moi !
- Mac Hyvell et Rabuteau sont morts.
- Ils sont morts ?... La police ?... »

Lorena trouvait une justification à toute cette mise en scène. Les flics ! Ils avaient coincé Mac Hyvell et son amie ! Les choses avaient mal tourné... Ou plutôt, ils avaient coincé Mac Hyvell, puis l'avaient interrogé... ces trois là ! Ces trois là l'avaient interrogé, et il avait lâché le morceau, ils l'avaient abattu, lui, et sa maîtresse, pour interrompre l'enquête à leur profit et avoir leur part du gâteau ! Les salauds ! Les salauds, la salope ! Ce Janvier était une femme ! C'était une femme à l'arrière de la voiture ! C'était une voix de femme, tout à l'heure à l'arrière ! Une petite conasse de femme flic, une petite conasse de fonctionnaire qui voulait s'en foutre plein les poches à ses dépens ! D'indignation, Lorena se débattit. On lui tordit violemment le bras. Dououreusement ! Elle se tint coite.

« Nous avons relu certaines constatations, certains comptes-rendus relatifs à une certaine enquête, à certains examens, à certaines analyses. Sur la hampe de la lance de la panoplie de

la vitrine, sur le manche de l'arme ayant servi au meurtre de votre époux, il a été retrouvé des empreintes, celles de Mac Hyvell, pas les vôtres ! Et de minces... de minces petits fragments de cuir arrachés par des inégalités, du manche fendu ! Les Gonilkiens ne portaient pas de gants ! Tous trois ont laissé des empreintes distinctes. L'un d'eux aurait-il enfilé des gants à un certain moment ? Ces fragments de cuir étaient-ils là avant l'arrivée des Gonilkiens ? Ou se sont-ils trouvés là après ? Vous ne portiez pas vos gants en sortant de Ferlieu, ce jour là, Madame Vanghiou ! En montant en voiture, après vous être installée au volant, vous avez hésité un moment ! Vos gants ! Bien sûr ! Vous ne les portiez pas ! Où étaient-ils donc ces gants ? !

— Vous êtes Briand ! L'inspecteur Briand ! Je ne vous reconnais pas ! avec cette barbe, ces moustaches... J'aurais dû m'en douter ! Déjà à l'époque vous m'aviez soupçonnée. Pas longtemps. Un moment seulement. Mais vous m'aviez soupçonnée !... Et ce soupçon, vous l'avez cultivé tout ce temps !

— Vous prenez toujours grand soin de vos mains ! Vous conduisez toujours avec des gants ! Cette nuit encore, au volant de cette belle auto, vous portez des gants ! Et à Ferlieu, ce jour là... machinalement, en montant dans votre Mercedes, en mettant les mains sur le volant... et sentant le volant sous vos doigts, sous vos paumes nues, vous avez marqué un temps d'arrêt. Cet air de panique à ce moment là !... C'était à cause des gants ! Vous ne les portiez pas ! Vous ne saviez plus ce que vous en aviez fait. Détail anodin ? Cela m'a paru anodin sur le coup ! Le coup !... Nous avons reçu un grand coup, ce jour là Madame. Ce jour-là, nous avons reçu un grand coup ! Madame, en portant le coup fatal... les coups mortels, vous avez trahi plus que l'amour que vous avait porté le baron malgré votre

froideur, et ce n'est pas seulement à lui que vous avez fait... mal... Mais, à nous aussi.

— Vous n'êtes pas Briand ! Vous n'êtes pas de la police !

— Non, en effet. Il se fait tard. Il faut nous hâter. Nous...

— J'ai espéré un instant vous entendre nier ! Nier ce qui pourtant est l'évidence ! L'évidence ! Plus que jamais ! J'aurais voulu vous entendre me convaincre de votre innocence ! Je ne sais si votre châtiment, cent fois mérité, ne sera pas trop doux pour vous faire expier votre crime odieux !

— J'ai rêvé une nuit, vous suspendre nue, au-dessus d'un bac rempli du jus de vieilles batteries d'automobiles, au-dessus d'un bac d'acide sulfurique ! sous un vieux hangar d'une casse sordide et vous faire descendre lentement vers le contenu fumant de cette grande cuve jaune découpée dans une citerne de plastique !

— Vous êtes fou ! Vous êtes fous ! Combien ? Combien ? Je peux payer ! J'ai encore du fric ! Combien ? Combien ?

— Ça suffit. Silence. »

Alors retentit la modulation insistante d'un téléphone.

« Janvier ! Bon sang ! C'est le vôtre, répondez !...

— ...Une voiture vient. Depuis Cléré-les-Pins.

— Maintenant ! Il est temps ! Avril ! Redressez-la ! Et asseyez-la à votre place ! Ne la lâchez pas ! Sortez et tirez-la vers vous ! »

À plat ventre Lorena fut tirée vers la droite de sa BMW. On lui maintint les jambes qu'elle ne put guère faire jouer pour se débattre ; ses genoux heurtaient la console. On la redressa.

« Charles-Edward Usqawas de Gwerlac est mort le poumon, l'estomac, le cœur perforés ! Pour vous, la même mort ! Les mêmes douleurs ! »

On maintenait Lorena Vanghiou par ses bras repliés dans le dos, par ses jambes que l'on écartait. Elle sentit une main maladroite, un bras, par-derrière, lui enserrer la gorge, la redresser, la cambrer contre le dossier. Dans la pénombre, la pâle lueur de la lune lointaine et froide, la pâle lueur des veilleuses des voitures diffusant dans la nuit, la lueur sanglante des feux rouges, elle vit un bras noir, une main noire, gantée, un éclat sombre... et la douleur, dans ses os ! La lame étroite qui écartait ses côtes ! Et le souffle lui manquait déjà, l'abandonnait lentement.

« Je ne peux pas... pas davantage ! Mars ! Mars, je ne peux plus ! »

Lorena vivait ! Elle était vivante ! Faible, blessée, mais vivante !

Xavière Humbert ! Xavière ! C'était Xavière Humbert ! Xavière qui voulait la tuer ! Xavière qui renonçait à la tuer !

« Xavière ! Je vous... Pardon !
— Je m'en charge ! Donnez ! »

Et la douleur encore. Et encore. Et le néant.

CHAPITRE XVIII

Ils longeront le haut mur de granit constituant, le long de la route, la clôture du domaine de Lezarmeur.

Il aura hésité à venir jusque-là. Mais il s'y sera décidé avec les encouragements de Laetitia et après qu'elle lui aura proposé, prenant plus ou moins la direction des opérations, de l'accompagner.

Ils s'arrêteront devant le vieux portail.

« Elle fait partie de ma famille, si l'on peut dire. C'est moi qui vais aller nous annoncer. »

Elle descendra de l'auto et ira sonner.

« ...Bonjour Monsieur ! S'il vous plaît, pourrais-je rencontrer madame Humbert. C'est à dire... madame Xavière de Haulteville... ?

— Et à qui avons-nous l'honneur de parler ? Qui dois-je annoncer, je vous prie, Madame ?

— Oh ! Pardon ! Laetitia de Haulteville, la fille de Jean-Yves. Je suis avec Wilfried Usqawas de Gwerlac.

— Laetitia de Haulteville... et Wilfried Usqawas, donc, que j'aperçois au volant du véhicule. Un instant s'il vous plaît... »

Elle lèvera les yeux vers l'objectif derrière la vitre d'un petit caisson protégeant une caméra. L'instant semblera s'éterniser. Cinq ou six minutes plus tard le haut parleur du pilier retentira.

« Mademoiselle !... Mademoiselle !

— Oui !

— C'est entendu. Xavière Humbert de Haulteville va vous recevoir. Je vous ouvre. Entrez et garez-vous, si vous le voulez bien, près de la maison, près des autres voitures. »

Un homme, dans la quarantaine, les accueillera sur le perron et les invitera à le suivre. Ils pénétreront dans un large hall. Passant sous une tenture fixée au mur au-dessus d'une porte et représentant un disque ailé portant en son centre un triskèle, ils s'engageront dans un corridor et gagneront une bibliothèque. Une femme, une belle femme mûre, y pénétrera bientôt à son tour.

« Bonjour Madame !

— Bonjour... Xavière !

— Bonjour ! Une visite de famille, Laetitia ? Ou bien n'avez-vous pas trouvé dans les parages un salon de thé vous convenant pour le goûter ?

— Excusez-nous, Xavière.

— Pardonnez-moi cette réflexion imbécile !

— Cela est assez inaccoutumé, je le reconnais. Vous n'avez pu vous habituer à mes visites ; elles étaient déjà rares même à l'époque où grand-père vivait encore.

— Donatien vous aimait beaucoup, savez-vous, malgré cela... Après tout, c'était dans l'ordre des choses. Et vos visites, que vous jugez rares, lui étaient d'autant plus précieuses, et chaque fois il s'en réjouissait, et les commentait longuement. Asseyons-nous, voulez-vous...

— Merci.

— Nous voulions vous parler. En fait, Wilfried voudrait vous parler.

— Ah ! Bien ! Je vous écoute, Wilfried.

— Oui. Euh !... Madame... C'est assez délicat... »

Wilfried Usqawas lancera deux ou trois regards embarrassés en direction de Robert Deyramault, debout, en attente près de la porte.

« Merci, Robert. Tu peux nous laisser.

— Je reste juste à côté. Si tu as besoin... Mademoiselle ! Monsieur ! »

Wilfried Usqawas l'aura vue parfois. Parfois il l'aura observée, à l'occasion, de loin, discrètement, à Tours, avec, à chaque fois, un soupçon d'aversion. Mais, là, il se tiendra face à cette femme, dont enfant il aura entendu dire tant de mal par sa mère, par son entourage, plus tard par la plupart des membres de la famille de Laetitia. Mais alors, là, à Lezarmeur, il prendra conscience de l'attrait que cette femme avait pu exercer sur son père ; ou sur Donatien de Haulteville. Il prendra conscience de l'attrait qu'elle exercera sur lui-même ! Face à cette femme pour qui son père avait quitté Lorena, sa mère dont la beauté faisait l'unanimité, cette femme âgée déjà, mais toujours désirable, il se sentira subjugué par une douce indulgence. Troublé, intimidé, ses yeux se satureront d'une gênante humidité.

« Wilfried Usqawas de Gwerlac, quel est donc le but de votre visite ? »

Wilfried prendra son souffle. Il respirera profondément à plusieurs reprises, la poitrine oppressée.

« Madame... Je... Hum !...

— Allez-y, lancez-vous ! Je vous écoute.

— Donatien de Haulteville, votre époux, était l'ami de mon père... un ami d'enfance...

« Laetitia, de Haulteville ! est mon amie, sûrement le savez-vous. Ma « petite amie », si vous voulez. Donatien était son grand-père. Ils se voyaient peu. Quand son état a nécessité une nouvelle intervention, la dernière... Laetitia lui a rendu visite, et je l'accompagnais. Vous souvenez-vous ? Nous nous sommes rencontrés à cette occasion ; nous nous sommes croisés dans la chambre...

— Je me souviens parfaitement, oui.

— Oui... Voir Laetitia, cela a fait plaisir à... votre époux, à Donatien, son grand-père...

— ...

— Xavière, je ne sais pas si la famille... Aucune personne de la famille ne vous a jamais remerciée pour les soins que vous avez donnés à grand-père. À demi paralysé, dans son fauteuil, aigri comme il l'était... Vous avez eu beaucoup de mérite de vous occuper de lui, de ne pas... le laisser tomber, beaucoup de mérite de rester à ses côtés...

— C'était là chose bien normale ! Nous étions époux ! Et en bons termes ! Et je ne pense pas qu'il était particulièrement aigri, comme vous le prétendez. Du moins...

— Du moins ?

— Rien ! Cela n'a pas d'importance. Des irritations provisoires. Pour des détails. Songez à son état, son hémiplégie...

— Je crois qu'il en voulait... qu'il en voulait à la famille. Avec raison, sûrement. Vous savez, si vous n'aviez pas été là, je

pense que personne ne se serait occupé de lui comme vous l'avez fait. Papa ne voulait pas le prendre à la maison, même avec du personnel... Et Nadège non plus... On... Nous... Si on m'avait demandé mon avis, j'aurais été d'accord. »

Penchée vers le sol, Laetitia pleurera, les avant-bras sur les genoux, le visage dans les mains. Wilfried Usqawas lui posera une main consolatrice sur l'épaule. Après s'être mouchée elle se redressera, et gardera un temps les yeux baissés.

« Ne vous en voulez pas. N'en voulez pas aux autres. S'il l'avait vraiment fallu, ils auraient fait quelque chose. Mais j'étais là... Il n'a jamais manqué de rien. Quand je devais m'absenter il se trouvait toujours quelqu'un pour venir veiller sur lui. Robert que vous avez vu tout à l'heure, ou Claude Terrart... Oui, Claude, Robert... ou Widrou Kergadec et Viviane Le Duigou, qui sont là aujourd'hui aussi ; et Françoise Bonhère, Frankie ! qui a travaillé à La Manserie autrefois, ou son mari, Henry Essartier ! Henry Essartier, l'ancien homme de confiance de votre père, Wilfried !

— Oui, son chauffeur.

— Bien plus que son chauffeur ! Son ami ! Un ami vrai ! Essartier c'est quelqu'un sur qui on pouvait compter. Sur qui l'on peut compter !

— ...Donatien, à l'hôpital, après avoir discuté un peu avec Laetitia... Il lui a demandé de sortir... Il voulait me parler. Seul à seul... Je lui avais promis de ne répéter à personne ce qu'il allait me dire... Mais, voilà peu, je m'en suis ouvert à Laetitia... Nous sommes pour quelques jours chez sa tante Nadège. Ce n'est pas si loin d'ici... Et nous avons décidé de venir vous voir. Voilà.

— En effet, Donatien m'avait confié vous avoir parlé. Il craignait... de s'être mal exprimé, de s'être mal fait comprendre. Ou que vous l'ayez mal compris.

— Il m'a dit... que je me posais sans doute des questions sur la mort de ma mère, sur celle de mon père, même si j'étais très jeune quand l'une ou l'autre sont survenues... qu'avec l'âge je devais me poser de plus en plus de questions. Effectivement. Et je m'en pose toujours ! On n'a jamais arrêté les militants Gonilkiens qui ont tué mon père... à cause de ses travaux sur les documents de Ramqou, paraît-il.

« J'ai pu lire que... ces documents de Ramqou auraient constitué une mystification. Que mon père, par un « atavisme morbide », à l'exemple de son aïeul paternel qui avait porté par écrit ce qu'il avait prétendu être la légende familiale transmise selon lui de bouche à oreille pendant vingt siècles, aurait, avec la complicité de Reguenbard et d'Yvomarc'h, élaboré ces documents de Ramqou. Que les analyses, qu'il avait payées lui-même, étaient, par cela même, sujettes à caution. J'ai entendu dire que certaines personnes considérant s'être fait bernier avaient pu, par esprit de revanche, chercher à exacerber la réaction des Gonilkiens qui considéraient contraire à leur « donné de la foi », les... enseignements des documents... Vous avez vu ces « documents » ! Vous avez travaillé avec mon père... N'avez-vous pas d'indices à ce sujet ?

— D'après ce que j'en sais, et les résultats des analyses, les documents sont authentiques. Votre père les auraient-ils légués à la Bibliothèque de France s'ils avaient été des faux ? Je ne le pense pas ! C'était un historien sérieux, et concevant que la recherche de la vérité historique allait de pair avec le respect de nos ancêtres ! Jamais il ne se serait livré à ce genre d'imposture ! Quand on les retrouvera, si on les retrouve un jour ces documents de Ramqou, ils ont été lamentablement

« égarés » lors de leur transfert vers la Grande Bibliothèque⁶⁴, il sera alors aisé de faire taire les ragots non fondés de certains jaloux haineux !...

— Quant à l'assassinat de ma mère, j'ai discuté avec l'inspecteur Briand récemment. Il est à la retraite maintenant. Il avait été muté en région parisienne. D'après lui, cela il le devait en partie à ma mère. Elle n'avait pas apprécié qu'un moment il l'ait soupçonnée... Oui, quant à l'assassinat de ma mère... Briand avait échangé longuement et à plusieurs reprises des considérations avec un de ses collègues tourangeau en charge de l'enquête... Enfin, bref, pour lui, il s'en est excusé auprès de moi, il pensait de plus en plus que ma mère pouvait... pouvait avoir tué papa !

« Je ne sais pas si vous l'avez appris, si vous l'avez lu peut-être, si vous vous en souvenez, mais ma mère a été retrouvée dans sa voiture, allongée sur le siège passager, dont le dossier avait été abaissé, les bras en travers du corps, la poitrine recouverte de sa veste. Comme si elle dormait. Le moteur tournait. Les veilleuses étaient restées allumées. Mais elle était morte. De trois coups de couteau. Trois agresseurs d'après les traces dans la voiture. On avait pris son argent. Son chéquier. Ses cartes bancaires. Chèques et cartes n'ont jamais été utilisés. Mais on lui avait laissé ses bijoux... Et ses gants ! Briand, quand il a appris ça... Il m'a dit qu'il avait senti... « comme un petit malaise ». Il a cuisiné ses collègues et les a invités à poser d'autres questions. Si ma mère portait souvent des gants ? Pour

64 Les documents de Ramqou ont disparu pendant le transfert des collections de la B.N.F. vers la « Grande Bibliothèque », située dans le XIII^{ème} arrondissement de Paris. Apriori les documents devaient demeurer indisponibles, selon les organisateurs du déménagement eux-mêmes, au maximum une quinzaine de jours. Les précautions prises, enregistrement sur ordinateur des cotes du premier et du dernier ouvrage de chaque lot expédié (par lot, 300documents environ, ceux-ci correspondant à 4 ou 5 mètres de rayonnage), armoires ignifugées, camions climatisés et surveillés par G.P.S. (global positioning system), scellés dotés d'un code-barre informatique, n'ont pu empêcher cette « perte ».

conduire ? Elle en portait toujours pour conduire, été comme hiver, des gants ! Des gants appropriés, selon la saison, souvent renouvelés, toujours chics ! Il s'était souvenu d'un détail. Sur la pique... la lance de la panoplie de Ferlieu, avec laquelle... vous savez !... il y avait des empreintes digitales, qui s'avèrent être celles de l'un des Gonilkiens venus voir mon père, mais aussi il y était resté, sur la hampe de cette lance, de minuscules morceaux de cuir... Ils ont fouillé La Manserie, Ferlieu, pour trouver des gants... D'après Briand ça n'a rien donné de probant.

« Mais il y a aussi le revolver trouvé dans la BMW... la BMW de ma mère... dans le doublage du coffre, entre le carénage intérieur et la carrosserie, enveloppé dans plusieurs peaux de chamois et un sac en plastique... Ce revolver, c'est celui avec lequel ont été tué deux Gonilkiens, un homme et une femme. L'homme c'était... Je suis désolé, Briand m'a dit que vous l'aviez bien connu... C'était Joël Mac Hyvell, et la femme, sa concubine. Selon les résultats de l'enquête, de l'enquête officielle, Joël Mac Hyvell aurait été l'assassin de papa... avec un certain François Schönberg et un certain Hans Hauswald.

— ...

— Mais ce n'est pas tout ! Il y a la société d'éditions gonilkiennes, immatriculée au Luxembourg, que ma mère subventionnait ! Les associés de ma mère dans cette boîte : des hommes de paille, mais des Gonilkiens ! Ils publiaient des brochures pour le compte de la secte ! Des livres ! Des prospectus ! Des ouvrages auxquels, pour certains, le professeur Camille Baugoy a collaboré. Stéphane Baugoy, qui vivait avec ma mère au moment de sa mort, est son fils. Stéphane Baugoy a été soupçonné du meurtre... du meurtre de ma mère. En définitive, il a bénéficié d'un non-lieu.

— Oui, je m'en souviens.

— Briand, le policier retraité, a échafaudé plusieurs théories. Selon l'une d'elle... ma mère... a tué mon père.

« Les Gonilkiens, qui ne l'ont pas tué, mais que l'on accuse, dont les gens échappent à la police, jugent avantageux de profiter de la situation : ils font « chanter » ma mère, car, eux, ils savent, ils auraient su que ma mère était coupable, était... la meurtrière ! D'où les « subventions » aux éditeurs gonilkiens. Ma mère pour une raison ou pour une autre, trouvant que, peut-être, cela avait assez duré, parvient à localiser un, voire les trois Gonilkiens de Ferlieu, et tente de les éliminer ou de les faire éliminer. Un seul est tué... En représailles, elle se fait tuer. Peut-être bien par le fils de Camille Baugoy, ou Camille Baugoy lui-même, très impliqué dans le mouvement gonilkien, bien qu'il se défende d'être croyant. Ou par Schönberg, ou par Hauswald toujours en cavale. Mais Briand, dit aussi qu'on peut considérer, à la rigueur, qu'elle aidait les Gonilkiens par sympathie vis à vis des Baugoy... vis à vis du fils Baugoy...

— ...

— ... Toutefois Briand pense qu'il y a eu mise en scène... Ça paraît flagrant, selon lui... Le vol ! pour faire croire à un crime crapuleux ! À moins qu'il n'ait eu lieu qu'après, que quelqu'un d'autre, trouvant la voiture, portières déverrouillées... mais n'ait pas osé toucher au cadavre... Ma mère n'a pas été violée. Malmenée, maîtrisée. Mais pas battue. D'après Briand, des voyous de rencontre l'auraient... auraient abusé d'elle, sûrement. Et ils auraient pris ses bijoux, et l'auto peut-être ! Briand a dit : « C'était un assassinat respectueux, malgré tout » ; et aussi que mon père « n'avait pas eu cette chance » !

« Les portes n'ont pas été forcées. Après être montée en voiture elle verrouillait toujours les portes. Je me souviens l'avoir vu faire. D'autres témoignages l'attestent. Aurait-elle oublié ce soir-là ? La voiture a été accidentée. Légèrement. À l'avant. Un accrochage, intentionnel, pour l'obliger à s'arrêter ?

Connaissait-elle les gens rencontrés ? A-t-elle, elle-même, ouvert au moins une porte ? En forêt ? En pleine nuit ?

« Elle était partie très tard du Belvédère... Baugoy a dit s'être couché sans avoir attendu Lorena, et ne s'être réveillé qu'au petit matin. Il a téléphoné au Belvédère. Puis il a pris la route. Quand il est arrivé sur les lieux... Il y avait déjà du monde...

« Donatien, sur son lit d'hôpital... Je crois qu'il sentait la mort approcher, même si, en fait, elle ne devait l'emporter que plus tard... Il pouvait parler encore... Mais c'était pratiquement tout ce dont il était capable. Et malgré votre prévenance, les séances de rééducation, il n'a jamais récupéré totalement l'usage de... son côté valide. »

Donatien avait déjà subi une grave alerte cardiaque le lendemain de la mort de Lorena Vanghiou. Claude Terrart surveillait la route vers Luynes, lui, Donatien, la route vers Cléré-les-Pins. C'était lui qui avait annoncé à Xavière qu'un véhicule se dirigeait vers elle, vers le piège se refermant sur Lorena. Le danger encourut par Xavière, le meurtre de Lorena dont il s'était montré complice, l'avaient grandement ébranlé. Et son état par la suite s'était notablement dégradé.

« Il m'a dit que le temps avait passé. Que lui ne pouvait pas m'en dire plus, mais que vous, il en était sûr, si vous le vouliez bien, pourriez bientôt me donner quelques indications précieuses... « Qu'après tout », j'étais en droit, en âge de savoir ! Que le temps écoulé, avec les « garanties » que cela pouvait apporter, le permettait... Madame, que savez-vous ?

— Laetitia, tout cela semble vous affecter plus que de raison. Vous devriez prendre l'air un moment. Il fait beau. Faites donc un tour au jardin, dans le parc. Vous n'êtes encore jamais venue ici. L'on va vous faire visiter ce petit domaine.

— Merci, ça va bien, je vous assure.

— J'ai à parler avec Wilfried. S'il le juge utile, je pense qu'il ne manquera pas de vous confier... les confidences que je lui ferai. »

Xavière Humbert se lèvera, ouvrira la porte, appellera Robert Deyramault.

« ...Demande à Viviane ou à Claude d'accompagner Laetitia au jardin, le temps pour moi de m'entretenir avec Wilfried Usqawas. Nous vous rejoindrons ensuite. »

Viviane Le Duigou arrivera peu après. Celle que Lorena surnommait, le jeune Wilfried s'en souviendra, l'« exhibitionniste », sera encore elle aussi très jolie femme. Enjouée, elle se chargera de chaperonner la jeune Laetitia.

« Madame, que savez-vous ?...

— ...

— Comment ma mère... ? Pourquoi, ma mère... ? Qui ?... Et mon père ?... Vous avez été sa secrétaire, vous avez vécu avec lui... Vous étiez là le jour où... Avait-il des ennemis qui pouvait souhaiter sa mort ? Les Gonilkiens ? Quelqu'un d'autre ? Qui pouvait souhaiter sa mort, qui aurait pu vouloir le tuer ? Au point de... passer à l'acte ?

— Je travaillais avec votre père, je vivais avec lui, je l'aimais. Nous nous aimions, Wilfried !... Il voulait divorcer. Il en avait arrêté la décision. Il m'avait proposé de l'épouser. Il me le proposait pour la deuxième fois. J'avais accepté. Nous nous aimions ! Était-ce là une telle faute méritant un tel châtement ?

— Voulez-vous dire... que... ma mère... ?

— Je ne veux rien dire de plus ; rien dire de moins.

— Papa ! Ma mère l'aurait... ? Ma mère !... Et ma mère ?
Savez-vous... qui ? Pourquoi ?

— Je ne peux rien dire de plus, Wilfried.

— Vous en savez davantage ! ?

— Rejoignons Laetitia et mes invités ! Wilfried, je ne peux rien vous dire de plus.

— Mais...

— Rien de plus ! »

Xavière Humbert invitera son jeune visiteur à la suivre au-dehors, à rejoindre les autres personnes présentes à Lezarmeur.

Kergadec, ce beau vieillard à la voix toujours forte et assurée, prononcera gravement, d'un air sentencieux, mais comme pour lui-même, une phrase dont le sens n'apparaîtra pas immédiatement à Wilfried ou à Laetitia, peu familiarisés avec la mythologie celtique, dont le sens ne pourra pas leur apparaître totalement.

« Lentement,
Mais sûrement,
Notre voyage périlleux,
Et très long,
Je me sens bien vieux,
Nous approche de l'île d'Avallon... »

Xavière Humbert et Claude Terrart se donnant la main, se tourneront vers la côte fuyant au loin, vers l'océan, plus bas, par-delà la cime des arbres, vers l'occident, vers le soleil couchant.

Viviane Le Duigou rejoindra son vieux druide à la dense chevelure blanche, aux traits accusés et burinés, aux rides creusées. Celui-ci contempera les moutonnements sombres des bois de pins en dessous, des vagues au loin, du ciel au-dessus.

Il fixera un court instant le soleil. Puis, articulant lentement, distinctement ses mots, il se livrera à une brève improvisation. À la fin de celle-ci, seulement, se tournera-t-il vers le jeune de Gwerlac, le fils de Lorena Vanghiou.

« C'est l'Œil ardent du Grand Dragon,
Le soleil tout puissant,
Qui chaque jour parcourt le ciel !

Comme un roi sur son trône Il règne tout là-haut,
Lui le Très Grand Dragon !
Et cela pour toujours ; tant que sera le monde !

Ô Toi, Très Grand Dragon céleste !
Apparaissant depuis les cieux, et surgissant
De la terre, des eaux d'en haut, des eaux d'en bas,
Tu règnes sur tout, le visible et l'invisible,
Sur tous les mondes, inférieurs ou supérieurs ;
Tu règnes sur le Monde !

Ô grande puissance céleste,
Créatrice et ordonnatrice de nos vies,
Régulatrice de nos vices !
De ton vaste ciel tombe ta foudre impétueuse,
Génératrice de la Crainte et du Respect.
De ton vaste ciel tombe ta pluie généreuse,
Dispensatrice de Bonne Fertilité
Et de Prospérité.

Sur ton échine ailée les Héros Immortels
Escaladent les cieux,
Dévalent en de secrets enfers innommables !

Sur ta très large tête,
 Et ta crinière de leurs deux mains empoignée,
 À ta crinière leurs barbes rêches mêlées,
 Les dents serrées, leurs joues contre ton crâne immense,
 Par tes grands yeux ils s'ouvrent à la Connaissance !

Par ta queue fougueuse aux secousses formidables
 Ébranlant jusqu'en leurs plus profondes assises
 L'empire et le prestige des temps révolus,
 Avec fascination ils pénètrent le Sens,
 L'Essence de tout ce qui fut,
 De tout ce qui enfin doit être transcendé !

Grand Dragon, gardien vigilant
 De la Perle qui donne Science,
 Conscience et puis Autorité,
 Grand Dragon, gardien vigilant
 Des richesses matérielles, immatérielles,
 De chaque prodigieuse merveille des mondes,
 Grand Dragon, gardien vigilant
 Et du Souvenir, et de l'Immortalité,
 Dragon ! Tu règnes sur les cieux,
 Sur les terres et sur les eaux,
 Sur les mondes, et au-dessus, et en dessous.
 Mais aussi, Tu règnes en nous !
 En nos faibles esprits, en nos âmes profondes !

À l'image des deux beaux dragons affrontés
 Des vénérables et anciens Mabinogion,
 Dans leur tombe de pierre, dessous la montagne,
 Sous les roches dures et épaisses,
 Au cœur de la vieille île de Grande-Bretagne,
 Tu es livide comme la Mort,

Écarlate comme le feu de la Colère,
Brûlant comme le souffle âpre de la Violence !
Froid comme l'implacable Vengeance !

Ton pouvoir et ta puissance sont mystérieux,
Comme ton besoin de vengeance est impérieux !
Et de la loi du talion
Tu ne peux te satisfaire,
Car ta loi est bien plus juste,
Plus vieille, plus effroyable !

Grand Dragon, gardien vigilant et vigoureux,
Tu distingues le Bien, Tu distingues le Mal,
Tu peux le Bien ! Et le Mal !
Et en notre cœur, Tu veilles !

En notre cœur, comme en un vieux coffre de pierre,
Tout au-dedans de nous, attentif, Tu sommeilles !
Et malheur, à qui T'éveille ! »

REMERCIEMENTS

- À madame Valérie Auvert-Dangremaut.
- À monsieur Winog Lusclat de Guibald.
- Tout particulièrement aux aimables responsables, fort érudits, de l'« Institut de Recherches gonilkiennes et kandiennes », à Bruxelles.
- Aussi aux dignitaires éminemment discrets de la « Gonilkiade Immarcescible et Régulière », à Genève.
- Également, aux professeurs Doris Pravabianik et Venceslas Klingsor, nos indéfectibles conseillers, qui voulurent bien encore à l'occasion de ce roman, nous faire bénéficier de leurs remarques toujours pertinentes.

Nous adressons nos remerciements à toutes ces personnes qui, gracieusement et bienveillamment, à titre privé, ou en accord avec les structures dont elles dépendent, ont bien voulu, nous apporter les éclaircissements nous manquant de prime abord à la rédaction de l'ouvrage, nous autoriser l'utilisation de leurs écrits, ou partager leurs expériences personnelles et nous autoriser l'utilisation de certains éléments de leurs biographies.

FIN

Résumé détaillé, par chapitre

CHAPITRE PREMIER

- Le litige entre Claude Terrart et Lorena Vanghiou. La compréhension de Charles-Edward Usqawas à l'égard de la charmante Claude Terrart.

Claude Terrart au Belvédère, se souvenant des errements et égarements de sa jeunesse, de ses problèmes de santé, de l'agression, des mutilations, des opérations chirurgicales subies ayant déterminé son accession inattendue, mais acceptée et assumée, à la condition féminine.

Robert Deyramault, son garde du corps, secrètement amoureux.

Les amours coupables de Claude Terrart et de son beau-père, William Deboissy.

CHAPITRE II

- Sympathie croissante entre le professeur Usqawas et Claude Terrart. Intérêt de Charles-Edward Usqawas pour le « Renouveau Gonilkien », secte dirigée par Martial Faljas et basée dans la capitale autrichienne ; secte déjà connue de R. Deyramault, de C. Terrart et de Xavière Humbert, la secrétaire du professeur.

C. Terrart invitée à Ferlieu, domaine tourangeau du professeur Usqawas pour assister à un divertissement à l'occasion de Beltaine, une célébration celtique. Rencontre avec le druide Widrou Kergadec.

CHAPITRE III

- Claude Terrart non réélue à la tête du Modal lors du congrès du mouvement au Belvédère.
Dîner partagé par le baron-professeur Usqawas de Gwerlac, sa maîtresse et future épouse Lorena Vanghiou, Xavière Humbert, Claude Terrart, Robert Deyramault. Inimitié entre L. Vanghiou et C. Terrart.
Le Renouveau Gonilkien à nouveau évoqué ; adhésion à cette secte de Joël Mac Hyvell, l'ancien concubin de X. Humbert. Les travaux du professeur Usqawas sur les documents de Ramqou, la Gonilkiade antique.
Retour de C. Terrart à la direction de son agence matrimoniale.

CHAPITRE IV

- Conférence du professeur Usqawas au Coliseum Centre Culturel, sur les thèmes des documents de Ramqou, l'époque kandienne, l'ancienne Gonilkiade.
À cette occasion, nouvelle rencontre entre C. Terrart et le Grand Maître de l'Ordre Cultuel Celtique d'Occident, Widrou Kergadec.
Difficultés avec les membres du Renouveau Gonilkien, les Gonilkiens contemporains, ne partageant pas les analyses du professeur Usqawas à propos du passé de la Gonilkiade, de la foi gonilkienne.
Les regards échangés entre X. Humbert et son patron, et les prémices de la liaison entre C. Terrart et W. Kergadec.

CHAPITRE V

- À La Mardellerie, propriété campagnarde de C. Terrart, les jeux sadomasochistes de la soumise Claude et du farouche Widrou Kergadec.

CHAPITRE VI

- Velléitaires tentatives de C. Terrart souhaitant former une nouvelle association à caractère politico-culturel.
Les récentes amours de R. Deyramault et de Gwladys Guyomard, employée d'« Opportunitas », le cabinet matrimonial de C. Terrart.
La fête celtique de Lugnasad au « Val sans retour », en forêt de Brocéliande.

CHAPITRE VII

- L'arrivée du baron Usqawas de Gwerlac et de sa belle et fidèle secrétaire, ainsi que de son chauffeur, Henry Essartier, au Val sans retour.
Le déroulement de Lugnasad : cérémonie, poèmes, monologues déclamatoires du baron Usqawas.

CHAPITRE VIII

- Les amours déclinantes de R. Deyramault et de G. Guyomard.
La prestation du druide W. Kergadec lors de Lugnasad sévèrement jugée par ses adeptes : chant satirique.
Dîner d'après Lugnasad au Grand Hôtel des Thermes à Saint-Malo, réunissant entre autres, le baron, X. Humbert, C. Terrart, W. Kergadec et Viviane Le Duigou, maîtresse « intérimaire » de celui-ci.
Invitation du baron à C. Terrart. Offre d'hospitalité dans sa suite du Grand Hôtel. Au matin, irruption de X. Humbert dans la chambre du baron : dérèglement, tripartisme et fornication.

 CHAPITRE IX

- Quête amoureuse de R. Deyramault, trop esseulé. Expériences sexuelles et amoureuses malheureuses. Toujours amoureux de C. Terrart, R. Deyramault osant se l'avouer et le lui avouer. Attention soutenue du baron Usqawas à l'égard de C. Terrart. Souhait de W. Kergadec de célébrer Imbolc dans l'hypogée de La Mardellerie. Imbolc à La Mardellerie. Poèmes, monologues du baron, taurobole, rites érotiques et de fertilisation. Malgré l'absence de V. Le Duigou, W. Kergadec négligé par C. Terrart. Faveurs de C. Terrart accordées au baron Usqawas, à X. Humbert, séparés, avec H. Essartier et Frankie Bonhère, son amie, du reste de l'assistance.

 CHAPITRE X

- La mort de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. Les Gonilkiens accusés du meurtre, en fuite. Détresse de X. Humbert. Donatien de Haulteville, ami d'enfance du baron, son nouveau protecteur. Xavière Humbert résolue à venger Charles-Edward Usqawas de Gwerlac. Appui et complicité d'Essartier, de Deyramault, Terrart et Kergadec.

 CHAPITRE XI

- Sur la piste des trois Gonilkiens fugitifs. L'un d'eux, Joël Mac Hyvell, débusqué. Échec de la tentative de poursuite. Crise cardiaque de Donatien de Haulteville.

CHAPITRE XII

- Vie commune et mariage de Xavière Humbert et Donatien de Haulteville. Les tensions avec la famille de celui-ci. La délicate réconciliation.
Fréquentes présences de C. Terrart et R. Deyramault.
En Bretagne, la célébration de Samain.
Déploiement de force de l'Occo, l'association du Grand Druides W.Kergadec. Péroraisons de W.Kergadec.
Malaise né de ces provocations.
-

CHAPITRE XIII

- Les dispositions prises par W. Kergadec pour se protéger des gonilkiens intégristes. Les moyens accordés officiellement par X. Humbert et D.de Haulteville à l'Occo, et plus secrètement, par l'intermédiaire de W. Kergadec, à ses « envoyés en mission ».
En Autriche, au siège du Renouveau Gonilkien. Travaux du professeur Camille Baugoy sur le « Catéchisme historique » censé réconcilier la foi gonilkienne et la science historique.
Cérémonie gonilkienne, « ordination » des espions envoyés par W.Kergadec parasiter la secte de M. Faljas.
-

CHAPITRE XIV

- Désagréable rencontre de X. Humbert et de C. Terrart avec L. Vanghiou, la veuve du baron, accompagnée de Stéphane Baugoy, le fils du professeur C. Baugoy.
Vie commune de L. Vanghiou et S. Baugoy.
Les espions de W. Kergadec, indirectement à la solde de X. Humbert et D.de Haulteville, responsables de l'Emporium gonilkien de Bourges.
Les amours partagées de X. Humbert, C. Terrart, D.de Haulteville et R. Deyramault.

CHAPITRE XV

- À Bourges, surveillance de l'Emporium gonilkien par H. Essartier et R. Deyramault.
Les Gonilkien victimes d'agressions. Les agresseurs utilisés par H. Essartier et R. Deyramault.
L'intervention espérée, mais prématurée des séides de la Renaissance Gonilkienne, le bras armé du Renouveau Gonilkien.
Élisabeth Rabuteau et son ami Joël Mac Hyvell, au nombre des nouveaux défenseurs de l'Emporium, suivis, leur cache localisée.
-

CHAPITRE XVI

- H. Essartier et R. Deyramault rejoints par X. Humbert et C. Terrart.
É. Rabuteau et J. Mac Hyvell surpris. Confession d'É. Rabuteau tentant de sauver J. Mac Hyvell. L. Vanghiou meurtrière du baron Usqawas de Gwerlac, son époux, rackettée par le Renouveau Gonilkien.
Assassinat d'É. Rabuteau et de J. Mac Hyvell.
-

CHAPITRE XVII

- Poursuite de la vengeance du meurtre de Charles-Edward Usqawas de Gwerlac.
L. Vanghiou agressée. Méprise de sa part quant à l'identité des assaillants. Pas de dénégation de sa part quant à sa responsabilité dans la mort de C.-E. Usqawas. Tentative d'acheter le silence des assaillants, de racheter sa vie. X. Humbert reconnue.
Charles-Edward Usqawas de Gwerlac vengé : mort de L. Vanghiou.

CHAPITRE XVIII

- Douze ans plus tard, rencontre entre Wilfried Usqawas de Gwerlac, le fils de Lorena et de Charles-Edward, et Xavière Humbert, veuve.

Malgré d'énigmatiques confidences de Donatien, décédé, faites plus tôt au jeune Wilfried, refus de Xavière de fournir plus qu'une équivoque question en guise d'explication.

Table

PRÉFACE.....	9
CHAPITRE PREMIER.....	11
CHAPITRE II.....	45
CHAPITRE III.....	55
CHAPITRE IV.....	67
CHAPITRE V.....	85
CHAPITRE VI.....	99
CHAPITRE VII.....	117
CHAPITRE VIII.....	137
CHAPITRE IX.....	157
CHAPITRE X.....	201
CHAPITRE XI.....	219
CHAPITRE XII.....	235
CHAPITRE XIII.....	263
CHAPITRE XIV.....	277
CHAPITRE XV.....	285
CHAPITRE XVI.....	315
CHAPITRE XVII.....	327
CHAPITRE XVIII.....	345
REMERCIEMENTS.....	361
F I N.....	362
Résumé détaillé, par chapitre.....	363

Copyright © 1997, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France